

Finie la comédie

Westlake, Donald

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DONALD WESTLAKE

FINIE LA COMÉDIE



RIVAGES / THRILLER

DONALD WESTLAKE

Finie la comédie

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nicolas et Pierre Bondil

RIVAGES/THRILLER
Collection dirigée par François Guérif
RIVAGES

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

Titre original : *The Comedy Is Finished*

© 2012, The Estate of Donald E. Westlake
© 2014, Éditions Payot & Rivages
pour la traduction française
106, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris

*Ce livre est dédié à Brian Garfield, qui
sait bien mieux que moi ce que je fais.*

« Bienvenue à la télévision, les amis. Si vous êtes vraiment très bons, vous pourrez revenir la semaine prochaine. »

Koo Davis est sur scène et tient négligemment le micro un peu plus bas que son menton rond et rose. Il ressemble à son portrait réalisé par Norman Rockwell, il y a plus de vingt ans ; dans ces portraits, *tout le monde* présente ce même visage rose et chaleureux semblable à du latex, mais Koo Davis est réellement comme ça. Il constitue l'argument irréfutable pour légitimer la palette de Norman Rockwell : « Vous voyez ? C'est réaliste ! »

« Ce truc-là, dit Koo Davis à son public, ça s'appelle une caméra, et cet autre truc, c'est un cadreur. Si c'est un cadreur syndiqué, on dit "monsieur". »

L'action se déroule dans un studio de télévision doté d'étroits gradins qui courent le long d'un mur, sur lesquels peuvent s'asseoir deux cent cinquante personnes. Il n'y a pas de scène à proprement parler, juste un espace de travail symbolisé par un parquet noir, réparti en plusieurs compartiments délimités par des cloisons en toile, et trois caméras positionnées à gauche, à droite et au centre. La caméra centrale se trouve dans un renforcement au milieu des gradins, et n'est donc visible pour personne. Le sol est recouvert par endroits d'un tapis gris neutre et entièrement jonché de câbles tels de longs spaghettis noirs et argentés. Trois écrans de télévision sont suspendus au plafond en face des spectateurs ; ils sont éteints pour le moment mais, durant l'enregistrement, ils diffuseront le montage en temps réel. Assises sur les rangées de chaises pliantes se trouvent les deux cent cinquante premières personnes de la queue qui, plus tôt dans l'après-midi, s'est formée à l'extérieur du studio. Toutes sont entrées gratuitement et sont impatientes de passer un bon moment.

« Bon, leur dit Koo, on va être ensemble environ une heure, pendant l'enregistrement du spectacle. Si vous étudiez la technique télévisuelle et que vous voulez seulement rester assis là à regarder les angles de caméra, ça me convient. Et si vous voulez rire si fort que vous en attraperez un point de côté, tomberez par terre et vous y roulerez sans pouvoir vous arrêter, ça me convient aussi. Nous, on va vous regarder avec tous les écrans de télé, et après le spectacle, on vous dira lesquels d'entre vous peuvent rentrer chez eux. »

Koo Davis chauffe lui-même la salle. De moins bons comiques attendent dans leur loge, préfèrent parler avec leurs agents et leurs

comptables pendant que des chauffeurs de salles professionnels (des ratés d'une cinquantaine d'années au visage jovial qui connaissent leurs répliques par cœur) réveillent la salle à l'aide de blagues à moitié cochonnes, commencent à faire glousser le public confortablement installé et prêt à hurler de rire. Mais ce n'est pas le genre de Koo Davis ; son genre, c'est d'aller chercher les spectateurs, de les attraper par le revers de leurs vestes, de leur envoyer des vannes, de leur envoyer d'autres vannes tout en leur souriant et en déambulant sur la scène entre deux plaisanteries. Il crée un climat de complicité, c'est comme ça que Koo Davis s'y prend, parce que c'est cela que le public recherche, la complicité.

« On va avoir deux ou trois invités surprise pendant le spectacle, dit Koo Davis à l'assemblée. Ce sont des acteurs, mais essayez quand même d'être gentils avec eux. Je vais vous dire, moi, je suis toujours gentil avec les acteurs. J'ai compris la leçon. La dernière fois que j'en ai viré un, il est devenu gouverneur. » Petite pause, et on leur sourit pendant qu'ils rient. « Ce n'était pas un très bon acteur, à vrai dire. »

C'est un territoire assez nouveau pour Koo, une manière différente d'aborder la politique dans ses blagues, et il s'y aventure avec beaucoup de prudence, comme s'il entrait dans un bain trop chaud. Derrière ce sourire complice et cette démarche un brin arrogante, il observe comment le gag du gouverneur est reçu, il attend de voir s'ils vont l'accepter. S'ils vont accepter de l'entendre de sa bouche à lui, Koo Davis, en fait. Il a des choses à se faire pardonner, et il ne sait pas vraiment comment il doit s'y prendre.

Les difficultés ont commencé à cause de ce foutu Vietnam. Cette fichue guerre avait coupé le pays en deux, bon sang, les Blancs de sexe masculin de la classe moyenne d'un côté et tout le reste de l'autre. Et quand ça s'était enfin terminé, allez savoir pourquoi, Koo n'avait pas pu passer à autre chose, nom de nom. D'autres l'avaient fait, Duke Wayne et Shirley Mac Laine s'étaient tout de suite chambrés à la remise des Oscars, mais pour Koo, admettre que cet événement était une erreur revenait à admettre que tout ce qui l'avait précédé en était également une, et il ne pouvait s'y résoudre.

Ce qui faisait suer dans cette histoire, c'est qu'il était toujours resté à l'écart des affaires politiques. Il avait commencé à la radio en 1939, et c'était normal à l'époque d'appliquer les recettes de Will Rogers ; quelques blagues sur le Congrès n'avaient aucune conséquence, des blagues sur le foisonnement d'agences créées par le New Deal de Roosevelt, tous les comiques en faisaient. Mais pas Koo. Son instinct lui disait que les temps changent, que les gens n'ont plus vraiment envie de se moquer de leurs dirigeants, que les messages, c'est le boulot de la Western Union. Koo faisait donc des blagues sur les chemins de fer, l'armée, les voitures, la radio, et la météo en

Californie. Et pendant la Seconde Guerre mondiale, il avait parlé des bas nylon, du chocolat, des filles à soldats, et laissé les autres raconter leurs blagues sur les Japs. (Personne ne faisait de blagues sur les nazis ; ils n'étaient pas assez drôles.)

On savait toujours de quelle époque il s'agissait, avec les thèmes qu'il abordait, mais jamais de quel problème de fond. La pénurie de logements. Les anciens combattants à l'université. Les ailerons sur les voitures. Les hommes dans l'espace. Alors que Mort Sahl montait sur scène avec un journal, c'était avec un club de golf que Koo Davis arrivait. Mais il y avait eu ce foutu Vietnam, le pays était divisé comme il ne l'avait jamais été auparavant, et Koo n'avait pas pu se retenir. Comme tout le monde, il avait dû choisir son camp.

« Je me demandais si c'était un garçon ou une fille, et en fait il s'agissait d'un chien de berger. »

« Bien sûr, le Canada est un endroit idéal pour les gens qui ont le trouillomètre à -15. »

Nul autant que les comiques n'a besoin de fédérer les gens. On se tient là, debout devant tous ces visages, et on récite son texte, on ne veut pas que six crétins éclatent de rire dans un coin, on veut que tout le monde soit plié en deux. Si on n'a pas le don pour toucher la majorité des gens, on ne peut réussir comme comique. Koo s'était orienté vers la politique parce que c'était ce que les gens voulaient. Dans son for intérieur, il avait été tiraillé entre deux instincts contradictoires : donne-leur ce qu'ils veulent ; ne touche pas à la politique. Et il avait dû faire un choix.

« Également avec nous ce soir, une magnifique actrice qui nous vient de Suède, Birgit Söderman, c'est comme ça que ça se prononce, les amis. Dans un restaurant, l'autre soir, j'ai mal prononcé smörgåsbord[1] et on m'a servi des pieds de porc. J'ai fait souvent la même erreur avec Juanita Izquerta mais là, c'est son pied qu'elle m'a servi quelque part. »

Peu de réactions, baisse d'enthousiasme dans le public. Koo se déplace en souriant. « Mais je dois vous dire, j'adore travailler à la télé. » En quinze secondes, il les a reconquis et a oublié ce flop. Il se souvient de la plupart de ses erreurs, mais les gags comme celui de Juanita Izquerta, il les garde même si le public ne réagit pas. C'est parce qu'il n'y a pas assez de gens qui se souviennent d'elle. Ça n'a jamais été une grande star, Juanita, elle a fait une douzaine de films au début des années 1950 et c'est tout. Mais elle avait accompagné Koo dans certaines de ses tournées USO[2], pour les troupes stationnées en Corée ces années-là. Et ses covedettes féminines, les starlettes, pseudostarlettes et ex-starlettes qu'il se traînait et se tringlait pendant ses tournées, sont toujours présentes dans ses souvenirs, comme si elles étaient encore là ce soir, sublimes jeunes

femmes aux seins fermes qui faisaient crever d'envie le public de Las Vegas ou de Miami Beach, exactement comme il le fait crever de rire, là, à cet enregistrement du Grand Spectacle de Koo Davis dans le ravissant centre-ville de Burbank, Californie. C'est comme s'il se devait de rester loyal envers ces filles, de prétendre qu'elles étaient encore à l'affiche, encore séduisantes, et que n'importe laquelle d'entre elles pourrait toujours participer au spectacle à la place de la toute dernière blonde, Jill Johnson, une comique cool de la nouvelle école, vingt-six ans et une bête de sexe, avec laquelle il aurait la joie de développer et prolonger son érection post-enregistrement. (Ces prestations ont toujours stimulé sa vie sexuelle.)

Même la première des blondes, Honeydew Leontine, lors de sa première tournée (Hawaï, l'Australie, quelques îles merdiques et deux ou trois ponts d'envols de porte-avions), même Honeydew, une fille dont la carrière cinématographique n'avait jamais décollé au-delà de son rôle de faire-valoir pour les Ritz Brothers et s'était achevée avant même la fin de la Seconde Guerre mondiale, même Honeydew est citée de temps en temps dans ses monologues, et la dernière fois qu'il se l'est traînée et tringlée c'était... bon Dieu, ce n'est pas possible, c'était il y a plus de trente ans ! La toute première fois, à Hawaï, c'était il y a trente-six ans ! Putain ! Honeydew, ses gros seins et sa collection de cailloux, des cailloux qui venaient de toutes les satanées plages sur lesquelles elle avait foutu les pieds, elle les transportait partout dans des sacs en toile de jute. Bordel, Honeydew devait presque avoir soixante ans maintenant. Et en y réfléchissant bien, ce qu'il évitait de faire, Koo lui-même a soixante-trois ans.

« La télé, bien sûr, c'est différent des films. Quand j'ai commencé à faire des films (je ne vous dirai pas à quand ça remonte, mais c'est moi qui ai appris à William S. Hart [3] à monter à cheval), eh bien, au bon vieux temps, on tournait la même prise des quantités de fois jusqu'à ce que le réalisateur soit satisfait. C'était devenu une habitude de refaire les mêmes choses tant qu'elles n'étaient pas bien faites. C'était devenu une habitude de refaire les mêmes choses tant qu'elles n'étaient pas bien faites. C'était devenu une... »

Pour ce gag, on pouvait s'arrêter là ; les rires commencent au début de la première répétition, un petit bruit de fond qui s'évanouit, qui reprend au début de la deuxième, s'apaise, et redémarre *avant* la fin (car le public anticipe la troisième), et Koo entame la troisième au milieu des rires qui s'intensifient. Il peut alors s'arrêter, faire entendre son propre rire, grimacer, secouer la tête et marcher sur la scène en réfléchissant au prochain gag pendant que le public s'amuse encore du précédent.

C'est à l'USO qu'il a appris le métier de comédien. Il avait déjà joué sur des scènes de cabaret, travaillé pour la radio, il était

quelqu'un qui « faisait les gros titres », comme on disait à l'époque. Mais c'étaient les tournées organisées par l'USO qui lui avaient appris à se comporter devant un auditoire, comment donner aux gens envie de l'aimer, comment leur faire ressentir à la fin du spectacle qu'il ne les avait pas seulement fait rire, mais qu'il les avait également rendus heureux. Pendant ces premières années, il n'était qu'un comique de radio parmi tant d'autres, ces tournées avaient pour objectif de permettre aux soldats de reluquer des paires de seins et de fesses américaines, et donc, tout ce qu'il devait faire quand il s'avancait sur cette scène de fortune, c'était donner aux GI une raison d'être contents de le voir. Leur raconter des blagues en rapport avec la vie de tous les jours (« En fait, je suis juste venu pour acheter des cigarettes »), des blagues locales (« Le général Floyd m'a fait comprendre qu'il ne fallait pas fraterniser avec les autochtones. En tout cas, c'est ce que la *mamasan* m'a dit quand elle a raccroché le téléphone »), puis faire venir Honeydew, Juanita, Laura, Linda, Karen, Lauren, Dolly ou Fanny, lancer quelques vanes classiques sur les blondes, laisser la nana pousser sa chansonnette, revenir avec le chef local (c'étaient des cabotins, au fond, tous jusqu'au dernier), leur redonner un peu le moral, insérer des petites blagues à connotation sexuelle, faire quitter la scène au général, à l'amiral, au colonel ou au commandant avec Juanita, Linda, Lauren ou Dolly, en accompagnant leur sortie d'une phrase à double sens susceptible d'amuser les troupes, et à ce moment-là ils étaient conquis car il était celui qui leur conférait un statut particulier. C'étaient des engagés, des réservistes rappelés sous les drapeaux, des troufions, et lui se baladait en compagnie de généraux et de belles blondes, mais il était comme eux. Il pouvait adopter le ton de la recrue la plus grossière (« Le colonel O'Malley est vraiment super avec nous. Il va s'occuper de Honeydew à ma place, comme ça je vais pouvoir partir seul au camp de repos de Bloody Nose Ridge ». Ou de Pork Chop Hill, de Saint-Lô, de l'endroit le plus dangereux qui existait dans le coin), il pouvait aussi incarner le type décontracté et sûr de lui que tous les soldats voudraient être. C'est ainsi qu'ils apprenaient à l'aimer, et qu'il apprenait, lui, à les aimer.

Il avait eu bonne presse grâce à son travail pour l'USO, et en vérité, il le méritait. Ça ne lui rapportait pas un sou, pas directement, juste de quoi couvrir les dépenses quotidiennes. Au départ, il avait commencé ces tournées parce qu'il avait été réformé de l'armée en 1940 (problèmes d'ouïe, d'estomac et de genoux), et qu'il se sentait coupable. Et c'était ce qu'il pouvait entreprendre pour se faire pardonner de ne pas être au cœur de la bataille. D'ailleurs il y était allé, davantage que la plupart des types en uniforme, car il s'était trouvé pris sous les tirs ou confronté au danger d'innombrables fois, alors qu'il se déplaçait en jeep, en camion, en avion, en hélicoptère, en

bateau... Et, une fois, à Okinawa, quand trois kamikazes avaient plongé en échappant aux tirs antiaériens... en pousse-pousse. « On a des fous du volant, en Californie, avait-il dit aux soldats cet après-midi-là, mais les trois qui sont passés ce matin poussaient le bouchon un peu loin. »

Et quand ce fichu Vietnam était arrivé, comment aurait-il pu savoir que ce serait différent ? Pourquoi n'était-ce pas à nouveau le théâtre d'opérations du Pacifique, pourquoi pas la Corée, une fois de plus ? Auparavant, cela n'avait jamais rien eu de condamnable d'encourager nos soldats, c'était pourtant les mêmes gamins, non ? Ils se battaient contre les mêmes salopards de bridés non ? Alors c'était quoi, la différence, bon sang ?

Ça donnait le sentiment d'un immense laxisme. Il y avait plein d'étudiants grassouilleux et mous qui traînaient sur leur campus, des petits morveux qui ne savaient même pas faire la différence entre leur coude et leur cul. Il suffisait de regarder les vrais soldats qui marchaient au pas avec le même uniforme qu'autrefois pour comprendre qu'il y avait un choix à faire, et bon Dieu, il paraissait facile. Ça aurait dû être à nouveau comme dans *Le Cabaret des étoiles*[4]. Ça aurait dû, mais ça ne s'était pas passé comme ça.

Koo avait fait les tournées USO comme dans le temps, mais quand il était aux États-Unis le grand débat national s'immisçait dans ses blagues et, pour la première fois de sa carrière, il arrivait sur la scène sous les huées. La moitié des Américains de moins de vingt-cinq ans le prenaient pour un sale type qui violait des nourrissons ou allez savoir quoi. Il n'arrivait pas à le comprendre, et ça le rendait fou. Ses blagues étaient de plus en plus engagées politiquement, et la situation lui avait tout simplement échappé.

Il ne sait toujours pas en quoi cette foutue guerre du Vietnam était différente, mais il avait compris assez tôt que c'était le cas. Peut-être que les bridés étaient les mêmes (il n'en était même plus certain), peut-être que les uniformes américains étaient les mêmes, mais les gamins qui portaient la tenue kaki étaient différents, eux. Les blagues sur les astronautes, celles sur les bureaucrates et sur le sexe les faisaient rire (« Je devais poser nu en page centrale de *Cosmopolitan*, mais ça ne s'est pas fait. Ils ont dit que tout ce qui était intéressant était caché derrière l'agrafe »), mais il y en avait certaines testées et approuvées qui ne les faisaient *pas* rire. « Le général est vraiment super avec nous. Il va s'occuper de Dolly à ma place, comme ça je vais pouvoir aller tout seul au camp de repos de Khe Sanh. » Un petit rire poli. Ils ne voulaient pas le mettre dans une situation gênante, les salopards, et ils étaient *polis* avec lui !

Si vous voulez tuer un comique, soyez poli avec lui.

Et quand le Vietnam avait pris fin, il était devenu impossible de

lancer une pique inoffensive sans blesser six hypocrites. Lui n'était pas comme ça, il n'était même pas sûr de savoir d'où lui venaient ses convictions, mais il allait s'y tenir. Sa carrière battait de l'aile, les sponsors de la télé ne renouvelaient pas leurs contrats, il était de plus en plus compliqué de trouver des écrivains de sketch dont il puisse ne serait-ce que comprendre le texte, et il commençait à réfléchir sérieusement à prendre sa retraite. Il était resté fermement engagé durant tout le processus de la démission de Nixon et de la grâce accordée par Ford, et il avait même persévéré alors qu'il n'avait pas été invité à venir sur ce maudit porte-avions, à New York, le jour du bicentenaire de l'indépendance des États-Unis, le 4 juillet 1976, pour la parade des grands voiliers qu'il avait dû regarder à la télévision. Il avait proposé ses services pour la campagne de Ford, mais on l'avait gentiment laissé tomber et il n'avait fini par en comprendre la raison que plus tard ; Koo Davis leur rappelait trop de mauvais souvenirs liés au passé. *Koo Davis !*

Mais ce qui avait fini par lui permettre de s'en sortir, ça avait été les enquêtes sur le fonctionnement de la CIA. Elles avaient rendu public le fait que, dans les années 1960, son courrier avait été surveillé et une écoute téléphonique avait été installée à son domicile. Chez *lui*, *Koo !* Pendant plusieurs années ! Et quand la Commission sénatoriale avait demandé au connard responsable pourquoi Koo Davis avait été ciblé, il avait répondu que Koo avait de nombreux amis libéraux. À l'époque, oui.

Juste après étaient venues les révélations concernant les expériences menées par la CIA sur des êtres humains hospitalisés, et ça, c'était la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Peut-être personne ne se souvenait-il de toutes les implications de la Seconde Guerre mondiale, mais Koo, oui, et ça le mettait en rage : « Le but de ces expériences était de vérifier si un humain peut vivre sans cerveau. Il se trouve qu'il peut, s'il travaille à la CIA. » Et quand il s'était rendu compte qu'il lançait maintenant des blagues antigouvernementales, il avait réalisé qu'il était temps pour lui d'abandonner cette longue guerre qui avait été la sienne. De revenir à la vie civile, à la lutte intestine, au monde qu'il avait laissé derrière lui.

« Et si vous n'aimez pas le spectacle, les amis, vous serez intégralement remboursés à l'entrée, mais je sais que vous allez adorer. Maintenant il faut que j'aille me préparer, c'est un peu la course aujourd'hui, le fabricant rappelle mon pacemaker. »

Un sourire, une courbette, puis Koo lance le micro à un technicien qui se tient à proximité et sort en trotinant. « C'est un bon public », dit-il à quelqu'un sur son chemin, mais ce ne sont que des mots en l'air, il ne sait même pas à qui il s'adresse. Pour Koo Davis, tous les publics sont bons, ça fait un an qu'ils le sont redevenus. La fracture est

réparée, les problèmes sont terminés, tout le monde est gentil après tout, et Koo est content et apaisé de pouvoir être redevenu ce qu'il a toujours été, un type drôle, un humoriste, un bon comique, un être humain simple et honnête, qui vit comme tous les humoristes dans l'éternel instant présent, dans « Les amis, je vous demande d'accueillir... », dans « Et maintenant, voici... ». C'est une vie agréable, enfin rassurante, et c'est toujours dans le présent que cela se passe.

Koo a trois minutes pour boire un peu d'eau glacée, faire effectuer une retouche à son maquillage, jeter un ultime et rapide coup d'œil sur le script, poursuivre brièvement Jill pour lui coller la main aux fesses et apparaître pleine scène au milieu de huit grandes danseuses sveltes en lançant la phrase d'ouverture du spectacle : « Je me souviens du temps où avoir de telles jambes était interdit. » Il marche d'un pas vif le long d'une allée jonchée de câbles, délimitée par les faux murs du décor, vers la porte donnant sur le couloir qui mène à sa loge et, au moment où il atteint cette première porte, quelqu'un sur sa gauche lui dit : « Monsieur Davis ? »

Koo tourne la tête. C'est un des jeunes membres de l'équipe technique, négligé et barbu ; ce genre de gars sale et couvert de poils aura toujours, pour Koo, un aspect minable. Derrière le gamin se trouvent une sortie de secours et la lumière rouge qui brille au-dessus : *Enregistrement*. Koo est pressé et ne veut pas de problème. « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— Vous avez vu ça, monsieur Davis ? » Le jeune fait remonter sa main le long de son flanc et, quand Koo baisse les yeux, il découvre avec une stupéfaction absolue qu'il tient une arme de poing, un petit revolver noir à canon court qu'il braque sur sa tête. *Un assassinat !* pense-t-il, bien qu'il n'ait aucune idée de la raison que quiconque pourrait avoir de le tuer, mais d'un autre côté il a, dans le passé, joué au golf avec des politiciens qui avaient ultérieurement été assassinés. Dans son grand étonnement, Koo ouvre la bouche pour pousser un hurlement et le jeune le frappe violemment au visage de sa main libre.

Derrière lui, quelqu'un lui couvre alors la tête d'un sac de jute qui sent l'humus et la pomme de terre, tandis que des bras l'enserrent tels des câbles au niveau des biceps et du torse, l'emprisonnent, le soulèvent, et ses pieds perdent contact avec le sol. On l'emporte, il sent tout à coup un courant d'air froid sur le dos de ses mains, ils sont dehors. « Hé ! » crie-t-il, et quelqu'un lui assène un coup de poing terrible sur le nez. *Merde*, pense-t-il en cessant de crier. *Voilà qu'ils me donnent des coups de poing sur le nez, maintenant.*

Peter Dinely avait regardé la camionnette bleue que conduisait Joyce cahoter lentement sur les ralentisseurs, à la sortie du studio, puis il avait tourné à droite en direction de Barham Boulevard. Mark et Larry étaient-ils à l'arrière, invisibles ? Avaient-ils Koo Davis avec eux ? Peter se mordillait l'intérieur des joues, il aurait voulu que Joyce regarde dans sa direction, lui adresse un signe, mais la camionnette avait tourné et s'était éloignée en bringuebalant, une énigmatique boîte bleue montée sur de petites roues dont le pare-brise arrière était sombre et poussiéreux. Peter suivait dans l'Impala verte de location. Ses joues douloureuses lui permettaient d'échapper un peu à ses doutes.

L'habitude de se ronger les joues était acquise, choisie délibérément il y avait longtemps, et elle était désormais si solidement enracinée en lui qu'il ne pouvait plus s'y soustraire même si l'intérieur de sa bouche était à vif et saignait parfois. Il aimerait bien pouvoir arrêter un jour de se mâcher les chairs ; mais les clignements d'yeux réapparaîtraient-ils alors ?

Peter avait trente-quatre ans. Depuis quinze ans, pour mettre fin à une vieille habitude consistant à cligner des yeux quand il était sous pression, il se mordait les joues dans les moments de stress. Onze ans plus tôt, un dentiste avait réagi avec horreur, lui disant que l'intérieur de sa bouche était une immense plaie, et il avait cessé de consulter des dentistes.

Il suivait la camionnette bleue en direction de l'ouest, sur Barham Boulevard, et ce fut seulement sur la bretelle du Hollywood Freeway, en direction du nord, qu'il put se décaler sur la file du milieu, remonter jusqu'à sa hauteur, regarder le profil tendu de Joyce et klaxonner. Elle se tourna vers lui presque avec terreur, ne sembla pas comprendre ce qu'il voulait (ni peut-être même qui il était) jusqu'à ce qu'il prenne l'air furieux en pointant à plusieurs reprises un index interrogateur sur la partie arrière du van. Elle releva soudain la tête en signe de compréhension et la hocha exagérément. Oui ? insista-t-il avec visage, tête et bras, et elle lui fit à nouveau signe que oui avec un petit sourire crispé et un geste nerveux et rapide.

Bon. D'accord. Il se calma, ses épaules se détendirent, les muscles de sa mâchoire se relâchèrent. Du sang coulait dans sa bouche. Son pied cessa d'appuyer sur l'accélérateur. L'Impala ralentit et se rabattit derrière la camionnette. Tout allait bien se passer.

La maison se trouvait à Tarzana, dans les collines au sud de l'autoroute de Ventura. Peter attendait derrière Joyce, qui avait fait halte au portail et s'apprêtait à appuyer sur la sonnette. Il y eut un temps d'attente... En haut, Liz devait se rendre à la cuisine, demander qui c'était dans l'interphone, attendre la confirmation de Joyce, puis appuyer sur le bouton... La large porte grillagée s'ouvrit lentement et la camionnette grimpa la pente en cahotant. Peter suivit et vit la porte qui pivotait et se refermait automatiquement dans son rétroviseur.

Au sommet, l'allée de bitume se nivelait en une surface plane devant le vaste garage. À côté, la maison ressemblait à un grand ranch en brique et en bois ; les deux véhicules s'immobilisèrent et Liz apparut sur le seuil. Elle était nue, un grand corps élancé, dépourvu de douceur, les yeux cachés derrière de grandes lunettes de soleil sombres. Ça faisait partie du style de Liz, d'être agressive et provocatrice, et ni Peter ni aucun des autres n'oserait lui faire de remarque sur sa nudité.

Une fois sorti de l'Impala, il ouvrit les portes arrière de la camionnette. Ils étaient bien là. Koo Davis, la tête toujours dans le sac de jute, allongé à plat ventre sur un vieux matelas deux places. Mark, barbu et impassible, assis près de la porte, les pieds étendus au-dessus des jambes de Davis, tandis que Larry, avec son air inquiet, était assis inconfortablement à l'avant près de la tête du prisonnier.

« Parfait, dit Peter, sortez-le de là. »

Davis ne dit pas un mot pendant qu'ils l'aidaient à poser le pied sur le bitume. Peter, qui lui prit le bras pour le soutenir, sentit qu'il tremblait. « Vas-y, marche », lui dit-il.

Liz les précéda dans la maison. Lorsqu'elle leur tourna le dos, ses cicatrices apparurent : d'épaisses lignes blanches torsadées qui ne retrouveraient jamais leur pigmentation et s'entrecroisaient.

La température était agréable avec l'air conditionné. La moquette vert clair qui recouvrait tous les sols étouffait les sons. Pendant que Joyce et Mark restaient derrière, Peter et Larry suivaient Liz en guidant Davis à travers la maison. Dans la cuisine, elle ouvrit une petite porte et ils descendirent un escalier étroit sur la gauche. Là, au sous-sol, il y avait une buanderie avec chaudière dans une petite pièce carrée et bétonnée sans décoration. Des cartons de vins étaient empilés de manière désordonnée dans un coin, derrière le système de chauffage pour la piscine. Contre toute attente, il y avait une porte, sur un côté. Liz l'ouvrit et dévoila une pièce relativement longue et étroite qui s'étendait au-delà de la maison, sous la terrasse, et jusqu'à la piscine. Au fond se trouvait une épaisse vitre panoramique où l'eau bleu-vert du grand bain ondulait contre le verre extérieur. La lumière

du jour qu'elle filtrait ne fournissait qu'un éclairage grisâtre diffus dans la pièce, mais Liz actionna un interrupteur, à côté de la porte, qui fit jaillir une lumière indirecte, chaude et ambrée.

Le premier propriétaire des lieux avait été un réalisateur de films qui avait ajouté certaines de ses idées aux plans des architectes, dont cette pièce dans laquelle il était possible de s'asseoir, de boire un verre et de profiter d'une vue panoramique sur l'un des hôtes qui nageait dans la piscine. Le réalisateur avait tellement apprécié le résultat qu'il avait fait figurer ce décor dans un scénario et y avait tourné une scène.

La pièce était simple mais confortable, avec du tissu bordeaux sur les murs, des sièges rembourrés, bas et pivotants, une moquette sombre, un plafond insonorisé, un évier de bar intégré et un réfrigérateur, des tables basses de taille modeste et, dans un coin, une porte menant à une petite salle de bains avec douche, évier et toilettes. En prévision de la venue de Koo Davis, le réfrigérateur était rempli d'une nourriture simple, d'autres aliments prêts à être consommés étaient entassés sur une étagère, au-dessus, des assiettes, tasses et cuillères en plastique posées sur une table, et une carafe en plastique, remplie de scotch bon marché, mise à disposition.

Quand ils furent tous dans la pièce, Larry retira le sac de jute et Peter regarda le visage familier de Koo Davis. Son sentiment d'accomplissement était si fort que cette fois, il fut obligé de se mordre les joues non pas pour échapper à la tension nerveuse mais pour s'empêcher de sourire.

Davis avait saigné du nez. Ça s'était arrêté, mais avait laissé des traînées marron sous son nez et en travers de sa joue gauche. Il avait l'air apeuré mais arrogant, comme s'il avait décidé de jouer les durs.

Bien entendu, Larry réagit avec excès en voyant le saignement : « Oh, nous sommes désolés ! Votre nez ! »

Davis le regarda avec un étonnement moqueur : « Vous êtes désolé pour mon nez ? Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, vous avez enlevé le corps tout entier.

— Au cas où *tu* ne l'aurais pas remarqué, dit Peter, tu es dans une pièce où il y a une porte qu'on va fermer à clé. Tu as à manger ici, à boire là, et des toilettes là-bas.

— Ça va, si j'ouvre la fenêtre ? demanda Koo Davis en regardant autour de lui.

— Ce n'est pas une blague », lui dit Liz. Elle avait ôté ses lunettes. Ses yeux et sa voix étaient aussi inhospitaliers que son corps nu.

« Vous, je serai en mesure de vous reconnaître plus tard, lui dit Davis avec un sourire narquois. Bon, j'attends la cérémonie de l'identification des suspects avec impatience.

— C'est parfait, Koo, dit Peter en s'autorisant aussi un petit

sourire. Continue de garder le moral. Venez, dit-il à Liz et Larry.

— Je peux vous poser une question ? demanda Davis, tout à coup moins sarcastique.

— Quelle question ? Pourquoi ? Qui ? Quoi ? fit Peter d'un ton amusé.

— Je croyais que les kidnappeurs ne voulaient pas être reconnus. À moins qu'ils ne prévoient de tuer le client.

— On ne va pas vous tuer, monsieur Davis, s'empressa de répondre Larry avec conviction.

— Si tout se passe bien, précisa Peter. Si tout le monde est raisonnable, Koo, toi y compris.

— Me voilà grandement soulagé. » Koo tremblait de terreur sous son masque d'arrogance, comme un chaton sous une couverture. « Aussi longtemps que je suis raisonnable, je ne risque rien, c'est ça ? Je veux dire, aussi raisonnable que vous ?

— C'est ça », dit Peter.

« Et me revoilà à arpenter le bitume », dit Mike Wiskiel. Il s'apitoyait sur son sort. « Je vais te dire, Jerry, le pire mot de la langue anglaise, c'est le mot "rétroactif". Tu peux oublier tous les "ça aurait pu", les "plus jamais" et toutes ces conneries, c'est "rétroactif". À tous les coups tu te fais avoir. » Et il avala une nouvelle gorgée de gin vodka pendant que Jerry riait de son petit rire d'agent immobilier, amical, complaisant et dénué de signification.

Mike Wiskiel était un peu saoul, à quatre heures de l'après-midi, et ce n'était pas la première fois. Il avait passé la matinée à écouter des femmes lui raconter qu'elles avaient envoyé onze dollars pour recevoir un régénérateur capillaire qui leur avait fait perdre leurs cheveux quand elles l'avaient essayé et, arrivé à l'heure du déjeuner, il avait vu suffisamment de femmes chauves pour le restant de sa vie. Il était donc venu au club faire une partie de tennis rapide et manger le plat du jour, des avocats suivis d'ormeaux accompagnés d'un riesling de la Napa Valley. Puis il était tombé sur Jerry Lawson au bar, si bien qu'il y était encore, assis à une table près d'une fenêtre aux vitres teintées, à boire un autre verre. L'horloge indiquait seize heures et ils étaient seuls.

Jerry Lawson était agent immobilier, et probablement le meilleur ami de Mike dans la région, à l'exception de ses collègues du FBI. Mike l'avait rencontré (bon sang, ça faisait presque un an) quand il avait été transféré à l'agence de Los Angeles et avait commencé ses recherches en quête d'une nouvelle maison pour Jan et les enfants. Il était entré dans l'agence immobilière de Ventura Boulevard et la première chose qu'il avait dite à Jerry avait été : « Je vous ai déjà vu quelque part. » Il se souvenait d'avoir pensé : *Bon sang, peut-être que ce type est recherché*. Mais Jerry avait réagi en disant : « C'est moi qui tire sur June Havoc dans *The Sound of Distant Drums*. » Si ce n'est pas Los Angeles, ça, qu'est-ce qu'il vous faut ? Votre agent immobilier qui a été acteur dans une vie antérieure.

Et un bon ami. Jerry leur avait trouvé une maison parfaite, sur les hauteurs de Sherman Oaks, et il avait même parrainé Mike à son country club, El Sueno del Suerte, ici, à Encino. Bien sûr, les agents immobiliers de Los Angeles restent davantage en contact avec leurs anciens clients que n'importe où, car dans cette ville, le changement de propriétaire se fait tous les deux ans environ pour les maisons de standing moyen et un peu au-delà, mais Mike était convaincu que,

cette fois, ça allait plus loin que l'habituelle amitié commerciale. Jerry et lui aimaient jouer au tennis ensemble, boire des coups ensemble, jouer au poker, préparer un barbecue ou s'amuser ensemble, leurs femmes s'entendaient bien et les enfants des deux familles ne semblaient même pas se détester cent pour cent du temps. L'amitié de Jerry l'avait beaucoup aidé à amortir le choc de son exil, dont il n'était aucunement responsable. Après toutes ces années, il arpentaient à nouveau le bitume.

Il le répéta en haussant la voix. « Me revoilà à arpenter le bitume. Je te le dis. Jerry, j'avais réussi à me faire ma place au siège, quel que soit le directeur en place. Ils savaient qu'on pouvait compter sur moi, que j'étais loyal, que j'obtenais des résultats. "Je ne veux pas de justifications, je veux des résultats", le directeur avait coutume de dire, et personne ne m'a jamais entendu me justifier pour quoi que ce soit.

— Je sais, dit Jerry avec compréhension même s'il était bien obligé de lui faire confiance. Tu t'es retrouvé piégé, c'est tout. C'est tout ce qui s'est passé.

— "Rétroactif", répéta Mike en prononçant ce mot comme s'il avait un galet dans la bouche. "Faites-le ils me disent, c'est votre devoir, pour votre patrie". "Oh, oui chef", je réponds en le saluant, cet enfoiré, et je pars le faire, mais quand je reviens, c'est un autre enfoiré qui est là et il me dit : "Oh non, ce n'était pas patriotique, c'était *illégal* et vous n'auriez pas dû le faire." Alors je réponds : "Pourquoi ? J'ai reçu ces ordres ici même, je suis couvert, tout est écrit noir sur blanc, c'est *lui*, qui m'en a donné l'ordre." Et on me répond : "Oh, ouais, on est au courant, il est suspendu de ses fonctions, il est encore plus dans le pétrin que vous." Donc ce type est sur un siège éjectable et moi, je me retrouve dans des sales draps pendant qu'Al Capone[5] se prélassait à San Clemente dans une voiturette de golf. Et qui est loyal maintenant, hein ? À qui on fait confiance maintenant ? Celui qui a merdé ou celui qu'on traîne dans la merde ?

— C'est une vraie vacherie », compatit Jerry. Il avait une très bonne écoute, n'embrouillait jamais les discussions avec des tas de suggestions stupides.

« Tu as tout compris, lui dit Mike avant de se retourner pour faire signe à Rodney le barman. Deux autres », lança-t-il au moment où le bipeur se manifestait dans la poche de sa veste. BIIIIIIIIIIIIIIIP. « Merde », dit-il. Le bruit de l'appareil couvrit sa voix. Il tendit la main pour l'arrêter.

« Le bureau ? demanda Jerry d'un air intéressé.

— Encore une de ces foutues femmes chauves. » Il se retourna pour crier à Ricci, le serveur : « Apporte-moi un téléphone, Rick, tu veux ? »

Le téléphone arriva en premier : Ricci le brancha sous la fenêtre,

puis reparti chercher les verres pendant que Mike téléphonait.

« Bureau Fédéral d'investigations.

— Poste douze. »

Quelques sonneries, puis : « Agent Dodd.

— C'est Mike Wiskiel, on vient de m'appeler.

— Ne quitte pas, Redburn veut te parler. »

Les boissons arrivèrent pendant que Mike attendait et il signa le reçu, le combiné coincé contre son épaule.

« Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda Jerry.

— Je ne sais pas encore. »

Ricci emporta l'addition, Mike engloutit environ un tiers de sa nouvelle boisson et la voix de Webster Redburn, le chef de l'agence, se fit entendre au bout du fil. « Mike ? Où es-tu ?

— Au club, Wes. J'ai passé toute la journée sur cette affaire de fraude postale, je viens d'arriver pour avaler un déjeuner tardif.

— Oublie la fraude postale *et* le déjeuner. » Redburn lui fit part de ce qui s'était passé. Les yeux de Mike s'ouvraient à mesure qu'il écoutait et il comprit qu'il n'y aurait plus de paperasse, plus de bitume à arpenter, plus de femmes chauves, de braqueurs de banques ou de voitures dotés d'un QI d'huître, et plus de sale routine ennuyeuse, plus pendant des heures, des jours, peut-être même des semaines. « Alors vas-y à toute vitesse, conclut Redburn.

— Je viens de partir », répondit Mike en raccrochant le téléphone.

Jerry avait l'air inquisiteur du chat qui vient d'entendre du bruit sous le réfrigérateur. « Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est trop beau, répondit Mike. Quelqu'un a enlevé Koo Davis ! Incroyable, non ? » Il se leva, acheva de vider son verre et sortit de la pièce en trotinant.

Cette affaire, j'en avais besoin, se dit Mike. Je dois réussir sur ce coup-là. L'esprit brouillé par la dernière vodka, il fonça vers l'est sur le Ventura Freeway alors qu'un avenir doré s'offrait à son regard trouble. S'il se débrouillait bien avec cette histoire de Koo Davis. Oui, absolument. Ils seraient obligés de le retransférer à Washington, ils n'auraient pas le choix. De retour là où était sa place.

Oui, absolument. Ce bon vieux Mike Wiskiel qui s'était fait entuber à cause du Watergate, virer de Washington D.C., sauve Koo Davis des mains des kidnappeurs ! Imaginez le tapage médiatique ! Mike se représentait sa gueule sur une saloperie de couverture du magazine *Time*. Sévère mais juste, l'agent du FBI Mike Wiskiel compte la persévérance au nombre de ses vertus cardinales. Tout en rédigeant l'article de *Time* dans sa tête, il dépassait la limite de vitesse et frôlait

les voitures, à gauche comme à droite. Il volait à la rescousse.

À l'entrée des Studios Screen Service, le planton contrôla avec soin son identité d'un air particulièrement hostile. Quand il aurait fini ses conneries... Mike était plus sobre maintenant. Les vapeurs de la vodka se changeaient lentement mais sûrement en migraine. « On ferme la porte de l'écurie une fois que le cheval s'est enfui, hein ? »

Le garde le regarda d'un air furieux, mais ne fit aucun commentaire. « Studio quatre. Après la pile de troncs, là-haut, puis derrière, sur votre gauche », dit-il simplement en lui rendant sa plaque.

Mike répondit par un grognement et avança au ralenti. Les dos d'âne n'étaient pas très indiqués pour son mal de crâne.

Il suivit les instructions et aperçut bientôt un mur gris, sans autre signe distinctif que le large chiffre 4 peint en noir au-dessus d'une porte en métal gris. Quelques voitures, dont la plupart semblaient officielles, étaient garées les unes près des autres le long du mur, et deux policiers de Burbank se tenaient devant la porte. Ils discutaient avec un air blasé en essayant d'apercevoir des célébrités.

Il n'y en avait pas, du moins pour le moment. Seuls étaient visibles les deux policiers. Mike ne les connaissait pas (ses connaissances au sein de la déconcertante multiplicité des forces de police, dans l'agglomération de Los Angeles, étaient très peu nombreuses) mais il les salua tout de même en passant devant eux en quête d'une place de stationnement. Ils lui retournèrent un regard vide et, quand il sortit de la voiture pour aller les voir, ces policiers de Burbank inspectèrent également sa plaque avec une hostilité marquée.

« J'ai cru comprendre que l'enlèvement a eu lieu vers quinze heures trente, c'est bien ça ? demanda-t-il.

— C'est ça.

— C'était à ce moment-là qu'il aurait fallu vérifier les identités. S'il y a bien une chose que vous ne risquez pas de trouver maintenant, ce sont les kidnappeurs qui reviendraient déguisés en agents du FBI. »

Ils se renfrognèrent. « Vous pourriez être journaliste, dit l'un d'eux.

— Avec une plaque d'identité fédérale ? Merde alors, je suis un crétin de journaliste. » Et il entra.

N'importe quel représentant de l'agence de Los Angeles ou presque, grâce à ses contacts dans la police locale, aurait été plus qualifié que Mike pour servir de liaison dans cette affaire, mais la

victime était Koo Davis ; un nom connu, une célébrité, et un homme qui avait de nombreux amis fonctionnaires à Washington D.C. Nul agent d'un rang inférieur à celui d'assistant du chef d'agence ne pouvait décemment être mis sur l'enquête le premier jour alors que, légalement, pour un kidnapping, un crime local et non fédéral, l'implication du FBI ne pouvait dépasser le niveau de conseiller. Et c'est pourquoi Mike en héritait. C'était l'occasion de sa vie.

En entrant dans le studio quatre, il ne savait absolument pas si les autorités allaient l'accueillir à bras ouverts ou le visage fermé, mais en fait, il avait de la chance. Le responsable était un grand type massif, un inspecteur-chef appelé Jock Cayzer. Il était agréable et semblait compétent.

« FBI, hein ? Content de vous avoir parmi nous. »

La poignée de main de Cayzer était vigoureuse. Il portait une veste marron, une cravate-ficelle et un Stetson. Il parlait lentement avec l'accent traînant et bourru du Texas ou de l'Oklahoma, mais les profondes rides de son visage, ses phalanges osseuses et ses doigts rudes disaient plus clairement que des mots que c'était un vrai policier, et non l'une de ces innombrables imitations qui avaient envahi l'agglomération de Los Angeles. En dépit de sa poignée de main appuyée, de son regard bleu argenté perçant, de sa voix puissante et grave, il avait probablement dépassé l'âge de la retraite obligatoire. Le fait qu'il soit toujours là, sur le terrain et en tant que responsable, signifiait soit qu'il connaissait bien son travail, soit qu'il connaissait les gens qu'il fallait. Probablement les deux. Mike devait donc se montrer prudent avec lui.

Il connaissait son travail, aucun doute là-dessus. Il emmena Mike de l'autre côté du bâtiment en lui expliquant la situation et Mike ne pouvait qu'être d'accord avec tout ce que Cayzer avait choisi de faire jusque-là. Ce qui s'était passé : Koo Davis était sur scène, il s'adressait au public du studio avant l'enregistrement du programme, et en retournant à sa loge, dans ce couloir, quelque part après cette porte, il avait disparu, probablement en sortant par celle qui donnait sur la ruelle. Il avait vraisemblablement été enlevé, même si pour l'instant les kidnappeurs ne s'étaient pas manifestés. D'un autre côté, ce kidnapping (si toutefois c'en était un) avait eu lieu à peine une demi-heure plus tôt. « Ils n'ont peut-être même pas encore regagné leur terrier », lui dit Cayzer.

En ce qui concernait leur identité et la manière dont ils avaient pu procéder, il y avait des indices, à commencer par le public du studio. Comme pour tout studio d'enregistrement normal, l'accès au Triple S était contrôlé, il y avait de grands murs ou des barrières qui protégeaient la propriété et seulement deux entrées utilisables, chacune surveillée par des gardes privés. À la minute où l'alerte était

parvenue au bureau de Cayzer, il avait ordonné de boucler le périmètre : personne n'était autorisé à sortir, quelles que soient son identité ou ses raisons. Seuls les policiers ou les fonctionnaires habilités pouvaient entrer. Par conséquent, le public du studio qui était venu voir Koo Davis était toujours là, ressentant une sorte d'ennui mêlé d'excitation. On avait expliqué aux gens ce qui s'était passé, on leur avait dit qu'ils n'étaient pas autorisés à partir pour le moment et ils savaient donc qu'ils étaient impliqués dans un événement particulièrement dramatique, mais ils restaient simplement assis sur ces gradins sans rien avoir à faire ni à regarder.

Et il manquait deux spectateurs. « Ils savent en permanence combien il y a de gens présents, expliqua Cayzer. Ils attirent des foules entières pour assister à ces trucs, mais ils ne laissent entrer que les deux cent cinquante premiers spectateurs, un point c'est tout, pas un de plus, pas un de moins. Trois de ces types du studio m'ont juré sur tous les tons qu'ils avaient laissé entrer exactement deux cent cinquante personnes aujourd'hui, nous les avons recomptés nous-mêmes, et ils sont deux cent quarante-huit.

— C'est donc comme ça qu'ils se sont introduits dans les lieux, acquiesça Mike. La question suivante, c'est comment sont-ils sortis ?

— Je crois bien qu'on a un indice, pour ça, dit Cayzer. Deux de mes hommes sont allés voir les gars de la porte principale, ils leur ont demandé qui était entré et sorti pendant les dix minutes qui se sont écoulées entre le moment où Davis a disparu et celui où on a bouclé le périmètre, et il semble que nous ayons une piste prometteuse. Une camionnette Ford Econoline : elle appartient à une des filles qui travaillent dans les bureaux du studio. Le gars qui surveillait la porte s'en est souvenu parce qu'elle ne vient avec que le vendredi, et d'habitude, elle part plus tard ce jour-là. Elle s'appelle Janet Grey, ça fait moins de deux mois qu'elle travaille ici, et elle n'a pas demandé à son supérieur l'autorisation de partir tôt.

— Ça a l'air intéressant. Vous avez une adresse ?

— C'est dans L.A. Ouest. Des hommes du comté sont allés voir.

— Elle n'y sera pas. »

Cayzer sourit, ce qui fit apparaître un millier de rides supplémentaires sur son visage. Ses yeux étaient faits pour scruter loin vers l'horizon, ils semblaient trop puissants pour de petites pièces, de petites préoccupations. « Je serais même surpris que cette adresse existe.

— Et du côté de sa famille ? demanda Mike.

— Eh bien, c'est un peu problématique. Il semble que Davis soit séparé de sa femme, elle est à Palm Beach, en Floride. Autrement il a deux fils, tous les deux adultes, un qui travaille dans le milieu de la télévision à New York, l'autre qui vit à Londres. Votre patron a dit...

— Webster Redburn.

— C'est ça, le chef d'agence. Il a dit que ses hommes s'occuperaient de notifier la nouvelle aux membres de la famille. Il n'a pas le moindre proche dans toute la région. La personne la plus proche qu'on a pu trouver, c'est son agent, une femme nommée Lynsey Rayne. Elle attend d'avoir des infos, elle est dans mon bureau, là.

— On en aurait tous besoin, d'informations. Qu'est-ce que vous prévoyez de faire, maintenant ?

— J'ai des hommes qui passent les lieux au peigne fin, à l'intérieur et à l'extérieur. Je ne m'attends pas à ce qu'ils dénichent quoi que ce soit.

— Probablement pas, ces gens-là frappent et disparaissent.

— Exactement. Et puis il y a tout ce public. Je pense que je ferais aussi bien de les laisser partir, à moins que vous ne désiriez les voir.

— C'est vous qui dirigez le spectacle, moi, je suis juste spectateur.

— Oh, je pense qu'on pourrait travailler ensemble à compter de maintenant », dit Cayzer. Son sourire, semblait-il, pouvait s'accompagner d'une légère grimace du côté gauche. « À moins que vous préfériez attendre demain ?

— Je ferai tout ce que je peux pour vous aider, promet Mike, il vous suffit de m'appeler.

— Parfait. Vous pensez que je devrais les laisser rentrer chez eux ?

— Vous leur avez parlé des photos ?

— Quelles photos ? demanda Cayzer d'un air surpris.

— Celles qu'ils ont prises.

— Merde alors. Il m'arrive de me demander si j'ai été stupide toute ma vie ou si je le deviens seulement en vieillissant. Venez, vous allez leur demander vous-même. »

Mike suivit Cayzer dans un vaste studio d'enregistrement rempli de décors et de caméras dont les gradins étaient pleins de spectateurs sur un des côtés. Un technicien lui tendit un micro et il s'avança dans la lumière des projecteurs, là où, quarante minutes auparavant. Koo Davis faisait rire les gens. En raison de son absence, ces mêmes personnes attendaient la suite, les yeux écarquillés, et Mike avait pleinement conscience d'être observé par toutes ces pupilles qui luisaient dans la semi-obscurité. Il avait également pleinement conscience des projecteurs car ils intensifiaient son mal de crâne. La pression qui s'exerçait derrière ses globes oculaires lui donnait le sentiment que ses yeux allaient jaillir des orbites et tomber par terre ; bon débarras.

Les gradins étaient si larges et si peu profonds que le public se trouvait beaucoup plus près de la scène que dans une salle de spectacle normale, et Mike eut immédiatement le sentiment que ces gens étaient restés un public, des spectateurs plutôt que des

participants. Ils attendaient qu'il les fasse vibrer, qu'il capte leur intérêt.

Il s'acquitta du dernier point en se présentant : « Mesdames et messieurs, mon nom est Michael Wiskiel, agent du FBI. Je suis venu pour assister l'inspecteur-chef Cayzer dans son enquête. » *Son enquête* : ces marques de courtoisie sont importantes en toutes circonstances. « Bon, j'imagine que certains d'entre vous sont dans la région pour y faire du tourisme, et vous avez tous une vie à laquelle vous aimeriez bien retourner, alors on va essayer de ne pas vous retenir beaucoup plus longtemps. Je suppose que plusieurs d'entre vous sont venus avec des appareils photo aujourd'hui, et je me demandais si certains avaient un Polaroid. Quelqu'un ? »

Quelques mains éparpillées se levèrent. Mike en compta six.

« Parfait. Donc toutes les photographies que vous avez prises aujourd'hui, vous les avez déjà dans votre poche ou dans votre sac à main, prêtes à être étudiées. Je me demande si par hasard certains d'entre vous en ont pris pendant que vous étiez dans la queue, avant d'entrer ? Et si ces clichés montrent d'autres personnes qui étaient présentes dans la queue ? »

Une vague d'agitation se fit dans le public au moment où deux cent quarante-deux personnes se tournaient sur leur siège pour en observer six qui consultaient de petits tas de photos en ayant bien conscience des regards posés sur eux. En fait, quatre se trouvaient en possession d'images correspondant à ce que Mike avait en tête, et les placeurs apportèrent ces photographies sur la scène.

Sept clichés. Mike regarda le premier et vit quatre personnes plus ou moins reconnaissables derrière la femme qui souriait en plissant les yeux au premier plan, et qui était de toute évidence le sujet principal de la photo. « Est-ce qu'on pourrait éclairer le public ? » cria-t-il. Immédiatement, une rangée de projecteurs s'alluma au-dessus des têtes et illumina le public comme s'il était devenu la scène.

« Voyons, dit Mike. Là, j'ai un jeune homme qui porte un pull bleu clair, qui a des cheveux noirs et des lunettes de soleil. Quelqu'un ? »

On identifia le jeune homme et, quand il se leva et chaussa ses lunettes de soleil, Mike vit qu'il correspondait à la photo. Tout comme la femme qui portait l'écharpe blanche à pois verts. Et aussi le couple âgé en cols roulés blancs assortis.

Et il fit de même pour les sept Polaroid. Les visages identifiables se trouvaient tous parmi les deux cent quarante-huit. Les deux kidnappeurs avaient été soit très prudents, soit très chanceux.

« Bon, ça valait le coup d'essayer, dit-il au public quand les clichés eurent été rendus à leurs propriétaires. Maintenant je vais demander, pour les autres appareils photo, ceux qui ont toujours la pellicule à l'intérieur. Quelqu'un ? »

Un plus grand nombre : trente-cinq mains se levèrent. Il s'organisa avec Cayzer pour que des policiers collectent les pellicules en identifiant les propriétaires et en leur promettant qu'elles seraient développées, que toutes leur seraient retournées avec les négatifs, et qu'ils seraient dédommagés pour les clichés non pris restant sur chacun des rouleaux.

« Une dernière chose maintenant, dit Mike quand les pellicules eurent été ramassées. On va tous vous photographier par groupes. Si dehors vous portiez des lunettes de soleil ou un chapeau que vous avez enlevés, veuillez les remettre s'il vous plaît. » Il y a quelque chose, dans le fait de se tenir sur une scène, un micro à la main, qui stimule l'envie compulsive de cabotiner, et Mike ne put s'empêcher d'ajouter : « Et si vous êtes venus ici en compagnie de quelqu'un avec qui vous ne devriez pas être, ne vous en faites pas, on ne dira rien à votre femme. » Et les deux cent quarante-huit gloussements qu'il obtint le remplirent d'aise.

Pendant que les hommes de Cayzer photographiaient les groupes, l'un après l'autre, notaient les noms et les adresses de toutes les personnes présentes et marquaient leur emplacement sur chacun des clichés, Mike et Cayzer discutaient derrière le décor.

« Mes hommes ont achevé de passer les lieux au peigne fin, dit Cayzer. Rien à signaler.

— On s'y attendait.

— C'est vrai. Vous voulez parler aux collègues de Janet Grey ?

— Oh, je ne peux pas *croire* que Janet puisse être impliquée dans un acte pareil, dit Mike avec une terrible voix de fausset. Une jeune femme *si discrète* qui était toujours *si réservée*, qui travaillait *très bien* et qui n'a jamais posé *le moindre* problème ni attiré l'attention sur elle *de quelque manière* que ce soit.

— Vous venez de gagner une heure et demie, lui dit Cayzer en souriant et en hochant la tête. Bon, que voulez-vous faire maintenant ?

— Attendre que les kidnappeurs se manifestent. »

Koo Davis est en danger et il le sait, mais il ne comprend pas pourquoi. Et il ne sait ni qui, ni comment, ni même où. Où diable se trouve-t-il ? Une pièce souterraine avec bar, cabinets, et vue directe sur une moule dans la piscine : la fille nue qui a les cicatrices dans le dos a passé une demi-heure à barboter, après que Koo a été enfermé. Elle nageait et plongeait comme s'il n'y avait pas de fenêtre, comme si personne ne regardait et, en fin de compte, il a été soulagé qu'elle sorte enfin son cul de cette piscine et le laisse tranquille. Elle a un corps superbe si on ne voit pas les cicatrices, mais elle ne lui fait aucun effet. Bien au contraire. Voir cette garce frigide s'exhiber de la sorte démontre à quel point il a peu d'importance pour ces gens. Ils l'ont kidnappé et prévoient probablement de l'échanger contre une grosse rançon, mais à part sa valeur marchande, ils n'en ont strictement rien à fiche, de lui, et ça l'inquiète beaucoup.

Pourquoi moi ? se demande-t-il continuellement sans jamais parvenir à trouver la réponse. Parce qu'il a un peu d'argent ? Mais bon Dieu, il y a plein de gens qui ont un peu d'argent. Est-ce qu'ils pensent qu'il est millionnaire ? S'ils sont trop gourmands et ne croient pas à la réponse qu'on leur donnera, que feront-ils ?

Koo n'aime pas cette idée. Chaque fois que ses pensées le conduisent aussi loin, il se pose immédiatement une autre question, comme : *Où suis-je ?* Toujours quelque part dans l'agglomération de Los Angeles, cela, il en est sûr. Il estime qu'il n'est pas resté plus d'une demi-heure dans ce camion ou ce véhicule. À en juger par les virages et les directions empruntés quand ils l'ont enlevé au Triple S, il en est arrivé à la conclusion qu'ils sont d'abord passés par le Hollywood Freeway, puis par le Ventura Freeway en direction de l'ouest ou le Pasadena Freeway vers l'est : probablement Ventura qui traverse la Valley[6]. Ensuite, juste avant d'arriver, ils ont grimpé, notamment une portion particulièrement pentue après un arrêt assez long. Il est donc très certainement sur une propriété qui surplombe la Valley, quelque part dans les collines de Hollywood, sur le versant nord. Et pas un endroit bon marché, pas avec cette pièce à côté de la piscine. Quelqu'un y a mis le prix, pour habiter là.

Pourquoi veulent-ils l'empêcher d'identifier ce lieu alors qu'ils se fichent qu'il puisse voir leurs visages ? Et pourquoi des gens riches s'amuseraient-ils à jouer les kidnappeurs, bon sang ? Ces charlots se comportent comme s'ils étaient chez eux, ils ne craignent pas le retour

des propriétaires qui interromprait toute l'opération, par conséquent ils doivent...

À moins qu'ils aient tué les propriétaires.

Le moment de se poser une autre question. Comme : Avec qui comptent-ils marchander exactement, ces kidnappeurs ? Sur qui vont-ils exercer leur chantage ? La chaîne de télévision ? Williams, le président et les vice-présidents, ces espèces de statues de l'île de Pâques ? Un visage de pierre n'a pas de sentiments. S'il connaît bien ses gestionnaires, ce qui est le cas, il sait que Williams ne donnerait pas plus de trois dollars pour récupérer sa sœur détenue par Charles Manson.

Mais qui d'autre ? Lily ? « Bonjour, nous avons enlevé votre mari, Koo, si vous vous souvenez de lui. Il est à vendre. » Combien Lily paierait-elle pour un Koo Davis vivant ?

Koo est une sorte d'exception dans le milieu du show-business, un homme qui a été marié à la même femme pendant quarante et un ans. Mais ce n'est pas tout à fait le record que cela donne l'impression d'être. Comme il l'avait expliqué un jour lors d'une interview (dans une réponse supprimée de la version publiée, à sa propre demande) : « Vous voulez connaître mon secret, pour un mariage heureux ? Ne vous mariez qu'une fois, fichez le camp de la ville et ne revenez jamais. »

Ce qui était presque la vérité. À l'époque, en 1936, quand, à l'âge de vingt-deux ans il avait épousé Lily Palk, qui, elle, en avait dix-sept, comment aurait-il pu savoir qu'il était sur le point de devenir une célébrité ? Il avait ses rêves, naturellement, tous les gamins en ont, mais il n'y avait aucune raison de penser que les siens étaient moins délirants que ceux de n'importe qui d'autre.

Si un ado mal dans sa peau épouse une fille pour des raisons financières, si trois ans plus tard cet ado devient une star de la radio new-yorkaise alors qu'elle est mère et femme au foyer à Syosset, Long Island, le pronostic, pour leur union, a peu de chance d'être bon : « Je ne rentrerai pas à la maison ce soir, chérie, je reste en ville. » Comme il l'avait expliqué une fois à un copain rédacteur de blagues nommé Mel Wolfe, « Il faut que j'enregistre cette phrase, comme ça quelqu'un du bureau pourra appeler ma femme et lui faire écouter. « Je ne rentrerai pas à la maison ce soir, chérie, je reste en ville. » Après je laisse un petit silence et je dis : « Tu sais que je ne le ferais pas si je n'y étais pas obligé. Tout se passe bien à la maison ? » Encore un petit silence : « Parfait. » Puis un dernier, et : « Toi aussi. Dors bien, ma chérie. » Et pendant tout ce temps je suis chez Sardi.

— Hé, écoute, lui avait répondu Mel Wolfe, j'ai une super idée... Répète-moi ça. Refais l'enregistrement.

— Ouais ? avait fait Koo en souriant d'avance. « Bonsoir, chérie, je

ne rentrerai pas à la maison ce soir, je reste en ville. »

— « Espèce de salaud, je suis allée chez le docteur aujourd'hui, tu m'as refilé la *chtouille* ! » avait répondu Mel Wolfe avec une voix stridente pleine de colère.

— Hé hé, avait gloussé Koo avant de reprendre son dialogue. « Tu sais que je ne le ferais pas si je n'y étais pas obligé. Tout se passe bien à la maison ? »

— « La maison a brûlé cet après-midi, sombre crétin ! »

— « Parfait. »

— « Tu es avec une femme ! »

— « Toi aussi, avait conclu Koo en pouffant de rire, passe une bonne nuit, ma chérie. »

Et en fin de compte, ils avaient utilisé dans le spectacle une version plus mesurée de cette idée.

Pendant un temps, Koo s'était justifié lors de ses coups de téléphone à la maison (« Réunion avec le sponsor », « Problème de script, il faut que je reste avec les auteurs »), mais il avait rapidement laissé tomber ces prétextes puisque les soirées passées « en ville » étaient devenues plus fréquentes que celles passées « à la maison ». Il logeait au Warwick, sur la Sixième Avenue, en dessous de Central Park. Il se déplaçait en compagnie d'une tonifiante assemblée de gens brillants et amusants, et il lui était devenu de plus en plus difficile de se forcer à faire des apparitions dans son autre vie. Vers 1940, il s'était solennellement engagé à passer au moins une soirée par semaine avec sa famille, et la plupart du temps il n'y parvenait pas.

Cela s'était terminé en février 1941. À Penn Station, il avait participé à un pot en compagnie d'amis qui partaient à Miami et, quand il s'était réveillé le lendemain matin, il était toujours dans le train qui fonçait vers le sud. « Bon Dieu, je mange mon jambon et mes œufs en Caroline. » Une fois à Miami, il avait dû passer plusieurs appels à des amis et des gens d'affaires de New York pour leur expliquer, et chacune des conversations avait été parsemée de rires hilares à l'exception du coup de fil à Syosset. « Je ne rentrerai pas à la maison ce soir, chérie », avait-il commencé en prévoyant de plaisanter sur l'endroit où il se trouvait, mais avant qu'il ait pu le faire, Lily avait rétorqué : « Je le sais bien. Tu n'es pas rentré depuis trois semaines. »

C'était la voix, plus que les mots, qui l'avait surpris. Peut-être les appels longue distance causaient-ils un effet de distorsion, ou peut-être écoutait-il Lily pour la première fois depuis des années, en réalité. Quoi qu'il en soit, une chose était sûre et certaine, bon sang, elle n'avait pas la même voix que la fille qu'il avait épousée. Cette Lily parlait comme une infirmière-chef : un ton sec, dur, dépourvu de sentiments, d'implication. Assis là, dans la chaleur de sa chambre d'hôtel de Miami où régnait la canicule, il avait frissonné en entendant

cette voix glaciale, puis essayé de placer sa blague... « Il s'est passé un truc marrant, euh, sur le chemin... » Mais il n'avait pas pu continuer. On ne peut pas échanger des blagues avec un zombie.

« Je ne peux pas rester longtemps au téléphone, avait-elle dit. Frank vient de se réveiller de sa sieste. » À l'époque, Barry avait trois ans et Frank un. Koo avait proposé d'engager des infirmières ou des nounous, mais Lily avait refusé en disant qu'elle voulait élever ses enfants elle-même. Ce que Koo ne parvenait pas tout à fait à comprendre, et qu'il ne comprend toujours pas même si cela ne fait plus aucune différence, c'est que Lily avait peur de la vie qu'il menait à New York. Elle avait peur de la célébrité, peur des paillettes, peur de cette fête permanente dont il se délectait.

Mais il ne pouvait pas le comprendre. Tout ce qu'il voyait, c'était que Lily était devenue ennuyeuse, qu'elle était malheureuse, et que son malheur le tirait, lui, vers le bas. Il ne pouvait plus mentionner Miami maintenant, pas en présence de ce désespoir glacial. « Je te rappelle plus tard », avait-il dit d'une voix dont tout enjouement avait disparu. Aussi triste que celle de Lily.

Et c'était à ce moment-là que c'était arrivé, quand il avait entendu sa propre voix abattue. Ses autres coups de fil avaient également entraîné des difficultés : une réunion à déplacer, une répétition annulée, des excuses à un journaliste... Mais tout avait été résolu, non ? Et résolu sans gâcher sa bonne humeur. Koo Davis était un homme libre et joyeux, si libre et joyeux qu'il pouvait tout à coup se retrouver à Miami *par erreur*, avec pour seule conséquence quelques éclats de rire. Il adorait les rires, pas seulement ceux des spectateurs quand il se trouvait sur scène mais le sien aussi quand quelque chose déclenchait l'hilarité autour de lui en présence de ses amis. En quoi avait-il besoin de ce spectre surgi d'un au-delà sinistre ?

« Seras-tu à la maison ce week-end ? » avait demandé le spectre de Lily. Mais pas comme si la réponse l'intéressait. C'était plutôt comme si Koo représentait un problème supplémentaire dans sa vie, comme Frank qui se réveillait de sa sieste, ou Barry qui faisait pipi au lit.

« Je ne crois pas », avait-il répondu. Recroquevillé au bord du lit dans sa chambre d'hôtel de Miami, le téléphone collé sur la joue, son autre main posée sur ses yeux, il ressemblait à un jouet mécanique qui attend d'être remonté.

« Quand est-ce que tu seras à la maison ? »

Il n'avait jamais su se retenir de dire une bêtise pour le plaisir. « En 1968 », et il avait raccroché.

Et ça avait été fini. Il avait été terrifié dès l'instant où cette dernière phrase était sortie de sa bouche et où sa main avait lâché le téléphone, mais pas une seconde il n'avait pensé revenir en arrière. Une fois ce moment passé, une fois prononcés les mots qui avaient

entraîné la rupture, il n'avait rien voulu d'autre que continuer dans la même voie. Ce changement, pourtant, continuait de le terrifier et il était sorti de la chambre d'hôtel à la hâte, il était allé se saouler avec des amis, était resté ivre pendant trois jours jusqu'au moment où la chaîne de télévision avait envoyé des gens pour le ramener à New York pour son émission hebdomadaire suivante. Il avait dessaoulé dans le train, mais il n'avait plus pensé à sa rupture avec Lily avant la semaine suivante, quand elle l'avait appelé au Warwick pour lui demander s'il voulait le divorce.

« *Hein ?* » Il était très copain avec une fille en particulier, à ce moment-là, une danseuse qui s'appelait Denise (en fait, ils venaient tout juste de se disputer dans la chambre même, pour une question d'argent), et en entendant le mot « divorce », l'image de Denise lui était apparue comme celle d'un grand rapace, un aigle ou un faucon qui fondait sur lui les serres en avant. S'il n'était plus protégé par les liens du mariage, s'il redevenait célibataire et disponible, que ferait Denise ? « Pas de divorce ! avait-il répondu.

— Koo, je dois savoir à quoi m'en tenir.

— Je te rappelle », avait-il promis, mais en réalité c'était son avocat qui l'avait rappelée plus tard dans la semaine et, avant que les dispositions légales soient arrêtées, Koo était parti pour sa première tournée USO, avec Honeydew Leontine. Depuis, il n'a jamais rencontré une femme avec laquelle il ait désiré passer le restant de sa vie, et quelle autre raison y a-t-il de divorcer, sinon celle de se remarier ?

Lily Palk Davis est donc toujours la femme de Koo, même s'il l'a vue pour la dernière fois en 1965, au mariage de Frank. Elle s'est montrée amicale, la vieille rancœur était morte et enterrée depuis longtemps, mais quel genre de réponse ces crétins risquent-ils d'obtenir si c'est à elle qu'ils essaient de soutirer la rançon ?

Ou aux garçons. Il avait commis une erreur en 1941, et parmi les nombreux événements qui s'étaient bousculés dans son existence il avait été facile de ne pas se rendre compte que c'en était une. Quand il avait rompu avec Lily, il avait aussi rompu avec ses fils. Presque trois ans avaient passé avant qu'il les revoie, ce qui s'était produit uniquement parce que Barry avait attrapé une pneumonie et était à l'hôpital sans aucune assurance de survivre. Koo avait été terrifié durant cette crise, il s'était installé dans sa chambre, avait annulé toutes ses obligations, avait haleté avec ce petit corps chétif qui luttait pour respirer et, pour la première fois, et presque la dernière, il avait réellement ressenti que ce corps était une partie de lui-même, la chair de sa chair, le sang de son sang, une extension de Koo Davis vers le futur, une partie de son être qui marchait, bougeait et vivait alors que lui était ailleurs.

Mais l'émotion était trop forte. Il n'y entraît aucune touche de

comédie, il ne pouvait se protéger en se dissimulant de la sorte. Il ne maîtrisait pas ses émotions, c'étaient elles qui le contrôlaient. La nuit, à l'hôpital, il finissait par s'endormir, son sommeil était accompagné de nombreux rêves obscurs, embrouillés et confus, et il passait la journée suivante dans la peur et l'angoisse, avec une perception vague, trouble et moite de sa propre impuissance. Les douleurs d'estomac dont il avait toujours souffert s'étaient amplifiées. Quand la crise s'était terminée et que Barry était enfin sorti de l'hôpital, accompagné de cartons de jouets, de bandes dessinées, de peluches et de jeux de société, Koo l'avait pris dans ses bras et embrassé avant de le reposer et de repartir vers l'univers qu'il connaissait, dans lequel il se sentait bien et maître de la situation.

En fait, il avait fallu attendre que Barry ait treize ans et Frank onze pour qu'il fasse le moindre effort réel de se comporter en père. À l'approche de la quarantaine, ses films avaient rencontré le succès, il était sur le point de connaître son premier grand triomphe à la télévision. Finalement assuré de conserver à long terme son statut de célébrité, et il commençait pour la première fois à avoir véritablement conscience qu'il prenait de l'âge. Il n'était plus le comique de radio talentueux au débit rapide d'il y avait une douzaine d'années, il était enfin conscient de l'existence de ces deux garçons qu'il avait contribué à mettre au monde avant de devenir le vrai Koo Davis. Tous deux étaient en pensionnat, Lily vivait à Washington où elle était consultante non rémunérée sur divers projets d'aide sociale, et lorsque Koo l'avait appelée pour lui demander s'il pouvait avoir les garçons pendant une de leurs périodes de vacances elle avait adopté une attitude amusée et sarcastique (elle ne redoutait plus ses réactions de comique, désormais), mais elle avait accepté, il pouvait avoir les garçons pendant deux semaines en avril.

Et ça avait été un désastre. Koo ne connaissait pas les enfants et, plus grave encore, il ne connaissait pas ces enfants-là. Il avait un ranch à sa disposition, dans le Colorado, avec des chevaux à monter, des rivières où pêcher, des collines à escalader, de vrais cow-boys qui s'acquittaient de leurs tâches dans le ranch. Il y avait même quelques amis du show-business qui étaient venus passer un jour ou deux. Mais ça s'était transformé en un véritable enfer et, à la fin des deux semaines, il buvait à longueur de journée et lançait des vannes agressives à ses propres enfants.

La pluie qui était tombée sans discontinuer n'avait pas vraiment facilité les choses, bien sûr, mais le vrai problème était plus profond. Les enfants, particulièrement quand ils entrent dans l'adolescence, ont tendance à se passionner pour un ou deux sujets et à ignorer tout ce que la vie a d'autre à offrir. À l'âge de onze ans, Frank était complètement immergé dans la musique : le swing, alors à la fin de la

période des grandes formations. Ralph Flanagan, Sauter-Finegan, Billy May : c'étaient eux les héros de Frank, et son rêve, dans la vie, était de devenir arrangeur pour une grande formation de swing. Les cow-boys et les montagnes n'avaient pas leur place dans son univers et il avait passé les deux semaines entières de mauvaise humeur, accroché à la seule radio du ranch, un énorme monstre d'avant guerre qui pouvait à peine capter Albuquerque. Il se voyait manifestement comme un prisonnier, un prisonnier innocent, qui plus est, et Koo était le méchant geôlier.

Quant à Barry et ses treize ans, sa passion était encore plus éloignée des rivières à truites et des sacs à dos. C'était un fana de science-fiction, un lecteur vorace qui concevait constamment sur du papier millimétré des fusées et des stations spatiales, sur lesquelles une place prépondérante était occupée par l'étoile entourée du cercle de l'American Air Force. (C'était avant que le spoutnik ne douche le chauvinisme des adeptes de la science-fiction.) Barry avait épuisé ses réserves de lectures le quatrième jour et de papier millimétré le sixième. Par ailleurs, Koo avait fait l'erreur de lui ordonner de sortir de la maison et de monter sur un cheval pendant une brève accalmie. C'était probablement de la faute de Barry qui boudait si le cheval habituellement placide avait fini par le projeter contre une clôture et lui casser le bras. (« Dans deux semaines, tu rigoleras en te souvenant de tout ça », avait dit à Koo un de ses amis malavisé. « Dans vingt ans, avait-il répondu après un regard mauvais, si quelqu'un fait référence à ces vacances en riant, je le tue. »)

Ce désastre n'avait pas empêché Koo de persévérer. Il savait enfin qu'il avait commis une erreur en maintenant les enfants en dehors de sa vie, et il était fermement décidé à se rattraper, de telle sorte que les années suivantes, il les avait gardés de temps en temps pendant les congés scolaires et avait progressivement appris à les laisser à leurs centres d'intérêt. Une sorte de respect s'était instauré de part et d'autre, une tolérance distante et réservée. Les garçons ne se montraient jamais très affectueux, mais ils l'aimaient bien quand même, comme s'il était un vieil ami de la famille ; pas de leur génération, mais globalement sympathique. Marqué par la culpabilité de ses errements passés, Koo gravitait avec précaution autour d'eux et acceptait toute forme d'affection qu'ils consentaient à lui témoigner.

Est-ce qu'il les aimait ? Il ne s'était jamais posé la question, ne l'aurait pas considérée comme appropriée. L'objectif était qu'ils se mettent à l'aimer, ses propres sentiments n'avaient pas d'importance. En vérité, il les aimait, farouchement et avec terreur, mais cet amour n'avait fait surface que cette unique fois-là, pendant la pneumonie de Barry. Tout comme eux, il continuait de ne pas en prendre pleinement conscience, et leur relation se situait à un niveau plus calme et moins

passionné. Le fait était là : les années perdues ne pouvaient être rattrapées. Il n'était plus leur père, il avait trop attendu.

La pression s'était relâchée quand les enfants avaient gagné en maturité. Après tout, il était justifié de laisser des enfants adultes se débrouiller de leur côté. Koo les aidait quand il pouvait, il se tenait prêt à répondre au moindre appel, mais jamais il ne s'était imposé. Barry voulait intégrer Yale, et Koo lui avait obtenu cette université. Frank souhaitait étudier à l'Université de Californie de Los Angeles et Koo avait arrangé les choses. La ferveur de Frank pour la musique avait graduellement évolué vers un intérêt pour la musique de films, puis pour les films eux-mêmes et finalement pour la télévision. Avec l'aide de Koo, son diplôme en poche, il avait été engagé par une chaîne de Chicago affiliée à la sienne et était maintenant cadre moyen au siège de New York. Les centres d'intérêt de Barry s'étaient inversés beaucoup plus brutalement, du futur au passé. Associé chez un négociant d'antiquités londonien qui dégageait d'énormes bénéfices, il y vendait des lustres, des buffets et des pare-feu à des Arabes ou à des Texans.

Apprendre que Barry était homosexuel avait en fait été le seul vrai traumatisme de Koo dans sa relation avec ses enfants devenus adultes. En venant lui rendre visite à Los Angeles avec son « ami », Barry avait annoncé son penchant sans ciller, avec une sorte de vulnérabilité empreinte de défi qui avait ému Koo presque autant que le petit corps maigre secoué par la toux l'avait fait vingt ans auparavant. Il n'avait pas *envie* que son fils soit gay, pas envie que Barry doive affronter les complications, la souffrance et la solitude qui, Koo en était persuadé, étaient les conséquences inévitables de l'homosexualité, mais il n'avait rien osé dire à voix haute. Il avait réagi instinctivement et immédiatement, à partir de la perception profonde qu'il avait de sa relation avec ses enfants. Ce qu'il pouvait penser d'eux et de ce qu'ils faisaient n'avait pas d'importance ; qui ils étaient non plus, au final. Tout ce qui importait était que, d'une façon ou d'une autre, il devait gagner leur amour et le conserver, comme il avait depuis longtemps (mais plus en surface, assurément) gagné l'amour du public américain. « C'est à toi de voir, Barry, lui avait-il répondu aussitôt, mais souviens-toi, si Len et moi avons des enfants, je veux qu'ils reçoivent une éducation catholique. »

Que va-t-il se passer si... Koo n'est même pas sûr d'oser formuler cette question, tant la réponse est importante pour lui... Que va-t-il se passer si... (Puis tout sort d'un coup). Que va-t-il se passer si ces gens s'adressent à Barry ou à Frank ? « Nous détenons votre père. Hypothéquez votre maison, videz vos comptes bancaires, convertissez tout ce que vous avez en argent liquide, donnez-nous tout et nous vous le rendrons. » Leur rendre ? L'ont-ils jamais vraiment eu, ont-ils

un jour considéré qu'ils avaient un père, et que ça se trouverait être ce type, là, ce Koo Davis ?

Que feraient-ils ? Barry et Frank, comment réagiraient-ils ? Aiment-ils Koo Davis ? L'aiment-ils suffisamment pour l'échanger contre tout ce qu'ils ont ?

Bon, ce n'est même pas une question qui se pose et Koo le sait parce qu'il sait qui va payer. C'est lui, qui va payer, voilà. Ces gens se sont emparés de lui parce qu'il est censé avoir amassé des tonnes de billets au fil des années et ils en veulent une partie. La seule question, c'est avec qui ils vont négocier à l'extérieur, et la peur, dans la tête de Koo, ce n'est pas que Barry et Frank ne l'aiment pas assez pour payer afin de le récupérer, la peur qui le tараude, c'est que les garçons ne l'aiment pas assez pour négocier : « Qui ? Le vieux ? Pourquoi vous ne vous adressez pas à son agent ? Elle s'appelle Lynsey Rayne, c'est elle qui est la plus proche de lui. Ne quittez pas, je vais vous chercher son numéro. »

Oh, mon Dieu, mon Dieu, est-ce qu'ils feraient ça ? Koo ne peut supporter cette question, et encore moins la réponse. Il ne peut supporter aucune question, enfermé ici dans cette grotte en dessous des vagues... un roi emprisonné dans une grotte sous l'océan. « Je refuse de me poser davantage de questions, dit-il à haute voix, car elles pourraient être susceptibles de me porter préjudice [7]. »

C'est un fait, Lynsey Rayne est vraiment plus proche de Koo que n'importe qui d'autre. Elle était l'assistante de Max Berry, auparavant, et quand il a pris sa retraite, elle est venue voir Koo et lui a dit : « Je reprends la liste des clients de Max. »

Koo avait déjà commencé à chercher, parmi les agents en activité, un remplaçant à Max. « Ah, ouais ? avait-il seulement répondu.

— Ouais. Et il y a deux raisons pour lesquelles je veux que vous restiez avec moi.

— Je vous écoute.

— Pour commencer, avec vous, c'est facile. Tout le monde vous connaît, je n'ai pas à aller vous vendre. Je reste assise dans mon bureau, je dis oui à une offre sur dix, je prélève mon pourcentage et je vis confortablement.

— Et maintenant, il faut que je prête l'oreille à l'autre raison, avait-il dit en riant.

— Max est malade depuis longtemps. Ça fait cinq ans que je suis votre agent. Personne ne vous connaît aussi bien que moi. »

Et elle avait raison, non ? « Personne ne vous connaît aussi bien que moi. » Seigneur Dieu, quand Koo cherche dans sa tête qui est la personne la plus proche de lui, la plus proche et la plus chère à son cœur, il finit par conclure que c'est son *agent*. Lynsey est une femme fantastique, une des meilleures, pas du tout comme les blondes qu'il se

traîne et se tringle, mais est-ce une bonne façon de mener sa vie ? Quand la personne la plus proche de vous est votre agent ?

Penser à autre chose, penser à autre chose. Il fait les cent pas dans sa prison au sol couvert d'une moquette souple, et essaie de chasser de son esprit les pensées négatives et les questions horribles. La mort, l'amour, l'argent...

La faim. Oui, la faim ? Voilà une chose à laquelle il peut penser puisque la vérité est là, il commence à avoir sacrément faim.

Il y a beaucoup de nourriture dans sa cellule. Du pain, des céréales, du lait, et même ce qui semble être du scotch de base, mais ça, il ne veut pas y toucher. C'est à cause de l'alcool que le reste l'inquiète. Pourquoi lui donner tout ça et ajouter le whisky ? Peut-être ont-ils mis quelque chose dedans, hein ? Ils l'ont laissé seul quelques heures, ils attendent peut-être simplement que le produit fasse son effet. Il ne sait pas comment ni même s'il peut se sortir de ce pétrin, mais une chose est sûre : s'il est sous l'emprise de drogues, il ne pourra pas saisir une éventuelle occasion.

Concernant sa cellule, sa cage, sa prison, il regarde autour de lui et dit à voix haute : « J'ai dormi dans des endroits pires et j'ai payé quarante dollars la nuit. » C'est devenu une de ses habitudes de se parler à lui-même, ces dernières années, mais seulement sous forme de remarques, d'apartés, de commentaires sur le déroulement de sa vie. Cette remarque-ci est malheureuse parce qu'elle oriente ses pensées vers la question suivante, qui est : combien cette chambre va-t-elle me coûter ? La totalité, ou la plupart de mes biens ? Ma vie ?

« Et puis il y a la vue, ajoute-t-il en toute hâte. Elle donne sur le jardin. Complètement. Et le temps est particulièrement à la pluie, en ce moment. » Il tourne en rond, arpente la pièce, traduit son irritation par des gestes de la main. « J'aimerais bien avoir une cigarette et pourtant, je ne fume pas. Je m'en servirais pour désigner des trucs. »

Koo a fumé pendant presque trente ans. Une de ses attitudes caractéristiques était de tenir sa cigarette entre les deux premiers doigts de la main gauche dans un geste décontracté, surtout pour les gags où intervenait un rejet. « Je lui ai dit : Sergent, je n'ai absolument *aucune* envie d'être dans l'armée. » Le dessin de sa silhouette utilisé pour le logo de son émission de télé hebdomadaire des années 1950 le montrait de profil, saluant de la main gauche qui tenait la cigarette, avec une volute de fumée qui montait autour de son visage. Il y a sept ans son docteur lui a dit d'arrêter en lui donnant tout un tas de raisons médicales qu'il a refusé d'écouter. Mais il a arrêté. Brutalement. Il n'a jamais eu envie de penser à la mort, à sa propre mortalité ou à aucune des étapes sinistres qui y conduisent, les douleurs, la souffrance, les accidents, les maladies et le délabrement progressif qui finit par affecter tout être humain avec le temps. Il ne veut pas penser à toutes

ces saletés, il refuse d'y penser. Il a suffisamment d'argent, point final, pour se payer de bons médecins et donc il se paie de bons médecins, il fait ce qu'ils lui disent de faire et s'ils persistent à vouloir lui expliquer *pourquoi*, il hoche la tête, fait la grimace et cesse d'écouter.

Il n'y a pas moyen de sortir de cette pièce. La porte est solidement verrouillée et, comme elle s'ouvre de l'extérieur, il ne peut pas s'attaquer aux gonds. Peu après avoir été laissé seul, il a sondé le tissu qui recouvre les murs. Derrière, il a trouvé du placoplatre et, après, les parpaings. « Je n'arriverai jamais à creuser là-dedans », s'est-il dit avant d'en rester là.

La question suivante a concerné la fenêtre. Quand cette chienne avec les cicatrices a évacué la piscine, il a passé un long moment à étudier la vitre en considérant la possibilité de lancer une chaise au travers ou ce genre de chose. L'eau s'engouffrerait par l'ouverture, mais bien avant que la pièce soit inondée, le niveau de la piscine serait descendu plus bas que le haut de la fenêtre. Ce serait digne d'un film de James Bond : lancer la chaise, se plaquer contre le mur latéral, attendre que le niveau de l'eau s'égalise entre la pièce et la piscine, et nager pour sa *liberté* !

Ouais, en brandissant le drapeau américain et en tirant des fusées de feu d'artifice par son trou de balle. « Même quand j'avais vingt ans, je n'étais pas capable de ce genre d'acrobaties. » En plus de quoi, même s'il avait vingt ans, le vacarme résultant de la destruction d'une piscine attirerait quelque peu l'attention. D'ailleurs, si cette fenêtre était en double vitrage, constitué de deux épaisses plaques de verre très résistantes, et s'il y jetait une chaise, elle rebondirait et lui briserait le crâne. « J'ai assez d'ennuis comme ça », a-t-il décidé avec réticence et, à partir de cet instant, il n'a plus nourri d'idée d'évasion. Il est enfermé là, avec ces crétins, tant qu'ils n'auront pas décidé qu'il puisse en aller autrement.

Un léger cliquetis. Koo regarde en direction de la porte d'où le bruit provient, celui d'une clé dans la serrure, et il ne peut retenir un délicieux frisson de peur, le genre de poussée d'adrénaline qu'on ressent quand on vient de justesse d'échapper à un accident sur l'autoroute. « De la visite, se dit-il. Et moi qui ne suis pas habillé. »

La porte s'ouvre et ils sont deux à pénétrer dans la pièce. Le premier est le type à l'air sarcastique qui est venu la dernière fois, l'autre le barbu au visage morose qui lui a montré le pistolet au studio. La chienne aux cicatrices ne les accompagne pas, ce dont il se sent reconnaissant, mais, en revanche, le type au regard inquiet qui s'est excusé pour le saignement de nez n'est pas là non plus. Celui-là lui manque. C'est le seul de la bande à avoir montré un semblant d'humanité. Et puisqu'on parle de bande, combien sont-ils, au fait ?

Les deux jeunes hommes entrent en refermant derrière eux. Le

barbu pose un petit magnétophone à cassette sur la table la plus proche, puis il se poste silencieusement le dos contre la porte et les bras croisés sur la poitrine comme un gardien de harem dans une comédie, pendant que celui à l'air sarcastique demande : « Comment ça va, Koo ? »

— Je n'ai rien à vous dire, geôlier, répond-il d'un ton hargneux, pas plus à vous qu'au procureur.

— C'est très bien comme ça », dit le type avant de regarder avec un léger étonnement la bouteille en plastique remplie de whisky. « Tu ne bois pas ? Attends une minute... tu ne manges pas non plus ? »

— Je suis au régime. »

Le type le regarde en fronçant les sourcils, apparemment il ne comprend pas, puis il se met soudain à rire.

« Tu penses qu'on essaie de t'empoisonner ? Ou de te droguer, c'est ça ? »

Koo n'a pas de réplique drôle à disposition, et répondre directement ne présente aucun intérêt, il ne dit rien.

Le type remue la tête, amusé mais agacé. « Quel intérêt on aurait, Koo ? Tu es déjà en notre pouvoir. » Puis il s'approche du comptoir à côté du bar, aligne trois verres en plastique, verse un doigt de whisky dans chacun d'eux. « Choisis, dit-il.

— Je ne le boirai pas.

— Prends-en un, Koo.

— Comment se fait-il que vous m'appeliez par mon prénom ? Vous n'êtes pas un flic chargé de régler la circulation.

— Je suis désolé, Koo, déclare le type avec un sourire des plus sarcastiques, j'essaie juste de détendre l'atmosphère, c'est tout. Par exemple, tu peux m'appeler Peter, et lui c'est Mark. Maintenant on est tous amis, pas vrai ? Il désigne les trois verres. Alors décide-toi. Lequel ?

— Ma mère veut que j'arrête de jouer avec vous. Je dois rentrer à la maison.

— Prends un verre », intervient le barbu. Mark. Il n'y a absolument rien de comique dans sa façon de s'exprimer. En réalité, l'intonation de sa voix suggère que si Koo n'en choisit pas un, il va recommencer à faire usage de ses poings.

« D'accord, dit Koo en haussant les épaules, le trésor est caché sous celui de gauche.

— Parfait », dit Peter avec son air sarcastique. Il prend les deux autres verres, en tend un à Mark. « Santé », dit-il en levant le sien à l'adresse de Koo, puis tous deux boivent. « Pas mauvais », dit le chef en présentant le troisième verre à Koo. « TU es sûr que tu ne veux pas te joindre à nous ? »

Oh et puis merde. « Je vais m'en vouloir à mort demain matin »,

dit Koo en acceptant le verre, et il en boit un peu. C'est très loin d'avoir le goût du Jack Daniel's, son whisky préféré, mais ça répand bien la chaleur instantanée de l'alcool dans le corps.

Peter vient de retirer de la poche de sa veste des feuilles de machine à écrire pliées. « Maintenant, Koo, tu vas faire un enregistrement pour nous. »

Il l'avait deviné en voyant l'appareil. Il regarde Peter avec ce qui se veut une expression de défi. « Ah bon ? »

Peter lance un regard par-dessus son épaule en direction du gros méchant, Mark, puis il sourit à nouveau à Koo. « Oui. Tu as peut-être envie d'y jeter un coup d'œil avant, dit-il en lui tendant les feuilles. Tu commenceras par quelques remarques de ton cru sur des détails personnels pour convaincre ta famille et tes amis proches que c'est vraiment toi qui parles, et après tu continueras en lisant ça. Exactement ce qui est écrit, Koo. »

Il prend les feuilles. Il y en a trois, tapées à la machine mais surchargées de nombreuses modifications au crayon avec des écritures différentes. Ce n'est pas facile à lire, mais très vite le sens du message devient clair. Il lève les yeux vers ces salopards et dit : « Vous êtes complètement cinglés, bordel.

— Ce n'est pas un problème, Koo, dit Peter sans sourciller. On ne te demande pas d'être d'accord, juste de lire. Comme si c'était ton texte dans un film.

— Ils diront non. Et il se passera quoi, après ?

— Pas bon pour toi, dit Mark.

— C'est ce que je pensais.

— Oh, il ne faut pas être pessimiste, reprend Peter, tu es un homme important, Koo, tu as plein d'amis importants. Je pense qu'ils se résoudront à le faire pour toi, mon ami, je le pense vraiment. C'est pour ça que je t'ai choisi.

— Ils refuseront. »

Peter a l'air un peu embêté. « J'espère que tu te trompes, Koo. Dans ton intérêt, je l'espère. » Il se retourne et dit : « Mark, prépare l'appareil. »

Koo ne parvient pas à croire ce qui lui arrive. « Tué, marmonne-t-il. Assassiné par des trouduc. »

Lynsey Rayne avait garé sa Porsche Targa derrière l'annexe du quartier général de la police de Burbank. Grande femme de quarante et un ans habillée à la mode et portant de nombreux bracelets, elle était entrée dans le bâtiment par la porte de derrière et avait demandé le chemin de la « Cellule Koo Davis », comme le lui avait dit l'inspecteur Cayzer au téléphone. Aussitôt, une policière en uniforme s'était présentée pour l'escorter le long de couloirs vides et très éclairés jusque dans un petit bureau bondé qui donnait l'impression d'être un QG de campagne établi à la hâte, où elle s'était identifiée devant une autre policière qui travaillait comme réceptionniste : « Lynsey Rayne. Je suis l'agent de Koo Davis, j'ai eu l'inspecteur Cayzer au téléphone.

— Une minute, je vous prie. »

Apparemment, l'organisation générale n'était pas encore suffisamment au point pour qu'il y ait des interphones ; mais le kidnapping et l'enquête n'étaient d'actualité que depuis moins de deux heures. Lynsey avait attendu que la policière revienne d'un autre bureau où elle avait fait son rapport.

« Oui, mademoiselle Rayne, vous pouvez entrer. »

En pénétrant dans la pièce aussi exiguë et délabrée mais un peu moins peuplée que l'accueil, Lynsey vit deux hommes se lever de leurs bureaux. Celui de droite était l'inspecteur Cayzer, un homme âgé, mais quelqu'un de bien, lui avait assuré M. Pilocki, le maire. « Vous nous avez donc trouvés », dit-il en lui souriant, le bras tendu. Elle lui serra la main.

« Des nouvelles ?

— Pas encore, mademoiselle Rayne.

— Inspecteur, dit-elle en reprenant les mots qu'il avait utilisés au téléphone, ils sont certainement terrés dans leur planque, à l'heure qu'il est.

— Les kidnappeurs travaillent à leur propre rythme, mademoiselle Rayne. J'ai bien peur que nous ne puissions rien faire pour qu'ils accélèrent le mouvement. Laissez-moi vous présenter l'agent Michael Wiskiel, du FBI. Agent Wiskiel, voici mademoiselle Lynsey Rayne, elle est l'agent de Koo Davis.

— Comment allez-vous ? » demanda Wiskiel. Il s'était rapproché en contournant son bureau. Au moment où Lynsey lui serrait la main, elle l'observa avec attention car elle avait besoin de le cerner : il était

soudain devenu très important pour Koo. Les renseignements qu'elle avait obtenus au sujet de Wiskiel en appelant ses amis de Washington, après que Cayzer eut mentionné son nom, avaient été ambivalents. Il avait joué un rôle mineur dans le scandale du Watergate et avait été rétrogradé. Il avait une réputation de caïd, de conservateur, de gars coriace pas très subtil. Rien, dans son physique de beau garçon, ne contribuait à dissiper cette impression.

« Vous n'êtes pas ici depuis longtemps, n'est-ce pas ? » lui demanda-t-elle, ressentant la nécessité de lui faire savoir qu'il ne serait pas facile de l'écarter.

« À peu près un an. » Il arborait un sourire tranquille, détendu, sensuel. « Comment avez-vous deviné ? Pas assez bronzé ? »

— Je suis une vieille amie de Webster, dit-elle en retirant sa main et en taisant référence au supérieur direct de Wiskiel, Webster Redburn. Je l'ai eu au téléphone il y a environ une heure. »

Un nuage sembla passer sur le visage de l'agent du FBI même si son expression n'avait quasiment pas changé ; peut-être une nuance de moquerie s'était-elle insinuée dans son sourire. « C'est donc ça, dit-il, puis il se tourna pour désigner quelque chose sur le mur latéral. Je suppose que ce visage ne vous dit rien.

— Un des kidnappeurs ? » Lynsey s'avança vers le dessin et remonta ses lunettes devant ses yeux. Le croquis représentait une femme d'allure classique et anonyme, la trentaine, les cheveux longs et la raie au milieu, un visage ordinaire à l'air un peu inquiet, aux traits plus ou moins bien dessinés, comme s'il avait été retiré du four avant d'être suffisamment cuit. « Elle n'a pas vraiment la tête de l'emploi, si ? »

— C'est pour ça qu'ils l'ont mise en première ligne. C'est elle qui travaillait au studio.

— On dirait une hippie. En fait... » Frappée par elle ne savait quoi, elle se pencha vers le dessin pour essayer de saisir l'impression fugitive qui venait de lui traverser l'esprit. Mais sans succès ; elle recula, remit ses lunettes en place, remua la tête et dit : « Non.

— Ne me dites pas que vous avez cru la reconnaître.

— Pas parce que je l'ai vue de mes propres yeux, non, dit Lynsey, pas en chair et en os. Mais j'ai pensé... pendant une petite seconde, elle m'a rappelé une photo de journal ou quelque chose que j'ai vu à la télévision. Les gens qui manifestaient contre la guerre ? Ou alors, vous vous souvenez de cette période où ils attaquaient des banques ? »

— Très bien, dit-il.

— Est-ce qu'elle aurait pu être impliquée là-dedans ? »

Il regarda le croquis et quelque chose passa dans son regard, un combat ancien qui n'avait toujours pas atteint son dénouement. Elle se tourna aussi pour scruter à nouveau le portrait robot impersonnel, ces

traits lisses et ordinaires que l'expérience n'avait pas creusés, ces yeux inexpressifs. Une hippie, oui ; mais il y a longtemps que la saison des fleurs est passée.

« Elle peut avoir été impliquée dans n'importe quoi », déclara Wiskiel.

Même s'il ne se passait rien et si Jock Cayzer lui avait promis à plusieurs reprises qu'il l'appellerait dès qu'il aurait du nouveau, Lynsey attendait dans la pièce. Le numéro de téléphone du bureau avait été diffusé à la radio et à la télévision comme étant celui à appeler « si vous avez le moindre renseignement sur la disparition de Koo Davis », et c'était donc probablement de cette manière que les kidnappeurs prendraient contact. « À l'instant où ils appelleront, mademoiselle Rayne, je vous le ferai savoir », lui avait-il promis.

Mais elle était demeurée inflexible. « Ils vont appeler ce soir, avait-elle répondu avec détermination. Je veux être là au cas où ils laissent Koo dire quelque chose, je saurai... comment il va, à sa façon de s'exprimer. »

Pendant les deux heures qui avaient suivi, le téléphone avait bel et bien sonné de temps en temps et, à chaque fois, Lynsey s'était tendue, les yeux et les oreilles grands ouverts, mais ce n'était que les mauvais plaisants et les malades habituels. Puis, un peu avant vingt heures trente, un nouvel événement s'était produit, non par la voie du téléphone mais venant de la salle voisine où le travail des trois officiers de police qui étudiaient les clichés pris par le public lors de l'émission de Koo avait soudain fini par payer. Deux visages que l'on ne retrouvait pas sur les photographies de groupes avaient émergé. Dans la salle de travail sombre, ils étaient tous debout à scruter la diapositive agrandie sur le mur. Les deux inconnus étaient clairement visibles à l'arrière-plan, sur la droite du garçon de dix ans, tout sourire, qui constituait le sujet du photographe.

« Ils sont jeunes », commenta Lynsey. Elle était à la fois surprise et vaguement ennuyée, comme si leur jeune âge contribuait, elle ne savait comment, à aggraver les choses.

Et jeunes, ils l'étaient, environ trente ans l'un comme l'autre, épaules en avant dans une attitude encore plus juvénile. Celui qui se tenait de profil avait les cheveux noirs, épais et bouclés, une barbe intégrale, des lunettes de soleil, et il portait un T-shirt jaune sur lequel figurait une inscription illisible ou une photo, ainsi qu'une veste courte et un jean bleu. Son compagnon, qui faisait face à l'objectif, avait aussi des lunettes de soleil, mais son visage plutôt osseux et inquiet était rasé de près. Au-dessus d'un grand front brillant et

bombé, sa chevelure brune, clairsemée et Fine, volait au vent. Il portait une chemise à carreaux claire, ce qui semblait être un blouson en daim marron clair avec fermeture à glissière, et un pantalon de toile.

« Eux, ce ne sont que les soldats, déclara Jock Cayzer. Nous n'avons pas encore vu le général.

— Quand on le verra. Jock, il leur ressemblera beaucoup », dit Wiskiel. Et il ralluma la lumière.

Le téléphona sonna dans la pièce d'à côté. « Pas un autre cinglé, protesta Lynsey.

— Je vais répondre », dit Wiskiel en s'éloignant.

Tous les appels étaient enregistrés avec du matériel présent dans cette salle de travail. Un moniteur était allumé de telle sorte que Lynsey et les autres pouvaient entendre les deux correspondants, sans oublier le cliquetis au moment où Wiskiel avait décroché et dit : « Sept mille sept cents. »

La voix à l'autre bout du fil semblait jeune, masculine et assez hésitante. Lynsey fut frappée de penser que l'un des deux jeunes hommes de la photographie pouvait tout à fait s'exprimer de cette façon. « Excusez-moi, dit la voix, c'est bien le numéro de... euh... si on sait quelque chose, si on veut parler de Koo Davis ?

— C'est bien ça. Agent Wiskiel du FBI, à l'appareil.

— Oh. Eh bien... euh... je crois que j'ai quelque chose pour vous.

— De quoi s'agit-il ?

— Eh bien, c'est un enregistrement sur cassette, je crois qu'il provient des kidnappeurs. Il y a la voix de Koo Davis dessus. C'est assez inquiétant. »

Le garçon avait vingt ans. C'était un grand Californien, maigre et blond qui s'appelait Allan Lewis, habitait à Santa Monica avec ses parents et étudiait à UCLA où il occupait le poste d'adjoint au rédacteur en chef de *The Californian*, le quotidien de l'université. Il racontait qu'il était en train de regarder la télévision quand une femme qui n'avait pas voulu donner son nom avait appelé au téléphone et dit quelque chose comme : « Tu peux avoir un scoop pour ton journal. On a enlevé Koo Davis, on le détient au nom du peuple. Regarde dans ta voiture. Tu trouveras une cassette sur le siège avant. Il n'est pas trop tard, le peuple peut encore gagner. »

« Au début, j'ai cru que c'était une plaisanterie, expliqua-t-il. Mais je n'arrivais pas à deviner qui ça pouvait être. Sa voix ne ressemblait à celle d'aucune des filles que je connais. Elle avait l'air... je ne sais pas...

— Plus âgée ? suggéra Wiskiel.

— Ouais, sans doute. Non, pas exactement. Enfin, peut-être plus âgée, mais surtout, euh, triste. Vous voyez ? Elle disait ces trucs, "le

peuple peut encore gagner” et tout, mais elle n’y mettait pas de détermination. C’est pour ça que j’ai fini par me dire que ce n’était peut-être pas une plaisanterie, et je suis sorti regarder dans la voiture. »

Où il avait trouvé la cassette, sur le siège avant, comme promis. Il avait écouté une partie de l’enregistrement car il disposait de son propre lecteur, mais une fois convaincu qu’il s’agissait bien de la voix de Koo Davis, il avait immédiatement appelé le numéro spécial diffusé à la télévision. Quant à savoir pourquoi il avait été choisi pour recevoir la cassette, il ne pouvait proposer d’autre explication que celle de son travail au journal de l’université : « Elle a bien dit qu’elle me fournissait un scoop. » Et il ne pouvait pas davantage identifier le portrait-robot de « Janet Grey », pas plus que les deux hommes de la photographie.

Quand ils revinrent dans la salle de travail, Lynsey et les autres attendirent que le technicien insère la cassette de manière à l’enregistrer en même temps sur son propre matériel, et qu’il appuie sur lecture. Après plusieurs secondes de silence accompagné de bruissements, la voix bien connue se fit soudain entendre, haute et claire, parfaitement reconnaissable.

« Salut tout le monde, ici Koo Davis. Pour prendre les mots dans la bouche de John Chancellor[8], je suis en détention quelque part. À vrai dire je ne sais pas où je me trouve, mais ça avait l’air beaucoup mieux sur la brochure. »

Il y avait une chaise pliante en métal. Vacillante, Lynsey s’y laissa tomber en tremblant, abasourdie par sa réaction à l’écoute de la voix si souvent entendue, en public comme en privé. Jusqu’à ce moment où elle proclamait clairement que Koo était toujours vivant et en bonne santé, elle s’était caché sa peur, sa terreur qu’il soit mort ou qu’il subisse toutes sortes d’atrocités. Le soulagement était presque aussi intense que s’il était déjà de retour chez lui, sain et sauf. Elle sentait le sang qui reflue dans son cerveau, luttait contre le besoin irrésistible de s’évanouir en enfonçant les ongles dans ses paumes. Ce n’était pas terminé ; Koo n’était pas rentré ; il n’était pas en sécurité ; elle ne pouvait pas se détendre, pas encore.

La voix tranquille et confiante, étonnamment enjouée, poursuivit : « Ici, la troupe ressemble énormément aux gens de la télévision. Des régisseurs. Tenez-vous là, faites ceci, parlez dans le micro, lisez ce texte. En revanche j’ai un doute pour le temps de travail. Les gars, vous avez vérifié auprès de l’AFTRA[9] ? »

Lynsey remarqua que Wiskiel fronçait les sourcils en la regardant, et silencieusement elle articula l’explication : « *Le syndicat.* » Il hocha la tête.

« Enfin bref, les amis », poursuivait Koo qui se mettait tout à coup

à parler plus vite comme si un des « régisseurs » lui avait, hors micro, ordonné de continuer. « Je dois dire quelque chose pour prouver que je suis vraiment moi et pas Frank Gorshin[10], alors voyez ça avec mon agent Lynsey Rayne... Vous êtes sûre, ma chère, que c'est un spectacle fait pour moi ? Parlez-lui de l'écrivain que je surnomme "L'épisode tragique", celui dont les initiales sont DW. »

Quand Koo avait mentionné son nom, les yeux de Lynsey s'étaient brusquement emplis de larmes qu'elle avait évacuées avec détermination en clignant des paupières. Et quand elle vit Wiskiel froncer à nouveau les sourcils et regarder dans sa direction, elle hocha la tête pour lui signifier qu'elle avait compris la référence.

« Et maintenant, continuait Koo, je dois vous lire cette déclaration. Alors voilà : Je suis détenu par des membres de l'Armée Révolutionnaire Populaire... ça alors, voyez-moi ça... et je n'ai pas été blessé jusqu'à présent... à l'exception du coup de poing sur le nez, ne l'oublions pas. Les membres de l'Armée Révolutionnaire Populaire ne sont pas matéri... attendez une minute. Je n'ai pas l'habitude d'avoir des mots comme ça dans mes textes. Le seul mot vraiment long que je connaisse, c'est BankAmericard. Les membres de l'Armée Révolutionnaire Populaire ne sont pas ma-té-ri-el-le-ment in-té-re-sés... j'ai réussi... et donc ce n'est pas un kidnapping au sens capitaliste ordinaire du terme. Eh bien, voilà qui me soulage. Nous avons choisi Koo Davis non pas parce qu'il est riche... bien vu, les gars, très bien vu... mais parce que tout au long de sa carrière, il a fait le bouffon du roi auprès des adeptes de la guerre et des forces réactionnaires. Vous avez oublié de mentionner les Éclaireuses. D'accord, d'accord. Les États-Unis, qui ne cessent de réclamer à grands coups de clairons les droits civiques dans d'autres nations, détiennent eux aussi des milliers de prisonniers politiques dans leurs prisons. Dix d'entre eux doivent être libérés et se voir délivrer un billet de transfert aérien vers l'Algérie ou toute autre destination de leur choix. Les dix doivent être libérés au cours des vingt-quatre heures à venir, à défaut de quoi un certain nombre de choses désagréables seront infligées à ma personne. Je ne crois pas que ce passage me plaise. Une fois que les dix auront été libérés et seront arrivés en sécurité à la destination de leur choix, il me sera permis de reprendre ma vie normale. S'il y a le moindre retard, les membres de l'Armée Révolutionnaire prendront à mon encontre les mesures qu'ils jugeront appropriées. Les dix personnes sont : Norman Cobberton, Hugh Pendry, Abby Lancaster, Louis Goldney, William Brown... Mais qui c'est, ces gens ? Howard Fenton, Eric Mallock, George Toll... on dirait une liste de VIP à un arrêt de bus... Fred Walpole et Mary Martha DeLang. L'intégralité de cet enregistrement doit être diffusée durant tous les programmes d'informations sur les réseaux de radio et de télévision de la région de

Los Angeles à compter de vingt-trois heures, et dans tous les programmes d'information des réseaux de radio et de télévision pendant la journée et la soirée de demain. S'il n'est pas diffusé comme le précisent ces instructions, les membres de l'Armée Révolutionnaire du Peuple prendront les mesures de rétorsion appropriées à mon encontre. Ces revendications ne sont pas négociables. Voilà, c'était, euh... le message de notre sponsor. Et apparemment, mon seul espoir est d'avoir raté l'audition et d'être renvoyé dans mon foyer. »

Joyce et les autres étaient tous les cinq assis dans la pénombre du salon, à regarder les informations de vingt-trois heures sur la quatrième chaîne de la NBC. Les lumières étaient éteintes à l'extérieur de la maison et, par la large baie vitrée qui occupait tout un côté de la pièce, se reflétait le clair de lune gris argenté qui oscillait doucement sur la surface de la piscine au souffle de la brise. On pouvait voir la Valley en contrebas, au-delà de la piscine et de sa terrasse au-dessus du vide. Des alignements de lumières pointillées et entrecroisées divisaient l'obscurité en parcelles modestes et compréhensibles, alors qu'autour et au-dessus, l'obscurité demeurait totale.

Le kidnapping était le sujet phare des informations, le grand titre. Les présentateurs l'annoncèrent puis la cassette enregistrée fut diffusée dans son intégralité pendant qu'une photographie apparaissait sur l'écran, un cliché professionnel en couleur montrant le visage de Koo Davis, souriant, confiant, en pleine réussite.

Joyce n'avait pas écouté la cassette avant sa diffusion et elle n'y prêtait pas vraiment attention. Ça ne faisait pas partie de ses attributions et ça ne l'intéressait pas particulièrement de connaître les détails. Elle se satisfaisait d'être celle qui s'était intégrée dans le monde conventionnel, avait décroché du travail, conduit la camionnette pour s'éloigner du studio, livré la cassette au gars de Santa Monica et passé les coups de fil faciles pour transmettre l'information. Et ici, dans cette maison, elle était la maman de substitution, elle préparait le dîner, faisait la vaisselle et lavait le linge.

Dans le noir, autour de la lumière vacillante de la télé, leur groupe évoquait pour elle une merveilleuse soirée de camping. Pendant sa jeunesse, à Racine, où les hivers étaient si longs et si froids, « camper » se référait surtout à ce qu'on appelait les « veillées » : une demi-douzaine de filles qui ricanaient sur des matelas ou des couvertures pliées, sur le plancher d'une salle de séjour, en l'absence des parents. Elles se pelotonnaient les unes contre les autres comme de petits animaux ravis d'être cachés au chaud, au sec et au bout du monde, à chuchoter et à se dire mutuellement de parler moins fort, des petits corps enfantins en chemise de nuit qui vibraient, grisés par l'expérience.

Ce que Joyce aimait, c'était le groupe, l'idée même de faire partie d'un groupe. Dans sa jeunesse, elle avait été Jeannette, plus tard

Éclaireuse et, pendant un moment, simultanément membre des Campfire Girls[11], de la congrégation de la jeunesse chrétienne, du club 4-H et d'autres groupes à l'école et à l'université ; et ce soir elle était assise, les pieds ramenés sous elle à une des extrémités du canapé, avec le groupe au complet autour d'elle, la télévision et sa lumière scintillante, et elle était de retour là où tout avait commencé : dans une « veillée » avec des amis. La main devant la bouche pour que cela ne se voie pas, les yeux rivés sur l'écran sans vraiment le regarder et les oreilles ne prêtant aucune attention à la cadence enlevée des paroles de Koo Davis, elle gloussait.

Quand la cassette arriva à son terme, « ... et d'être renvoyé chez moi », la photographie de Koo Davis, sur l'écran, fut remplacée par les images d'une salle où deux hommes étaient assis à un bureau, face à quelques photographes et des journalistes, dont certains tendaient des microphones, qui leur posaient des questions. Une voix dit : « L'inspecteur-chef chargé de l'enquête sur l'affaire du kidnapping de Koo Davis est M. Cayzer, de la police de Burbank. Michael Wiskiel représente le FBI, il est l'assistant du chef de l'agence du FBI à Los Angeles. »

« Wiskiel, répéta Mark pendant qu'un vieil homme coiffé d'un Stetson annonçait à l'écran qu'ils ne disposaient pas de beaucoup de pistes pour le moment. Il a été impliqué dans l'affaire du Watergate.

— *Chut* », fit Peter.

La voix du commentateur hors champ se faisait à nouveau entendre : « Nous avons demandé à l'agent Wiskiel si les dix individus cités allaient être libérés de prison. »

L'image était passée du vieux monsieur au Stetson à Wiskiel, un type costaud d'une quarantaine d'années au comportement d'acteur trop conscient d'être beau gosse. « Écoutez, il est encore très tôt et, franchement, je ne reconnais pas tous ces noms, nous ne sommes même pas certains qu'ils soient tous en prison. Si oui, il appartiendra à Washington de prendre la décision de les libérer ou non. Je ne sais pas si les kidnappeurs nous regardent...

— Oui », dit Peter. Joyce ricana, sans chercher cette fois à se contenir.

« ... mais j'espère qu'ils ont conscience que le délai imposé n'est tout simplement pas réaliste. Je tiens autant que n'importe qui à récupérer Koo Davis, mais ils exigent une décision dont je pense qu'elle ne peut tout simplement pas être prise en vingt-quatre heures.

— On va leur envoyer un doigt », dit Mark.

Joyce frissonna sans le regarder et essaya de se convaincre qu'elle ne l'avait pas entendu. Mark lui faisait peur chaque fois qu'elle avait l'imprudence de penser à lui ; il était dans le groupe mais n'en faisait pas partie, sa présence était froide et distante, celle d'un anticorps.

Autant que possible, elle faisait comme s'il n'existait pas.

À l'écran, l'agent Wiskiel disait : « À l'heure actuelle, à en croire cet enregistrement, ils n'ont pas véritablement fait de mal à Koo Davis et j'ai très bon espoir qu'il nous sera possible de négocier un arrangement quelconque avec ces gens. Je vais devoir attendre les instructions de Washington concernant les détails, mais je suis prêt à parier que nous ramènerons Koo Davis sain et sauf chez lui d'ici très peu de temps.

— Dans une boîte, dit Mark.

— *Chut* », lui intima Peter, à qui Joyce adressa un sourire reconnaissant qu'il ne vit apparemment pas.

L'écran montrait maintenant le plateau du journal télévisé où le présentateur consacrait pas mal de temps à annoncer aux téléspectateurs que de nombreuses célébrités avaient publiquement exprimé leur horreur et leur indignation qu'un « grand artiste du spectacle » comme Koo Davis ait été traité d'une manière aussi barbare. Un ancien président aurait dit : « Cet homme qui a offert le don du rire à des millions de gens. »

Ensuite, le présentateur enchaîna sur une description des quatre personnes identifiées par les médias parmi les dix dont la remise en liberté avait été exigée, et une photo de chacun des quatre fut tour à tour présentée à l'écran accompagnée d'une courte biographie, partisane et inexacte. Eric Mallock était du nombre et ce fut dans sa biographie que le nom de Liz fut mentionné.

« Eric Mallock, trente-deux ans, se trouve actuellement au pénitencier fédéral de Lewisburg, dans le Kentucky, où il purge une peine à la durée indéterminée à la suite de plusieurs condamnations, notamment pour destruction de biens et de tentative de meurtre. Membre d'un groupe dissident fondé par les Weathermen[12], Mallock a été capturé en août 1972 à Chicago quand un immeuble apparemment utilisé pour fabriquer des bombes a explosé, tuant deux personnes sur le coup et le blessant grièvement. Deux de ses complices soupçonnées de s'être trouvées dans le bâtiment, Elisabeth Knight et Frances Steffalo, ont disparu et n'ont jamais été revues bien que des mandats fédéraux aient été lancés contre elles.

— On parle de toi à la télé ! » s'écria Peter avec son rire sardonique et narquois.

Liz ne répondit pas. Joyce observa son profil et la trouva plus impassible que jamais. Joyce lui enviait ce détachement. Que pouvait-elle bien penser en voyant le visage de son amant sur l'écran après toutes ces années ? Rien ne transparaissait ; et elle ne réagit pas davantage quand la photographie céda la place à un autre visage.

Puis, tout à la fin du reportage, Joyce eut à son tour l'occasion de réagir en voyant un visage apparaître : le sien. Mais était-ce bien le

sien ? « Le portrait-robot de la femme qui se fait appeler Janet Grey » était commun, triste, anonyme. Peter lança une nouvelle remarque moqueuse que Joyce, trop agitée, n'entendit pas. C'est à ça que je ressemble ? pensait-elle avec consternation. Tout en fixant ce pâle croquis, elle sentait la chaleur lui monter aux joues tandis qu'elle rougissait, n'osant détourner les yeux de peur de croiser le regard d'un des autres. Si seulement elle possédait un peu de l'indifférence de Liz.

Le croquis inexpressif lui donna l'impression de rester à l'écran pendant une éternité, puis il finit par disparaître, remplacé par le visage animé du présentateur qui enchaînait sur les sujets d'actualité générale. Peter se leva, alluma une lampe à pied et éteignit la télévision. Visiblement satisfait de lui-même, il fit face aux autres, le dos tourné au point lumineux qui disparaissait sur l'écran. « Ils vont obéir. On a misé sur le bon cheval et ils vont accepter l'échange.

— Tu n'aurais pas dû le laisser sortir toutes ces blagues, dit Mark. Je te l'ai dit à ce moment-là, fais-le recommencer, sans les railleries. »

Peter haussa les épaules ; Joyce se dit qu'il faisait preuve d'une tolérance étonnante vis-à-vis de Mark. « Qu'est-ce que ça change ? demanda-t-il.

— Il donne l'impression d'avoir gagné, souligna Mark. On dirait que c'est *lui* qui nous tient nous.

— Tu accordes trop d'importance aux apparences. » Peter leva la main à son visage et se caressa la joue du bout des doigts, l'air peiné. Joyce reconnut cette gestuelle : elle voulait dire que Peter était préoccupé et qu'il luttait pour garder son calme et sa maîtrise de soi. Elle espérait que Mark allait le laisser tranquille. Peter avait déjà suffisamment de choses en tête. « L'important, c'est qu'en face, ils sachent qu'il est vivant et qu'il va bien. C'est notre monnaie d'échange et il doit être reconnaissable.

— Il s'est moqué de nous. C'est lui le roi et nous les bouffons.

— Et alors, Mark ? Tu préfères être au sommet, avec le pouvoir, ou tout en bas à faire des blagues ?

— C'est *lui* qui est au sommet, c'est *lui* qui a le pouvoir, insista Mark.

— Alors descends et flanque-lui des coups de pied, dit Peter visiblement lassé et irrité. Montre-lui qui commande. »

Joyce fut soulagée de voir Larry prendre part à la conversation en changeant de sujet, maladroitement mais avec gravité. « Euh, Peter, et pour le délai ? Ce qu'a dit le type du FBI, qu'ils ne peuvent pas avoir une réponse de Washington dans les vingt-quatre heures. Tu penses que c'est vrai ?

— Il faut qu'on les secoue », dit Mark.

Peter adressa un léger sourire à Larry. « On leur enverra un autre enregistrement demain soir. Et cette fois, on laissera Mark diriger le

jeu d'acteur. »

Larry parut désapprouver, mais il ne réagit pas directement. Il se contenta de dire : « Combien de temps on va leur laisser, en fait ?

— On ne sait pas vraiment. Le moins possible.

— Je me demande... commença Larry avant de s'interrompre pour réfléchir. Peter ? Tu penses qu'on pourrait le faire changer ? »

Peter eut l'air amusé. « Koo Davis ? Tu veux orienter Koo Davis vers le matérialisme dialectique ?

— Un esprit éclairé est capable de voir la vérité.

— Alors essaie », suggéra Peter. Joyce remarqua qu'il se moquait de Larry, que celui-ci le savait mais qu'il s'en fichait. Peter ajouta : « Va passer du temps avec lui demain, débattre de la théorie du travail. Quelle est la valeur d'un homme qui gagne sa vie en racontant des blagues ?

— Tous les hommes ont la même valeur », objecta Larry.

Peter le regardait d'un air narquois. « Larry, ta conception de la politique évoque de plus en plus une religion.

— Je vais voir Davis pour vérifier une dernière fois comment il va », déclara Mark.

Il veut dire : pour lui infliger de mauvais traitements, pensa Joyce qui observait le visage cruel et coléreux de Mark derrière sa barbe imposante. Elle fut contente d'entendre Larry dire : « Je viens avec toi. »

Mark lui jeta un regard venimeux. « Tu n'as qu'à y aller à ma place, dit-il avant de se diriger vers sa chambre.

— Laissez Davis tranquille pour ce soir, dit Peter. Il est très bien, en bas.

— Je ne voulais pas que Mark y aille seul.

— Je sais, Larry. »

Liz se leva brusquement. « Mark a raison, il faut les secouer et en finir. Compose le numéro qu'ils ont donné, passe le combiné à Davis et laisse Mark lui tordre le bras. Quand ils l'entendront hurler, ils se décideront à s'activer. »

Peter remua la tête comme un tuteur patient face à un élève attardé. « Premièrement, ils identifieraient d'où provient l'appel. Deuxièmement, si on commence par mettre trop la pression, comment on fait, après ? On y va doucement et on augmente par paliers. S'ils rechignent, on peut aller bien plus loin. On peut laisser Mark lui couper les oreilles par exemple. » Peter gloussa de rire, avec assurance et calme. « Vous imaginez cette jolie tête ronde sans oreilles ? »

Joyce, qui préférait rester silencieuse, se sentit obligée de prendre la parole d'une voix peinée. « Peter, tu ne dis pas ça sérieusement.

— Bien sûr que non », répondit-il posément. Mais Joyce, qui observait son visage et ses yeux, se dit qu'il pourrait très bien le faire

si les circonstances s'y prêtaient.

« Peter, dit Liz. Tu as envie de baiser ? »

Il sembla réfléchir à la question, sans grand enthousiasme.

« Peut-être.

— C'est d'accord. Bonne nuit », dit-elle avant de quitter la pièce. Peter la suivit avec un léger sourire.

Il ne restait plus que Larry et Joyce. Une sexualité libre avait été l'un des principes du Mouvement, dans les premiers temps : les relations sexuelles comme reflet des croyances politiques. Ces cinq-là avaient donc expérimenté depuis longtemps toutes les combinaisons hétérosexuelles possibles. Mais il y avait belle lurette que le sexe avait cessé d'être essentiel pour chacun d'eux. Seule Liz, désormais, évoquait le sujet en public, la plupart du temps avec cette brusquerie.

Abordé de cette manière et dans ces circonstances, cela causait une gêne et un malaise chez Joyce. Elle ne voulait pas que Larry se sente obligé de lui adresser la même proposition. En fait, elle ne se faisait aucune illusion, ne croyait pas qu'il puisse avoir envie d'une relation sexuelle avec elle. À la recherche d'un nouveau sujet de conversation, elle leva les yeux vers la télévision.

« Larry ?

— Oui ?

— Est-ce que ça me ressemblait ?

— Pas du tout. » La question semblait l'avoir surpris. « Pour dire la vérité, je les croyais bien meilleurs, pour dessiner ces trucs-là,

— Ça devait bien me ressembler *un peu*.

— Je vais te le dire, à quoi ça ressemblait, dit-il en venant s'asseoir à l'autre bout du canapé. Ça ressemblait à une *catégorie* de personnes dont tu fais partie, mais ça ne te ressemblait pas. Ça ressemblait à quelqu'un qui pourrait être toi si on la regardait deux secondes, à cent mètres de distance, mais après on se dirait : « Oh, non, ça ne ressemble pas *du tout* à Joyce. »

— Je ne te demande pas ça par orgueil. » Elle craignait toujours que les gens la trouvent trop féminine. « C'est juste qu'elle avait l'air... morte.

— Ce n'était pas ressemblant, je te le promets. »

Elle lui adressa un rapide sourire reconnaissant. « Merci. » Puis, tandis qu'elle observait son visage sincère, tous les doutes qu'elle essayait d'étouffer resurgirent dans sa tête. « Larry, est-ce que ça va vraiment marcher ? s'écria-t-elle. Est-ce que tout ça va déboucher sur quelque chose ?

— Bien sûr. » Son étonnement était visible. « On a remporté des victoires, il y en aura d'autres.

— Oui », dit-elle.

Mais il se pencha vers elle. « Tu veux dire que tu te bats sans croire

au caractère inéluctable de notre succès ? Tu ne sais pas que, historiquement, on *doit* gagner ? »

— Si, bien sûr. Mais ça semble tellement long, parfois. » Elle lui sourit car elle n'ignorait pas qu'il avait plus besoin d'être rassuré qu'elle. « Et j'ai l'impression d'être toute petite. Bonne nuit, Larry. » Elle lui tapota le genou et se leva.

« Bonne nuit, Joyce.

— Tu n'as pas de soucis à te faire pour Davis, cette nuit.

— Non, c'était juste pour le protéger de Mark. Il est en sécurité, en bas, il tiendra jusqu'au matin. »

« Mon cerveau est content d'être ici, dit Koo Davis, mais mes pieds préféreraient le Tennessee. » C'est une citation du *Saturday Evening Ghost*, une des parodies de films d'horreur que Koo a tournées au début des années 1940, avec des portraits dont les yeux bougent, des fauteuils dont les accoudoirs se relèvent brusquement pour saisir les personnes qui sont assises dessus, des pans de mur qui coulissent pour qu'une main gantée de noir et armée d'un couteau puisse surgir, et Koo Davis qui se promène au milieu de tout cela avec inconscience et impétuosité. C'était un style à l'époque, tout le monde faisait les mêmes gags : la bougie qui glissait sur le plateau de la table, le gorille empaillé monté sur roulettes dont le doigt se coinçait sous la ceinture du héros, dans son dos, sans que celui-ci s'en aperçoive, si bien qu'il se déplaçait sur la pointe des pieds dans la maison hantée avec ce gorille qui roulait derrière lui et, pendant toute la séquence, le héros s'efforçait de ressembler à une figure de cire dans un musée. Ça ne semblait pas ennuyer le public de revoir ces gags aussi souvent, et une des scènes récurrentes des films de Koo était le moment où il prenait soudain conscience de tous ces phénomènes étranges qui l'environnaient et où la terreur s'emparait de lui. Le fait de passer d'une assurance à toute épreuve à des bafouillages terrifiés constituait son numéro le plus célèbre, à tel point que dans une critique, Bosley Crowther avait écrit que « personne ne sait rendre la panique aussi hilarante que Koo Davis. »

J'ai peur, pense Koo, mais il ne le dit pas à voix haute ; ce n'est pas hilarant à ce point. Tout en se souvenant d'avoir si souvent simulé la frayeur dans ces films, et plus tard à la télévision, il est surpris de constater combien la vraie terreur est différente. Comme tout le monde, bien sûr, il a connu de brefs instants de peur dans sa vie, le plus souvent lors des tournées USO, mais ce qu'il ressent à présent est persistant, gagne en intensité, s'amplifie. Il a peur de ces gens, peur de ce qui va se passer, peur de sa propre impuissance et peur de sa peur.

« Pourquoi quiconque redouterait-il d'être tué ? » demande-t-il. C'est tiré du *Fantôme chaleureux* et c'était censé être une question rhétorique, mais en fait la mort n'est pas du tout ce qui effraie Koo en ce moment. Son imagination déborde plutôt d'images de souffrances et d'humiliations. Il a peur qu'ils le torturent d'une manière épouvantable et il a peur de ne pas se montrer courageux. Il détesterait devoir vivre le restant de ses jours en se souvenant d'avoir

rampé sur le sol devant ces salopards.

Et s'ils lui faisaient un truc à la gorge ou à la bouche pour l'empêcher de parler ? S'ils l'aveuglaient ou le marquaient d'une manière atroce ? S'ils lui tranchaient... Il avait toujours eu peur des couteaux, des objets aiguisés.

« On n'a rien d'autre à redouter que la crainte, et ce grand type, là-bas, avec le glaive. » *Le Zombie à l'université*. Il n'arrête pas d'essayer de se rassurer : ils ne lui ont encore rien fait, pas vrai ? Ils ne l'ont même pas beaucoup menacé. Mais il se souvient de l'expression de l'un deux, l'enfoiré barbu qui lui a montré le pistolet, au tout début. C'est certainement lui, aussi, qui l'a frappé quand il avait le sac sur la tête. Et il ne parle pas, il se contente de le fixer comme s'il préférerait voir sa tête sur un plateau avec une pomme dans la bouche.

Si seulement c'était de l'argent qu'ils voulaient. Il avait eu peur qu'ils en demandent trop, avant, mais il pense désormais qu'il aurait pu réunir n'importe quel montant. Exigez de l'argent, salopards que vous êtes, et je vous en trouverai, je rachèterai ma liberté d'une manière ou d'une autre. « Vous acceptez les chèques postdatés ? » Ce que vous voulez : demandez-moi quelque chose que je possède, quelque chose qui ait un minimum de sens, bon sang.

Dix prisonniers politiques. Les autorités n'accepteront pas, il en est convaincu, pourquoi le devraient-elles, merde ? Il ne se fait pas d'illusions sur ses relations « amicales » avec les généraux et les sénateurs ; un des avantages qu'il y a à être général ou sénateur consiste à fréquenter des célébrités du show-business, et un des avantages qu'il y a à être une célébrité du show-business consiste à fréquenter des généraux et des sénateurs. « Ils sont gagnants sur ce coup-là », dit Koo sans le penser réellement. Il a toujours apprécié la compagnie des gens qui comptent : jouer au golf avec eux, partir en week-end de chasse, faire des croisières sur leurs yachts, aller dans leurs ranchs, et il sait bien qu'ils y ont pris autant de plaisir que lui, mais ça ne veut pas dire qu'ils vont relâcher dix marginaux déjantés en échange de la libération d'un seul Koo Davis.

Ils refuseront. *On ne négocie pas avec les terroristes*. C'est la position officielle depuis des années et il a toujours été d'accord. Même dans sa situation actuelle, il est toujours d'accord, parce que si on cède à ces enfoirés, ça en encouragera d'autres.

Alors qui a encouragé ce groupe-là ?

Merde, Koo ne veut pas rester assis à ruminer. Il veut juste rentrer chez lui, retrouver sa vie, se remettre à faire ce pour quoi il est doué. Il n'est pas doué pour rester assis dans la semi-obscurité à ruminer. « Ma mère ne m'a pas donné une éducation d'otage. »

Que feront-ils quand les fédéraux diront non ? Ils ne laisseront pas tomber, pas tout de suite. Ils essaieront de mettre la pression sur les

autorités pour les faire changer d'avis, non ? Et comment s'y prendront-ils ? Koo le devine, mais il n'a pas envie de le savoir, il n'a pas envie d'y penser. Il veut que ça se termine et ne voit pas comment ça pourrait se terminer bien. Si c'est ça, la réalité qui s'invite dans son bienheureux petit univers, ça ne lui plaît pas du tout.

Bon sang, il aurait aussi aimé avoir ses pilules. Il n'est pas ce qu'on pourrait appeler un accro aux somnifères, mais le plus souvent il avale une ou deux petites capsules avant d'aller se coucher. Des somnifères prescrits par son docteur, en plus de toutes les autres pilules qu'il prend chaque jour. Il ne sait pas à quoi elles servent et ne veut pas le savoir. Il a simplement fait comprendre à ses médecins qu'il est trop occupé pour tomber malade, il ne peut pas continuer à attraper des rhumes ni d'autres maux, il a des engagements, des rendez-vous, des délais à tenir, son agenda est rempli pour les deux années à venir. Alors ils lui donnent ces pilules, il en prend une rouge et verte chaque matin, deux blanches après chaque repas, une noire et jaune les mercredis, samedis et...

Bon, il a tout un tas de pilules, seulement elles sont restées dans sa loge au studio Triple S, rangées dans la mallette en cuir marron réalisée par Hermès selon ses directives. Et même quelqu'un qui n'a *jamais* pris de somnifères trouverait difficile de s'assoupir dans la situation présente. Il est éveillé, parfaitement éveillé. Il ne sait pas quelle heure il est, mais ça doit bien en faire plusieurs que la dernière lumière s'est éteinte dans l'eau de la piscine. Il devrait dormir, ne serait-ce que pour garder des forces en prévision de ce qui peut l'attendre, mais il n'y arrive pas. Quand il éteint la lumière, les peurs se multiplient plus que jamais dans son esprit, comme des vers, chacun véhiculant une nouvelle horreur. Les lampes sont équipées de variateurs, il les a donc réglées sur l'intensité minimale et reste allongé sur le long canapé intégré, sous deux couvertures, mais ses pensées ne ralentissent pas. Il a peur, il a foutrement peur.

Et maintenant, la situation affecte sa digestion. Depuis environ une heure son estomac lui fait de plus en plus mal et il refuse d'admettre qu'il va peut-être devoir vomir. Il pense que s'il ignore ses douleurs d'estomac, il se peut qu'elles disparaissent toutes seules. Alors que si on n'arrête pas d'y penser, bon sang, on finit forcément par dégueuler.

Bon, cette fois, la théorie ne se vérifie pas. Il ne pense pas sans arrêt à son estomac, grand Dieu non, il pense à sa peur de l'inconnu, mais *quelque chose* fait que l'état de son estomac empire, avec insistance même, ça va bien finir par se produire et, bon Dieu, il a vraiment intérêt à foncer aux toilettes...

Il y arrive ; de justesse. Il n'a pas beaucoup mangé depuis qu'il est là, il a juste bu le petit verre de whisky, alors bon sang, c'est quoi, ce qu'il vomit ? L'odeur est aussi répugnante que l'aspect. Il ne cesse de

tirer la chasse, de rendre encore, il continue de tirer la chasse et, quand cela se termine enfin, il est si faible qu'il peut à peine tenir debout. Il chancelle jusqu'au lavabo, se rince la bouche, retourne sur le canapé en titubant, tire les couvertures à lui et capitule alors que seules ses jambes sont couvertes.

Mon Dieu, il se sent horriblement mal. Il dégouline de transpiration à présent, son visage, sa poitrine et ses bras en sont poisseux. Une transpiration à l'odeur fétide, comme s'il ne s'était pas lavé depuis un mois. C'est ça l'odeur de la peur ?

L'estomac qui recommence. « Il n'y a plus rien ! » Mais... oh, mon Dieu, son ventre ne veut rien savoir. Koo ne peut pas marcher, il se précipite à quatre pattes, il n'arrive pas jusqu'au bout, cette fois. Oh, merde, merde, c'est *quoi* ce truc ?

Il reste étendu un moment sur le sol, il attend de reprendre des forces. Il faut qu'il se rince la bouche, le goût est absolument *dégueulasse*. La transpiration ruisselle sur son corps, sa chemise est trempée. Il rampe finalement jusqu'au lavabo, se hisse à grand-peine, se rince la bouche, rampe jusqu'au lit, y monte péniblement et ne tente même plus de tirer les couvertures à lui.

Il frissonne, il a chaud et ses tempes sont brûlantes. Sa peau est brûlante.

Ce n'est pas la peur. C'est quoi alors, bon Dieu ? Une satanée grippe peut-être, il y a toujours une foutue épidémie qui traîne. Quel moment de merde pour tomber malade.

Puis il se demande : « Qu'est-ce qu'il y a, dans ces pilules que je prends tout le temps ? Seigneur, est-ce que j'ai *vraiment* quelque chose ? Quelle rigolade... Après toutes ces années, on dirait bien que je ne peux plus me passer de mes pilules. »

Quand survient la crise suivante, il est incapable de s'extraire du canapé, mais il parvient à tourner la tête au-dessus du bord.

Il était une heure et demie du matin et Mike Wiskiel dormait depuis moins de soixante minutes quand le téléphone sonna pour l'informer des nouveaux développements dans le kidnapping de Koo Davis. Il marmonna dans l'appareil, grommela quelques mots d'explication à sa femme à moitié endormie, et enfila ses habits avec difficulté. Il avait avalé quelques petits bourbons avant d'aller se coucher, ce qui le rendait encore plus abruti et, la première fois qu'il entra dans le garage, il dut revenir chercher ses clés dans la maison.

Avec ses gestes hésitants, il maîtrisait à peine sa monstrueuse Buick Riviera bordeaux. Elle sortit du garage dans un à-coup, pencha dangereusement en tournant pour quitter l'allée et fonça aveuglément vers le bas des collines résidentielles, silencieuses et ensommeillées, de Sherman Oaks. Il avala une tasse de mauvais café chez un vendeur de tacos ouvert toute la nuit, sur Ventura Boulevard, et se réveilla petit à petit en roulant sur la voie expresse en direction de l'est.

Ça avait été une drôle d'expérience d'écouter cet enregistrement, la veille au soir. Mike était juste assez âgé pour se souvenir de Koo Davis comme d'une voix que l'on entendait chaque semaine à la radio, et, par conséquent, écouter cette cassette avait représenté pour lui une expérience glaçante à deux niveaux, où le drame actuel et la comédie révolue, l'homme d'âge mûr qu'il était, assis dans ce poste de police de Burbank, et l'enfant maigrichon qu'il avait été, vauté sur le tapis du salon de la maison de ses parents à Troy, dans l'État de New York, s'étaient combinés à l'instar d'un montage de film dans sa tête. Il s'était surpris à sourire, prêt à pouffer, prêt à éclater de rire, et s'était à moitié attendu à entendre les grands classiques de ce lointain programme de radio : la diction nasillarde et la langue aiguisée de la scripte qui corrigeait constamment la grammaire ou la prononciation de Koo, le beau-frère arriviste dont la voix évoquait une purée de pommes de terre, avec ses interminables successions d'inventions débiles et de plans foireux pour gagner de l'argent, le voisin au sale caractère dont la tondeuse à gazon émettait des vrombissements inquiétants... et il avait été très difficile de remplacer ces voix (et la façon dont il imaginait, enfant, à quoi ces gens devaient ressembler) par les visages, la gravité de la situation, et les sinistres intentions de la fille du portrait-robot et des deux jeunes hommes moroses.

Et voilà qu'il s'était passé autre chose, mais quoi ? « Ils nous ont contactés à nouveau. » C'était tout ce que Jock Cayzer lui avait dit au

Quand il arriva, un homme voûté d'un certain âge qui portait une barbiche à la Sigmund Freud ainsi qu'un autre membre de l'agence locale du FBI, Dave Kerman, étaient dans le bureau, en plus de Jock et de Lynsey Rayne. Lynsey Rayne, qui était là depuis le début, semblait décidée à y rester jusqu'à la libération de Koo Davis, ce qui dépassait de beaucoup et de loin ce que l'on peut attendre de la part de l'imprésario d'un acteur. Elle avait les traits tirés et les yeux enfoncés, mais n'avait en rien laissé paraître qu'elle pourrait flancher.

Y avait-il quelque chose de sexuel entre cette femme et Koo Davis ? Bien sûr, Davis était un homme âgé et Lynsey Rayne n'avait probablement pas beaucoup plus de quarante ans, mais même les hommes âgés aiment avoir la compagnie d'une femme, et la vraie M^{me} Davis était à plus de cinq mille kilomètres de là. Lynsey Rayne ne se comportait pas comme une simple collègue de travail, mais cela impliquait-il nécessairement des relations sexuelles ? D'une certaine façon, ses réactions n'avaient rien de commun avec la peur ardente de quelqu'un d'épris. Elle ressemblait plus à... à une infirmière très impliquée, comme la compétente fille aînée d'une famille sans père ni mère, ou (moins évident et peut-être ridicule) comme le commandant d'une escadrille de bombardiers qui, dans les films sur la Seconde Guerre mondiale, attend près de la piste d'atterrissage pour voir combien de ses « gars » ont réussi à rentrer au « bercail ».

Jock Cayzer lui présenta l'élégant homme barbu. C'était le docteur Stephen Answin, le médecin personnel de Koo Davis. « Je suis venu dès que j'ai pu », affirma-t-il. Il avait pour habitude de courber la tête comme pour s'excuser et jetait de brefs regards au-dessus de ses lunettes, mais ses manières volontairement hésitantes démentaient son apparence : la barbiche était aussi nette qu'une haie fraîchement taillée, le costume en cachemire bleu, le foulard en soie et les chaussures brillantes aux bouts pointus (qui tous affichaient clairement leur provenance de boutiques de mode masculine sises dans Camden ou Rodeo Drive, à Beverly Hills) suggéraient plutôt le dandy sûr de lui.

« Le kidnappeur ne va pas tarder à rappeler, dit Jock en consultant sa montre.

— Rappeler ? demanda Mike. Vous avez convenu d'une heure ?

— Il veut s'entretenir avec le docteur. Venez écouter. »

Ils entrèrent dans la salle de travail où tous les appels étaient enregistrés. Un technicien du FBI nommé Menaged s'y trouvait : la conversation précédente était prête à démarrer. Il lança

l'enregistrement et Mike écouta les voix.

Agent qui avait reçu l'appel : « Sept mille sept cents. »

Correspondant (voix d'homme, froide et dénuée d'émotion, animée d'une sorte de hâte) : « C'est le numéro de la cellule Koo Davis ? »

Agent : « Oui, monsieur. »

Correspondant : « Davis est malade. »

Agent : « Je vous demande pardon ? »

Correspondant : « Vous avez deux minutes, pour cet appel, après je raccroche. On est allés voir Davis il y a un moment et, brusquement, le voilà dans un sale état. On ne lui a fait aucun mal, mais il est souffrant. Il vomit, il transpire, il ne peut pas bouger. Il grommelle des mots à propos de pilules dans une loge. Est-ce qu'il a un traitement médical en cours ? »

Agent : « Monsieur, je serais bien incapable... » Correspondant : « Pas vous. Vous enregistrez, là, non ? Trouvez le médecin de Davis, procurez-vous ses médicaments s'il en a. Je rappellerai à deux heures. »

Agent : « Je ne suis pas sûr de pouvoir... Allô ? Allô ? »

Le technicien arrêta le défilement de la bande. « Il avait déjà raccroché. »

Mike consulta sa montre : il serait deux heures dans moins de dix minutes. « Ça vous dit quelque chose ? demanda-t-il en se tournant vers le docteur.

— Je crains que oui, effectivement.

— Davis est sous traitement ? Qu'est-ce qu'il a ?

— Ce n'est pas aussi simple que ça », dit le docteur. Entre son assurance apparente et ses manières réservées, il était difficile de se faire une idée cohérente du personnage, mais Mike détectait une pointe d'embarras chez lui. Pourquoi ?

Le médecin continua : « Si Koo était diabétique, ou s'il avait une leucémie en rémission, quelque chose de ce genre, ce serait beaucoup plus simple de vous exposer le problème. Laissez-moi vous expliquer : Koo Davis n'est pas un jeune homme. Il a soixante-trois ans, mais il refuse de se comporter comme si c'était le cas. Il est bien trop exigeant avec lui-même et ne veut pas être ennuyé par *la moindre* maladie. Il a été réformé pour raison médicale pendant la Seconde Guerre mondiale, vous savez, un de ses problèmes était lié à la digestion. Il prend... je reconnais qu'il prend énormément de médicaments. La moitié des médicaments que je lui ai prescrits servent à contrebalancer les effets secondaires de certains des autres. Il vit comme ça depuis des années et, aussi longtemps qu'il a ces médicaments, il peut continuer de la même façon pendant des lustres. Mais ça fait très, très longtemps que son estomac, son foie, ses intestins, ne sont plus sollicités pour traiter la nourriture, en tout cas pas de manière totalement naturelle.

Ils en sont désormais incapables. Tant qu'il n'aura pas son traitement, il ne pourra rien avaler, il ne pourra pas dormir, il ne pourra ni éliminer normalement ni même respirer sans difficulté. Si, dans les heures qui viennent, il n'a pas ses médicaments, et je dirai même, des soins médicaux appropriés, les conséquences pourraient être très graves. »

Tout cela avait été exposé avec un mélange d'assurance et de timidité, quand bien même Mike avait détecté que cette combinaison suscitait un réel malaise. Ce qui était peut-être bien naturel : ce que le médecin signifiait, c'était que Koo Davis était un drogué, un homme dépendant d'une médecine préventive, qui ne pouvait tout simplement plus vivre normalement sans elle.

Tout lui avait été prescrit par ce docteur, par plusieurs docteurs, ou réclamé par Davis et autorisé par eux. La situation du docteur Answin avait sans nul doute quelque chose d'ambivalent sur le plan éthique. « Ces conséquences, dit Mike qui n'était pas particulièrement disposé à lui rendre les choses plus faciles, pourraient être graves à quel point ?

— Il ne survivrait pas. » Le docteur cligna des yeux derrière ses lunettes à la mode, haussa les épaules et écarta des mains extrêmement propres parcourues d'épais poils noirs. « Dans une semaine, peut-être un peu plus, il mourrait simplement de faim, de son état de choc ou d'un certain nombre de complications et de facteurs aggravants. En moins de temps que ça, disons d'ici deux jours, cela pourrait provoquer des dommages irréparables. La santé de Koo est dépendante d'un équilibre délicat entre ce que son corps peut supporter et ce qu'il insiste pour faire. Depuis des années, nous faisons en sorte qu'il puisse aller au-delà de ses capacités ; cet épisode pourrait donc s'avérer extrêmement destructeur.

— Et ces pilules ? demanda Mike.

— Je les ai, dit Lynsey Rayne. Dès que cet... individu... a raccroché, j'ai appelé Ian Komlosy, le directeur du Triple S. Je l'ai tiré du lit. Il a appelé quelqu'un pour venir ouvrir le studio et me laisser pénétrer dans la loge de Koo. Sa trousse à médicaments est dans l'autre pièce.

— Il me semble que le plus important, dans l'immédiat, est de réunir cet homme et ses médicaments dans le même lieu, dit Jock Cayzer.

— Ce serait mieux si je pouvais le voir aussi, déclara le docteur Answin en courbant la tête.

— Ça, je doute que nous puissions l'obtenir, docteur. Et même s'ils vous laissaient le voir, ils voudraient probablement vous garder en captivité avec lui.

— Je ne vous autoriserai pas à y aller », dit Mike. Puis, se

souvenant que les vingt-quatre heures n'étaient pas écoulées et qu'il n'était encore qu'un conseiller, il ajouta : « Et je ne pense pas que Jock vous y autorisera.

— Certainement pas, dit Jock. Mais, docteur, je voudrais que ce soit vous qui parliez à ce type, quand il rappellera.

— Faites en sorte qu'ils le libèrent », dit Lynsey Rayne. Son visage émacié donnait l'impression qu'elle aussi allait tomber gravement malade. « Ils ne peuvent pas le garder s'il est malade, ils vont devoir le laisser partir, recommencer à zéro avec quelqu'un d'autre.

— Je doute qu'ils voient les choses ainsi, lui opposa Mike.

— Alors laissez-moi leur parler. Docteur Answin, il faut que vous le leur disiez : il ne s'agit pas que de pilules, mais aussi de soins médicaux, de son âge, de tous les risques que cela implique.

— Mademoiselle Rayne, dit Mike, ce type nous a dit, dans son dernier appel, qu'il ne parlerait pas plus de deux minutes, visiblement pour éviter qu'on localise l'appel. Il fera sûrement la même chose quand il rappellera. Le docteur Answin devrait leur dire la vérité, répondre aux questions avec autant d'honnêteté... et de brièveté, s'il vous plaît, docteur... que possible. S'il a le temps, il peut demander la libération de M. Davis, mais vous savez comme moi que ça ne donnera rien. Si nous parvenons à les convaincre que Davis est dans un état critique, ils nous diront que ça réduit seulement les délais imposés par eux. Les négociations de ce genre ne sont jamais faciles, en aucune circonstance. Si on leur dit que Koo Davis est condamné à mort à moins qu'ils le relâchent, on leur donne un pistolet qu'ils peuvent nous coller sur la tempe.

— Dans ce cas, relâchez ces gens, dit Lynsey Rayne. Dix radicaux oubliés de tous, mon Dieu, quelle importance ? Laissez les partir en Algérie, où ils veulent, *bon débarras*.

— Je suis désolé, mademoiselle Rayne. Personne, dans cette pièce, ne peut prendre pareille décision. Et à l'heure qu'il est, je ne pense même pas que les dix aient été clairement identifiés, il est donc possible qu'il soit encore un peu tôt pour les considérer globalement comme de simples "oubliés de tous" inoffensifs.

— Peu importe ce qu'ils sont, les expulser du pays ne peut être qu'une bonne idée. Est-ce que la vie de Koo ne vaut pas davantage que de garder ces gens en prison ?

— Je ne sais pas, dit Mike. Nous espérons avoir demain la réponse de Washington à cette question. »

Le téléphone sonna pendant qu'il parlait. Tout le monde s'immobilisa pour contempler la cassette qui se mettait à tourner et tendre l'oreille pendant que le technicien montait le volume.

Agent : « Sept mille sept cents. »

Correspondant : « Vous savez qui c'est. Vous avez trouvé le

docteur ? »

Jock montra du doigt un téléphone posé sur une des tables de travail. Quand le docteur Answin décrocha, le technicien baissa légèrement le volume de l'enregistrement. Il y eut néanmoins un curieux écho dans la pièce au moment où la voix du docteur se fit entendre dans le téléphone et ressortit une micromilliseconde plus tard de la machine d'enregistrement. « Ici le docteur Answin.

— Qu'est-ce qui se passe ? Vous avez une minute.

— Il faudrait que je le voie. Ce n'est plus un jeune homme, il a besoin de soins médicaux adaptés.

— Non. Proposez-moi une autre solution. Vite. »

Le docteur soupira, secoua la tête et se mit à parler d'une voix neutre et rapide : « Koo Davis est quelqu'un de très malade. Il ne peut pas vivre plus de quelques jours sans ses médicaments, et des dommages irréversibles se produiraient avant sa mort.

— D'accord. Vous avez les pilules dont il parlait ?

— Oui, nous avons la trousse de pilules.

— Une trousse entière, hein ? D'accord. Une seule voiture... pas une voiture de police, ni une voiture équipée d'une radio de la police... elle doit rouler vers le nord, sur le San Diego Freeway, et passer au niveau de la bretelle de Sunset Boulevard à trois heures du matin. La voiture devra être reconnaissable à un foulard blanc attaché en haut de l'antenne. Roulez à quatre-vingts à l'heure sur la voie de droite. Quand un véhicule, derrière vous, fera un appel de phares, rangez-vous sur le bas-côté, déposez la valise en dehors de la voiture et redémarrez. *Ne sortez pas* de la voiture. Si vous sortez de la voiture, ou si vous essayez d'avoir plus d'une voiture sur l'autoroute, on ne récupérera pas les pilules et cet enfoiré pourra bien vivre ou mourir. La trousse appartient à Koo ?

— Oui.

— Ne la truquez pas, ne l'échangez pas contre une autre. *La moindre* petite surprise et Davis n'aura pas ses pilules. »

Mike avait griffonné à la hâte, sur un bout de papier : « Dites-lui à six heures. » Il le tenait maintenant sous les yeux du docteur qui hocha la tête et dit : « Je ne pense pas que nous puissions y arriver aussi vite. À six heures, ça irait. »

Le correspondant se mit à rire, un rire sec et dédaigneux. « Alors qu'il fera suffisamment jour pour les hélicoptères ? Non, Doc, vous ne nous suivrez pas jusqu'à chez nous. À trois heures.

— Je ne suis pas sûr que je...

— Il a raccroché », annonça le technicien.

Le petit objet métallique que Mike tenait dans sa paume avait la taille et la forme d'un bouton de chemise. « Regardez, mademoiselle Rayne. Ils ne le trouveront pas. Certains de ces médicaments sont sous forme de capsules. Je peux glisser ça dans une d'entre elles. Comment pourraient-ils le trouver ? »

Le bouton était en fait un transmetteur capable de diffuser une onde radio sur une distance de peut-être quatre cents mètres. Ils envisageaient de suivre ce signal jusqu'à l'endroit où Davis était retenu prisonnier... mais Lynsey Rayne leur opposa un argument inattendu. « Il existe une *possibilité* qu'ils le trouvent, insista-t-elle. Soit en le cherchant, soit par hasard. Et vous venez d'entendre la voix de cet homme. Il a *envie* de faire souffrir Koo, ça se sent. Ne lui en fournissez pas l'occasion. »

Mike perdait patience. Dans des circonstances ordinaires, il serait simplement passé outre et aurait installé le transmetteur, mais Lynsey Rayne avait déjà menacé une fois d'appeler Washington et de brandir le nom de Koo Davis pour obtenir un contrordre du quartier général du FBI. Le débat n'était pas de savoir si le nom de Koo Davis suffirait à faire annuler l'ordre ; de toute évidence il suffisait à Lynsey Rayne pour se faire entendre. Il était maintenant cinq heures et demie du matin, heure de Washington, et Mike Wiskiel n'allait assurément pas endosser la responsabilité d'avoir tiré du lit autant de gens importants à une heure pareille. Le problème devait être résolu ici, dans ce bureau.

Malheureusement, Mike devait mener seul la bataille car Jock Cayzer s'était habilement retiré de la conversation à l'instant où les difficultés avaient commencé à poindre à l'horizon. Il se trouvait actuellement juste à côté, dans la salle de travail où il s'occupait d'organiser la livraison des médicaments, pendant que Mike, dans le bureau principal, était seul face à Lynsey Rayne. « Écoutez, mademoiselle Rayne », commença-t-il en s'efforçant de contrôler son impatience et son mépris. Cette femme se mettait en travers du chemin, elle l'empêchait de faire son travail en parlant tactique alors que seuls les résultats importaient. Et elle basait ses convictions sur la voix entendue au téléphone ! « Écoutez. L'important c'est d'arracher Davis aux mains de ces gens.

— Non, absolument pas. » Même ça, elle ne voulait pas l'accepter. « L'important, dans l'immédiat, c'est de garder Koo en vie. Vous n'avez pas l'intention de négocier *du tout* ?

— Washington négocie. Nous, si on peut aller plus vite, on le fait. Mademoiselle Rayne, ce n'est pas le genre de négociations auxquelles vous êtes habituée, on n'a pas affaire à un groupe d'hommes d'affaires décontractés. Ces personnes sont des terroristes, des criminels, et il est plus que probable qu'ils ont de sérieuses tendances psychotiques. Si on

peut *s'arranger* avec eux, on le fera, mais si on peut sortir Koo de leurs griffes, c'est le but que nous devons viser.

— Vous voulez que ça se termine en fusillade, dit-elle amèrement. Que tout le monde soit tué pendant que vous autres, avec vos belles chemises et vos talkies-walkies, vous afficherez une attitude virile. »

Mike ferma les yeux. « Mademoiselle Rayne, une fusillade, c'est la dernière chose que je souhaite, je vous le jure sur une pile de Bibles. Je veux récupérer Davis sain et sauf, exactement comme vous.

— Dans ce cas, faites-lui parvenir ses médicaments et n'essayez pas de jouer au plus malin avec eux. » Ses bracelets en os cliquetaient quand elle agitait les bras dans tous les sens et son visage dégageait une expression d'impuissance et d'angoisse croissantes. « Je suis désolée. Monsieur Wiskiel, je sais que je vous hérise et j'en suis désolée, ce n'est pas ce que je cherche. *Je sais* que vous connaissez votre travail, et *je sais* que vous avez raison à propos des gens à qui nous avons affaire, mais même en présentant les choses comme vous le faites, vous voyez bien que nous ne devons pas prendre de risques. Ce *sont* des criminels, ils connaissent leur travail aussi bien que vous connaissez le vôtre. Cet homme a su que vous pensiez aux hélicoptères à la seconde même où le docteur a mentionné six heures. Pas moi. Il sait que vous allez essayer de placer cette espèce de transmetteur et il nous a même mis en garde contre ça, il a dit de ne pas truquer la valise. Si vous n'obéissez pas, si vous essayez d'être plus rusé qu'eux et qu'ils vous y prennent, ils se sentiront *insultés*. Et ils se retourneront contre Koo. "Ils ont de sérieuses tendances psychotiques", avez-vous dit. Mais vous voulez les provoquer alors qu'ils détiennent encore Koo !

— Ce serait mieux si on pouvait utiliser une boîte ou un attaché-case qui nous appartient, avec le transmetteur déjà intégré, admit Mike. Mais le docteur leur a spécifié que c'était la trousse de Davis, alors on doit s'en tenir à ce qu'on a, et si on insère ce petit gadget dans une capsule, nul ne le découvrira.

— Quelqu'un *pourrait*. Vous n'avez pas le droit de prendre un risque pareil avec la vie de Koo. Ni celle de quiconque. »

Dave Kerman, l'autre agent du FBI de service cette nuit, arriva de la salle de travail. « Mike, on est prêts à y aller. Le docteur a rédigé une liste d'instructions, quelles pilules donner, quels symptômes guetter, tout ça, et on est prêts. On est un peu juste, point de vue temps. »

Mike soupira et secoua la tête. « D'accord, mademoiselle Rayne, vous gagnez. Je pense que vous avez tort, mais vous êtes certainement à même de faire beaucoup de vagues, alors on oublie ça. »

Dans la victoire, Lynsey Rayne avait l'air malheureuse, sur la défensive. « Ça n'a rien à voir avec les vagues que je suis capable de

faire ou pas.

— Oh que si. » Mike tourna les talons et laissa tomber le transmetteur dans la paume de Dave Kerman en lui adressant un clin d'œil de telle sorte que Lynsey Rayne ne puisse pas le voir. « Remporte ça à l'agence, Dave.

— D'accord », dit Dave Kerman qui partit installer le transmetteur dans la trousse de médicaments.

Mark Halliwell était accroupi devant une maison, dans un buisson au milieu de la pelouse, totalement invisible. Ses lèvres s'étirèrent en un sourire quand il vit la voiture s'approcher lentement sur Sunset Boulevard et dépasser sa cachette sans se douter de sa présence. Les policiers étaient tellement prévisibles, tellement incompétents. Leur voiture était aussi anonyme que possible pour une Ford Granada blanche, mais à cette heure du matin, il n'y avait pratiquement jamais de circulation dans ce quartier résidentiel de Brentwood et, par conséquent, tout véhicule roulant à dix kilomètres à l'heure sur la quatre voies large et sinueuse île Sunset Boulevard ne pouvait manquer d'attirer l'attention.

Bien évidemment, ils relevaient probablement, en filmant, les numéros d'immatriculation et les caractéristiques de tous les véhicules garés dans le voisinage. Une fois que la voiture chargée de la livraison serait passée, vers trois heures, ils reviendraient constater laquelle manquait et disposeraient alors d'une description à transmettre aux forces de l'ordre qui attendraient à chaque sortie d'autoroute sur des kilomètres à la ronde. Mark, qui ne souriait presque jamais en présence d'autres personnes, se permit un large sourire sarcastique quand la Granada passa. En sécurité dans l'épais buisson décoratif, il serait caché même s'ils utilisaient la vision infrarouge. Il la regarda disparaître, puis il se remit à attendre.

Il était animé d'un feu intense. Il savait ce qu'il voulait et comment l'obtenir. Les gens qui engendraient de la souffrance dans le monde en seraient empêchés. Les insensibles, les prétentieux, les sûrs d'eux, les hautains, les trop haut placés et trop puissants pour se soucier de ceux qui sont tout en bas ; ils allaient tous être jetés à bas de leur piédestal, et le monde serait nettoyé. Plus de haine, plus de douleur, plus de souffrance, plus de pitié. Nul besoin de pitié dans un monde sans souffrance.

« Tu ne ressens aucune pitié pour *moi*, tu n'en ressens que pour *toi* ! »

Ainsi s'étaient-ils accusés réciproquement par lettres, et Mark avait pensé : si on en fait matière à plaisanterie, peut-être pourra-t-on dépasser ce désespoir et s'aimer enfin comme une mère et son fils. Mais il n'avait pas essayé et elle non plus ; ni l'un ni l'autre n'avait jamais évoqué cette coïncidence, la même phrase dans deux lettres échangées d'une chambre à l'autre. Était-il possible qu'elle n'ait pas

remarqué ces mots identiques ? Il savait qu'elle lisait ses messages, elle lui en retournait ensuite des morceaux choisis, hors contexte. C'était arrivé plus tard, à un stade ultérieur, après les cris et les pleurs, quand il était dans le secondaire, dans un plus grand appartement où elle avait sa propre chambre et ne dormait donc plus sur le canapé du salon. (Comme il la détestait d'être là, pesante, humide, inconsciente, à l'emprisonner dans sa chambre par sa présence.) Elle avait commencé à lui laisser des messages sur son oreiller pour qu'il range sa pièce, qu'il fasse la vaisselle dans la cuisine après les repas, qu'il sorte les poubelles et. au début, il avait répondu par des remarques griffonnées au bas de ces messages qu'il plaçait le soir sur son oreiller à *elle* pendant qu'elle travaillait au bar. Mais bientôt il avait eu trop à dire pour se contenter des coins et des marges qui restaient libres, et il s'était acheté son propre papier avec l'argent qu'il lui avait volé dans son portefeuille. La correspondance avait alors débuté.

Ce soir, c'était lui. Mark, qui avait trouvé Koo Davis, et cette scène n'avait pas cessé d'occuper son esprit. Quand il avait entendu Larry partir enfin se coucher, *sans* passer voir Davis, il s'était relevé pour y aller lui-même. Il était toujours irrité par l'attitude désinvolte que Koo Davis avait adoptée sur la cassette ; il était temps qu'il comprenne que tout le monde était sérieux.

Il avait prévu de le réveiller, peut-être de lui enseigner un peu ce qu'était le respect, pas de lui flanquer des baffes, Larry exagérait toujours tout, mais il ne s'était absolument pas attendu à ce qu'il avait découvert. Il y avait de bonnes raisons de croire qu'il venait vraiment de sauver la vie de Davis. Quelle ironie !

Il était descendu au sous-sol, avait déplacé tous les cartons de vin vides qui dissimulaient la porte, l'avait déverrouillée et ouverte. Davis gargouillait et s'étranglait au milieu d'une mare de vomi répugnant qui dégoulinait sur son visage rouge et bouffi tandis que ses quatre membres se convulsaient comme les pattes d'un moustique transpercé par une épingle. La *puanteur* de la pièce ! Et l'impuissance, l'épouvantable faiblesse, la mollesse écœurante de l'homme qui s'étranglait et vomissait sur le canapé. Il l'avait fait rouler sur le ventre, lui avait appliqué de grands coups dans le dos et avait fini par réussir à le faire respirer à nouveau, puis il était parti réveiller Peter qui allait devoir décider de ce qu'il convenait de faire.

Son geste avait été instinctif, sauver la vie de Davis. À présent, une fois l'épisode terminé, allait-il s'en vouloir indéfiniment ? Un Koo Davis mort ne pourrait plus enregistrer de messages, bien sûr, mais il pourrait toujours servir de monnaie d'échange dans les négociations. Rien ne les obligeait à avertir leurs adversaires avant que tout soit achevé. Et ne vaudrait-il pas mieux pour Koo Davis, ne serait-il pas plus simple pour tout le monde, qu'il le soit ? Mark imaginait

maintenant qu'il *n'était pas* entré dans la pièce, qu'il ne lui avait pas sauvé la vie, mais qu'il avait au contraire refermé la porte avant de s'éloigner pour ne jamais révéler à quiconque qu'il était descendu ce soir-là.

Il n'y avait rien de personnel là-dedans. Rien *eu* de personnel. Le fait que Davis ait été choisi comme cible par Mark (si habilement suggéré à l'esprit de Peter au cours des discussions préliminaires qu'il était maintenant persuadé que l'idée venait de lui) importait peu. En vérité. Davis constituait la meilleure monnaie d'échange dont ils pouvaient disposer, car les responsables gouvernementaux et autres personnes proches du cœur du pouvoir étaient tous beaucoup plus et beaucoup mieux protégés.

D'accord, si Mark choisissait de les ressasser, il avait des raisons de haïr personnellement Koo Davis, mais ce n'était pas le problème. Il avait rejeté ces données personnelles, il était sorti de ces brouillards émotionnels, il agissait désormais *uniquement* en fonction des nécessités et de la logique. Quoi qu'il puisse arriver à Koo Davis, ce serait exclusivement dû à la logique impersonnelle de la situation. La soif de vengeance, la haine, cela n'y pourrait rien changer.

Finalement, c'était quand même un peu mieux que Davis soit vivant. Il faudrait encore enregistrer une ou deux cassettes... sans les plaisanteries. Et il était préférable, d'un point de vue stratégique, que Davis reste une monnaie d'échange vivante et récupérable dans la partie engagée. La décision de Mark de lui sauver la vie avait donc été logique elle aussi, une décision prise immédiatement parmi différentes possibilités, et qui ne découlait pas d'une quelconque réaction émotionnelle mal placée. Il avait bien agi, et pour les bonnes raisons.

À trois heures précises, une Dodge Colt bleue passa avec un tissu blanc qui flottait tel un drapeau en haut de l'antenne. Mark se pencha pour regarder. Des feuilles aux bords rigides caressèrent ses joues barbues et l'odeur de jungle du buisson envahit ses narines. Aucune autre voiture ne suivait la Colt.

Trois minutes plus tard, la Ford Granada blanche réapparut à vitesse réduite en roulant dans la direction opposée. Il la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse.

À trois heures cinq, il se leva et fit craquer les os de ses chevilles en s'étirant dans le noir. Il attendit là, dans l'obscurité, et l'Impala arriva deux minutes plus tard, Peter au volant. Mark sortit de sa cachette et courut jusqu'à la chaussée. L'Impala s'arrêta. Il se glissa sur le siège du passager et Peter accéléra à nouveau vers la bretelle de l'autoroute.

« Dodge Colt bleue, dit Mark. Elle est passée à l'heure exacte. Personne ne la suivait.

— Parfait. Ça pue, ton truc. »

Mark jeta un coup d'œil vers le sac en papier marron posé sur la banquette arrière. « Pas possible, dit-il, c'est emballé dans un sac hermétiquement fermé.

— Ça pue, insista Peter. Tu n'as qu'à sentir toi-même. »

Mark renifla ; c'était exact, il y avait un léger relent. « Tu as peut-être pété. »

Les coins de la bouche de Peter s'abaissèrent. Il ne trouvait pas ça drôle. Il s'engagea sur l'autoroute et accéléra pour monter à cent. Il y avait moins d'une demi-douzaine de véhicules en vue.

« Même si tu as raison, c'est stupide de faire ça de toute façon, dit Peter.

— Ils comprendront. Et je vais avoir raison.

— Et si tu as tort ? »

Mark haussa les épaules. « Ça m'aura coûté un sac et une cassette. En plus, ils font déjà les malins. » Et il mentionna la Granada blanche.

De toute évidence, Peter n'aimait pas ça. « Qu'est-ce qui leur prend ? Ils ne se rendent pas compte que rien ne nous oblige à faire ça ?

— Ils ne peuvent pas s'en empêcher. Il faut toujours qu'ils jouent aux espions. »

Peter conduisait en tapotant le volant du bout des doigts. « Qui sait ce qu'ils manigancent d'autre ? On va annuler, décida-t-il. On va les appeler, leur dire qu'ils doivent procéder comme il était prévu ou que l'accord ne tient plus. C'est eux qui veulent que Davis reste vivant.

— Non, Peter. On les laisserait recommencer plus tard ? Ils ne seraient pas plus corrects envers nous, tu leur donnerais juste davantage de temps pour se préparer, c'est tout. On le fait maintenant.

— Ça ne m'intéresse pas de me faire arrêter.

— Ça n'intéresse aucun de nous. »

Peter le regarda de travers. « Tu veux juste utiliser ton sac.

— C'est une des raisons. » Mark pointa le doigt devant eux. « Sur la voie de droite. »

La Colt se déplaçait à la vitesse réduite de quatre-vingts kilomètres à l'heure qu'avait spécifiée Mark, et il ne semblait y avoir aucun autre véhicule qui roulait au même rythme. Peter resta loin derrière, sur la voie centrale, et attendit.

L'autoroute de San Diego, au nord de Sunset Boulevard, passe entre deux collines nues, dépourvues d'arbres et pratiquement de bâtiments, en l'absence quasi totale de voies transversales. Il n'y a qu'une seule bretelle de sortie avant la Valley elle-même, à un peu moins de dix kilomètres au nord. Un tel paysage, au beau milieu d'une agglomération aussi importante, est très étonnant, et il y fait très sombre la nuit. À l'un des endroits les plus sombres, près du sommet, avant la longue pente raide qui descend dans la Valley, Peter accéléra

pour faire des appels de phares dans le rétroviseur de la Colt.

La Colt freina brutalement et se rabattit sur le bord. Peter l'imita. Il se laissa distancer et les deux véhicules s'immobilisèrent, séparés d'une vingtaine de mètres. La portière du conducteur de la Colt s'ouvrit, mais de l'endroit où il était assis Mark ne pouvait pas distinguer ce qui se passait. « Il sort ? »

— Non, il pose la trousse par terre. »

La portière de la Colt se referma et aussitôt elle démarra en trombe, projetant des graviers dans son sillage et laissant une petite trousse en cuir marron avec une poignée, à peu près assez grande pour contenir deux bouteilles de liqueur. Peter avança et immobilisa l'Impala juste à côté ; Mark ouvrit, ramassa la trousse puis claqua sa portière et Peter accéléra.

La trousse s'ouvrait comme un livre. À la lumière du plafonnier, elle révéla un intérieur en peluche bleu foncé divisé en plus d'une douzaine de compartiments ; Mark pensa aux habitations troglodytiques qu'on voyait en photos. Une feuille de papier pliée comportait les indications du docteur ; il la glissa dans sa poche et revint à la trousse.

Dans chaque compartiment, il y avait un flacon ou une boîte retenus par une petite sangle en peluche afin que le contenu ne se renverse pas. Mark murmura à part lui : « Une de ces boucles ? » Du pouce, il caressait les fermoirs en chrome de chacune des sangles pour voir si l'un d'eux était différent au toucher. « Non, ils n'ont pas eu le temps de faire des modifications importantes. Dans un des flacons. » Pendant ce temps, Peter roulait vite dans la descente en direction de la Valley que le Ventura Freeway croisait à un échangeur aux options presque illimitées. Pendant que Mark passait les flacons en revue, les ouvrait l'un après l'autre et en vidait le contenu dans sa paume avant de le remettre dedans, Peter emprunta la rampe de sortie vers le Ventura Freeway Est, puis bifurqua à nouveau sur le San Diego Freeway Nord et, au dernier moment, il prit une autre bretelle. Son rétroviseur lui apprit que personne ne l'avait suivi pendant toutes ces manœuvres.

Mark avait terminé sa première inspection de la trousse et n'avait rien trouvé. Il fronçait les sourcils en la regardant, réfléchissait intensément en caressant sa barbe. « Rien ? demanda Peter.

— J'ai du mal à y croire. Attends une minute. *À l'intérieur* d'une pilule ! » Il se saisit d'un flacon qu'il secoua pour faire tomber au moins une douzaine de grosses pilules dans sa paume, les prit une par une pour les agiter à côté de son oreille avant de les remettre dans le flacon posé sur ses genoux. Elles étaient rouges et vertes, opaques, et contenaient quelque chose qui avait la consistance du gros sable ; on l'entendait crisser dans chacune d'elles.

Sauf dans une. Il hocha la tête avec satisfaction quand il l'eut trouvée.

« Voilà », dit-il.

Peter semblait réellement surpris. « Ils ont vraiment fait ça ?

— Vraiment », confirma Mark en remettant le reste des pilules dans le flacon. Il ouvrit celle qui était seule dans son genre, et le transmetteur atterrit dans sa paume, une petite puce pas plus volumineuse qu'un bouton de chemise.

« Quelle bande d'enfoirés », dit Peter.

En Mark couvait une rage froide que n'importe quoi ou presque pouvait faire surgir. Elle montait maintenant, faisait ressortir les os de son visage sous sa barbe et rendait sa voix plus douce et plus glaciale. « Ce qu'on *devrait* faire, dit-il, c'est vider le contenu de cette trousse dehors, sur la route, et les laisser, eux, décider s'il meurt d'abord ou s'ils procèdent à l'échange avant.

— Non, dit Peter. Tant qu'il est en vie et qu'il ne lui est rien arrivé de grave, ils sont obligés de rester prudents avec nous. »

Mark lui présenta sa main avec la puce. « Comme ça ?

— Sournois, mais prudents. Vas-y, utilise ton colis.

— D'accord. » Mark glissa la puce dans sa poche de chemise et referma la trousse de pilules qu'il posa sur le siège arrière d'où il ramena le sac en papier marron qui paraissait assez lourd. Il l'ouvrit, plongea la main à l'intérieur pour retirer le ruban à armature métallique qui scellait l'autre sac. Quand celui-là fut ouvert, une odeur nauséabonde envahit la voiture.

« Bon Dieu ! s'écria Peter.

— Il n'y en a pas pour longtemps. » Mark laissa tomber le transmetteur dans le sac dont il noua l'ouverture avant de refermer le sac en papier. « Arrête-toi devant une boîte aux lettres. »

Ils franchirent deux pâtés de maisons supplémentaires avant que Peter tourne pour s'arrêter à côté d'une boîte aux lettres. Mark sortit, y laissa tomber le sac en papier, et ils repartirent.

Koo Davis est malade et il a peur, il pense qu'il est en train de mourir et il est coincé ici, dans une espèce d'horrible comédie. Il se demande : Est-ce que je le mérite ? Son estomac est si douloureux qu'il ne peut le supporter ; en fait, il n'arrête pas de s'évanouir à cause de la douleur, en particulier s'il essaie de bouger. Sa tête lui fait mal, il a la gorge en feu, la transpiration ruisselle sur son corps, et pourtant, sa bouche est si desséchée que sa langue lui semble un corps étranger, une saucisse racornie et bosselée qui lui obstrue la tête. Je suis déshydraté, se dit-il pour tenter en vain de se rassurer médicalement. Mais il a demandé de l'eau et compris à ses dépens qu'il ne peut la garder.

La comédie, en ce moment, c'est qu'il y a un débile qui lui parle de politique. Ce type, et une femme qu'il n'avait encore jamais vue, l'ont lavé, ils ont nettoyé la pièce, et depuis, ils ont tous les deux passé beaucoup de temps avec lui. Ils lui ont même donné leur nom... ou tout du moins le nom dont ils se servent, que ce soit le leur ou celui de quelqu'un d'autre. Larry et Joyce. Joyce reste là à le contempler d'un air inquiet, comme on se comporte habituellement dans une chambre de malade, mais Larry, ce crétin, *parle*.

« Tu es un homme intelligent, Koo, tu as énormément voyagé par le monde, tu as forcément remarqué les terribles inégalités entre les peuples. La mortalité infantile en Amérique centrale, par exemple, est *tellement* plus élevée qu'aux États-Unis. Pourtant on vit tous sur la même planète, non ? D'après les dernières analyses, on fait tous partie de la même communauté. Et les *ressources* existent, Koo, tout le monde pourrait avoir une vie décente, assez de nourriture, un toit correct, une vie suffisamment gratifiante. Qu'est-ce qui l'empêche ? N'est-ce pas évident ? C'est la répartition des richesses, Koo, tu le comprends bien. »

Et : « Tu savais ce que Thomas Jefferson a dit ? Que l'Amérique a besoin d'une nouvelle révolution tous les trente-cinq ans. Parce que autrement, le pays stagnera pour devenir une nation comme une autre, semblable à toutes les autres. »

Et : « Marx nous dit que les moyens de production appartiennent aux travailleurs, et si on y réfléchit on comprend en quoi c'est logique. Le gérant de la ferme, le métayer, en est l'exemple le plus flagrant. Son travail rend la terre productive. Son travail *dans sa durée*, le nettoyage, l'ensemencement, la rotation des cultures rendent la terre

fertile à long terme et en accroissent la valeur de la seule manière qui ait de l'importance, l'augmentation de la production. Mais il doit payer une partie de cette production à quelqu'un d'autre, qui ne travaille pas la terre, qui n'a aucun lien avec elle, à l'exception d'un acte légal qui l'en déclare *propriétaire*. Pourquoi en est-il propriétaire ? Parce qu'il l'a achetée ou en a hérité de quelqu'un qui entretenait avec elle la même relation que lui ; ce bout de papier. Et si on remonte en arrière, tôt ou tard on arrive à l'homme qui a commencé à détenir ce bout de papier, et soit il a volé la terre à quelqu'un d'autre, soit il se l'est appropriée au départ parce qu'il la *travaillait*. Évidemment, la terre devrait appartenir au fermier qui la travaille et la rend productive, il n'y a pas là matière à débattre. Alors appliquons le même concept à l'usine. »

Comme si cela ne suffit pas que Koo ait été kidnappé, qu'il soit malade et peut-être mourant ; il faut en plus que cet orateur sans public vienne lui jacasser dans les oreilles. Si je vomis encore, se promet Koo, d'une manière ou d'une autre... d'une manière ou d'une autre, je lui vomis *dessus*. »

Pendant ces interminables discours, il s'endort, s'assoupit ou perd connaissance de temps en temps, et il y a d'étranges états intermédiaires où il n'est ni réveillé ni endormi, mais plus ou moins présent de manière flottante ; et tout se pare d'un bizarre éclairage de fantasmagorie ; la voix stupide, calme et persuasive, l'absurdité d'une fenêtre ne donnant que sur de l'eau, la longue pièce étroite faiblement éclairée, les relents de puanteur dus à sa maladie, tout cela l'environne d'un tourbillon et il devient le capitaine Nemo à bord du *Nautilus*, naviguant dans les océans verts infinis, sans jamais s'arrêter, omnipotent et silencieux, traversant les fonds marins qui résonnent d'échos, dans le but de sauver le monde.

Oui, tout cela semble logique maintenant ; le capitaine Nemo va sauver le monde, il va donner à chaque homme, femme et enfant sa part de la planète, quadrillée tel un gigantesque et monstrueux damier vert et marron, vert comme l'herbe, marron comme la terre, herbe verte et terre marron, et les gens, hautes silhouettes élancées et discrètes avec leurs grands yeux solennels et leur gratitude silencieuse, se tiendront sur le damier, chacun sur son carré, partout dans le monde. Et le capitaine Nemo voguera à travers l'azur du ciel dans son sous-marin, pendant que la pluie tombera sur les gens et que l'eau s'engouffrera par la fenêtre, et maintenant Koo *est* dans le sous-marin, il remonte dans cette eau jaune en direction de la surface et le voilà sur le drap chaud et poisseux qui recouvre le canapé, l'eau est toujours prisonnière derrière la vitre intacte... N'a-t-elle pas été brisée ? Il se souvient de quelque chose ; non, il a oublié... et sans jamais s'interrompre, la voix sérieuse, raisonnable, intense, engagée,

intelligente, réfléchie, stupide...

Par moments, son esprit est clair et il suit ses propres pensées au milieu de ce bourdonnement persuasif. Il sait que c'est ce qu'on appelle un lavage de cerveau et il se demande s'ils ont fait exprès de l'empoisonner pour affaiblir sa résistance. Ils ont vraiment eu l'air surpris et affolé, mais ils ont très bien pu faire semblant. Et quoi qu'il en soit, ce que ce type récite, c'est la ligne du parti, aucun doute là-dessus.

Le truc c'est que... c'est que ce foutu Vietnam a peut-être été une erreur et tout le monde le sait, maintenant, que c'en était une, mais ça ne veut pas dire que la conspiration communiste mondiale n'existe pas. Elle existe, c'est certain, et Koo est désormais englué dedans ; ils l'ont choisi, il sait qu'ils l'ont choisi parce qu'il a enfreint sa règle qui consistait à exclure les sujets politiques. En voilà une, de règle, concernant les règles : Enfreignez les règles des autres si vous voulez, mais n'enfreignez pas les vôtres.

Ces dix noms qu'il a lus sur l'enregistrement. Deux ou trois lui ont rappelé quelque chose, les gros titres datant de plusieurs années, mais il est évident qu'ils ont fait partie intégrante du complot communiste, tous autant qu'ils sont. Ces gens existent, ils existent vraiment, et Koo comprend maintenant ce qui n'a pas fonctionné. Le problème est que le gouvernement américain et les services du renseignement américain ont joué au garçonnet qui crie au loup, que ça a commencé à l'époque de Joe McCarthy et ne s'est jamais arrêté depuis. Ils voyaient des cocos, des rouges, dans chaque recoin, des compagnons de route, des sympathisants et le reste de cette purée linguistique sous chaque lit avec pour résultat que trop de personnes ne croient plus du tout qu'il y a un loup dans la bergerie. Mais il y en a un. Dieu en est témoin, et en ce moment même, il tient Koo par la cheville.

Joyce entre de temps en temps avec un chiffon froid et humide qu'elle lui pose sur le front. Ça aide un peu, mais en quelques secondes le tissu devient aussi brûlant que sa tête. Elle entre maintenant avec deux chiffons mouillés, en met un sur son front, lui tamponne le visage et le cou avec l'autre. Larry marque une pause dans son monologue et Koo murmure à Joyce (il ne peut plus parler, pas tant que sa gorge sera dans cet état) : « Merci. C'est mieux.

— Très bien. Ils sont partis chercher vos médicaments. Ils vont bientôt les rapporter. »

Elle lui a déjà annoncé ça, mais Koo ne comprend pas ce qu'elle veut dire par là. Est-ce qu'ils vont chercher de l'aspirine à la pharmacie ? Ils ne peuvent pas retourner au Triple S, si ? « Excusez-moi, c'est nous qui avons kidnappé Koo Davis, on vient chercher ses pilules. » Ça n'a pas de sens. Koo aimerait lui demander ce qu'elle veut dire, mais il ne parvient pas à formuler sa question ; son esprit

vagabonde avant qu'il ait pu trouver comment lui demander quoi que ce soit.

Il s'égare en pensées tandis qu'elle s'applique toujours à tamponner ses joues, mal rasées depuis hier et, quand il reprend pied, elle est partie, la manivelle de Larry le moulin à paroles a été remontée et une nuance de gris colore l'eau derrière la fenêtre ; le matin arrive.

Il s'est endormi avec dans la tête des questions à demi formulées, mais se réveille avec une autre, toute prête, sur le bout de la langue. Il tourne un peu la tête et soupire : « Larry.

— ... dans le pot commun et... Tu as dit quelque chose ?

— Question.

— Bien sûr, Koo. » Son visage d'étudiant sincère se rapproche. « C'est quoi ?

— Pas une insulte », murmure Koo. Il ne peut articuler que des bouts de phrases qu'il garde dans son esprit. « Vraiment envie de savoir.

— Je comprends, Koo. Je promets que je ne le prendrai pas mal. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Si tu aimes... tant... la Russie... pourquoi tu... ne pars pas... vivre là-bas ? »

Larry n'a pas l'air de le prendre mal, mais il a assurément l'air éberlué. « La Russie ? Koo, qu'est-ce que la Russie a à voir là-dedans ?

— Coco... Communiste...

— Marxiste, tu veux dire. » Larry sourit avec compréhension et indulgence. « La Russie, ce n'est pas le marxisme, Koo. La Russie est au moins aussi décadente et bien plus répressive que les États-Unis. Ce dont on parle, c'est d'un *ordre* nouveau, quelque chose qu'on n'a encore jamais vu sur la planète, un mariage entre les gens et les ressources et, pour finir, le salut pour la planète elle-même. Koo, crois-tu que ce soit un *accident*, si l'inventeur des bombes aérosol était un ami de Nixon ? »

Ce manque total de logique est si flagrant que Koo ne peut que dévisager Larry avec admiration. « Vous pourriez... contribuer à écrire mes textes », murmure-t-il. La porte s'ouvre violemment et le méchant entre, le gros dur avec la barbe. Koo remarque, d'abord avec stupéfaction puis avec un immense plaisir et une joie sans mélange, que le méchant tient dans sa main sa trousse de pilules ! Mais il remarque ensuite que le type est fou de rage, et sa joie se mue en peur. Il va y avoir du vilain.

Effectivement. Le type jette bruyamment la trousse sur un comptoir et dit : « La voilà. » Il pointe l'index sur Koo. « Et tu ne l'auras pas. »

Une épouvantable faiblesse monte à la gorge puis aux yeux de Koo qui ne peut que regarder, abattu, incapable même de se demander

pourquoi.

Mais Larry pose la question que Koo aurait pu formuler : « Mark ? Tu ne veux pas lui donner ses médicaments ? »

— Pas pour l'instant », répond Mark. (Koo vient d'apprendre un autre nom.) « Pas avant un bon moment encore.

— Mais pourquoi ? *Regarde-le*, le pauvre !

— *Regarde-le, toi.* » Mark, cet enfant de salaud, se penche au-dessus de Koo et se met à lui parler fort et avec colère en pleine figure : « On n'était pas du tout obligés de transiger avec eux. On aurait pu les laisser s'en débrouiller, de relâcher les détenus pour te récupérer ou de faire les cons jusqu'à ta mort. Moi, c'est bien ce que je voulais faire. »

Ça ne m'étonne pas, enfoiré, pense Koo. Avec sa peur et sa haine, il fixe ce visage gagné de fureur.

« Mais on a voulu agir de manière *humanitaire* », dit Mark qui détourne le sens du mot et jette un rapide regard de mépris à Larry, derrière lui. « On les a, tes foutues pilules. Mais tu crois qu'ils ont été capables de respecter leurs engagements ? Oh que non. Ils ont trafiqué la trousse, ils y ont placé un émetteur. Je le *savais*, qu'ils le feraient. Et c'est *toi* qui vas en faire les frais. » Il se tourne vers Larry dont le visage montre qu'il n'est pas du tout d'accord, et ordonne : « Sors. C'est moi qui vais surveiller notre beauté fragile un petit moment. »

Larry va argumenter, mais il ne gagnera pas ; Koo ne peut que regarder et partager l'impuissance de Larry quand il dit : « Mark, tu ne peux p...

— Je peux. Va te plaindre auprès de Peter si ça peut te soulager. »

Koo a le regard braqué sur sa trousse, de l'autre côté de la pièce. Son estomac le brûle, il le brûle comme si des briquettes de charbon de bois rougeoyantes y étaient nichées. Même un fumier comme ce type, ce Mark, ne se conduirait pas comme ça s'il pouvait comprendre la douleur. Mais ce n'est apparemment pas le cas. Je ne vais pas pleurer, se promet-il en clignant des paupières.

Après avoir obtenu sa petite « victoire » au sujet de l'émetteur, Lynsey Rayne avait finalement accepté de rentrer chez elle se reposer et laissé Mike libre de superviser la filature depuis le bureau. Comme le balayage des environs n'avait donné aucun résultat positif du côté de Sunset Boulevard, l'émetteur constituait leur dernière chance. Mike soupçonnait Jock Cayzer d'avoir secrètement des doutes sur la sagesse qu'il pouvait y avoir à l'utiliser, et c'était pour ça que Jock était un agent local et Mike un agent fédéral ; il faut savoir quand on doit jouer physique, si on veut évoluer dans les divisions supérieures. Et de toute manière, si Jock avait des réticences, il les avait gardées pour lui.

Un des hommes de Jock était entré avec des gobelets en plastique remplis de jus d'orange et Mike avait subrepticement aromatisé le sien d'une dose de vodka pure tirée de la flasque qu'il rangeait dans la boîte à gants de sa voiture. Par conséquent, il se sentait plus décontracté, plus vigilant et plus sûr de lui. Il était en contact radio avec les deux camionnettes de transmission et de surveillance, et à entendre leurs premiers rapports, tout se passait bien ; la voiture visée semblait traverser presque directement la Valley en direction du nord-ouest. Ils n'allaient pas tenter d'établir un contact visuel avant qu'elle s'arrête.

La salle où travaillaient Mike et un technicien radio se remplissait de monde ; en majorité des hommes, quelques femmes ici et là. S'y rejoignaient des agents en uniforme et en civil appartenant aux forces de police dirigées par Jock Cayzer, et des membres du FBI de l'agence de Los Angeles qui attendaient que les suspects retournent enfin à leur planque, ce qui se produisit précisément à trois heures trente-sept du matin.

« Ça fait plus d'une minute maintenant qu'ils sont au même endroit, déclara la voix de la camionnette numéro un. Oh, je pense qu'ils ont mis pied à terre. » Le ton conservait le détachement professionnel de rigueur, mais derrière, l'excitation pointait.

C'était une excitation contagieuse qui courait dans l'atmosphère même de la salle de travail, dans les regards vifs et brillants qui s'échangeaient dans leur incapacité à rester tranquillement assis à leur place. Mike l'avait ressentie comme une sorte de picotement au bout des doigts, dans la gorge, qui vibrait dans tout son corps. Ils allaient boucler l'affaire, conclure l'enquête avant même les vingt-quatre

heures imposées et l'arrivée officielle du FBI. Magnifique. Magnifique. Washington, me voilà.

Cinq nouvelles minutes s'écoulèrent avant que les camionnettes, qui progressaient doucement, annoncent la localisation : « Intersection de White Oak Street et de Verde Road, Tarzana.

— Vous pouvez nous donner une adresse précise ? »

Deux minutes plus tard, ils l'avaient : 124-82 White Oak Street. Deux des hommes de Jock s'activèrent au téléphone, et Jock revint avec le résultat. « Une famille appelée Springer. Gerard Springer, quarante-six ans, ingénieur à Cal-Space. Marié, quatre enfants. Propriétaire de la maison, il l'a achetée il y a cinq ans. »

Mike fronça les sourcils. « Ça paraît bizarre. À moins qu'ils aient pris la maison d'assaut. Il se peut qu'ils retiennent la famille.

— À cette heure-ci, dit Jock, il n'est pas possible de le vérifier, de voir si les enfants sont allés à l'école et si Springer est parti travailler.

— Ingénieur aérospatial hein ? Un agent infiltré, vous pensez ? Qui abandonne son anonymat pour cette mission bien précise ? »

Jock secoua la tête. « Mike, je suis vraiment persuadé que tout peut arriver. »

Rien d'inhabituel ne fut observé pendant les cinq heures que dura la surveillance de la maison des Springer. Gerard Springer lui-même quitta le domicile à sept heures quarante, dans une Volkswagen Golf rouge, en emmenant deux des enfants. À huit heures cinq, deux autres partirent en traînant les pieds, le cartable à la main. L'agent Dave Kerman, du FBI, entra dans les lieux à huit heures trente-cinq. Il présenta une carte de la Pacific Gas and Electric, et prétendit être un technicien à la recherche d'une possible fuite de gaz ; à son retour au quartier général de campagne, à un pâté de maisons de distance, il déclara : « Ça ne peut pas être le bon endroit. Je suis prêt à jurer qu'il n'y a rien d'anormal dans cette maison.

« C'est qu'ils ont dû la jeter, dit Mike. Soit ils ont trouvé l'émetteur, soit ils ont jeté le tout. Allons voir. » Et quand ils passèrent en voiture devant la maison des Springer, Mike et Jock Cayzer dirent en même temps : « La boîte aux lettres. »

Ils trouvèrent le sac en papier marron à l'intérieur, et dans le sac l'émetteur et des excréments humains, ensemble dans un sac scellé. Une autre cassette aussi. Avec un tremblement d'appréhension en dépit de sa colère et de son humiliation, Mike retourna à Burbank

pour écouter le nouvel enregistrement.

Il était plus court que le premier et la voix n'était pas celle de Koo Davis, mais on reconnaissait celle de l'individu qui les avait appelés. Elle disait : « J'enregistre ce message à l'avance, et je coule un beau bronze à l'avance aussi, parce que je sais comment fonctionnent les gens de votre espèce. Vous n'avez pas d'éthique. Vous n'avez pas de morale. Vous pensez que vous êtes du côté du bien et qu'il vous est donc impossible de mal agir. Vous promettez de ne pas mettre de mouchard, mais vous ne pouvez pas vous en empêcher. Mais je vais le trouver. Et vous le renvoyer. C'est à *vous* que je parle, Michael Wiskiel, je me souviens de vous et du Watergate. On écouterà les nouvelles à la radio toute la matinée. Tant qu'on n'aura pas entendu d'excuses de *votre* part, Michael Wiskiel, prononcées en personne, Koo Davis n'aura pas ses médicaments. »

C'était tout. Dans le silence profond qui avait remplacé la voix agressive, imbue de sa personne, Mike soupira et dit : « Lynsey Rayne va exiger ma tête sur un plateau. »

Pour essayer de se distraire, Larry Crosfield s'était assis dans sa chambre et écrivait dans son carnet de notes, le dernier en date parmi ceux qu'il avait rédigés au fil des ans. Il avait écrit :

Le terrible paradoxe, bien sûr, est la nécessité absolue qu'il y a à faire le mal afin de faire le bien. Pour rendre le monde meilleur, on doit en être digne. Pour en être digne, on doit s'efforcer d'atteindre la sainteté (dans le sens non clérical d'un engagement total orienté vers des idéaux inatteignables mais appropriés), et pourtant les forces léthargiques et statiques de la Société sont si puissantes que cela exige, et ce de manière spécifique, des actions antisociales afin de promouvoir le changement. On doit faire le mal tout en sachant que c'est le mal et, dans le même temps, tendre vers la sainteté. Ce paradoxe...

Non, Larry ne pouvait pas continuer, il n'en pouvait plus. Il était neuf heures passées, les programmes d'informations à la radio beuglaient dans toute la maison. Mark, furieux, le regard froid, montait la garde devant Davis, il ne voulait laisser entrer personne dans la pièce avec lui, et ni Peter ni personne ne semblait capable de mettre un terme à cette situation.

Mais il fallait faire quelque chose. Après avoir rangé son carnet de notes, Larry alla dans le salon où il trouva Peter qui faisait les cent pas au milieu du bruit de la radio. Il imposa sa présence en se plaçant directement sur son passage. Peter lui lança un regard tourmenté, irrité, et Larry dit : « Peter, écoute-moi.

— Pourquoi ? dit Peter en lui tournant le dos.

— Et s'ils ne s'excusent pas ? demanda Larry en le suivant.

— Ils le feront.

— Mais s'ils ne le font pas ? Tu vas vraiment laisser mourir Davis alors que ses médicaments sont à portée de sa main ?

— La balle est dans leur camp. » Peter se frottait les joues sans discontinuer, de manière compulsive, son visage semblait plus décharné qu'à l'accoutumée et il évitait le regard de Larry. « Ils seront bien obligés d'y venir.

— Mais s'ils ne le font pas ?

— Ils le feront.

— Donne-moi une limite temporelle, insista Larry. Peter, à quelle heure on arrête et on laisse Davis prendre ses médicaments ? Dix heures ?

— Non.

— Quand alors ? Dix heures et demie ?

— Larry, dit Peter en pressant le dos de ses doigts contre ses joues, Larry, je ne peux pas fixer une heure, pour ça. Ils doivent accepter, c'est tout. Si on abandonne, comment on pourra négocier plus tard ?

— Si on laisse Davis mourir, qu'est-ce qu'on aura pour négocier ? »

Peter secoua violemment la tête comme s'il était attaqué par des abeilles. À bout d'arguments, il affirma : « On doit être fidèles à notre parole, on le doit, c'est tout. Mark a raison.

— Tu as peur de lui.

— Je suis *d'accord* avec lui ! » cria Peter, mais il évitait le regard de Larry. Et il ne voulait pas donner d'heure limite. En fait, il n'allait rien faire d'autre qu'arpenter la pièce, se frotter les joues, regarder les murs et refuser de se comporter en *chef*.

Par la baie vitrée, Larry voyait Joyce et Liz à côté de la piscine ; Liz, qui portait un dashiki jaune et des lunettes de soleil, était allongée sur une chaise longue pendant que Joyce, en jean et T-shirt orange, était assise près d'elle sur une chaise, l'air assez tendu. Si on ne pouvait pas compter sur un chef dans les conditions actuelles, la démocratie pourrait peut-être jouer son rôle. Sinon la démocratie à proprement parler, du moins une sorte de groupe de pression. Larry savait que Mark n'écouterait ni lui ni Joyce, mais s'il parvenait à convaincre Liz de se joindre à eux, est-ce qu'à eux trois ils ne pourraient pas l'influencer ? Il abandonna Peter et fit coulisser l'un des panneaux pour s'approcher de la piscine où un poste de radio portable parlait de la vie sur terre : Juifs contre Arabes, Grecs contre Turcs, Chrétiens contre Musulmans, Catholiques contre Protestants, Blancs contre Noirs.

Au-dessus de Liz qui ne bougeait pas, Joyce lui adressa un pâle sourire : « Comment ça va, Larry ?

— Je suis terriblement inquiet pour Davis. Peter a tout simplement abdiqué ses prérogatives de chef. » Il tira une chaise pour l'approcher des deux femmes et s'assit. « Si on allait voir Mark tous les trois, notre poids combiné pourrait lui faire entendre raison. »

Mais Joyce fit non de la tête avec le même sourire sans entrain. « Ne compte pas sur Liz, dit-elle, elle est en plein trip. Je reste avec elle.

— Elle est quoi ? » Il baissa les yeux en direction de Liz pour finalement constater l'étrange immobilité de son visage derrière les grandes lunettes aux verres sombres, et la rougeur de sa peau habituellement bronzée. « Mon Dieu, on est tous en train de devenir fous », dit-il. Cela faisait deux ou trois ans qu'ils avaient tous arrêté de prendre de l'acide ; ça avait été une phase, comme la liberté sexuelle absolue, l'opium, les années 1960 elles-mêmes. Larry n'était même pas au courant que quelqu'un avait encore de l'acide en sa possession.

« C'est la pression, dit Joyce, on est tous sous pression.

— On devient fous. On n'en peut plus et on devient fous. »

Larry pensait que c'était vrai, littéralement vrai. Par le passé, ils avaient organisé des attaques, des attentats à la bombe, des effractions, et leur organisation s'était bien passée, les actions elles-mêmes avaient été efficaces et rondement menées. Cette fois-ci, l'organisation, la réalisation du kidnapping, tout avait aussi bien marché et été aussi efficace que d'habitude. Mais ils étaient maintenant dans une situation différente, une situation d'attente, un schéma de confrontation qui se prolongeait, qui impliquait la vie d'un homme en particulier, et ils commençaient tous à perdre pied.

On ne fait plus le poids, pensa Larry, puis il regarda en direction de la Valley, étendue surpeuplée, mortelle et sans vie, blanchie par le soleil telle une victime prise de fièvre sous le scintillement d'un épais brouillard. Des milliers et des milliers de personnes vivaient sur cette étendue de terre, dans de petites boîtes de couleur corail, rose, et blanche. Elles respiraient cet air vif et scintillant en roulant dans un sens et dans l'autre comme des fourmis sous le soleil mort. Comment pouvait-on les aider ? Comment pouvait-on les sauver ? « Personne ne peut rien faire, dit-il.

— Ne baisse pas les bras, Larry. S'il te plaît. J'ai besoin de ta force », plaïda Joyce.

Larry la regarda avec un air étonné. « De *ma* force ? » Et en voyant la sincérité dans ses yeux, sur son doux visage, en voyant sa confiance en lui, il pensa, sans en éprouver de plaisir : je suppose que je l'aime, en vérité. Si seulement on avait vécu à une époque meilleure. On était faits pour vivre des vies tranquilles, tous les deux, des vies calmes, peut-être ennuyeuses, des vies ordinaires. En un sens, Joyce et moi avons sacrifié plus que Peter, Mark ou Liz, qui tous auraient été animés d'une sorte d'extravagance, quel que soit le siècle. On a abandonné notre côté ordinaire pour une cause. On a été entraînés par le courant de l'Histoire et on a dérivé loin du rivage, loin du rivage.

Mais il ne voulait pas penser à ça. Et de toute façon, il ne pouvait détourner longtemps son attention du problème majeur. « Qu'est-ce qu'il a, Mark, demanda-t-il, pourquoi il faut qu'il soit comme ça ? C'est lui qui rend tout impossible. Qu'est-ce qu'il y fait, en bas ?

— Il écoute la radio, dit Joyce, comme nous tous.

— Mais pourquoi il s'est enfermé, pourquoi il ne veut laisser personne d'autre ne serait-ce que voir Davis ? » Il prit alors une décision soudaine. « Je vais aller vérifier par moi-même, dit-il en commençant à retirer sa chemise.

— Ne te dresse pas contre Mark, ça n'arrangera rien. Il n'en deviendra que pire encore.

— Je ne vais pas me dresser contre lui. » Larry retira pantalon et

caleçon, chaussures et chaussettes, puis il descendit nu les marches de la piscine avant de nager jusqu'au grand bain en essayant de faire le moins de remous possibles. Au-dessus de la fenêtre, il emplît ses poumons d'air et plongea.

La fenêtre ; vue de côté, ce n'était qu'une vitre froide, claire et miroitante ; de face, elle était transparente. Les bras et les jambes de Larry s'agitaient pour s'opposer aux lois de la flottabilité, et il regardait la pièce faiblement éclairée.

On aurait dit une image tirée d'un rêve, une sorte de télévision fantastique. Comme si c'était lui, Larry, qui était en plein trip et non pas Liz ; ces formes scintillantes, cette sensation sous-marine, tout cela avait existé, parfois, dans certains de leurs trips avant qu'ils arrêtent le LSD, quatre ou cinq ans plus tôt. À travers un petit mètre d'eau et le double vitrage s'étalait le diorama de la pièce ; Koo Davis, allongé sur le divan, qui tressaillait de temps en temps et tournait occasionnellement la tête sur l'oreiller avec fébrilité, les yeux fermés ou à peine ouverts, à moitié sous un drap qui découvrait sa poitrine haletante, pendant qu'assis en face de lui, immobile. Mark attendait. Il ne bougeait pas, ne parlait pas, semblait détendu dans son fauteuil, ne quittait pas Koo Davis des yeux, il le fixait comme si son apparence pouvait permettre de résoudre une question urgente. Les mouvements de l'eau rendaient la vision incertaine, de sorte que Larry ne pouvait être sûr de l'expression de Mark. Il semblait impassible et calme, et cependant tendu ; était-ce possible ? La rage habituelle, la froideur, l'incessante insatisfaction, rien de tout cela ne semblait exister à cet instant sur ses traits, même si cela pouvait n'être dû qu'à l'incertitude de l'eau qui le faisait paraître inerte. Il écoutait sûrement la radio, les mêmes informations, celles de la même planète ; mais ça semblait être une planète très très éloignée de la pièce.

Les poumons de Larry lui faisaient mal, mais il était captivé par la scène, le vieux malade et le jeune à la barbe noire, tous deux dans leur caverne sous-marine, comme dans un tableau en relief. Il semblait à Larry que la scène devait avoir une *signification*, que la réponse était contenue dans la question et que, s'il pouvait comprendre ce qu'il contemplait là, il pourrait alors tout saisir. Il luttait pour rester sous la surface alors que ses poumons, sa poitrine et ses oreilles étaient douloureuses et que son cœur accélérail. Tout à coup, il réalisa : ce qu'il regardait, qu'il soit en mesure de le comprendre ou non, était *trop privé*. Il n'était pas censé savoir ça. Redoutant tout à coup que Mark tourne la tête, le voie et ne lui pardonne jamais de savoir, il cessa de battre des bras, se laissa remonter à la surface puis nagea doucement pour regagner le petit bain.

Liz était toujours dans la chaise longue, exactement comme avant, mais Joyce s'était levée et se tenait au bord de la piscine quand il en

sortit. « Il n'est pas en train de lui faire du mal, hein ?

— Il le regarde, c'est tout. Il est assis et il ne bouge pas. Koo a l'air inconscient, mais je suppose que c'est préférable pour lui. Et Mark est assis sans rien faire. » Larry regarda l'eau, derrière lui, comme si Mark vivait dans ces profondeurs bleues et chlorées. « Il y a quelque chose de bizarre chez lui. Encore plus que d'habitude. »

Joyce parvint à rire : « Je suppose que tu as raison, on devient tous un petit peu fous, au moins en...

— Attends. »

Il venait d'entendre le début de l'annonce grâce à la petite radio posée sur le carrelage près de la chaise de Liz. « L'agence du FBI de Los Angeles a demandé à toutes les stations radio de la zone de diffuser à cette heure-ci la déclaration enregistrée qui va suivre. » Une autre voix se fit entendre qui paraissait hâtive et tendue :

« Ici Mike Wiskiel, de l'agence du FBI de Los Angeles. J'ai été impliqué dans l'action du FBI relative au kidnapping de Koo Davis. Tôt ce matin, nous avons livré aux kidnappeurs les médicaments nécessaires pour maintenir Koo Davis en vie. Bien que nous ayons promis de ne pas nous servir de cet acte humanitaire comme d'un moyen pour capturer les kidnappeurs, nous avons décidé que certaines considérations légales, morales et médicales l'emportaient sur notre parole, et nous avons donc inséré dans les médicaments une sorte de dispositif de repérage en espérant suivre ses transmissions et sauver Koo Davis. Malheureusement, les kidnappeurs ont trouvé le dispositif et nous l'ont renvoyé avec un message enregistré. Voici un extrait de cet enregistrement. »

La voix froide et furieuse de Mark imposa sa présence dans le jour ensoleillé :

« On écouterait les nouvelles toute la matinée à la radio. Tant qu'on n'aura pas entendu d'excuses de *votre* part, Michael Wiskiel, Koo Davis n'aura pas ses médicaments. »

« Bon sang », s'écria Larry.

La voix de Michael Wiskiel était de retour : « Les considérations les plus importantes sont évidemment la sécurité et la santé de Koo Davis. Je présente bien entendu mes excuses pour avoir pris la décision d'utiliser ce dispositif de repérage, puisque cela a eu pour seul résultat d'augmenter sensiblement les risques encourus par Koo Davis. Non seulement je présente mes excuses, mais je me retire de mon propre chef de toute activité en liaison avec cette affaire. Je ne peux qu'espérer que ce délai n'aura pas entraîné de dommages irréversibles pour Koo Davis. Je supplie les kidnappeurs, *s'il vous plaît*, donnez-lui ses médicaments *tout de suite*. »

Peter était sorti pendant cette déclaration, il avait l'air de jubiler et d'être soulagé à la fois. Quand la diffusion s'arrêta, Larry se tourna

vers lui avec colère : « Elle te plaît cette victoire. Peter ? Il nous l'a volée. C'est un *triomphe* pour eux. Ils choisissent de diffuser ce qu'ils veulent dans ce qu'a dit Mark, et quelle voix merveilleuse il a, pour jouer les méchants ! Ils ont retourné les choses comme si ça avait été leur idée, de nous livrer les médicaments. Tu en es vraiment content, de ça ?

— Du calme, Larry. Ils se sont excusés, non ? Allez, on descend lui donner ses médicaments. »

Koo est allongé sur le divan, la tête soutenue par des coussins, et il mange les cuillerées de gruau que lui tend la femme appelée Joyce. « Après ça, dit-il, toujours en chuchotant parce qu'il a la gorge irritée, et en pantelant à cause de l'épuisement, vous voudrez bien... me lire une histoire ? » À sa grande surprise et son profond embarras, elle réagit par une expression totalement tragique et désespérée ; deux grosses larmes pointent à ses paupières et coulent sur ses joues sans qu'elle les essuie. Elles ont l'air chaudes, et sa peau aussi semble à la fois chaude et sèche. Finalement, aux yeux de Koo, son apparence témoigne d'une mauvaise santé, comme si elle ne se nourrissait pas bien, ne dormait pas bien, n'était pas suivie médicalement. « Hé, murmure-t-il en soulevant péniblement une de ses mains posée le long de son corps, vous essayez de... me faire perdre ma... confiance en moi ?... C'est la pire réaction... que j'aie jamais eue... à une de mes blagues. »

Elle se détourne, met maladroitement le bol de gruau sur le comptoir en tamponnant ses larmes avec des doigts tremblants de son autre main. Puis elle se couvre le visage des deux mains et reste assise là, recroquevillée comme une réfugiée dans une station de bus bombardée.

Koo la regarde en fronçant les sourcils. Ses forces reviennent lentement, ainsi que sa volonté de trouver de l'aide, de faire quelque chose qui lui soit utile.

Par exemple, il sait où il est. Ça lui est apparu pendant une de ses phases de délire et maintenant qu'il est plus ou moins capable de raisonner, il est convaincu qu'il ne se trompe pas. Il n'est jamais venu ici, mais il est certain de savoir où il se trouve. Peut-il mettre cela à profit ?

Il se demande aussi s'il pourrait conclure une sorte de marché, quelque chose de ce genre, avec l'un des kidnappeurs. Jusque-là, il en a vu cinq et commence à saisir des bribes de la personnalité de chacun. Il y a le chef, probablement celui qui répond au nom de Peter ; il aime rester dans l'ombre, faire une apparition théâtrale ou sardonique avant de disparaître à nouveau. À la manière d'une éminence grise. Avec lui, il y a Vampira, la nana blonde et nue avec les cicatrices ; Koo ne connaît pas son nom et il serait ravi de ne jamais la revoir, avec ou sans vêtements. Un autre cinglé est Larry, le conférencier spécialiste de la Folie Furieuse ; il y a chez lui une

étrange empathie présente, mais elle est probablement inexploitable pour Koo, puisque c'est de toute évidence un croyant authentique, un de ces charlots d'intellectuels qui ne distinguent pas les conséquences derrière la théorie. Dans le genre totalement *antipathique*, il y a Mark, le coriace qui est comme le lait sur le feu ; Koo sait que ce type n'attend qu'une excuse pour prendre des mesures draconiennes.

Il ne reste donc que cette fille, Joyce, qui a l'air désespéré, en mauvaise santé, et qui pleure en entendant ses blagues. Peut-il établir avec elle un contact qui lui serait utile ? « Hé », murmure-t-il. Elle ne réagit pas, elle reste recroquevillée sur elle-même, le visage dans les mains et les épaules agitées de petits tremblements, mais Koo sait qu'elle écoute. Il passe la langue sur ses lèvres sèches et chuchote : « Votre copain Mark... va me tuer... vous pouvez m'aider à sortir de là ? »

Elle bouge la tête, un rapide geste négatif.

« Ce soir », chuchote-t-il avec insistance. Au moment où il prononce ces mots, il sent que le temps lui est compté. Il tend la main, mais elle est trop loin pour qu'il puisse la toucher et il n'a pas encore assez de force pour se redresser. « Je peux tenir... jusqu'à ce soir, dit-il comme si elle avait déjà accepté de l'aider et qu'il ne restait plus qu'à régler les détails. Je serai plus fort... capable de marcher... faites-moi juste sortir... de la maison... c'est ma seule chance... vous ne voulez pas... que Mark me tienne... à sa merci.

— Mais Mark te tient déjà à sa merci », énonce la voix froide derrière Koo, là-bas, près de la porte.

Joyce se raidit et lève son visage strié de larmes pour regarder dans cette direction. Koo ferme les yeux, il soupire et essaie de ne pas avoir peur. Il est si *faible*, bon Dieu, si faible. Que va faire ce salopard, maintenant ?

Parler ; pour le moment, c'est tout, juste parler. « Joyce ne ferait pas ça », dit-il. Koo ouvre les yeux. Mark se tient à côté d'elle, la main sur son épaule, ses yeux froids et triomphants posés sur Koo, l'autre main sur le magnétophone. « Et si elle avait envie de le faire, elle ne pourrait pas. Aucun risque. Pas vrai, Joyce ?

— Je lui donnais à manger, dit-elle en essayant d'attraper le bol derrière Mark.

— Il a assez mangé. Il ne faut pas qu'il regagne des forces trop vite. Va-t'en, maintenant, il va faire un nouvel enregistrement.

— Je devrais finir de le nourrir.

— Plus tard, Joyce. »

Elle jette un bref regard apeuré à Koo avant de se lever et de quitter la pièce. Koo n'est pas sûr d'avoir saisi le sens de ce regard : A-t-elle peur *pour* moi ou *de* moi ? Peut-être y a-t-il autre chose, en elle, et la pitié ne suffira-t-elle pas.

Mais là, le problème, c'est Mark qui s'assied à la place de Joyce. « Davis, tu es impuissant. Je pourrais te tabasser à mort, si j'en avais envie. C'est *nous* qui choisissons si tu vis ou si tu meurs. C'est *nous* qui décidons si tu es en bonne ou en mauvaise santé en te donnant tes médicaments ou non. Tu n'es pas en position de commettre des erreurs. Ce que tu disais à Joyce, c'était une erreur. »

Koo ne parle pas ; il ne veut pas en commettre une de plus. Ce type est une bombe à retardement et Koo ne veut pas la déclencher ; en revanche, il a toujours eu une certaine fierté et il ne veut pas se mettre à genoux devant cet enfoiré. À moins, bien sûr, que ce ne soit nécessaire ; mieux vaut se soumettre et rester en vie que défier et se retrouver mort.

Presque nonchalamment, Mark frappe le tibia de Koo avec l'angle de la cassette. Ça fait mal, comme de se cogner contre un objet dans le noir. Koo grimace et Mark demande : « Tu as entendu ce que j'ai dit ?

— Oui. Pas d'erreurs.

— C'est ça. » Mark semble envisager d'autres sévices avant de changer d'avis. Il pose le magnétophone sur ses genoux et sort de sa poche une feuille de papier pliée. « Ton nouveau texte, dit-il en la dépliant et en la lui tendant.

— Je suis désolé... je ne peux pas la tenir. »

Mark a l'air agacé, mais il ne fait pas de commentaire. À la place, il tient la feuille pour que Koo puisse la lire.

Le texte est plus court, manuscrit comme la dernière fois, et comporte encore les nombreuses ratures et modifications ajoutées par différentes mains. Apparemment, pendant les réunions de rédaction de cette bande, on doit s'arracher les cheveux encore plus que dans celles de l'industrie de la télévision. Koo lit du début à la fin, devinant qu'il ne va pas apprécier ce qui est marqué, et c'est effectivement le cas. « Super, chuchote-t-il quand il en termine.

— Je suis content que tu approuves. » Mark prépare le micro, lève le magnétophone, puis place un petit coussin sur la poitrine de Koo et y adosse la feuille de papier. « Cette fois, tu lis ce qui est écrit. Tu n'ajoutes rien et tu ne te permets pas de vannes. Si tu le fais, je te le ferai regretter. Tu me suis ?

— Je vous suis.

— Bon. Tu es prêt ?

— Est-ce que vous voulez... que je... euh... commence avec des trucs... personnels cette fois aussi ? »

Mark réfléchit, il dit : « C'est une bonne idée. Ta voix n'est pas franchement reconnaissable.

— Je n'ai pas pu m'alimenter correctement. » Koo ferme à nouveau les yeux et se concentre avant de les rouvrir. « Allons-y. » Marc met le magnétophone en marche et Koo commence : « C'est... ce qui reste

de... Koo Davis... qui vous parle... du ventre de la baleine... Je voudrais passer le bonjour... à Lily et mes fils... Barry et Frank... et surtout... à Gilbert Freeman... mon hôte préféré... dans le monde entier... et maintenant je dois... lire un texte. »

Koo laisse retomber sa tête sur l'oreiller, il essaie de reprendre sa respiration et Mark éteint l'appareil. « C'est quoi, le problème ?

— Je suis... épuisé... donnez-moi une minute.

— D'accord. Une minute. »

Les yeux à nouveau fermés, Koo respire profondément, il lutte pour reprendre des forces et espère que quelqu'un comprendra son message. Lynsey va sûrement le remarquer, non ? Bordel, il y a intérêt à ce que *quelqu'un* le fasse.

« Ne t'endors pas.

— Je ne dors pas. » Il ouvre des yeux las et se concentre avec difficulté sur le texte mal rédigé. « Bon... mettons ça... dans la boîte. »

Mark appuie sur le bouton et Koo lit, lentement et péniblement, il murmure d'une voix râpeuse. « Il est midi... maintenant... et on m'a... donné mes médicaments... les vingt-quatre heures... seront écoulées... à six heures... si les dix... ne sont pas... libérés... à ce moment-là... mes médicaments me seront... encore... retirés... jusqu'à ce que... les revendications... soient satisfaites... les annonces... à la radio... préviendront... les gens... qui me retiennent. »

C'est tout. Koo s'appuie contre les oreillers, il regarde Mark qui rembobine avant d'écouter l'enregistrement pour s'assurer que ça va. Son visage ne présente aucune expression quand il prend le texte et le coussin sur la poitrine de Koo et, lorsqu'il se lève pour partir, Koo chuchote : « Ils ne vont pas, vous savez... ils ne peuvent pas... vous allez... me tuer. »

Mark hausse les épaules. « Qu'on en arrive là ou non, moi, ça m'est égal.

— Mais pourquoi ? Bon Dieu... vous vous comportez... comme si... vous aviez une dent... contre *moi*.

— Pas du tout, dit Mark. C'est le système que je déteste. Ça n'a rien à voir avec toi.

— Mais si, insiste Koo qui est désormais poussé par une conviction irrationnelle, c'est moi... qu'est-ce que je... vous ai fait ? »

Mark lui décoche un regard méprisant et s'en va vers la porte, il sort de son champ visuel. Mais comme Koo n'entend pas la porte s'ouvrir, il écoute, se demande ce qui va se passer. Après une dizaine de secondes, alors que ses poils se dressent sur sa nuque, dans ce silence surnaturel et angoissant, derrière lui. Mark réapparaît soudain, transformé. Son visage blanc et froid est désormais échauffé et rouge, ses bras et ses mains tremblent, ses lèvres se tordent littéralement sous l'effet de la haine. Ça, c'est la rage qui refait surface, et Koo est

totallement terrifié. Ce n'est pas de la comédie, ce jeune incarne la mort qui s'apprête à s'abattre sur quelqu'un.

Sa voix elle-même est différente, un grognement étranglé. « Tu veux savoir ce que tu m'as fait ? D'accord, je vais te le dire. Tu m'as *engendré*. »

Koo n'a aucune idée de ce qu'il veut dire ; la terreur l'empêche d'y comprendre quoi que ce soit. Tout ce qu'il peut faire, c'est le dévisager, secouer la tête et rester muet de peur et d'ignorance.

Mark se penche au-dessus de lui, il se contrôle, parvient à parler plus calmement. « Je suis ton fils », dit-il. Puis il se redresse et redevient progressivement le type froid qui ronge sa haine. Il soupèse la cassette dans sa paume et dit : « Je vais donner ton message aux autres. » Et cette fois, il sort de la pièce.

Quand Lynsey, qui avait dormi quelques heures mais n'était pas reposée, arriva au quartier général de la police un peu après quatorze heures pour écouter le dernier enregistrement (qu'un jeune garçon avait déposé à une station de radio locale de la communauté noire), Jock Cayzer alla à sa rencontre à la porte du bâtiment et lui serra la main. « Je veux vous présenter mes excuses, mademoiselle Rayne, au sujet du dispositif de repérage.

— Ce n'est pas à vous que j'en veux, inspecteur Cayzer », répondit-elle, ce qui était parfaitement exact. L'ineptie du plan d'action, son aspect immoral, son hypocrisie, le postulat selon lequel tous les autres sont stupides : elle avait reconnu ces caractéristiques et savait qui en rendre responsable. C'était exactement le genre de chose qu'elle avait redouté de la part d'un ancien du Watergate comme Mike Wiskiel. Elle écarta le sujet comme si ça ne valait pas la peine d'en discuter, et dit : « Vous m'avez annoncé qu'il y avait un nouvel enregistrement.

— Attendons que Mike Wiskiel arrive, nous l'écouterons tous ensemble.

— Wiskiel ! » Elle sentit son visage se crispier, de peur et de dégoût. « En quoi ça le concerne ?

— Ça figure sur la nouvelle cassette. » Elle fut surprise de voir qu'il affichait un sourire narquois ; que ça l'amusait. « Il semblerait que nos kidnappeurs aiment négocier avec une vieille agence solidement établie. L'une de leurs exigences est que Mike revienne.

— On sait ce qu'on perd...

— C'est peut-être pour ça, dit Cayzer en jetant un regard vers la porte qui s'ouvrait. Le voilà. »

Elle se tourna, glaciale, dans sa direction, et fut surprise de le voir prendre un air embarrassé et penaud. Il s'approcha rapidement d'elle. « Mademoiselle Rayne, je vous dois des excuses. »

L'absence d'ambiguïté de cette capitulation la surprit, mais elle n'avait pas l'intention de le laisser s'en tirer à si bon compte. « Vous devez beaucoup plus que ça à Koo.

— J'espère pouvoir me racheter auprès de lui. Et de vous.

— Mais pas par d'autres tours pendables. »

Il remua la tête en reprenant visiblement confiance en lui. « S'il vous plaît, mademoiselle Rayne, dit-il. Juste une minute. Laissez-moi préciser *pourquoi* je vous présente mes excuses. Vous aviez raison concernant nos ennemis et j'avais tort. Vous aviez saisi à quel point ils

étaient forts et malins, et moi je les ai sous-estimés.

— Vous avez été malhonnête, dit-elle à la fois stupéfaite et furieuse qu'il n'ait pas encore compris le problème. Ça n'a pas d'importance que vous m'ayez menti à moi. » Ça en avait, en fait, mais elle poursuivit : « Le problème, c'est que vous aviez donné votre parole à ces gens et vous vous êtes renié. Si on veut que Koo soit un tant soit peu en sécurité pendant qu'il est entre leurs mains, ils doivent sentir qu'ils peuvent nous faire confiance.

— Pas d'accord, dit-il en remuant la tête avec obstination. Ce n'est pas du tout ça. Le principe juridique, c'est qu'une promesse faite sous la contrainte n'a aucune valeur. Mon travail consiste à récupérer Koo Davis et à livrer ses kidnappeurs à la justice. Si je suis obligé de promettre que je ne consacrerai pas tous mes efforts à y parvenir, si mon choix est soit de faire cette promesse, soit de risquer de causer du tort à la victime, je promettrai sur la Bible s'ils le veulent, mais je ne tiendrai pas parole une seule seconde, pas si j'ai la possibilité de les avoir. »

Elle ne pouvait en croire ses oreilles. Elle le regarda fixement : « Ce qui signifie que pour Koo, vous êtes toujours aussi dangereux qu'avant.

— Non, je ne crois pas. Je vous l'ai dit, j'ai eu tort et, pour être honnête, je déteste avoir tort. Je serai beaucoup plus prudent à l'avenir. » Il se risqua à afficher un maigre sourire d'excuses hésitant. « Et j'accorderai aussi dorénavant beaucoup plus d'importance à votre avis.

— Ce n'est pas que vous soyez ou non plus honnête qu'eux qui importe, mais que vous soyez seulement plus intelligent. »

Il prit la remarque pour une insulte et cela se voyait. « Si je doute de mon honnêteté, mademoiselle Rayne, j'examinerai ma conscience moi-même. »

Étonnée, elle le regarda pendant quelques secondes avec des yeux écarquillés, puis elle dit brusquement : « Je suis désolée. Vous avez raison, c'était impertinent de ma part. »

Wiskiel ne s'attendait pas à recevoir des excuses, mais il finit par se détendre en souriant. « Ce qui est amusant, mademoiselle Rayne, c'est qu'au bout du compte, nous sommes tous les deux dans le même camp.

— J'essaierai de m'en souvenir », promit-elle, et son visage s'adoucit enfin en un faible sourire consentant. Elle ne pourrait jamais avoir la même vision des choses que cet homme, mais ils tendaient tous les deux vers le même but et il faisait du mieux qu'il pouvait compte tenu de ses préjugés. Ça n'avait aucun intérêt, de prolonger cette querelle.

Il tendit la main. « On fait la trêve ?

— On fait la trêve. » La poignée de main de l'agent du FBI était aussi ferme que la veille.

Jock Cayzer, qui avait observé la scène avec un amusement non dissimulé, prit la parole. « Vous êtes prêts à écouter la cassette ?

— Allons-y, dit Lynsey. J'ai hâte d'entendre *pourquoi* ils veulent continuer à négocier avec M. Wiskiel.

— Moi de même », renchérit l'agent du FBI.

Ils entrèrent dans la salle de travail où le technicien avait déjà inséré la cassette dans le lecteur. Il le mit en marche et ils furent tous saisis d'un sentiment de malaise et de consternation aux premiers mots prononcés par Koo : « C'est... ce qui reste de... Koo Davis... qui vous parle... du ventre de la baleine... » Ce n'était pas la célèbre voix de Koo Davis. Ce coassement saccadé était à peine plus audible qu'un chuchotement, sa respiration était haletante, rapide et hachée, et ces différents bruits traduisaient la maladie et l'épuisement total. En regardant Mike Wiskiel, Lynsey vit que lui aussi en était consterné, et que cela l'arrachait à son ignorance complaisante.

La voix rongée par la douleur poursuivait : « Je voudrais passer le bonjour... à Lily et mes fils... Barry et Frank... et surtout... à Gilbert Freeman... mon hôte préféré... dans le monde entier... et maintenant je dois... lire un texte. »

Une pause. Des cliquetis sur la bande. Et la voix à nouveau : « Il est midi... maintenant... et on m'a... donné mes médicaments... les vingt-quatre heures... seront écoulées... à six heures... si les dix... ne sont pas... libérés... à ce moment-là... mes médicaments me seront... encore... retirés... jusqu'à ce que... les revendications... soient satisfaites... les annonces... à la radio... préviendront... les gens... qui me retiennent. » S'ensuivit un bref silence accompagné du défilement de la bande, puis d'autres cliquetis, après quoi la voix sèche et bien connue se fit entendre, d'abord incroyablement forte et agressive par contraste avec le faible et laborieux discours de Koo.

« Remettez Mike Wiskiel sur l'affaire. On ne négociera avec personne d'autre. Il nous comprend maintenant, il ne refera pas la même erreur. On ne veut pas avoir à former d'autres agents du FBI. Et Wiskiel sait qu'on est sérieux. Le délai sera écoulé à six heures. »

La voix se tut, le technicien arrêta la cassette et il y eut un court instant de silence gêné pendant lequel tout le monde bougea un peu, remuant les pieds ou se raclant la gorge. Mike Wiskiel était penché les coudes sur les genoux, sur la chaise pliante, et il continuait de contempler le sol à motifs noirs sur fond noir. Lynsey se sentit gagnée de pitié pour lui. On lui mettait vraiment le nez dedans. Même s'il le méritait.

Mais il y avait quelque chose d'autre, quelque chose qui titillait son esprit, qui détournait son attention de cette question : l'agent du

FBI Mike Wiskiel avait-il appris ce qu'était l'humilité ? Elle se tourna vers Jock Cayzer en disant : « Je peux écouter une deuxième fois ? »

— Bien sûr. Si vous voulez.

— Oui, je vous en prie. » Elle se rendit compte alors que Wiskiel lui adressait un regard affligé : pensait-il qu'elle essayait juste de faire en sorte qu'il se sente plus mal encore ? Elle expliqua : « Il y a quelque chose qui ne va pas. Dans la première partie, avant qu'il lise. »

Wiskiel fronça les sourcils. « Qui ne va pas ? Comment ça, qui ne va pas ? »

— Laissez-moi écouter à nouveau. »

Le technicien rembobina donc la cassette et ils entendirent une fois de plus Koo dire : « Je voudrais passer le bonjour... à Lily et mes fils... Barry et Frank... et surtout... à Gilbert Freeman... mon hôte préféré... dans le monde entier... et maintenant je dois... »

« Arrêtez », dit-elle. Le technicien appuya sur le bouton et la voix râpeuse s'interrompit.

« Vous avez trouvé ? demanda Jock Cayzer.

— Gilbert Freeman, dit-elle. Pourquoi Koo parlerait-il de Gilbert Freeman ?

— Qui est-ce ? »

Lynsey n'en croyait pas ses oreilles ; il n'y avait pas besoin de s'éloigner beaucoup de son propre domaine pour s'apercevoir que la célébrité était relative. « Gilbert ? Un des réalisateurs les plus connus au monde. Il a tourné *Chattanooga Chop*.

— Un cinéaste. Alors où est le problème ? demanda Wiskiel.

— Koo le connaît à peine, expliqua-t-elle. Ils se sont rencontrés trois ou quatre fois à des fêtes ou à des dîners, mais c'est tout. Pourquoi Koo se mettrait-il à parler de lui ?

— Koo Davis a joué dans de nombreux films, intervint Jock Cayzer. Ce type, Freeman, n'en a jamais réalisé aucun ?

— Oh, non. Gilbert est totalement différent de Koo, très tendance et art contemporain. Il improvise. Bandes-son compliquées, scénarios non chronologiques. Pauline Kael [13] l'adore. »

Il était évident que Pauline Kael ne disait rien non plus à personne, ici. « Vous êtes donc en train de nous dire qu'il n'y a pas de véritable relation entre eux, dit néanmoins Wiskiel.

— Il aurait aussi bien pu parler du week-end qu'il a passé à Reno avec Simone de Beauvoir, dit Lynsey.

— D'accord, j'ai compris l'idée. Alors qu'est-ce qu'il en dit, de cet homme ?

— Gilbert Freeman, mon hôte préféré dans le monde entier, récitait-elle de mémoire.

— Son hôte préféré.

— Je veux m'assurer que j'ai bien compris, dit Jock Cayzer. Gilbert

Freeman n'a *jamais été* l'hôte de Koo Davis.

— C'est ça », confirma Lynsey.

Cayzer se gratta la tête de ses doigts aux grosses articulations. « Je ne comprends pas. Est-ce qu'il veut dire que Gilbert Freeman est un des kidnappeurs ?

— Oh, impossible, dit Lynsey. Non, c'est trop ridicule.

— Il veut dire quelque chose, insista Mike Wiskiel, c'est indéniable. Et je dois reconnaître que c'est du beau travail, ce qu'il a fait là. Il est malade, il souffre, et il a quand même réussi à nous lancer une balle travaillée qu'ils n'ont pas vue passer.

— C'est vrai, dit Lynsey. Et c'est à nous d'être à la hauteur, aussi bons que lui. Il nous a envoyé ce message, il nous appartient de faire le reste. »

Koo écoute un discours sur les problèmes tribaux en Afrique. *Je n'arrive pas à y croire*, se dit-il intérieurement. *Je n'arrive pas à croire ce qui m'arrive.*

Il y a maintenant une heure que Mark lui a fait son annonce fracassante avant de sortir de la pièce et Koo en est encore retourné. D'un autre côté, sa condition physique n'a cessé de s'améliorer, ne laissant plus qu'un reste de profonde lassitude, une sensation de vide comme si les nœuds de ses muscles s'étaient tous déliés. En réalité, il se fait surtout l'impression d'être un pneu crevé.

Larry le Sérieux est en train de discourir : « Donc tu vois, Koo, les frontières nationales n'ont aucun sens. La tribu Luanda par exemple, occupe une partie du Zaïre, une partie de la Zambie et une partie de l'Angola, mais la loyauté de ses membres ne va à aucune de ces nations, elle va à leur propre tribu. Existe-t-il une meilleure preuve que les puissances impériales continuent d'imposer leur domination ? Les nations africaines ont des frontières établies en fonction de la nation européenne qui les a colonisées, alors que les limites *auraient dû* être tracées en fonction des tribus et des groupes linguistiques. Toutes les guerres et les révolutions d'Afrique de ces vingt dernières années ont été intertribales : entre tribus qui n'entretiennent aucune relation particulière, qui ont été mélangées au hasard dans les mêmes soi-disant nations. Qui profite de ça, Koo ? Bon, on va se pencher là-dessus. »

Mais ce sur quoi Koo se penche, c'est le souvenir qu'il garde du visage de Mark pendant ces quelques secondes paroxystiques avant qu'il sorte de la pièce ; toutes les émotions qui s'y bouscuaient, fureur, amertume, calme trompeur et ironie. Bon Dieu, qu'est-ce que Mark a bien pu vouloir dire ? « Tu m'as engendré. Je suis ton fils. » Et après il était sorti en coup de vent alors que Koo, lui, était encore trop abasourdi pour lui poser la moindre question, quand bien même elle se faisait plus pressante à chaque seconde. Est-ce un genre de credo politique débile ? Larry aurait été capable d'inventer une allégorie idiote sur la grande famille humaine pour arriver à ce constat extrême... « Tu m'as engendré. Je suis ton fils. » Mais est-ce le style de Mark ? Quel est le style de Mark, hein, mis à part la brutalité à l'état pur ?

Larry sait-il ce que Mark avait en tête ? Si Koo parvenait à engager une sorte de conversation avec lui, il pourrait peut-être lui poser la

question indirectement, mais il ne sait pas du tout comment s'y prendre. Même sans l'énigme de Mark qui occupe son esprit, il serait difficile de parler avec Larry ; comment peut-on apporter une réponse à de telles stupidités à moitié réchauffées ? Larry connaît tous les faits et les chiffres, il dispose de ces discours préparés d'avance sur les tribus d'Afrique, la valeur du travail, la mortalité infantile, les responsabilités au sein de la communauté, pour n'en nommer que quelques-uns, mais les rapports entre eux qu'il établit et les conclusions qu'il en tire sont extrêmement bizarres. Il est évident qu'il possède un grand sens moral et une profonde sincérité, mais il essaie de remplacer l'intelligence par la vertu. Ce que fait Larry, c'est fabriquer un collier de perles en utilisant de vraies perles, de fausses perles et une ficelle imaginaire.

Bon Dieu, ça lui revient soudain ; depuis que Larry a commencé à lui parler, il ressent ce sentiment de familiarité au fond de son esprit, cette impression qu'on lui rappelle un événement passé auquel il n'a pas prêté attention parce qu'il le trouvait ridicule. Comment pareille chose a-t-elle bien pu se produire ?

Hé, il y a bien eu quelque chose dont le souvenir vient de s'inscrire dans l'esprit de Koo, dans sa complétude et son intégralité, et il en est anéanti. Ça c'est passé il y a combien de temps ? Merde, plus de vingt ans, c'est vieux de près d'un quart de siècle. Bordel...

C'était en Corée, en janvier 1953, la tournée de Noël annuelle de Koo. La Corée : ça, c'était une bonne guerre, peut-être la meilleure. Au moins, on pouvait distinguer les gentils des méchants ; par ailleurs, il n'y avait aucune chance que le conflit gagne le continent américain (Koo se souvient encore de la panique silencieuse et palpable, le long de la côte pacifique, pendant la Seconde Guerre mondiale, où l'on s'attendait à ce que les petits hommes jaunes débarquent à tout moment) ; et en plus, cette foutue guerre se déroulait intégralement dans la même petite péninsule. Peu de danger, aucune ambiguïté et de petits trajets seulement ; c'est *comme ça* qu'on doit mener une guerre.

Ou presque. Rien n'est parfait dans la vie, et l'imperfection, en Corée, c'était que personne n'était censé se donner corps et âme. L'Amérique n'était pas habituée à s'investir à fond dans une guerre... personne ne l'est... il y avait donc une certaine frustration, en particulier après les défaites américaines. La bataille du Réservoir de Chosin, par exemple. C'était à ce moment-là que les règles avaient commencé à changer ; mener une guerre sans s'y investir totalement et, en fait, ne jamais vraiment admettre qu'il s'agissait d'une guerre ; tout le monde était censé parler d'une opération de police. « Je n'ai

pas élevé mon fils pour qu'il devienne policier. » On pouvait encore plaisanter sur ce genre de choses, à ce moment-là ; personne ne savait qu'ils étaient sérieux.

Mais c'était là que tout avait commencé et Koo se souvient maintenant de plusieurs choses : le début. Cela se passait à Campok, un village où deux routes se croisaient dans un pli de terrain au milieu de petites collines abruptes. Il ne restait pratiquement rien du village et, par conséquent, il ne restait presque rien des routes ; toute la zone avait été bombardée, pilonnée et minée, des combats s'y étaient déroulés pendant trois ans. Les collines étaient comme les joues barbues d'un géant, creusées de trous d'obus, piquetées de troncs d'arbres et de quelques broussailles éparses, le tout barbouillé d'une écume neigeuse froide et mouillée. On voyait le monde en noir, en blanc et en kaki, avec les stries en chevrons caca d'oie laissées par les pneus des jeeps, rapidement effacées par cette même foutue neige désagréable, mouillée, froide et chassée par le vent qui soufflait sans interruption. Ce n'était pas comme la neige de Noël, épaisse, poudreuse et, d'une certaine manière, amicale et confortable. C'était la neige de la guerre, des petits flocons scintillants et mouillés comme des morceaux de verre pilé qui tourbillonnaient sur les petites collines abruptes avec ce vent humide et incessant qui vous les projetait dans les oreilles, dans le cou, et donnait à la peau du visage un aspect et une texture de poisson mort. Ça faisait mal jusqu'aux os et, pour la première fois, on sentait vraiment son squelette, ce chevalet tordu et torturé sous sa peau.

C'était Carrie Carroll, la blonde, cette année-là, une gonzesse au visage dur, au cul de mastodonte et aux préférences sexuelles orientées vers la violence ; elle aimait être un peu forcée. Comme Koo était déjà trop vieux pour toutes ces conneries, quand ils étaient arrivés à Campok, Carrie et lui faisaient simplement la tournée ensemble, les spectacles, les voyages dans les mêmes hélicoptères ou les mêmes jeeps, et le reste du temps, ils laissaient l'autre complètement seul. Si les divers conducteurs de jeep ou officiers du service d'information et de communication forçaient Carrie à s'allonger sur le dos, c'était son affaire... et c'était bon aussi pour le moral des troupes dans son ensemble.

Il y avait une certaine routine dans ces tournées. Koo et la vedette féminine du moment voyageaient en hélicoptère avec un ou deux rédacteurs attitrés pendant que le reste de la troupe se déplaçait en convoi composé de bus et de camions : les musiciens, les danseurs, l'équipe technique, le matériel du son et de l'éclairage, les caméras et les équipes de tournage, les instruments de musique, les décors. les accessoires et une scène portable. Des toilettes, portables aussi, des loges pour les stars et un camion à moitié rempli de costumes de

rechange. Le camp suivant n'était jamais bien loin, alors quand Koo et Carrie traînaient en avalant un petit déjeuner tardif, le convoi se mettait en route, grondait et cahotait dans les ornières boueuses. L'équipe technique jouait au poker pendant que les musiciens lisaient *Downbeat* et *Esquire*. (*Playboy* n'existait pas encore, même si le premier numéro, très mince, allait effectivement être publié cette année-là.) Un peu plus tard, Koo et Carrie décollaient en hélicoptère, sous les yeux des gradés locaux (les commandants, les officiers du service d'information et de communication, les aumôniers et un ou deux officiers d'ordonnance), et ils étaient accueillis dans l'heure suivante par un autre gradé, dans un trou perdu, glacial et identique, qui leur offrait un déjeuner aussi copieux que possible avant le premier spectacle qui débutait généralement à treize heures.

Le commandant du secteur de Campok était un certain colonel Boomer, un réserviste au visage rond qui dirigeait une compagnie d'assurances dans le civil et qui, de toute évidence, essayait encore de se souvenir comment il avait pu faire pour se comporter en soldat dix ans plus tôt pendant la Seconde Guerre mondiale. (Mel Wolfe, le rédacteur de cette tournée, avait crachoté un millier de phrases qui tuent sur le nom du colonel Boomer[14], comme un fusil-mitrailleur bloqué qui ne cesse de tirer des cartouches, mais Koo n'avait pas pu en utiliser une seule. Pour le plus grand plaisir des troupes, il pouvait plaisanter sur une Autorité sans visage ; mais il était hors de question de citer des noms. Pourtant, certaines des blagues de Mel étaient très drôles ; à ce moment-là en tout cas.)

C'était pendant le déjeuner que le colonel Boomer avait parlé du déserteur. Deux jours plus tôt, une petite escarmouche s'était transformée de façon inattendue en une progression rapide en territoire ennemi, une ville utilisée par l'armée adverse comme poste de commandement avait été encerclée et, parmi les prisonniers, figurait un Américain, le soldat de première classe Bramlett. Il diffusait de la propagande par haut-parleurs à destination des lignes américaines. Il était placé en détention dans l'attente de son transfert vers le Sud, et le colonel Boomer, avec son visage doux et rond et ses yeux sérieux d'assureur, avait parlé de ce garçon à Koo, pendant le déjeuner : « Je ne comprends tout simplement pas, Koo. » Il n'arrêtait pas de le dire, de répéter les mêmes mots en secouant la tête. « Je ne peux pas comprendre un garçon comme ça. »

Et la réaction de Koo avait été immédiate : « Et si j'allais parler avec lui ? »

Le colonel Boomer avait eu l'air surpris, puis dubitatif. « À quoi ça pourrait servir ? »

À cette époque, Koo croyait encore qu'il comprenait tous les Américains et que tous les Américains le comprenaient. C'était de

l'arrogance, c'était la conviction simple (qu'il partageait avec la majorité des gens à l'époque) que les États-Unis étaient une nation droite, franche et honnête, et qu'il était lui-même totalement et fondamentalement américain. C'est pourquoi il lui avait été si facile de répondre : « Qui sait ? Peut-être que je pourrais l'aider. »

Le colonel avait gardé ses doutes, mais Koo était persévérant et avait inévitablement obtenu ce qu'il désirait ; il avait de quoi faire pencher la balance, quand il le voulait. Par conséquent, ce soir-là, après son second et dernier spectacle et avant le dîner au mess des officiers, on l'avait conduit en présence du soldat Bramlett.

La rencontre s'était déroulée dans un espace cubique de trois mètres carrés environ, creusé à flanc de colline. Trois des murs étaient de la terre tassée qui laissait passer le froid et l'humidité, et il n'y avait qu'une seule porte sans fenêtre dans le mur extérieur incurvé construit en bois. Un lit de camp était posé sur le plancher ainsi qu'une chaise pliante en métal et une petite table carrée en bois. Une ampoule électrique nue, sur le mur à côté de la porte, constituait la seule source de lumière. La pièce était petite, sombre, froide, humide et inconfortable, mais elle avait un énorme avantage sur tous les autres locaux situés à proximité ; la sécurité. Creusée dans le versant sud d'une colline escarpée, elle était protégée contre les tirs de mortiers, les grenades, les bombes, les tireurs isolés ou tous les projectiles que les bridés pourraient tirer dans cette direction. Le soldat Bramlett allait rentrer de guerre sans une égratignure.

Bramlett avait été prévenu que Koo Davis voulait le voir et avait aussitôt accepté de le rencontrer, mais cela faisait néanmoins un certain choc de rentrer dans cette pièce humide, de voir ce garçon émacié, timide et poli, s'avancer avec un tel élan et faire le geste hésitant de tendre sa main décharnée pour serrer la sienne (tout en étant prêt à la retirer immédiatement sans se sentir offensé si Koo choisissait de l'ignorer) et d'entendre ce garçon dire : « Monsieur Davis, c'est fantastique de vous rencontrer. Je suis un de vos fans. »

Koo avait automatiquement saisi la main qui ressemblait à un sac en papier rempli d'un mélange de clous et de ficelles, et automatiquement souri pour répondre au compliment. Mais avant de pouvoir prononcer le *merci* automatique et une des blagues qu'il avait en réserve pour les rencontres avec ses fans (« Vous avez un curieux sens de l'humour ») il s'était ressaisi et avait vite froncé les sourcils. Il avait serré la main du jeune homme plus fort, et ce n'était plus là une marque de politesse, mais une pression qui exprimait l'inquiétude. « Grand Dieu, mon garçon, qu'est-ce qui t'est arrivé ? » avait-il demandé avec une anxiété spontanée.

« Oh, eh bien... » Le soldat avait détourné les yeux, il avait eu l'air à la fois attristé et amusé, perdu brièvement dans ses souvenirs ; puis,

en libérant sa main de l'emprise de Koo, il l'avait regardé à nouveau bien en face comme s'il voulait être parfaitement clair et explicite ; mais il n'avait dit que ; « Plein de choses, je suppose.

— Ça, je veux bien le croire. Asseyons-nous et parlons-en. »

Ils s'étaient donc assis. Le soldat avait insisté pour que Koo s'installe sur le lit de camp dont les couvertures avaient été tirées avec soin, pendant que lui prenait place sur la chaise pliante. « C'est plus confortable, monsieur, vraiment. » (Une des conditions de l'accord avait été qu'un garde resterait dans la pièce pendant la visite, et par conséquent un GI était demeuré appuyé contre la porte pendant toute la conversation, mais ni Koo ni le soldat Bramlett ne lui avaient prêté la moindre attention.)

Koo avait prévu de débiter par une question ouverte, mais c'était tout :

« Vous êtes dans un sacré pétrin, non ?

— Oh, ma foi. Ça va aller. » Le garçon avait une attitude étrange, à tel point que Koo s'était demandé à plusieurs reprises s'il était drogué, même si le docteur du bataillon avait affirmé le contraire. Bramlett avait l'air de saisir parfaitement la situation dans laquelle il se trouvait, mais au lieu d'avoir peur, d'être en colère, agressif ou décidé à ruser, il était simplement passif. Son expression alternait entre une grande sincérité (quand il essayait de se justifier) et une sorte d'humour triste (quand on lui rappelait sa situation dramatique). Il se comportait comme quelqu'un qui se sait le dindon de la farce et qui ne conçoit d'autre réaction que de se montrer beau joueur.

En sa présence et face à ce repli sur soi, l'assurance que Koo avait affichée s'était évaporée et il ne savait plus ce qu'il voulait lui dire, ce qu'il voulait lui demander, ce qu'il avait cru pouvoir accomplir en venant là. (Le sauver. C'était aussi simple que ça : il s'était imaginé qu'il allait incarner l'Amérique, venir en aide à cette brebis égarée, à ce fils prodigue, le ramener à la sécurité de la vérité américaine.) Il le regardait et voyait l'étranger total que le soldat Bramlett était devenu... étranger, extra-terrestre, originaire d'un autre monde, presque inhumain... Koo était déconcerté, ce qui lui arrivait rarement et qu'il avait du mal à identifier. Tout ce qu'il avait compris, c'était que le garçon le mettait mal à l'aise, et il luttait contre un sentiment d'aversion instinctif.

En dissimulant cette antipathie, pour lui-même autant que pour ce jeune homme, et en s'efforçant de prendre pied dans cette conversation, Koo s'était rabattu sur un échange neutre et cette question inévitable en présence d'un GI rencontré par hasard : « Vous venez d'où ? »

Mais le gamin ne répondait *jamais* de manière classique. « D'Amérique, s'était-il borné à dire.

— Vous devez bien venir de quelque part, vous ne pouvez pas... » Mais Koo s'était alors dit (à tort, réfléchit-il par la suite) que le garçon pouvait être gêné en se souvenant de sa maison, de ses parents, et que c'était pour cette raison qu'il éludait la question ; il s'était donc orienté vers une autre approche pour remplir les moments de silence dans une conversation, et il lui avait tendu ses cigarettes en disant : « Une clope ? »

— Merci. » Le garçon en avait pris une, mais pendant un certain temps, il l'avait juste tenue entre les doigts de ses deux mains et avait eu un sourire triste et rêveur en la faisant rouler dans un sens et dans l'autre comme s'il voulait l'étudier sous tous ses angles. Il avait jeté un regard presque enjoué à Koo : « Les cigarettes américaines sont les meilleures.

— Tout ce qui vient d'Amérique est ce qu'il y a de meilleur, avait répondu Koo alors qu'il tendait le Zippo sur la face duquel était gravée l'esquisse de sa silhouette,

— C'est ce que je pensais, avant. » Le garçon tirait sur la cigarette, penché au-dessus de la flamme du briquet. Il avait des difficultés à l'allumer. Ses lèvres et ses paupières tremblaient ; Koo regardait, choqué et dégoûté. Il n'y pouvait rien, il trouvait ce garçon détestable, repoussant ; comme un lépreux, un pédophile. L'être humain s'effaçait derrière sa maladie.

Après avoir enfin réussi à allumer la cigarette, le soldat s'était adossé à sa chaise qui avait grincé sous son poids. « Merci », avait-il dit.

Ce n'était pas bien d'éprouver de la répugnance à son égard, c'était mal, surprenant, et ça ne servait à rien. Avant d'entrer dans la pièce, Koo avait ressenti de la curiosité et de la pitié à la fois, sans cette haine automatique envers le traître qui semblait si inappropriée pour quelqu'un qui avait subi un *lavage de cerveau*, qui avait enduré des *tortures mentales*, mais le garçon lui-même était physiquement repoussant, tel un déchet, pâle, anémique, presque invertébré.

Koo avait lutté contre la répulsion et s'était forcé à afficher une inquiétude exagérée. « Comment est-ce arrivé, mon garçon ? avait-il demandé en se penchant vers lui. Comment en êtes-vous arrivé là ? »

Le léger sourire avait reparu : « Eh bien, j'ai découvert la vérité.

— On vous a fait subir un lavage de cerveau, hein ? » Koo tenait vraiment à obtenir une explication qui puisse excuser cette laideur. « Qu'est-ce qu'ils vous ont fait ? Vous voulez m'en parler ? »

L'air ennuyé et ignorant, il avait répondu : « Ils ne m'ont rien *fait*, ils m'ont juste montré la vérité. » Puis, de manière plus affirmée, plus impliquée : « Monsieur Davis, je n'avais jamais su la vérité, concernant l'Amérique. »

Pour Koo, il n'avait plus été possible de continuer à cacher

complètement sa répugnance ; elle avait revêtu l'apparence de l'agacement. « Oh, ça va, mon gars. Vous imaginez que je ne connais pas la vérité sur l'Amérique ? »

— Non, monsieur, je ne crois pas que vous la connaissiez. » Il parlait calmement, non pas pour polémiquer mais comme s'il affirmait un fait indéniable.

Koo s'était adossé au mur et l'avait défié du regard : « Faites-moi part de cette vérité.

— Oui, monsieur. » Poli mais inflexible, faible mais déterminé. « L'Amérique est un pays riche. Le pays le plus riche du monde. Mais nous restons riches en exploitant les autres pays, les pays pauvres. Nous sommes une puissance impériale et le fait est que, dans le système actuel, nous n'avons pas le choix. Vous comprenez, le capitalisme nécessite d'agresser les autres pour pouvoir perdurer. »

Tout cela avait été dit avec autant de sincérité que si ça avait un sens. Koo, qui regrettait d'avoir provoqué cet entretien et était impatient d'en finir, n'essayait même plus de dissimuler son antipathie. « Ne viens pas me sortir tes théories fumeuses, mon gars.

— Ce ne sont pas des théories fumeuses, monsieur. Vous comprenez, le système capitaliste...

— Et ne me parle pas de systèmes capitalistes. L'Amérique n'est pas un système capitaliste, l'Amérique est une *démocratie*.

— Non, monsieur, je suis désolé, ce n'est pas vrai. » Le sourire que Koo avait perçu comme une faiblesse était réapparu sur le visage du garçon, et Koo avait remarqué qu'il s'agissait en fait d'un sourire moqueur. « Qu'est-ce que vous croyez que nous faisons *ici*, en Corée ? »

— Nous luttons contre l'oppression communiste », avait rétorqué Koo. Alors même qu'il prononçait ces mots, il savait que c'étaient ses théories fumeuses à lui, des phrases toutes faites tirées des annonces du gouvernement ou des éditoriaux des journaux, mais il ne pouvait pas s'en empêcher. « Nous venons apporter notre aide à une nation qui est notre partenaire dans le monde libre », avait-il poursuivi.

Le sourire était désormais ouvertement moqueur ; tout du moins était-ce l'impression qu'il donnait à Koo. « Monsieur Davis, vous êtes souvent venu en Corée. Vous pensez *vraiment* que c'est un pays libre ? »

Koo n'y avait pas du tout réfléchi et il avait poursuivi dans cette voie. Il était embarrassé par les banalités qu'il venait d'énoncer et cherchait désespérément un autre mode d'argumentation. « Mon garçon, tout ce que j'ai vu de la Corée, ce sont des bases militaires et des hélicoptères, mais je peux au moins te garantir ceci ; les habitants de la Corée du Sud sont infiniment plus libres, bon sang, que les esclaves du communisme de la Corée du Nord.

— Mais ce n'est pas vrai. » Le sourire du garçon avait disparu une

fois de plus, remplacé par son expression concernée et sincère. « La Corée du Nord est une République Populaire, avait-il affirmé solennellement comme si ces mots étaient magiques. La population se gouverne elle-même. En Corée du Sud, il n'y a qu'un gouvernement fantoche installé par les Américains. C'est l'Amérique qui dirige la Corée du Sud. »

Koo avait secoué la tête et froncé les sourcils en l'entendant s'enfermer. Il était simplement pris dans le débat, à ce moment-là, il n'essayait plus de comprendre ou d'établir un contact avec le garçon mais seulement de souligner leurs différences d'opinions. (Une nouvelle forme d'interaction ; c'était la première fois de sa vie qu'il essayait de formuler ses hypothèses politiques. Tout avait commencé là, en Corée, un quart de siècle auparavant, et personne ne l'avait remarqué.) Quand il avait présenté ses propres convictions, mais en choisissant ses mots comme le ferait quelqu'un qui participe à un débat, en fonction de leur valeur au sein du débat et non de leur utilité pour clarifier ses pensées. « Mon garçon, tu as tout compris à l'envers. Les États-Unis ne sont pas comme ça. Nous ne dirigeons aucun autre pays que le nôtre. Regarde autour de toi. Qui contrôle chacune des nations communistes du monde ? La Russie ! Ils t'ont juste bourré le crâne de conneries, dans le Nord. » Puis, voulant toujours essayer de défendre ce jeune homme malgré son côté détestable, de le sauver si c'était encore possible, il avait ajouté : « Ils t'ont fait crever de faim, non ? Ils t'ont empêché de dormir et après, une fois que tu as été bien épuisé, ils t'ont bourré la tête avec toutes ces imbécillités. »

Mais le garçon souffrait d'une sorte d'équivalent politique de l'ivresse des profondeurs ; il ne voulait pas qu'on le secoure, il voulait se noyer. « Monsieur Davis, avait-il dit de toute sa pâle ferveur, ça ne s'est pas du tout passé comme ça. On est allés en classe, on a appris des choses. On pouvait poser toutes les questions qu'on voulait. Ils nous ont présenté des faits, des données historiques, des choses que nos propres dirigeants ont dites.

— Que nous dirigeons la Corée du Sud ?

— Que les pays occidentaux, l'Europe et l'Amérique, ne survivent que parce qu'ils exploitent les pays coloniaux. »

Koo était de plus en plus irrité. « C'est des conneries monstrueuses. Je vais te l'expliquer une bonne fois pour toutes. L'Amérique est un pays riche, et tu sais pourquoi ? Tous les gamins qui vont à l'école peuvent le dire. Premièrement, nous sommes riches en matières premières, charbon, pétrole, métal, bois, eau et tout ce dont on peut avoir besoin. Deuxièmement, nous sommes un peuple d'une très grande intelligence, bordel. Henry Ford, Thomas Edison... ce sont les Américains qui ont *inventé* l'Amérique. Qu'est-ce qu'ils ont, les

Coréens ? Est-ce qu'ils ont jamais fait quelque chose seuls ? L'Amérique est le premier et l'unique pays au monde qui soit absolument libre, encore plus que l'Angleterre, la France ou n'importe quel autre pays, et tout ce qui nous intéresse, dans le monde, c'est la démocratie et la liberté. Tu crois qu'on a pris part à la Seconde Guerre mondiale pour avoir des *colonies* ? Quelles colonies ? Les Américains sont des *idéalistes*, mon garçon, c'est la seule raison de notre présence ici. Pour un idéal. Pour la liberté.

— Je sais que vous le croyez, monsieur Davis...

— Bien sûr que je le crois, parce que c'est vrai ! *Tous* les Américains le croient, pour la même raison. Mais qu'est-ce que tu as, bon sang ?

— L'agression américaine, reprit le garçon calme et résolu qui ne voulait rien entendre et, à chaque silence, récitait ses propres leçons comme un perroquet, prive le peuple coréen de son droit à l'autodétermination. C'est une réalité historique que les agresseurs capitalistes doivent toujours augmenter la zone d'...

— Bon Dieu ! Écoute-toi parler ! Est-ce que tu sais, au moins, ce que ces mots signifient ?

— Oui, monsieur, je le sais. Je vais vous dire ce qu'ils signifient, tous...

— Tu ne vas rien me dire du tout, dit Koo en se levant. Tu m'en as déjà trop dit. Et maintenant c'est moi qui vais te dire un truc, mon garçon. Tu n'es même plus un être humain. Je ne sais pas ce que tu étais avant qu'ils te capturent mais tout ce que tu es maintenant c'est une sorte de machine stupide, tout juste bonne à marteler des mots qui n'ont aucun sens. » Il était remonté, il se voyait presque comme l'incarnation de l'Amérique face à celle du Communisme en la personne de ce garçon pitoyable, comme James Cagney avait l'habitude de personnifier l'Amérique face à la Gestapo dans les films sur la Seconde Guerre mondiale ; mais c'était trop ridicule, trop mélodramatique pour la situation réelle, et la réaction de Koo à son propre excès avait été la gêne et l'abandon de la rhétorique. « J'espère que tu vas réchapper de tout ça, avait-il ajouté à contrecœur. J'espère que tu vas retrouver la raison.

— Je ne suis pas fou, monsieur Davis. Je sais plus de choses qu'avant, c'est tout.

— Ouais, bon... » Mais Koo avait haussé les épaules et secoué la tête en comprenant que c'était sans espoir. Le sauvetage n'était pas possible, aucun contact humain n'était possible ; il n'y avait rien d'autre à faire que partir. « Bonne chance, lui avait-il dit d'une façon brusque et impersonnelle.

— Merci, monsieur Davis. » Une flamme d'un vert pâle brûlait chez ce garçon, elle le nourrissait et lui permettait d'annoncer avec

solennité : « Mais je n'aurai pas besoin de chance. J'ai la Vérité et l'Histoire pour moi. » Il avait clairement fait entendre les lettres majuscules, un élan de bravoure dans son terne discours.

« Ah ouais ? » Les blagues de Koo étaient rarement acerbes, mais celle-là, oui : « Eh bien, l'une des deux te fait les poches », avait-il conclu, et c'était la chute sur laquelle il était parti. Plus tard, pendant le dîner avec le colonel Boomer, il avait concédé qu'il ne pouvait comprendre un garçon comme ça. « Comment cela peut-il arriver ? » Les officiers assis autour de la table avaient secoué la tête.

Le lendemain matin, alors que se déroulait la routine familière mais épuisante du prochain départ, des au revoir, du vol en hélicoptère et des salutations suivantes, le soldat Bramlett était complètement sorti de la tête de Koo. Il n'a, en fait, plus jamais repensé à lui depuis et se demande ce qui s'est vraiment passé. Est-il allé en prison ? Est-il devenu un peu plus intelligent, s'est-il remis de son lavage de cerveau ? Où est-il, maintenant, le soldat Bramlett qui doit approcher la cinquantaine ? Croit-il encore à ces choses qu'il a dites à Koo il y a si longtemps ?

Koo croit-il toujours à celles qu'il a dites, lui ?

Et existe-t-il un lien entre Bramlett et ce type, Larry, qui parle de manière monotone de ses tribus africaines et de ses Détenteurs du Pouvoir ? Seul, faible, incurable et incompréhensible, Bramlett a-t-il néanmoins entraîné tous les Larry qui se sont opposés à la guerre du Vietnam, ces milliers de protestataires horripilants ?

Il y a une autre pause dans le monologue de Larry, le genre de silence pendant lequel Koo est incapable d'offrir quoi que ce soit de plus encourageant qu'un sourire ou un hochement de tête... des blancs inévitables dans la conversation... mais cette fois, il rompt le silence avec deux mots : « La Corée. »

Et Larry rayonne comme une mère pleine de fierté quand son enfant l'appelle Maman.

« C'est ça ! La Corée est l'exemple *parfait* ! Vous commencez à comprendre, n'est-ce pas ?

— Je crois que oui. Dites-moi, euh... Connaissez-vous quelqu'un qui s'appelle Bramlett ?

— Bramlett ? répète Larry, pris de court.

— Il devrait avoir... Je dirais quarante-cinq ans aujourd'hui, quelque chose comme ça.

— C'est qui ?

— Un garçon que j'ai rencontré en Corée. Un déserteur. » Puis Koo plisse le front en essayant de réfléchir. « C'est comme ça qu'on les appelait à l'époque ? Ils subissaient un lavage de cerveau. Ils passaient à l'ennemi.

— C'étaient des martyrs, Koo, lui dit Larry avec son air sérieux et

pincé. Ils étaient les martyrs de l'Histoire et de la Vérité.

— Seigneur. » Les vieilles phrases chocs ont perdu de leur vitalité. Koo ressent une nervosité soudaine, comme un homme qui marche sans prendre de précautions et se demande trop tard s'il n'y a pas des sables mouvants sous les feuilles mortes. « Peut-être me faites-vous subir un lavage de cerveau, dit-il. Pour m'affaiblir, me rendre malade...

— Koo, ce n'est pas nous qui vous avons rendu malade, objecta Larry d'un ton raisonnable. Et je n'essaie pas de vous mentir. Tout ce dont je vous ai parlé sont des faits, vous pouvez les vérifier vous-même, cherchez, vous verrez...

— Mark, dit Koo.

— Quoi ? fait Larry qui est facilement déconcerté.

— Je veux voir Mark, je vais parler à Mark.

— Vous voulez dire... vous voulez dire *Mark* ?

— Il me fait le coup de répéter ce que je dis maintenant, murmure Koo. Je vais parler à Mark, répète-t-il en soulignant ses mots, à personne d'autre. Ni à vous, ni à personne, seulement à Mark. Le roi des monstres lui-même.

— Koo, je ne comprends pas. Pourquoi diable voudriez... »

Mais Koo a tourné la tête, il a crispé la mâchoire et fixe avec entêtement le mur opposé. Il a dit qu'il ne parlerait à personne d'autre que Mark et il ne parlera à personne d'autre que Mark. Point final.

Le silence se prolonge entre eux, Koo est déterminé, Larry abasourdi, jusqu'à ce qu'il finisse par tenter : « Koo, Mark n'est pas... Mark n'est pas quelqu'un de *sympathique*. »

Sans rire. Mais Koo reste silencieux, immobile.

« En plus, commence Larry avant de s'arrêter, puis de reprendre : En plus, il n'est pas... enfin, il n'est pas très doué pour la dialectique. Je veux dire, si vous avez des questions, il est plus probable que je puisse y répondre. Au moins je pourrais essayer. Mark est plus... pragmatique. »

Néanmoins, si tout cela a le moindre sens, Koo est convaincu que c'est Mark qui détient les réponses. Il est clair que Larry ne sait même pas quelles sont les questions. Koo ne reviendra pas sur sa décision.

Et Larry finit par céder, il se lève avec un haussement d'épaules résigné. « Mais si c'est ce que vous voulez... je ne pense pas qu'il vous sera très utile, c'est tout, mais d'accord. Et je vais vous dire, Koo, je vais conclure un marché avec vous. »

Koo tourne la tête, il regarde Larry et son visage de gars agréable, il attend.

« Vous parlez à Mark. *Après*, vous me reparlez à moi. Mais au lieu que ce soit moi qui vous dise des choses, vous me poserez vos questions et je ferai de mon mieux pour y répondre. D'accord ?

— Bien sûr », dit Koo. Parce que ça n'a pas d'importance, ce qui se passera après, s'il peut parler à Mark d'abord.

« Je vais le chercher. » Mais Larry, préoccupé, hésite encore et dit : « C'était quoi, le nom du type dont vous m'avez parlé ?

— Bramlett.

— Et c'était un déserteur de la guerre de Corée.

— C'est ça.

— Bramlett. Qu'est-ce qui vous a fait penser à lui ? »

Koo s'efforce de trouver une position plus confortable dans le lit. Ses bras et ses jambes lui font l'effet d'une pâte à pain trop épaisse. « Il était malade aussi », dit-il.

Il y avait des années que Peter n'avait pas dormi huit heures de suite. Les tensions de sa nouvelle vie ne lui permettaient jamais de se reposer plus de trois ou quatre heures, si bien qu'il devait compléter sa nuit de sommeil par un ou deux assoupissements pendant la journée : de courtes siestes peu confortables durant lesquelles il demeurerait presque à la limite de l'état conscient, conservait la notion du monde qui l'entourait et restait entièrement habillé à l'exception de ses chaussures.

Au premier bruit qui était venu du salon, il avait donc rejeté la couverture pour bondir du lit, rapidement enfilé ses chaussures puis s'était dépêché de parcourir le couloir pour trouver Larry étalé sur le sol, avec Mark qui le menaçait, les poings serrés, et Joyce qui arrivait de la terrasse en courant et en criant. Larry criait aussi, d'une voix éraillée, les deux mains plaquées sur le côté du cou. Quand Peter entra dans la pièce. Mark expédia un coup de pied délibéré dans le ventre de Larry qui se plia en deux et dont les cris devinrent des borborygmes de douleur.

Mais Mark n'en avait pas terminé. Il se préparait à saisir la tête de Larry pour apparemment le traîner par les cheveux quand Joyce le retint par le bras en hurlant, *non, non, non !* Sans réfléchir, Peter traversa la pièce et gifla violemment Mark.

Comme s'il se sentait insulté. Mark le dévisagea par-dessus la tête de Joyce qu'elle agitait en tous sens. « Ne refais pas ça », prévint-il.

Peter lui adressa un regard furieux en essayant de se reprendre : « Ça y est, tu es calmé ? »

— Je suis calme depuis le début, répondit Mark, qui baissa les yeux sur Joyce, toujours agrippée à lui telle une danseuse de marathon épuisée. Lâche-moi, Joyce. »

Mais visiblement elle ne pouvait pas. Elle avait l'air trop terrifié pour réfléchir ; elle ne pouvait que s'accrocher, haletante, et le dévisager.

Mark se tourna à nouveau vers Peter. « Débarrasse-moi d'elle. »

Déstabilisé, prudent, Peter le surveillait comme s'il était un chien dangereux dont la chaîne s'était détachée. Il tendit doucement le bras, tira sur le coude de Joyce tout en continuant de garder les yeux rivés sur Mark. « Ça va, Joyce. Ça va. »

Elle relâcha enfin sa prise et recula sans jamais cesser de scruter Mark, qui avait fait un pas en arrière et les fixait, l'air outragé. Larry

était assis sur le sol, courbé en avant, les deux bras appuyés sur son estomac, et sa gorge sifflait à chaque respiration. « Je ne me laisserai pas emmerder par ce crétin pleurnichard », déclara Mark en le montrant du doigt.

Larry essayait de parler malgré les sifflements mais il n'y parvenait pas. Même dans la douleur, et pris de panique, prostré sur le sol, incapable de respirer, il continuait d'agiter sa langue. Incorrigible.

« Bon Dieu, Mark, qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Peter.

— Je n'adhère pas aux plans de Larry. » Puis, avec défi, il ajouta ; « Et je ne suis pas sûr d'adhérer aux tiens.

— Du calme. On forme toujours un groupe. »

Mark afficha un rictus méprisant, mais il se contenta de répondre : « Arrange-toi pour qu'ils ne s'approchent pas de moi, Peter. Tout ce dont j'ai besoin, c'est qu'on me laisse seul. » Puis il tourna les talons, traversa le salon de quelques pas vifs et nerveux avant de sortir de la maison en claquant la porte.

Joyce s'était laissé tomber à genoux à côté de Larry, elle murmurait, lui parlait gentiment, lui touchait les cheveux, l'épaule et les bras. Peter, épuisé, les nerfs à fleur de peau, s'assit au bord du fauteuil le plus proche, les coudes sur les genoux, pour se pencher vers Larry en essayant de masquer agacement et incertitude derrière une expression inquiète. « Qu'est-ce qui s'est passé, bon Dieu ? »

Larry secoua la tête. Joyce n'arrêtait pas de lui toucher le visage en chuchotant.

« Joyce, fiche-lui la paix, dit sèchement Peter. Larry, dis-moi ce qui s'est passé.

— Mark est un *monstre* ! lança Joyce avec indignation en fusillant Peter du regard.

— Non, absolument pas. C'est un être humain très perturbé et impulsif, et j'aimerais que Larry me dise ce qui l'a mis dans cet état.

— Je ne sais pas, répondit Larry d'une voix éraillée. Il est toujours si... j'ai seulement... » Il secoua la tête.

« D'accord, reprends depuis le début. Que s'est-il passé ? »

Larry appuya son front sur la paume de sa main. De loin en loin, son corps était parcouru d'un frisson, mais il se calmait progressivement. « Je discutais avec Koo. À un moment, Koo m'a dit qu'il voulait parler avec Mark. J'ai objecté...

— Attends une minute. Koo Davis a *demandé* à voir Mark ?

— Ça m'a surpris aussi, dit Larry en levant les yeux vers Peter. Mais il a insisté. On a conclu un marché ; d'abord il discutait avec Mark, et après à nouveau avec moi. Je commençais à l'intéresser, Peter. Il a abordé de lui-même le sujet de la Corée, il en arrive à comprendre comment les pièces s'assemblent. »

Peter était sceptique, mais il dit : « D'accord. Tu es donc venu

trouver Mark.

— Je lui ai dit ce que Koo voulait. » L'irritation perçait dans sa voix. « Il a refusé, il a tout simplement refusé. Pas d'explication, rien. Et d'un seul coup, il s'est mis à me frapper.

— C'est un animal », reprit Joyce. Elle s'était assise sur le canapé et déchiquetait nerveusement des mouchoirs humides.

Peter secoua la tête. « Larry, il a dû se passer autre chose.

— Mais non, rien de plus. Je lui ai demandé, il a refusé, il a commencé à me frapper.

— Combien de fois tu lui as demandé ?

— Deux ou trois », répondit Larry qui gardait visiblement par-devers lui certaines informations qui risquaient de compliquer son récit.

Mais Peter insistait : « Qu'est-ce qu'il a dit la première fois que tu lui as demandé ?

— Il a dit non ! Il n'a jamais rien dit d'autre que non, et après il s'est mis à cogner.

— Il y a autre chose derrière tout ça, dit Peter en secouant la tête. Un truc que je ne comprends pas.

— Oh, vraiment ? Eh bien je serais content que tu me dises ce que c'est. » Larry se releva difficilement et repoussa Joyce qui s'évertuait à l'aider. « Ce que tu ne saisis pas, Peter, c'est que Mark est en train de s'emparer des rênes !

— Oh, nous y voilà, dit Peter avec un petit sourire sardonique, ne te laisse pas emporter, Larry. Mark n'est pas vraiment ce qu'on appelle un meneur.

— C'est vrai, si c'est lui qui commande, tout va exploser. Et c'est ce qui est en train de se passer, il prend le contrôle. Uniquement parce que toi, tu ne veux rien faire pour l'en empêcher. Comme pour cette histoire avec les médicaments de Davis.

— Arrête tout de suite », ordonna Peter, sur la défensive. Il se mettait à son tour en colère et pointait l'index sur Larry. « Il se trouve qu'il avait raison sur ce coup-là. Ils avaient besoin d'une leçon. Et ils se sont excusés abondamment, exactement comme il l'avait prédit.

— Et quand vous avez demandé que Wiskiel soit réintégré à la tête des opérations ?

— Mark avait raison aussi. Tu ne t'y es pas opposé. Larry, parfois tu as raison et je t'écoute. Et parfois Mark a raison, que tu le croies ou non.

— Cette fois-ci, c'est moi qui ai raison. Tu ne contrôles plus rien, Mark est en train de combler le vide et c'est désastreux. Tu as toujours été très efficace, Peter, mais avant, on a toujours agi rapidement avant de décrocher. Aucun de nous ne convient pour ce type d'opération à long terme. »

Les joues de Peter le brûlaient et l'élançaient. « Tout fonctionne parfaitement, assura-t-il, les seuls problèmes sont entre nous. L'opération se déroule bien.

— Des problèmes entre nous ? Peter, c'est ce qui nous tuera. Tu dois assumer le commandement, il faut que ce soit toi. Tu dois absolument diriger les choses.

— D'accord, dit Peter d'un ton froid et irrité. Dans ce cas, je vais te donner un ordre direct. Ne t'approche pas de Mark.

— Et lui ? Mark ? Tu vas lui dire quoi ?

— Ça ne te regarde pas. Je m'en occupe, de lui.

— Mais tu ne vas rien faire. »

Peter s'apprêtait à répondre quelque chose d'encore plus méchant quand Joyce s'écria soudain : « Oh, mon Dieu. » En se retournant, il vit Liz, debout à côté de la piscine, qui marchait lentement en décrivant des cercles et tendait les mains devant elle comme s'il y avait un mur invisible. Joyce se hâta de sortir et Peter la regarda prendre Liz par le bras et la ramener à la chaise longue jaune.

« On est en train de craquer, Peter, dit Larry d'une voix basse. On est *tous* des maillons faibles.

— On tiendra ensemble », affirma Peter avec une telle conviction que ça sonnait vrai. Puis, incapable de supporter davantage de contestations, il se détourna, hésita, douta une seconde de l'endroit où il voulait aller, puis traversa la pièce et sortit par la porte principale sur les traces de Mark.

Mark n'était plus là ; l'Impala non plus. Pas bon, ça. Il était trop imprévisible. Peut-être était-il juste parti faire un tour en voiture le temps de se calmer, mais il pouvait aussi déclencher une bagarre dans un bar et s'attirer des ennuis, ou même être parti définitivement après avoir à nouveau décidé de rompre avec le groupe. Il avait disparu à plusieurs reprises au fil des ans, et à chaque fois il était revenu quelques jours plus tard ou avait appelé d'un lieu lointain ; c'étaient toujours des moments délicats, mais cette fois, ça pouvait tourner au désastre. Pour couronner le tout, il s'était éclipsé avec leur seul moyen de transport puisque la camionnette avait été abandonnée la nuit précédente dans le parking longue durée de l'aéroport de Burbank.

L'hostilité grandissante de Peter envers le groupe devenait difficile à cacher. Il les connaissait tous depuis longtemps, depuis trop longtemps et trop bien. Ils étaient les seuls soldats à sa disposition désormais, ici dans cette Valley Forge[15] de la Nouvelle Révolution, mais après cette opération, il ne les reverrait jamais. Seule l'opération était nécessaire, sa participation à la libération des dix, afin de laisser sa marque. Il savait qu'il était le seul du groupe à penser en termes d'Histoire. Aucun des autres ne pouvait se projeter plus loin que les résultats immédiats de l'action, mais au moins ils étaient prêts à le

suivre là où eux-mêmes ne distinguaient pas le chemin. Est-ce qu'ils savaient *pourquoi* il était si vital de sauver les dix ? Non, et même s'il décidait de gâcher sa salive à leur expliquer, ils ne comprendraient pas. Mais ses capacités à lui étaient reconnues par tous et ils suivaient ses ordres, ce qui les rendait à la fois indispensables et insupportables. Je dois rapidement trouver des gens qui soient mes égaux, pensa-t-il, sinon je vais perdre mes moyens.

Tout devenait trop pesant. Il ne voulait pas l'admettre à haute voix, mais dans une certaine mesure Larry avait raison ; la pression devenait trop forte. C'est pour ça que l'ultimatum devait être respecté, qu'ils ne devaient pas laisser traîner les choses plus longtemps. À six heures de l'après-midi ; dans quatre heures. Il fallait qu'il y ait une réponse avant, point final.

Et si la réponse était non ?

« On le tuera, murmura Peter. Et on recommencera. » Et la prochaine fois, si Davis était mort, le camp adverse les prendrait davantage au sérieux.

Oh, bon Dieu, ce que ses joues lui faisaient mal ! Qu'est-ce qu'il aimerait pouvoir arrêter de les mordre, mordre, mordre. Parfois, il mettait un doigt replié dans sa bouche et c'était le doigt qu'il mordait, mais comme ses lèvres étaient écartées, l'air pouvait entrer en contact avec ses blessures, ce qui le brûlait et l'élançait. Tout en se frottant les joues des deux mains, et en gémissant dans les profondeurs de sa gorge à cause de la douleur, il se tenait dehors, juste devant la porte d'entrée, et essayait de réfléchir à ce qu'il allait faire.

Sûrement pas rentrer dans la maison ; il ne pourrait supporter une autre scène de Larry, pas maintenant. Et Dieu seul savait ce qui était en train de se passer avec Liz. Non, pas dans la maison.

Devant lui, le versant de la colline était raide, envahi de lierre vert foncé. Un chemin de brique rouge serpentait vers les hauteurs au milieu du lierre, grimpait à l'oblique sur le flanc de la colline avec, ici et là, de petites marches en brique. En haut, il le savait, se trouvait un jardin non entretenu où des vestiges d'asperges et de fraises luttaient au milieu des mauvaises herbes qui les étouffaient. Un propriétaire précédent avait planté ce jardin dont personne ne s'occupait depuis au moins trois ans. N'ayant pas d'autre destination possible, il chemina lentement sur la pente, la mâchoire crispée.

En haut, le sol s'aplanissait un peu et le sentier de brique s'élargissait en une sorte de petit patio où un banc de pierre faisait face au panorama sur la Valley, au-dessus du toit de la maison. À l'une des extrémités du patio se trouvait une petite cabane à outils décrépite, en contreplaqué, d'à peine un mètre vingt de haut. Le jardin s'étendait derrière le patio sur toute la largeur de la propriété et, au-delà, juste avant que le terrain reparte en pente raide, il y avait la

barrière marquant la limite de la propriété et sa petite porte, qui donnait sur une allée goudronnée, une voie partagée par plusieurs voisins qui habitaient plus haut. Une fois sur la zone plane, Peter regarda l'entremêlement des plantes sans s'y intéresser vraiment, puis il s'arrêta pour contempler la Valley en essayant de ne pas penser, de ne pas mastiquer.

Au bout de quelques minutes, il soupira et décida d'aller s'asseoir sur le banc de pierre. Ce fut alors qu'il vit les jambes, couvertes d'un pantalon, qui dépassaient de derrière la cabane à outils. Il poussa un cri, par réflexe, comme si on l'avait frappé à la gorge, et sentit son cœur palpiter très fort dans sa poitrine. Une terreur glacée le submergea. Il resta figé sur place, le souffle coupé, les yeux rivés sur ces jambes. Qui ? Pour l'amour du Ciel, *qui* ?

Mais la personne assise là-bas, les jambes allongées, se pencha pour laisser apparaître un visage simiesque et moqueur, et Peter s'exclama : « Oh ! Oh, c'est *toi* ! Bordel de merde ! Espèce de salaud, tu m'as foutu une de ces frousses !

— Eh bien dis donc, Peter, fit le visage rusé. Quel effet j'ai sur toi !

— Bon Dieu. » Peter était sûr qu'il allait tomber, il se sentait pris de vertige. Il s'agrippa au banc de pierre, s'affaissa dessus et resta assis à haleter. « Oh, Ginger. Pour l'amour de Dieu, Ginger, ne refais jamais ça. »

Ginger Merville, qui riait et s'amusait énormément, se leva et vint s'asseoir à côté de lui. « Si tu avais vu ta tête...

— Qu'est-ce que... Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu devrais être à Paris.

— Je suis revenu, dit Ginger en haussant les épaules, encore très fier de lui. On part à Tokyo, en fait, mais je me suis dit que ça serait marrant de venir faire un petit tour pour voir comment la vieille plantation se débrouille sans moi.

— Mais où est Flavia ?

— Toujours à Paris. Elle a un vol direct. *Over the po-o-o-ole.* [16] » Il fit passer un bras au-dessus de sa tête en agitant l'extrémité de ses doigts calleux.

Peter reprenait son souffle, il se calmait. « Tu es cinglé ou quoi, Ginger ? Tu veux être impliqué ? L'idée, c'était que tu étais à Paris, qu'on pénétrait dans ta maison par effraction et que tu n'en savais rien.

— Eh bien, je n'en sais rien du tout. Je loge dans une maison en bord de mer, à Malibu. Tu sais : chez Kenny. Il l'a toujours, après toutes ces années. » Ginger sourit alors d'un air compatissant et appliqua une petite tape d'encouragement sur le genou de Peter. « Ne t'inquiète pas, mon cher, j'ai expliqué ça à absolument *tout le monde*. Comme ma maison est à louer et que je ne suis là que pour deux ou

trois jours, je ne veux pas l'ouvrir et tout mettre en désordre. D'où la maison en bord de mer.

— Ginger, tu es fou. » Mais puisque, de fait, c'était la vérité, il ajouta gauchement : « Tu mets ta carrière en danger. Et pourquoi ? Ça ne sert à rien, que tu viennes ici. »

Ginger s'approcha davantage avec un sourire satisfait, comme s'il était sur le point de confier un secret inavouable. « Je veux le voir, murmura-t-il.

— Le voir ! » Peter le dévisagea, choqué ; pour un secret inavouable, c'en était bien un.

« Par la fenêtre. Je me glisserai dans la piscine...

— Non ! Pour l'amour de Dieu, Ginger ! » La répugnance se lisait sur son visage. « Si tu veux le voir, regarde la télévision, ils passent tous ses films.

— Je sais. Exactement comme s'il était mort. Mais je veux le voir, Peter, dans ma petite cachette.

— Et lui, il te verra.

— J'attendrai que la nuit soit tombée.

— Tout sera terminé d'ici là, assura Peter. L'ultimatum expire à six heures. »

Le sourire de Ginger se teinta de moquerie et de pitié. « Oh arrête. Tu le sais, toi, qu'ils ne pourront pas être prêts à temps. Vingt-quatre heures ? Tu veux rire ? »

Vingt-quatre heures. C'était vrai, ils n'avaient capturé Davis que l'après-midi de la veille. Les émotions ont leur propre temporalité et Peter avait l'impression que Davis, Mark, Larry, Liz, Joyce et lui étaient emprisonnés ensemble depuis des mois. « Il faut en terminer, dit-il avec obstination.

— Mais pas avant six heures, pas aujourd'hui.

— On le tuera », affirma Peter avec un regard noir, comme si Ginger était dans l'autre camp et qu'ils étaient en pleine négociation.

Le visage simiesque de Ginger finit par oublier de sourire. « Peter, dit-il avec inquiétude. Peter, ne perds pas ton sang-froid. Tuer Koo Davis n'est pas le but de cette opération.

— Je le sais. Tu n'as pas besoin de me le rappeler.

— Mais j'ai affreusement peur que si. Pardonne-moi si je me comporte comme une institutrice, dit-il en serrant le genou de Peter, mais tu t'en souviens, du but de l'opération, hein ?

— Ginger, arrête.

— J'ai juste affreusement peur que tu te sois laissé entraîner par l'aspect dramatique de tout ça. Ne deviens pas un Dillinger manqué, mon cher.

— Ça ne risque pas », affirma Peter, morose. Il n'aimait pas qu'on lui fasse la leçon, particulièrement quand cela venait d'un individu

aussi superficiel que Ginger.

« Rassure-moi, Peter. Rappelle-moi le but de l'opération. »

Peter appuya la base de ses mains contre ses joues en plissant les yeux à cause de la douleur. « Pas maintenant, Ginger.

— Je vais te le dire, moi. Aujourd'hui, de manière très très approximative, il existe une analogie entre l'Amérique et la Russie des années 1905 à 1917 ; celles qui séparent la révolution qui a échoué de la révolution qui a réussi. La révolution des années 1960 a échoué, ses organisateurs se sont dispersés, ses militants se sont effacés pour mener une vie normale, et la société n'est plus menacée. Pour le moment.

— D'accord.

— Ta tâche, pendant cette période, insista Ginger, consiste à te préserver et à te préparer pour le prochain round, le round victorieux. Et moi, je te soutiens pour que tu deviennes l'un des nouveaux chefs.

— Oui.

— Tu n'es peut-être pas le Lénine de la Nouvelle Révolution Américaine, mais tu seras un de ceux qui l'accompagneront dans le train plombé[17].

— Oui. » Peter avait abaissé ses mains et s'était un peu redressé. S'entendre réciter ses propres idées avec grand sérieux lui rappelait que cette conversation n'était pas gratuite.

« Des bons points, reprit Ginger avec son sourire espiègle. Des bons points aux yeux des révolutionnaires restants. C'est ça, le but de cette opération. Tu seras l'homme qui en aura libéré autant de prison.

— C'est vrai. C'est tout ce qu'on a à faire, là, maintenir l'élan et la mobilisation dans la mesure du possible.

— Koo Davis n'est pas essentiel, Peter. C'est un outil, une petite cale qu'on utilise pour garder certaines portes ouvertes. Sa mort n'apporterait rien à personne.

— On ne peut pas perdre notre crédibilité, dit Peter en pensant à Mark.

— Mais vous pouvez négocier. Vous pouvez faire preuve de souplesse.

— Dans une certaine mesure.

— Vingt-quatre heures, ce n'est pas assez. Tu le sais très bien. »

Peter le savait. Mais il savait également que le groupe, dans la maison, s'effritait. Ils étaient déstabilisés, ils perdaient pied. Pourtant c'était trop tôt, ils ne pouvaient pas encore s'effondrer ; il devait les garder unis un peu encore, d'une manière ou d'une autre. Une fois l'opération terminée, quand lui-même aurait quitté le pays... il se voyait à l'aéroport d'Alger, tout sourire, en train de serrer la main aux hommes et aux femmes qu'il avait sauvés... une fois cette tâche achevée, les autres pourraient se détruire comme bon leur semblerait ;

ils n'auraient plus d'importance. Joyce, par exemple, se rendrait sans doute aux autorités, une chose qu'elle voulait faire depuis longtemps. Pour Liz, cela finirait vraisemblablement par un suicide, par un meurtre violent pour Mark. Larry serait probablement arrêté par la police en essayant de voler aux riches pour donner aux pauvres. Cette idée l'amusa et le fit sourire.

« Quelque chose de drôle ? demanda Ginger.

— Une idée fugace. »

Ginger haussa les épaules et s'adossa à nouveau au banc de pierre pour observer Peter d'un air pensif. « J'ai bien une petite question à te poser.

— Oui ?

— Cette liste de personnes, les dix que tu veux faire libérer. Il y a des noms très étranges, mon cher.

— Je voulais un éventail large, expliqua Peter. Pas simplement tel ou tel autre groupe, mais une fourchette aussi large que possible.

— On dirait des noms tirés au hasard.

— Ils le sont presque. Le fait est qu'il ne reste plus tellement de prisonniers politiques dans ce pays. On avait besoin d'un nombre suffisamment élevé pour que ça vaille le coup, et je voulais qu'ils représentent la vaste palette de la résistance et de la rébellion.

— Eh bien, essaie de ne pas tourner le dos à certains de ces gens-là.

— Je ferai attention, promit Peter. Et toi, fais attention à toi, Ginger. Restes-y, dans la maison de Malibu.

— Une partie du temps, dit Ginger avant de se pencher à nouveau avec son sourire satisfait et suffisant. Mais si tu entends un tout petit *plouf* dans la piscine cette nuit, mon cher, ce ne seront pas des dauphins.

— Ginger, ne fais pas ça.

— Je m'en vais, mon chéri, dit Ginger en se levant et en lui tapotant la joue. (Peter grimaça en essayant de ne pas laisser paraître sa douleur.) Ne t'inquiète pas pour ton petit Ginger.

— Bien sûr que si, je m'inquiète, répondit Peter en se levant à son tour. Tu ne servirais pas à grand-chose si tu devais passer dans la clandestinité. »

Ginger gloussa comme si cette idée lui plaisait. « En cavale ? demanda-t-il. Avec ma célèbre Fender ? » Et il prit la pause exagérée du macho qui gratte une guitare imaginaire.

« Ça ne te plairait pas. Ginger, le prévint Peter. Tu apprécies trop la première classe.

— Oh, mais mon cœur est avec le Mouvement, déclara Ginger de façon théâtrale. C'est quoi, vivre dangereusement ? Je vais te le dire, mon cher. Vivre dangereusement, c'est aller dans deux directions

contradictoires à la fois. Comme la vie adultère, comme faire sortir sa maîtresse par la porte de derrière pendant que les gosses rentrent de l'école par celle de devant. Toi, tu ne vis pas dans le mensonge, mon cher, tu as une vie simple et unidimensionnelle. » Ginger adopta une nouvelle posture outrancière : « Le Révolutionnaire ! Quand tu te lèves le matin, tu sais précisément qui tu es, et tu n'en dévies pas de toute la journée. Moi, mon cher, je ne sais jamais qui je suis. C'est une telle fête que d'être moi !

— Ne la gâche pas, Ginger. Ne prends pas trop de risques. »

Ginger rit et fit claquer ses mains l'une contre l'autre, puis il lui adressa un clin d'œil et dit, dans un demi-chuchotement conspirateur, « *Splitch, splotch*, j'allais dans la flotte [18].

— Ginger, ne fais pas ça.

— Bye bye. » Il agita tous ses doigts pour saluer Peter, puis s'éloigna en dansant en direction de la porte d'en haut, comme un personnage du *Magicien d'Oz*. Peter le regardait avec inquiétude et frustration, incapable d'empêcher cette prise de risques inutiles. Il n'y avait pas moyen d'y échapper ; lorsque Ginger eut fini de disparaître, Peter fit demi-tour et reprit le chemin en brique qui menait à la maison.

Au moment où il s'en approchait, il vit une camionnette bleu pâle qui redescendait de la colline. Joyce était à côté du garage, elle venait visiblement de raccompagner quelqu'un. Peter fronça les sourcils en achevant son trajet tandis que Joyce repartait vers la maison. Ils se retrouvèrent à la porte d'entrée. « Joyce ! »

Elle le regarda, les traits fatigués. « Je dois retourner auprès de Liz. Elle n'a toujours pas touché terre.

— C'était quoi, cette camionnette ?

— La compagnie du gaz. Un gars qui cherchait une fuite.

— Ah ? Il l'a trouvée ?

— Non, il a dit que ça devait venir de plus haut sur la colline. » Peter se tourna vers l'allée d'accès tandis qu'un frisson courait le long de sa colonne vertébrale.

« Il a dit ça, hein ? »

Koo se réveille. Au début, il ne comprend ni où il se trouve ni ce qui ce passe, mais quand ses yeux se posent sur la large fenêtre, avec toute cette eau derrière, la mémoire lui revient, effrayante et déprimante. « Alors c'est comme ça. Baltimore », murmure-t-il, mais il n'a pas le cœur à plaisanter. Il change de position sur le canapé, puis d'autres détails lui reviennent : il attendait Mark, redoutant la confrontation autant qu'il l'appelait de ses vœux, et pendant un moment de flottement, si incroyable que cela paraisse, il s'est assoupi.

Quelle heure est-il ? Sa montre n'est pas à son poignet, elle est... Où est-elle, bordel ? La peur et la dépression le rendent désagréable à son propre égard.

La montre est sur la table basse la plus proche de sa tête, elle affiche un peu plus de trois heures et demie. Il a dormi presque une heure ; où est Mark ?

Il se redresse et se rend compte avec étonnement à quel point il se sent plus fort. Cela fait maintenant six heures qu'il a recommencé à prendre ses pilules et, même s'il est toujours faible et nerveux, il est quand même en bien meilleure forme que lorsqu'il s'est endormi.

En fait, il est en tellement bonne forme qu'il a désormais la faculté de remarquer qu'il pue. Toute cette transpiration qui colle encore à son corps, sous ses habits dégoûtants. Il a aussi le visage couvert de poils de barbe grisonnants car il ne s'est pas rasé depuis deux jours. « Je me prends pour les chaussettes de King Kong », dit-il avant de se lever.

Oups ; trop vite. Il oscille brièvement sous les effets du vertige et se rassoit précipitamment. Il n'est pas si en forme que ça, pas encore. Lors de l'essai suivant, il prend plus de précautions dans ses mouvements et marque une pause pour récupérer après s'être mis debout. « Tu sais, fiston, dit-il en imitant avec exagération la voix cassée d'un vieil homme, je suis peut-être stupide, mais c'est pas moi qui suis perdu. » Puis, reprenant sa voix normale, il ajoute : « Oh, si, c'est bien moi », et la dépression gagne en intensité.

La salle de bains est petite mais il y a une cabine de douche. Il se frotte rapidement puis revêt un peignoir bleu clair en coton bouclé qui était accroché derrière la porte. Dans un meuble de rangement, à côté du lavabo, il trouve un rasoir électrique Norelco et une bouteille à moitié pleine de Lectric Shave. Il a un peu froid, alors il ferme la porte de la salle de bains pendant qu'il se rase.

Ces gestes ordinaires font beaucoup pour lui redonner le moral. La raison qui l'a poussé à devenir amuseur, c'est avant tout qu'il a une vision de la vie naturellement enjouée. Il est si faible qu'en se rasant il doit s'appuyer de presque tout son poids sur le bord du lavabo, et ses mains présentent un tremblement qu'il n'a jamais eu à ce jour, c'est vrai, mais bon Dieu, il est toujours en vie, il est lavé, et son état de santé s'améliore de seconde en seconde.

Il finit de se raser et observe son visage propre dans le miroir (sans s'arrêter à ses yeux rouges et à la peau grisée de ses cernes) en disant : « C'est bon, petit gars, on a déjà bossé dans des toilettes pires que celles-là. On peut les *étronner* avec le sourire. » Puis, en s'aidant des murs, il sort doucement pour regagner la pièce principale où il trouve la méchante blonde assise dans le fauteuil pivotant à côté de la fenêtre. Elle porte des lunettes de soleil aux verres foncés, un dashiki jaune, et fait virevolter le fauteuil d'un côté et de l'autre dans de brefs élans de mauvaise humeur. « Merde », dit-il. Puis il titube pour aller s'effondrer sur le canapé-lit où il reste assis, pantelant, pour reprendre son souffle (cet effort l'a épuisé) pendant qu'il la surveille du coin de l'œil avec méfiance.

Liz (il se souvient que quelqu'un a parlé d'elle en prononçant ce nom) le scrute pendant un long moment en silence, cachée derrière ses lunettes de soleil impénétrables, avant de dire, avec un mépris outrancier : « Les vieillards sont répugnants. »

Koo est prudent, mais il n'est pas venu pour se laisser insulter. « Vous êtes plus jolie quand vous avez vos vêtements sur vous », dit-il.

L'expression méprisante de la femme est imparfaite, bizarrement, comme une imitation ratée de l'original ; ce qui, pour Koo, correspond au talent d'actrice de la petite amie du producteur. « Vous ne savez pas comment vous comporter avec une femme qui n'est pas un objet sexuel, hein ? demande-t-elle.

— On vous a enlevé les ovaires ? C'est très bien. »

Montrerait-elle des signes de surprise ? Quelque chose se passe sur les parties du visage qu'il peut distinguer ; sa bouche se tord de façon inhabituelle, son front se plisse, sa tête dodeline en de petits mouvements incongrus et dépourvus de rythme. Puis elle parle, avec une précision exagérée d'abord, comme les ordinateurs dans les films, mais après les mots deviennent de plus en plus rapides et se télescopent : « Je n'ai pas fui fui fui-fui-fui-fui-fui-fufufufufufufu... » et elle finit par tourner la tête et par grommeler et marmonner en direction de son épaule avant de sombrer dans le silence.

Seigneur, pense Koo, *elle est camée jusqu'aux yeux*. Il la regarde avec méfiance pour voir ce qu'elle va faire ensuite.

Parler. Le visage toujours à moitié détourné, l'expression toujours

impossible à déchiffrer derrière ces lunettes de soleil rondes aux verres presque noirs, mais la voix est plus neutre, plus naturelle... plus humaine, en fait... que Koo ne l'a jamais entendue auparavant, et elle commence à parler.

« Dans l'explosion, le bras de Paul a été arraché. Il utilisait... (un geste de la main, d'incompréhension pour moitié et pour moitié d'agacement)... de la paraffine, quelque chose... (la main retombe sans vie sur sa cuisse)... Il est resté collé contre moi. Son bras, il adhéraît à mon dos, je ne pouvais pas l'enlever. Il brûlait. Sa main... » Elle frissonne, a un mouvement de recul et remue les épaules comme quelqu'un qui aurait reculé nu dans une toile d'araignée, mais la voix reste neutre, calme, distante : « Je sens ses doigts par moments, écartés entre mes omoplates. »

Koo grimace, mais elle n'a pas l'air de le regarder ou de se préoccuper particulièrement de sa réaction. Elle tient sa main gauche loin de son corps, les doigts écartés comme ces autres doigts avaient dû l'être contre son dos, mais elle ne la regarde pas davantage et n'a pas l'air consciente de son geste. « Je ne pouvais pas le décoller, dit-elle, et son récit se fait de plus en plus haché. Je brûlais, tous mes habits ont brûlé... mes cheveux en feu, tout était en feu... Frances m'a attrapé par le visage, elle me tenait le menton et me guidait... elle connaissait la maison, comment sortir... et le bras collé contre mon dos brûlait. »

Elle s'arrête et Koo la regarde en silence. Beaucoup de questions lui viennent à l'esprit... quelle explosion, où, qui était Paul, comment s'est-elle enfuie... mais elle a un comportement trop insensé, il a peur de la bousculer avec des mots. Il reste donc assis à la regarder pendant que le silence s'éternise. La main tendue revient progressivement se poser le long du flanc, les longs doigts osseux perdent leur rigidité. La tête tressaille ou sursaute de temps en temps, cela lui fait penser à un chien au sommeil agité par des rêves de chasse et, au moment où il se demande s'il ne devrait pas dire quelque chose, enfin, elle reprend brusquement :

« La cuisine, le mur était... ils avaient tout enlevé, le plâtre et la peinture... il ne restait que les briques, juste ce mur... c'était censé être joli, la brique... Frances m'a fait traverser la cuisine, mais mon dos... le bras... j'ai frotté mon dos contre la brique... même la brique était chaude, tout... c'était le seul moyen, le bras... je l'ai frotté contre la brique pour qu'il tombe.

— Seigneur », murmure Koo sans la quitter du regard.

Elle ne semble pas s'en rendre compte. Après une pause infime, elle continue : « Frances m'attendait... j'ai frotté, frotté, tout brûlait et le plafond s'est effondré sur elle... sous le bois, elle gisait par terre... je l'ai sortie de là et on s'est enfuies. »

Elle remplit ses poumons d'air et hoche la tête, de satisfaction, presque, comme si elle approuvait son propre récit, et sa phrase suivante est plus cohérente, prononcée sur un ton et un phrasé plus normal : « Grace habitait au coin de la rue, on y est allées et elle nous a donné des habits, et après on s'est enfuies.

— Qu'est-il arrivé à Frances ? » La question a jailli toute seule.

Un vague geste de la main. « Elle est morte, à cause du plafond. On est tous morts.

— Quand est-ce arrivé ?

— Hier.

— Ah », dit Koo, et il sait qu'il vaut mieux ne plus rien demander. Peut-être cette fille est-elle droguée comme il l'a pensé au départ, et peut-être est-elle simplement folle, mais il est très clair qu'il y a un événement central de sa vie, dans son esprit... une explosion, un incendie, un bras en feu collé contre son dos... entouré de plusieurs strates d'éléments très inquiétants. Cette personne ne devrait pas déambuler sans surveillance.

La montre de Koo est désormais autour de son poignet et lui indique qu'il est un peu plus de quatre heures ; ne devrait-il pas reprendre des pilules ? (Il les a toujours considérées comme étant ses « pilules », mais peut-être va-t-il dorénavant les voir comme des « médicaments ». Triste perspective.) La lettre d'instructions du docteur Answin est sur la table, près de sa main gauche ; tout en continuant de surveiller prudemment Liz, il la ramasse, y jette un coup d'œil et constate que la réponse est oui.

Est-ce que ça va la déranger, s'il se lève, s'il se déplace ? « Il faut que je prenne mes pilules », dit-il, mais elle n'a pas l'air de le remarquer, de le voir, de l'entendre ni de prêter attention à quoi que ce soit d'autre qu'aux fantômes qui hantent ses pensées. Il se lève, traverse la pièce jusqu'à la trousse posée sur une table, à l'écart, effectue les bons dosages et va boire un verre d'eau dans la salle de bains. Et quand il revient, elle a de nouveau changé, elle a retiré ses lunettes de soleil pour montrer ses petits yeux froids et elle lui sourit, un sourire hostile et malveillant ; revoilà la bonne vieille Liz d'antan. Sous son regard glacial, il retourne au canapé, s'allonge, ajuste les pans du peignoir sur ses genoux.

« Alors comme ça vous aimez les femmes, dit-elle.

— Je les préfère à du thon sur un toast.

— Vous les *détestez*. » Elle le dévisage, la rage déforme le semblant d'air supérieur de son sourire.

« Oh, chouette, dit-il. De la psychologie.

— Vous ne savez pas comment vous comporter avec les femmes, alors vous les baisez et après vous prenez la fuite.

— On ne peut pas faire l'inverse.

— Parce que vous pensez que nous, on a besoin de vous ?

— Je ne sais pas de quoi vous avez besoin, ma chère, lui dit-il en toute sincérité, mais si c'est de moi, vous n'avez pas de chance.

— Je vais vous le montrer, à quel point on a besoin de vous. Regardez. »

Koo ne sait pas à quoi s'attendre... il s'apprête en réalité à esquiver un couteau qu'elle va lui lancer, quelque chose comme ça... mais non, elle se laisse glisser plus bas dans le fauteuil pivotant rembourré, elle prend appui sur la base de sa colonne vertébrale, remonte la jupe du dashiki sur son ventre et écarte largement les cuisses en montrant qu'elle est nue dessous, son sexe ressemble à un origami fabriqué par un débutant et entouré d'un châle poilu. Stupéfait, il pense désormais qu'elle a plus ou moins dans l'idée de le séduire (pour se refuser à la dernière seconde, sans doute) et il observe son regard furieux, il se demande jusqu'où il osera aller en lui montrant le peu d'effet qu'elle a sur lui. Mais elle enfonce le majeur de sa main droite dans sa bouche, sourit en même temps comme une gamine espiègle, tend le doigt humidifié vers son entrejambe, se touche, trouve le clitoris, le caresse, son doigt et sa main décrivent de petits cercles rapides et répétés, comme une pièce mécanique sur un train miniature.

Ainsi, c'est de démente qu'elle souffre, de démente pure et simple. Koo refuse de tourner le dos, mais il refuse également de regarder directement ce qu'elle est en train de faire ; il la fixe dans les yeux. Ses sentiments passent d'une vive inquiétude à l'agacement et à la révolte... le kidnapping est une chose, mais ça, c'est trop... et en voyant les yeux de Liz perdre leur acuité, le mépris outrancier quitter son visage et le rouge envahir ses joues, il se dit, *Elle va se faire jouir*, et c'est de la gêne qu'il ressent... pour lui comme pour elle.

Ça ne dure pas longtemps. Les muscles des jambes sont rigides sous la peau bronzée, le visage de plus en plus rouge et gonflé, le regard glisse vers le plafond, la bouche s'ouvre, le souffle devient haletant et urgent, les doigts tournent sans ralentir et de la gorge sortent deux hoquets rapprochés et gutturaux. Les lèvres écartées au maximum, elle se pénètre violemment avec son doigt, l'enfonce sur un rythme frénétique, le côté de son pouce frotte contre le clitoris chaque fois que le majeur s'enfonce. Elle se penche, son autre main va se positionner entre ses jambes comme pour se protéger, elle fouit et force dans une intimité partielle quelques instants encore, puis elle ploie en avant sur ses genoux relevés, la tête courbée de telle sorte qu'il ne voit plus son visage déformé.

Koo est soulagé, lui aussi ; il se détourne, les yeux rivés sur le mobilier, sur le mur, sur la porte fermée de la salle de bains, sur n'importe quoi. C'est ce que quelqu'un, homme ou femme, a jamais fait de plus malsain en sa présence et ça suscite dans son esprit un

grand tumulte de réactions ; pitié, indignation, gêne, humiliation, peur. Tout, en fait, excepté du désir : *Ma chère, quel argument éloquent en faveur des monastères*, songe-t-il, mais il ne le dit pas à haute voix.

Liz, en fait, est la première à parler, trois ou quatre minutes plus tard. « Alors ? » dit-elle.

Il la regarde et elle est redevenue semblable à elle-même, remplie de colère, d'hostilité et de mépris. Par ailleurs, elle est assise et se tient droite, les lunettes de soleil cachent son visage et le dashiki couvre ses jambes. Koo n'a rien à dire, mais il la regarde, il attend la suite.

L'effet de la drogue, de la folie ou de toute autre chose semble avoir disparu. Elle n'est plus rien qu'une méchante femme ; plus méchante que la plupart. Avec davantage d'agressivité que de défi, elle lui dit : « Vous croyez que vous pourriez me faire jouir comme ça ? Vous ne pourriez pas. Vous en seriez très loin.

— Pour la première fois de ma vie, je comprends pourquoi on parle d'automutilation, répond Koo sans la moindre intonation comique.

— Drôle de bonhomme », dit-elle d'un ton qui n'est pas plus enjoué que le sien. Puis elle secoue la tête. « Est-ce que vous vous attendez vraiment à survivre à tout ça ?

— Je n'y pense pas », dit-il tandis qu'une boule d'angoisse lui noue le ventre.

Des railleries, elle en a à revendre ! Et elle en utilise une toute nouvelle :

« Vous avez peur ?

— Très. Pas vous ?

— On n'a rien d'autre à redouter que la crainte et ce grand type, là-bas, avec le glaive. »

Koo la regarde, atterré ; se rend-elle compte qu'elle cite une de ses anciennes répliques ?

Oui. Avec un sourire ironique, elle explique : « On diffuse vos vieux films, à la télévision. À cause de tout ça.

— Oh, ça veut dire qu'à quelque chose, malheur est bon ? » Et, étonnamment, il ressent le début d'un contact humain avec elle.

Mais elle ne le laissera pas s'installer. Avec acidité, les lèvres baissées aux commissures, elle dit : « Je ne suis pas une de vos admiratrices. On n'est pas copains.

— Ce qu'on appelle avoir de la chance dans son malheur.

— Taisez-vous une minute. Vous êtes quelqu'un d'ennuyeux.

— Laissez-moi regagner mes pénates. »

Elle le regarde, impassible. « Vous ne les reverrez jamais. Maintenant, bouclez-la. »

Il ne dit rien. Elle veut avoir le dernier mot ? Parfait, qu'elle l'ait.

Et quel dernier mot. Tandis que le silence s'éternise dans la petite

pièce (elle rumine quelque chose, là-bas, derrière ses lunettes de soleil) cette dernière déclaration ne cesse de tourner dans la tête de Koo. « Vous ne les reverrez jamais. » La peur est là, cachée sous une membrane et brusquement révélée, la peur qu'il n'y ait *pas* d'issue, que ce ne soit pas vraiment un kidnapping, qui lui est arrivé. *La mort*, c'est ça qui lui arrive, la mort, ses agréables prémices. Il est sur la longue pente raide, il glisse vers les ténèbres.

Ça doit faire cinq minutes qu'ils sont assis dans le silence hérissé de mauvaises intentions quand la porte s'ouvre encore derrière lui, et Joyce entre, on la croirait presque heureuse et pleine d'espoir... puis surprise quand elle découvre Liz : « C'est donc là que tu étais !

— Peut-être, répond Liz sans bouger.

— Tu as entendu le communiqué ? »

Liz hausse les épaules.

« À la radio, précise Joyce comme si empiler les détails allait encourager Liz à répondre.

— Ça parlait de moi ? demande Koo. Excusez-moi de m'imposer de la sorte, mais mon bien-être me tient à cœur.

— Oui, évidemment, dit Joyce. Ça venait de ce type, Wiskiel. Il a dit que les kidnappeurs devaient regarder un programme spécial, ce soir, à dix-neuf heures trente sur la chaîne 11, qu'on aura une réponse de Washington à ce moment-là.

— Spécial ? Ils ne peuvent pas simplement dire oui ou non, il faut qu'ils fassent appel aux filles de June Taylor [19] ?

— Ils s'excusent de ne pas avoir respecté la limite de six heures, poursuit Joyce en ignorant la remarque, mais ils ont dit qu'ils ne pouvaient absolument pas avoir la réponse avant sept heures et demie. Ça ne vous donne pas de l'espoir ? »

Elle s'adresse à Koo, elle a de toute évidence décidé de ne pas gâcher sa bonne humeur avec Liz, mais Koo ne se sent pas particulièrement jovial non plus, pour le moment, et il répond : « Quel espoir y a-t-il là-dedans ? Ça peut toujours être oui ou non.

— Oh, il y a *beaucoup* plus de chances que ce soit oui. Si c'était non, ils le diraient simplement, mais si c'est oui, il faut que tout le monde soit prêt, ils doivent tous les faire sortir de prison et ça prend du temps, ça.

— J'espère que vous avez raison. En fait, je suis sûr que vous avez raison.

— J'en suis certaine. » Joyce prend tout au premier degré. D'ailleurs, elle sourit tendrement à Koo et dit : « Ça ne s'est pas si mal passé, hein ? »

Se peut-il qu'elle soit sérieuse ? Il scrute son visage sincère et conclut qu'elle en est capable. « Vous savez comme parfois, confronté à une perspective désagréable, on dit : "Bon, ça vaut mieux qu'un

bâton pointu planté dans l'œil" ? Vous avez déjà entendu cette remarque ?

— Je suppose, dit-elle avec hésitation.

— Eh bien, ça, lui dit-il, c'est en tout point aussi épouvantable qu'un bâton pointu planté dans l'œil. Pire, en fait. Deux fois pire, dans les deux yeux, deux bâtons pointus.

— Oh, ce n'est pas aussi épouvantable que ça », dit-elle en riant comme s'il plaisantait.

Koo fronce les sourcils. Il ne montera pas un sketch façon Burns et Allen[20] avec cette idiote.

« D'accord, dit-il. Ce n'est pas aussi épouvantable, alors. »

Liz se lève brusquement et dit à Joyce : « C'est un insecte. On va l'écraser tôt ou tard, c'est tout. Ne lui souris pas, il est déjà mort. » Et elle sort de la pièce à grands pas en claquant la porte.

Joyce semble attristée, on dirait une maîtresse de maison qui reçoit et qui est à cheval sur l'étiquette. « Ne faites pas attention à Liz. Vraiment. Elle a été... bouleversée aujourd'hui.

— Vous n'en avez pas vu la moitié.

— Je vais devoir... » Joyce se rapproche lentement de la porte, ses gestes sont hésitants, gauches, elle est attirée dans le sillage de Liz. « Tout va bien se passer maintenant », dit-elle, mais son sourire ne dissimule pas la panique.

Est-ce que les choses vont bien se passer ? Il y en a une qui parle de mort, une autre de libération, un de filiation, un autre de tribus africaines, et le comte Dracula ne dit rien. Koo n'est absolument pas aussi réjoui que Joyce à la perspective de la superproduction télévisée de dix-neuf heures trente ; cela ressemble plus à une phase de négociations qu'à une étape finale et, jusque-là, il n'aime pas beaucoup la façon dont ces gens négocient. Il se surprend lui-même en prenant une décision soudaine.

« Attendez, dit-il.

— Oui ? »

Est-ce la bonne façon de procéder ? Qui sait ? En tout cas, c'est ce qu'il va faire. « Je veux que vous transmettiez un message à Mark.

— À Mark ? » Elle le regarde en fronçant les sourcils, elle semble plus empressée que d'ordinaire. « Il s'agit de ce dont Larry lui a parlé aussi ?

— Oui. Pourquoi ?

— Ils se sont battus à cause de ça. Mark et Larry. »

Koo ne parvient pas à contenir un sourire triomphant. Donc, son instinct est bon ; Mark est allé trop loin avec cette histoire de relation père-fils, il s'est fait peur. Il est aux abois maintenant, Koo a pris le dessus et, bon Dieu, il est déterminé à en tirer avantage. Avec tous ces dingues qui circulent en liberté ici, les négociations avec Washington

lui sont moins utiles que ses propres initiatives ; d'une manière ou d'une autre, oui, d'une manière ou d'une autre il faut qu'il réussisse à se sortir de là. (Est-ce que son message a été bien reçu, celui du dernier enregistrement ? A-t-il été compris ? Sont-ils en train d'encercler la maison en ce moment même ? Non, il ne peut pas compter là-dessus non plus ; ce n'est pas de souhaiter les choses qui les rend vraies.) « Dites à Mark que s'il ne veut pas répondre à mes questions, c'est à vous que je les poserai.

— C'est quoi, alors ? Pourquoi vous ne me les posez pas tout de suite ?

— Dites ça à Mark, insiste Koo. Après, soit il descend, soit vous revenez. »

Elle hésite, puis elle hoche doucement la tête : « D'accord. Mais je ne veux pas qu'il s'en prenne à moi. Je lui demanderai une seule fois.

— C'est parfait. »

Elle s'en va. Koo se rallonge sur le canapé-lit, les yeux au plafond. Maintenant qu'il est trop tard, il n'est plus absolument certain d'avoir le dessus sur Mark. C'est un garçon brutal, après tout ; coutumier de la violence.

Bien qu'il soit encore très faible, la nervosité l'incite rapidement à se relever. Il parcourt lentement la pièce sur toute sa longueur, de la porte à la fenêtre puis dans l'autre sens, et il marque une pause ; avec ce défilé de gens qui entrent et ressortent, quelqu'un aurait-il oublié de la fermer à clé ?

Non. Il essaie mais la porte est toujours solidement verrouillée pour l'empêcher de partir. Et la prochaine fois qu'elle s'ouvrira, est-ce Mark qui entrera ? Les poings crispés et les yeux pleins de rage ? Cette pensée le pousse à s'en éloigner et il marche à nouveau d'un pas mal assuré jusqu'à l'autre bout de la pièce, jusqu'à la fenêtre et cette masse visqueuse d'eau translucide. Le dos tourné à la piscine, il s'immobilise, les mains dans les poches du peignoir, et il attend.

Une minute. Deux minutes. La porte s'ouvre brutalement et Mark entre.

Koo s'adosse contre la vitre, honteux de la peur qu'il ressent et écœuré par sa faiblesse physique, il regarde Mark repousser la porte derrière lui et s'avancer dans la pièce. Et une scène d'un de ses vieux films lui revient. *Ghost to Ghost* : alors qu'il fuit les méchants, le personnage franchit un seuil à reculons sans savoir qu'il donne sur la cage d'un tigre et que l'animal est dedans. Il ferme la porte sans savoir qu'elle ne s'ouvre pas de l'intérieur, se retourne, voit le tigre et se fige sur place. En ce moment Koo ressent les émotions qu'il a jouées autrefois dans cette scène, presque à l'identique ; il est enfermé dans une cage avec un tigre, une bête féroce.

La bête féroce s'avance au milieu de la pièce, extrêmement

menaçante. « D'accord. Finissons-en. »

Koo a la bouche et la gorge sèches. Il a du mal à respirer, à produire des sons, à former des mots. D'une voix rauque, il finit par dire : « Est-ce que c'est vrai ? »

— Quoi ? Dis les choses clairement. »

Koo acquiesce. Il connaît maintenant la réponse, mais il comprend qu'il soit nécessaire de la formuler : « Vous êtes mon fils ? »

— Oui. » Le mot ne contient rien de plus que l'habituelle brutalité sans nuances de Mark.

« Vous voulez dire... Vous avez voulu dire physiquement, en fait.

— La chair de ta chair. » Les lèvres de Mark se tordent de dégoût sur ses dents quand il prononce ces mots. « Le sang de ton sang.

— Je... » Koo secoue la tête. « Je ne comprends pas. » Lily a-t-elle pu avoir un autre enfant après leur séparation ? Mais elle n'aurait eu aucune raison de garder le secret.

« Tu as payé cinq cents dollars pour me faire tuer, reprend Mark sans véritablement ajouter de charge émotionnelle dans ces mots. Au lieu de le faire, ma mère a dépensé l'argent pour me mettre au monde.

— Cinq cents... un avortement. »

Le sourire de Mark est terrifiant, tout comme la gravité de sa voix : « Quelqu'un a prononcé mon nom ? »

— Mon Dieu, dit Koo à peine plus haut qu'un murmure. Je ne... Je suis désolé, je ne... » Il agite ses deux mains dans un geste d'impuissance et pèse de tout son poids contre la fenêtre.

« Tu ne t'en souviens pas ? » Colère, raillerie, haine. Mark se penche vers lui, mais sans s'approcher. « Pour toi, je valais cinq cents dollars à condition de ne pas exister, et maintenant tu ne t'en souviens même pas ? »

— Ça fait... Je ne sais pas comment...

— Tu ne sais pas *lequel* ! » Mark le fixe avec une sorte d'horreur triomphale. « Espèce de sale monstre, tu ne sais même pas lequel de tes petits meurtres je suis ! »

Ahhh, mon Dieu, c'est vrai. Il y en a eu trois, au fil des ans, et tous remontent à des décennies ; tous dans la bonne période pour qu'il puisse s'agir de ce type qui est là. Quel âge a-t-il ? Trente, trente-deux ? Né d'une erreur hâtive, il est devenu cela. « Je suis désolé, dit Koo qui essaie de contenir une irrépressible envie de pleurer. Je suis désolé.

— Désolé. » Mark se calme à mesure que Koo s'agite. « Désolé de quoi ? »

— De tout. Tout.

— Désolé de ne pas savoir lequel je suis. Désolé de ne pas avoir obtenu ce pour quoi tu as payé.

— Non ! Mon Dieu, je ne... » Mais bien sûr que si. Cinq cents

dollars il y a trente ans pour ne pas se retrouver dans cette pièce avec ce sauvage ? Il lui est impossible de ne pas avoir cette réaction dans sa tête.

Et apparemment, il lui est impossible de ne pas la laisser transparaître sur son visage ; Mark émet un ricanement de colère violent : « C'est ça. Si seulement ma mère avait obéi à tes ordres, tu n'aurais pas à t'inquiéter de moi, hein ? »

— C'est pour ça... c'est pour ça que je suis là ? C'est pour ça que vous m'avez choisi ? »

En entendant cette question, la haine s'empare de Mark. Sa main jaillit telle une serre comme pour se refermer sur la gorge de Koo, mais elle s'immobilise juste dans les airs, elle tremble. « Ce n'est pas *moi* qui t'ai choisi ! C'est eux. » D'un geste ample de la main, il englobe les autres membres du gang. « Tout ce que j'ai fait c'est... (son visage enragé laisse percer à nouveau le sourire terrifiant)... les *guider* un peu.

— Vous voulez dire que les autres ne savent pas. C'est ça ? Ils ne savent pas ?

— Si tu leur dis, je te tue.

— Mais s'ils ne savent pas, si ce n'est pas ça, la raison, alors pourquoi moi ? Pourquoi *moi* ?

— Parce que tu étais le clown des va-t-en-guerre. Tu es là parce que tu es qui tu es. Je suis là, moi, parce que tu es qui tu es. Tout se tient.

— Qui... qui est... » Mais Koo ne peut pas poser la question, même s'il désire ardemment connaître la réponse. Il fixe le garçon, il essaie de discerner le visage de quelqu'un d'autre, un visage sur lequel il puisse mettre un nom.

Mark comprend la question laissée en suspens et ça le fait rire, mais pas d'une façon plaisante. « Qui est ma mère ? C'est à toi de trouver. »

Aucun trait connu ne peut être identifié dans ce masque de rage. Koo s'acharne à le scruter, mais c'est impossible. Et s'il savait, est-ce que ça rendrait la situation plus facile ? Plus confortable, plus familière ? Familière ; famille. Il a un geste d'impuissance : « Je ne l'ai jamais su.

— Tu as semé des cafards, lui murmure Mark sur le ton de l'intimité, avec jubilation. Des cafards dans les murs. *Moi*.

— Non. Je vous en prie. »

Mais Mark ne se contrôle plus. La cassure que redoutait Koo a eu lieu ; tout est soudain devenu différent : « Moi, je suis le cafard dans le mur. » Les yeux de Mark sont brillants et sans vie, des morceaux de quartz. « Appelle l'exterminateur, Koo, appelle-le à nouveau. *Je suis toujours là*.

— Attendez.

— Tu n'aurais pas dû poser la question, Koo. Tu n'aurais vraiment pas dû la poser. »

Le visage de Mark est plus proche, plus gros, il remplit le champ de vision de Koo ; un visage de pierre, qui n'a rien d'humain. La main de Mark se tend encore, elle se pose cette fois sur l'épaule de Koo, un poids neutre comme une planche ou une corde de pendu. Toute expression déserte le visage de pierre de Mark et Koo ferme les yeux. *Il va me tuer maintenant.* Il n'y a pas d'échappatoire, pas de salut.

L'autre main se pose sur la gorge tremblante de Koo au moment même où la voix de Peter dit : « Eh, qu'est-ce qui se passe ici ? »

Les mains lâchent le corps de Koo. Il ouvre les yeux, voit reculer le visage sans expression, découvre Peter sur le seuil, à l'autre bout de la pièce. Il s'affaisse contre la fenêtre et Peter s'avance en disant : « Mark ? Qu'est-ce que tu fais ?

— On discute, dit Mark qui jette un regard neutre à Koo. Pas vrai ?

— Si, dit Koo.

— Vous discutez ? » Peter les observe à tour de rôle. « De quoi ?

— C'est entre nous. » Mark se tourne à nouveau vers Koo et répète : « Pas vrai ?

— Si », dit Koo.

Peter continue de les fixer d'un air renfrogné, puis il hausse les épaules, il abandonne. « Habille-toi, Koo, dit-il. Il y a eu un changement dans notre plan. »

À seize heures dix, Mike Wiskiel était dans la salle d'attente de Butler Aviation, à l'aéroport international de Los Angeles, où il serrait gauchement la main de Lily Davis, la femme de l'homme kidnappé, qui était venue de New York avec ses deux garçons dans un avion privé appartenant à l'une des compagnies qui sponsorisaient les émissions spéciales de son mari. Mike se sentait gauche car il n'ignorait pas qu'elle avait de nombreux amis à Washington, et il ne savait pas à quel point le foirage complet du transmetteur avait compromis ses propres chances d'y retourner. Il était possible qu'il sente déjà bien trop mauvais pour avoir la moindre chance de s'en remettre, si brillant puisse-t-il être dans la gestion à venir de l'affaire Koo Davis, mais s'il lui restait une chance minime de se rattraper, il voulait être sûr de ne pas avoir d'ennemis supplémentaires possédant de l'influence dans la capitale. En plus d'être la femme de Koo Davis, Lily Davis était quelqu'un qui comptait par elle-même et pouvait d'un simple battement de cils favoriser ou empêcher son retour.

Pour affronter directement le problème, il dit : « Madame Davis, je suis l'homme qui a pris la mauvaise décision, la nuit dernière. J'espère pouvoir très bientôt présenter mes excuses à votre mari ; en attendant, laissez-moi vous assurer à quel point je suis navré de ce qui s'est passé.

— Monsieur Wiskiel, répondit Lily Davis, la voix calme et la poignée de main ferme. Nul besoin d'excuses. Vous avez une excellente réputation et vous avez fait ce que vous pensiez être le mieux compte tenu des circonstances. »

Le meilleur mot pour décrire Lily Davis était : *catégorique*. Une femme trapue, ramassée sur elle-même, âgée d'un peu moins de soixante ans, qui se mouvait avec une grâce patricienne ; une matrone de la Rome antique faisant ses courses au marché des esclaves. (Il n'y avait chez elle aucun vestige de la timide femme au foyer abandonnée par son mari tant d'années auparavant.) Une femme de comités, active dans nombre d'organisations respectables, elle possédait le calme sévère de quelqu'un qui a appris à contrôler les gens au sein d'un groupe. Sa façon de rassurer Mike semblait sincère mais impersonnelle, comme si en réalité elle n'en avait pas grand-chose à faire, de Mike ni de son mari. « Merci, madame Davis, dit-il, c'était néanmoins une erreur et pas des moindres. J'espère pouvoir me rattraper.

— Je suis certaine que vous y parviendrez. Puis-je vous présenter mes fils, Barry et Frank », dit-elle en changeant calmement de sujet.

Les deux hommes avaient probablement moins de quarante ans. Barry, très propre sur lui en costume trois-pièces bleu, chemise blanche et cravate à fines rayures, était celui qui vivait à Londres, le copropriétaire d'un commerce d'antiquités ; il y avait d'étranges traces d'accent anglais dans sa voix et, aux yeux de Mike, sa façon de se comporter indiquait clairement son homosexualité. Frank, qui avait un poste important dans la chaîne de télévision new-yorkaise, était, en revanche, moins cérémonieux avec sa veste en tweed, sa chemise bleue au col ouvert et son pantalon de toile ; il affichait une virilité cordiale et décontractée qui évoquait surtout celle d'un commercial, quelque part entre les assurances et les voitures d'occasion. Tous deux avaient, chacun à sa manière très différente, une poignée de main ferme, et aucun ne semblait particulièrement affecté par ce qui arrivait à leur père.

« Monsieur Wiskiel, dit Lily Davis après les présentations, accepteriez-vous de faire le trajet dans notre voiture et de nous expliquer la situation actuelle ?

— J'ai moi aussi ma voiture. »

Depuis longtemps, Lily Davis était une organisatrice professionnelle : « Frank peut nous suivre en la conduisant. »

Mais Frank ne souhaitait-il pas aussi être mis au courant de la situation ? Apparemment non ; avec un sourire complaisant sur son visage amical de commercial, il déclara : « Bonne idée. Maman. Tu pourras me raconter ça à la maison.

— Dans ce cas, d'accord », dit Mike.

Comme ils se dirigeaient vers la sortie, Lily Davis dit : « Vous avez réussi à nous préserver des journalistes. Merci.

— Cela fait partie de notre travail, madame Davis. »

Une limousine Cadillac noire stationnait juste à la sortie. Tandis que le chauffeur tenait la portière pour laisser monter Lily et Barry à l'arrière, Mike remettait ses clés de voiture à Frank et désignait la Buick Riviera garée juste de l'autre côté de la rue. « J'y ferai très attention, Mike », dit Frank gaiement avant de s'éloigner en trotinant.

Aucun d'entre eux ne se sentait-il donc *concerné* ? En s'installant sur le strapontin recouvert de fourrure, juste devant les genoux de Lily et Barry Davis, Mike prit conscience qu'aucun des fils ne ressemblait beaucoup au père. Pas du tout, en fait. Le visage élastique de Koo Davis était si connu que s'ils en possédaient le moindre trait, cela se verrait immédiatement. Le commercial, Frank, avait un peu la mâchoire osseuse et carrée de sa mère, mais la succession d'ovales délicats de Barry ne rappelait aucune des particularités physiques de ses parents.

La vitre qui séparait le chauffeur du compartiment des passagers était fermée, mais apparemment il connaissait l'itinéraire et n'avait besoin d'aucune instruction. Quand la voiture démarra, Mike se tourna à moitié sur le strapontin (il voyait sa Buick qui les suivait docilement) pour annoncer : « Il se trouve que nous possédons un indice encourageant fourni par Koo Davis.

— Koo vous l'a fourni ? » Sa surprise même conservait un caractère pondéré. « Comment s'y est-il pris ? »

Mike lui parla de la référence à Gilbert Freeman dans le deuxième enregistrement. « Nous avons vérifié, pour Freeman, et il ne peut en aucun cas être impliqué. L'idée est donc que votre mari voulait peut-être nous indiquer qu'on le retient dans une maison qui *a appartenu* à Freeman. Malheureusement, Freeman déménage beaucoup ; nous avons sept maisons à vérifier.

— Et la vérification est en cours ?

— Absolument. Il est donc possible qu'on en termine d'une minute à l'autre avec cette histoire. D'un autre côté, tout n'a pas été aussi facile. » Il poursuivit en leur parlant de l'annonce radio de quatre heures qu'il avait lui-même enregistrée à trois heures et demie et entendue sur son autoradio en arrivant à l'aéroport.

Ce fut Barry qui posa la question évidente : « Qu'est-ce qui va être dit dans le programme de sept heures et demie ?

— Je n'en ai aucune idée. Saint Clair, le directeur adjoint, est dans l'avion en ce moment, il apporte la réponse. Pour le moment, personne, à Los Angeles, ne sait si ce sera oui ou non.

— Si c'est non, dit Lily, est-ce qu'ils vont assassiner mon mari ? »

Une question formulée très froidement. Mike essayait de percevoir une quelconque émotion derrière ou sous ce comportement maîtrisé ; cette femme ressentait forcément *quelque chose*. Le simple fait de poser la question montrait qu'elle n'était pas aussi calme qu'elle le laissait paraître. Néanmoins, elle ne se comportait pas comme une personne sous tranquilisants. Ne pensait-elle qu'aux désagréments inévitables ? « Nous ne savons pas ce qu'ils vont faire, répondit Mike. Je pense qu'ils le garderont en vie un peu plus longtemps au moins, et qu'ils essaieront de faire pression pour que nous changions d'avis.

— Alors ça pourrait continuer... indéfiniment.

— J'espère que non.

— Nous espérons tous que non, monsieur Wiskiel, dit Barry, mais cela arrive. En Europe, on a vu des victimes de kidnappings retenues pendant des mois. En Italie, par exemple, et en Allemagne.

— Nos kidnappeurs semblent plus impatients que ça », dit Mike. Il saisit alors les implications de sa remarque et regretta énormément d'avoir prononcé ces mots.

Non qu'ils aient troublé le moins du monde les Davis. Leur attitude

demeurait sereine et imperturbable tandis que la limousine les emportait vers le nord sur l'autoroute de San Diego. La discussion continua, placide, hypothétique, envisageant les possibilités avec un minimum... non, une absence totale d'émotions. Ce fut en partie pour essayer de susciter une réaction que Mike déclara, au moment où le chauffeur empruntait la rampe de sortie de Sunset Boulevard : « C'est ici que la voiture qui transportait les médicaments de votre mari s'est engagée sur l'autoroute.

— Ainsi que le dispositif de repérage », mentionna nonchalamment Barry Davis. Il semblait n'y avoir aucun sous-entendu dans ces mots, ni la moindre expression sur son visage. Ses yeux, lorsque Mike les observa, ne reflétaient que l'ennui.

« C'est exact », reconnut Mike.

La limousine et la Buick, derrière elle, suivaient les courbes vallonnées de Sunset en direction de Beverly Glen Boulevard, à l'est, puis elles reprirent vers le nord pour pénétrer dans Bel Air. Les maisons devenaient de plus en plus luxueuses, les propriétés et les terrains individuels plus vastes et paysagés avec plus de recherche, les barrières et autres mesures de sécurité plus fréquentes, et, à l'évidence, la limousine qui gravissait ces collines en ronronnant paraissait presque dans son élément.

À Los Angeles, Beverly Hills représente le quartier du luxe le plus réputé, mais celui de Bel Air, à l'ouest, est beaucoup plus somptueux car moins connu. Et au nord de Bel Air, plus haut dans les montagnes de Santa Monica, se trouve Beverly Glen, qui est à Bel Air ce que Bel Air est à Beverly Hills. C'était en direction de Beverly Glen que la limousine roulait, comme si General Motors l'avait équipée d'une sorte de mémoire électronique sociale. Le long véhicule noir aux lignes pures appartenait à ces collines comme les éléphants appartiennent à la brousse africaine.

Il était rare, ici, d'apercevoir les habitations, surtout lorsqu'ils eurent quitté Beverly Glen Boulevard pour s'engager dans des rues sinueuses et pentues qui portaient des noms de femmes et de fleurs. De hautes barrières protégeaient d'abondants feuillages enchevêtrés et donnaient sur de grands murs vierges en stuc de couleur corail ou pêche, avec ici et là une large porte de garage aux motifs espagnols. Ce fut devant l'une de ces portes de garage sans vitre que la limousine finit par s'arrêter et que le chauffeur descendit pour s'identifier via l'interphone situé à côté de la porte.

Dans la voiture, Lily Davis tendit la main pour serrer celle de Mike en lui donnant congé. « J'apprécie que vous ayez pris sur votre temps pour nous, monsieur Wiskiel. Continuez de nous tenir informés des évolutions à venir, vous voulez bien ? » Sans attendre la réponse, elle se tourna vers son fils : « Barry, donne notre numéro de téléphone à

M. Wiskiel.

— Certainement. » Barry sortit de sa poche intérieure un stylo en or et un petit carnet de note contenu dans un étui en or.

Mike relâcha la main calme, sèche et ferme de Lily aussitôt que la politesse l'y autorisa, puis il reçut de Barry le carré de papier sur lequel un numéro de téléphone avait été inscrit d'une petite écriture nette et précise. « Je vous tiendrai au courant », promit-il avant de descendre de la voiture.

La large porte du garage, dans le mur en stuc de deux mètres cinquante de haut, s'était ouverte et révélait non pas l'intérieur d'un garage mais une jungle ensoleillée : un amas d'arbres tropicaux et de buissons au travers desquels serpentait un revêtement goudronné qui disparaissait vers quelque inimaginable splendeur. C'était comme une scène tirée d'un livre pour enfants (*Alice au Pays des Merveilles*, peut-être) dans lequel un passage, dans un mur, mène à un monde totalement différent.

Frank Davis s'approcha gaiement après avoir garé la Buick juste derrière la limousine. « C'est une belle voiture que vous avez là, Mike », dit-il.

Frank semblait un peu plus humain que sa mère et son frère, mais devrait-il se montrer aussi enjoué en pareilles circonstances ? « La vôte n'est pas mal non plus », répondit Mike.

Frank se mit à rire. « Tenez-nous informés », conclut-il avant de monter dans la limousine. Pas sur le strapontin ; sa mère lui avait fait de la place à côté d'elle.

Frank avait laissé le moteur de la Buick tourner au ralenti, levier de vitesse au point mort. Quand Mike prit place au volant, le chauffeur remonta lui aussi dans la limousine qui franchit sereinement le seuil. Sous le regard de l'agent du FBI, elle roula sur l'allée qui traversait la jungle luxuriante, puis la large porte en bois redescendit et se ferma dans un cliquetis. « Buvez-moi [21] », murmura-t-il.

En réalité, après avoir vu la famille Davis, c'était une très bonne idée. S'il décidait de retourner sur Beverly Glen Boulevard et de continuer vers le nord en passant par les collines, il redescendrait de l'autre côté de Sherman Oaks. Et juste à l'ouest de Sherman Oaks il y avait Encino où se trouvait le El Sueno de Suerte Country Club. Il n'était pas encore dix-sept heures et on ne l'attendait pas aux Studios Metromedia de Hollywood avant dix-neuf heures quinze. « Boire », dit-il, et il exécuta un demi-tour serré au volant de la Buick.

Jerry Lawson, l'agent immobilier ami de Mike, montait tout juste dans sa voiture quand la Buick pénétra dans le parking du country

club. Mike klaxonna pour attirer son attention, il lui fit signe et cria par la fenêtre : « Reste, je te paie un coup ! »

Jerry accepta. Mike gara la Buick et s'approcha de son ami, qui demanda : « Comment vas-tu ? »

C'était la première fois qu'ils se voyaient depuis le désastre du transmetteur et la récente réintégration de Mike. « Je pare les coups, dit-il. Enfin, certains d'entre eux.

— Ça a été dur, ce que tu as traversé. J'ai bien pensé à toi, tu sais. Ce matin, je me suis demandé si je devais te téléphoner ou non. Je me suis dit que tu préférerais qu'on te fiche la paix.

— Merci, Jerry. Tu es un vrai ami. » Réellement touché, Mike donna une petite tape sur le bras de Jerry et ils se dirigèrent vers le club-house. « Je n'avais vraiment pas le moral, ce matin, je ne pense pas que j'aurais pu parler à quelqu'un.

— C'était juste la poisse.

— Eh bien, j'ai une deuxième chance. » Mike tint la porte avant de suivre Jerry dans un intérieur plus frais et plus sombre. « Il faut juste que je ne me rate pas à nouveau.

— Ça n'arrivera pas, Mike. »

Ils suivirent le large couloir jusqu'au bar, leurs chaussures couinant sur le sol en béton et acier profilé. Le bar était presque vide, chose logique à ce moment de la journée, même s'il allait commencer à se remplir d'ici environ une demi-heure. Ils s'installèrent à leur table habituelle, commandèrent, puis Mike parla un instant des membres de la famille Davis et de l'antipathie qu'il avait ressentie pour eux. « Ils pensent juste que tout ça les emmerde », dit-il.

Ils finirent par faire le tour de la question et Jerry demanda : « Il n'y a vraiment rien de neuf, hein ?

— En fait, si, il y a quelque chose. » Mike se pencha davantage au-dessus de la table. « Tu le gardes pour toi, Jerry, ce n'est pas de notoriété publique et tu vas comprendre pourquoi quand je te l'aurai dit.

— Tu me connais, Mike. »

L'agent du FBI lui parla donc du message concernant Gilbert Freeman, sur le deuxième enregistrement... à condition, bien évidemment, que la référence à Gilbert Freeman *soit* un message. En venant au club, Mike s'était arrêté à une cabine téléphonique de Sherman Oaks pour appeler la cellule Koo Davis, et Jock Cayzer lui avait dit que les sept maisons avaient toutes été vérifiées et que le résultat était négatif. « Mais, avait-il ajouté, il semble qu'il faille continuer à creuser de ce côté-là. On essaie de trouver d'autres endroits qui pourraient avoir un lien avec Gilbert Freeman.

— Ça alors, c'est bizarre, dit Jerry. Il semble bien que ça veuille dire quelque chose.

— On l’a compris comme ça, nous aussi. » Mike secoua la tête. « Je ne sais pas, peut-être est-ce dans un de ses films.

— Tu sais, dit Jerry d’un ton désinvolte et anecdotique, j’ai vendu une maison appartenant à Freeman, dans le temps, ici, à Woodland Hills. Celle qui a la pièce souterraine.

— Ah bon ? » Puis Mike prit conscience de ce qu’il venait d’entendre. « Celle qui a quoi ?

— La pièce, sous la maison.

— Tu veux parler d’un sous-sol ?

— Non, d’une pièce qui allait de la maison jusqu’à la piscine. Avec une fenêtre au bout, d’où on pouvait regarder directement dans la piscine. Sous l’eau, tu sais. Les gens qui sont dans la piscine pouvaient plonger et regarder dans la pièce à travers la vitre. » Jerry partit d’un rire salace. « Tu serais surpris du nombre de pensées cochonnes que ce genre d’installation peut mettre dans la tête des gens. Je peux te dire que ça a fait grimper le prix de vente de huit ou de dix mille dollars. »

Mais Mike ne pensait ni au sexe ni à l’argent. Il ne quittait pas des yeux le visage sympathique de Jerry. « Cette pièce. Elle est visible de l’extérieur ?

— Comment ça ? Elle est souterraine !

— Je veux dire, de l’intérieur de la maison. C’est une pièce normale, non ?

— Eh bien, pas exactement. En fait, du point de vue de la vente, c’était le seul inconvénient. On y entrait en passant par le sous-sol ; on ne peut pas dire que ce soit très élégant ou romantique.

— Bordel, souffla Mike qui cita de mémoire : “C’est... ce qu’il reste de... Koo Davis... qui vous parle... du ventre de la baleine...” Il abattit son poing sur la table en s’écriant avec colère : Bordel, il nous l’a *dit* ! Du ventre de la baleine ! Sous terre ! Sous *l’eau* ! »

Jerry le regardait bouche bée. « Mike ? »

Mais son ami avait tourné la tête. « Rick ! Un téléphone ! »

Les yeux bandés, poussé par des mains nerveuses, Koo trébuche en gravissant les escaliers. Leur nervosité est la seule chose qu'il trouve rassurante, dans ce qui se produit là ; elle suggère que les circonstances ne sont pas aussi désespérées qu'elles semblent l'être, pour lui. D'un autre côté, peut-être cette nervosité signifie-t-elle seulement qu'en ce moment même ils l'emmènent pour le tuer ; après tout, il est plus facile de se débarrasser d'un corps quand on peut le garder en vie suffisamment longtemps pour le faire marcher jusqu'au lieu de l'exécution.

Il aimerait pouvoir éviter de penser à de telles choses, mais l'idée de la mort le tourmente à cet instant précis, et ce pour deux raisons. La première est le fait, indubitable, que l'arrivée de Peter dans la pièce souterraine a empêché un meurtre ; Mark allait l'étrangler, aucun doute là-dessus. Et l'autre est le fait additionnel qu'il est toujours la victime d'un kidnapping entre les mains (nerveuses ou non) de cinglés.

Le sommet des marches. En plus d'avoir les yeux bandés, il a les mains liées derrière le dos, de telle sorte que lorsque son épaule heurte douloureusement le montant de la porte, il est tout près de partir à la renverse et de dégringoler l'escalier ; mais des mains impatientes, dans son dos, le poussent. Il frôle le montant et, pour la deuxième fois, on lui fait parcourir précipitamment cette maison qu'il n'a jamais vue, puis sortir à l'extérieur où l'air chaud est un peu humide et cheminer sur une allée irrégulière, comme si elle était en brique. Les mains l'immobilisent et, près de son oreille, la voix de Peter dit : « Tu vas voyager dans le coffre de la voiture, maintenant, Koo. On va te soulever pour te poser dedans, alors détends-toi.

— Oh, détendu, je le suis. C'est juste mon costume qui est trop serré.

— C'est ça, Koo. »

Des mains l'agrippent au niveau des épaules, des jambes et de la taille, elles le soulèvent. Son genou heurte un obstacle métallique, le haut de sa tête racle contre un autre, puis il sent la surface dure et rugueuse, sous lui, quand ils le déposent sur son flanc gauche, genoux repliés. « Ne bouge pas, Koo », lui ordonne la voix de Peter, un peu plus lointaine. Le capot du coffre claque avec une sensation pénible d'implosion dans ses oreilles et ses yeux. Et il y a, dans ses narines, une désagréable odeur d'huile et de caoutchouc. « Je n'ai jamais adoré

le latex, murmure-t-il avant de chanter tout bas pour lui-même : “On m’a fourré dans une malle, à Pocatello, I-daho[22].” Mais il s’arrête, ses lèvres s’abaissent aux commissures et il marmonne : « Peut-être que je suis en train de perdre mon sens de l’humour. »

Son message finaud destiné au FBI : inutile. Visiblement personne ne l’a compris, sinon ils seraient là depuis longtemps, et s’ils finissent par comprendre, il sera trop tard.

Les autres montent dans la voiture ; ici, dans le coffre, les fléchissements dus au poids de chaque corps qui s’ajoute à celui de la voiture sont très prononcés. *Bong-bong-bong-bong-bong* ; ils participent tous les cinq à la balade. S’ensuit le claquement des quatre portières et le bruit étonnamment fort du moteur qui démarre, suivi par un mouvement de forte houle quand la voiture recule d’abord en décrivant un demi-cercle avant de s’élancer.

Le monoxyde de carbone ? La mort a tant de fils entre lesquels il se débat que c’en est totalement décourageant. Tous les chemins mènent à la mort.

Bon Dieu, ce coffre est drôlement inconfortable ! Plié en deux à l’intérieur telle une crevette, à rebondir et se cogner chaque fois que la voiture bascule, il commence à se sentir comme une pomme de terre dans un éplucheur automatique et, quand il s’attaque à la corde qui lie ses poignets, c’est d’abord seulement pour trouver une position plus confortable.

Cela prend une éternité. Les doigts de sa main droite peuvent à peine atteindre le nœud, ou l’un des nœuds, mais vu la façon dont la voiture le fait valdinguer dans tous les sens, il n’arrête pas de le perdre, ce foutu nœud. Heureusement, les arrêts sont assez fréquents, les feux rouges semble-t-il (avec cette cargaison dans le coffre, le gang a apparemment décidé d’éviter les voies rapides où la police contrôle parfois les véhicules) et à chaque arrêt il desserre un peu plus le nœud jusqu’au moment où, d’un coup, cela devient facile, il se dénoue de plus en plus et ses mains sont libres !

Oh, Dieu soit loué. Il roule sur le dos à cause de la proximité du capot. Il est quand même obligé de garder les genoux repliés sur la gauche, et il porte les deux mains à son front pour relever le bandeau qui lui couvre les yeux. Il cligne alors des paupières dans le noir total et, pendant quelques minutes, il reste comme ça, se repose de ses efforts et apprécie le changement de position.

Quand il recommence à bouger, son coude droit heurte un objet fixe. « Aïe ! » Il tend la main gauche pour se masser le coude et ses phalanges effleurent la même chose : il palpe, explore avec ses doigts et comprend qu’il s’agit de la fermeture du coffre.

Oh non. Serait-il possible que... ? « Laisse-moi juste réussir ça, mon Dieu, chuchote-t-il, et plus jamais je ne dirai un seul putain de

gros mot. »

La première étape consiste à rouler sur le côté droit pour se trouver face au loquet et pouvoir travailler des deux mains. Le problème, c'est que le coffre est à la fois trop étroit en largeur *et* en hauteur ; afin de pouvoir faire passer ses jambes de la gauche vers la droite, il faut qu'il les replie sur sa poitrine comme un de ces contorsionnistes qu'on voit à la télé, puis qu'il les fasse basculer en les gardant dans cette position. Les genoux et les chaussures raclent au contact de la tôle, mais il se rend compte qu'elle descend en plan incliné et qu'il n'a pas la place d'insérer ses jambes. Il essaie, abandonne, essaie de les ramener sur la gauche, s'aperçoit qu'il ne peut pas non plus. « Bordel, je suis coincé. Et quelle posture. Tu vas voir qu'un violeur fou va passer par là. »

C'est ridicule. Le capot appuie sur ses jambes, ses cuisses appuient sur son estomac et sa poitrine, il sent un début de crampes au niveau des adducteurs. « Et c'est comme ça, les enfants, qu'on a inventé le bretzel. »

Il faut que... que je me sorte de là ! En agitant la main gauche, il trouve le bout de charnière métallique recourbé et l'empoigne, tire énergiquement et pousse, en même temps, contre la carrosserie sur sa droite. Doucement, très doucement, son corps glisse vers la gauche sur le plancher dur et irrégulier du coffre, ça devient progressivement plus facile puis, d'un seul coup, d'une simplicité absolue. Il roule sur la droite, déplie ses jambes autant que le lui permet l'espace restreint, et ses mains se tendent pour atteindre le mécanisme de fermeture béni.

Si seulement il y avait de la lumière dans ce foutu coffre, mais le joint en caoutchouc, tout autour du capot, est parfaitement étanche. « J'ai l'impression d'être dans une palourde », murmure-t-il. S'il n'avait pas arrêté de fumer, il aurait son vieux Zippo avec le logo de sa silhouette et il pourrait s'offrir un peu de lumière. « Ouais, et si j'étais au Turkestan, je ne serais pas enfermé dans ce paquet cadeau de Noël. »

Il explore le mécanisme de fermeture ; une pièce métallique en forme d'index recourbé bloque fermement par en bas deux barres métalliques séparées d'environ deux centimètres et demi. Qu'y a-t-il à l'autre extrémité de cet index métallique ? Un truc circulaire, des vis à tête fraisées... Oh ! Un truc tranchant. Ça doit être le mécanisme dans lequel on introduit la clé de l'extérieur. Comment ça marche de l'intérieur ? Pousser ne sert à rien. L'objet circulaire refuse de tourner. En fait, aucune de ces pièces ne semble disposée à céder.

Alors que la voiture continue à cahoter, Koo tire et pousse avec des doigts qui perdent leur sensibilité à force de se heurter trop fort et trop souvent à un métal inflexible. Et ce truc coupant... C'est quoi ? Le bord de quelque chose, mais il ne parvient pas vraiment à savoir...

Bon Dieu, ça bouge ! C'est un levier ou quelque chose de ce genre, la seule pièce de ce système qui bouge, et la seule façon de la faire bouger, c'est de pousser directement contre le bord coupant avec la partie charnue du pouce (non, avec la partie plate de l'ongle), mais il n'y a aucun moyen de savoir si le fait de pousser progressivement ce levier tranchant vers la droite, tout en s'autodécoupant en morceaux, va donner un résultat. Ce truc ne veut pas rester à l'endroit où il le pousse, il reprend sa place chaque fois qu'il lâche prise. D'accord ; au revoir cher ongle. Koo serre les dents, appuie la base de son autre main contre la partie charnue de son pouce qui ne peut plus avancer, il pouuuuuuuuuuuuuuussssssssse.

Clac !

Il se bloque. Koo cligne des yeux face à la lumière du jour inattendue, il distingue le doigt de fer accroché à une seule des deux barres métalliques. C'est donc comme ça que le système fonctionne. Il le voit bien maintenant, un mécanisme de sécurité qui se bloque à un niveau puis à un autre niveau, et ensuite, ça...

« Oh, *merde* ! » Cette saloperie s'est enclenchée à nouveau !

Bon. Ça s'est ouvert une fois, ça se rouvrira. Cette fois, il pourra maintenir le mécanisme en position de sécurité s'il pousse avec les genoux contre le capot, ce qui lui donnera de la lumière pour étudier le système de plus près. Et la prochaine fois que la voiture s'arrêtera, il fera jouer le second blocage et il *foutra le camp*, bon sang.

J'appellerai Jill, elle pourra venir passer toute la nuit. Je m'en fous, d'avoir une érection ou pas. Juste pour voir un visage amical, pour dormir blotti contre la douceur d'un sein, pour me réveiller heureux et en sécurité dans un lit bien chaud avec une femme consentante. Oh, bon sang. Oh, bon sang.

Clac. La lumière, l'ouverture qui s'élargit, se rétrécit, s'élargit tandis que la voiture cahote sur la chaussée défoncée. Il appuie vers le haut avec ses genoux dans une précipitation désespérée car le capot se rabat à nouveau. Il retombe, cogne violemment contre sa rotule droite, mais il pousse, il cale son talon contre le plancher du coffre... et le capot reste ouvert.

rien du tout pour un feu de circulation, un passage pour piétons, un panneau stop rouge ou n'importe quelle autre connerie. Juste une pause et ce bon vieux Koo sortira du coffre comme Vénus est sortie de la mer, comme le dentifrice sort de son tube, comme un boulet humain...

Elle ralentit. La voiture ralentit. « Ohhhhhh, bon Dieu, chuchote Koo. Oh, j'ai peur. »

Il n'y a pas de quoi avoir peur. Quand la voiture s'arrêtera, il se redressera et sortira, il foncera dans la maison ou le magasin le plus proche, en fonction du quartier, ou peut-être grimpera-t-il dans la voiture qui les suit. Quelque chose comme ça. Le truc, c'est qu'il est connu, les gens le reconnaîtront, ils sauront que c'est lui et ils l'aideront. Tout ce qu'il doit faire, c'est sortir *vite* de la voiture et tout se passera bien.

« Mes pieds, ne m'abandonnez pas maintenant. » Oh, merde, et s'il avait trop peur pour bouger ? Si ses jambes cédaient sous lui ?

Bon, ça n'arrivera pas, un point c'est tout.

Elle ralentit, ralentit. Tu vas t'arrêter, oui ?

Oui. La voiture s'arrête.

« Oh là là. Oh là là. » Claquant des dents, bégayant sans en avoir conscience, Koo agrippe le mécanisme, s'efforce de baisser les genoux pour que le capot descende, descende, juste assez pour pouvoir faire reculer le levier. *Clac*, il s'écarte, le capot s'ouvre en grand et Koo, les yeux fixes, la bouche figée et grande ouverte, se relève sur les coudes, fait passer ses pieds par-dessus le bord du coffre, se redresse, glisse, retombe en arrière, se redresse encore, se penche, grogne, gémit, agrippe le pare-chocs arrière et se *hisse* hors du coffre ; il perd l'équilibre et dégringole la tête la première sur le bitume.

Debout. *Debout*. Il se relève, cherche du regard des maisons, des voitures, des gens, un sauveur, la civilisation, une assistance, du secours, du soutien, de l'aide...

Rien. C'est quoi ce trou du cul du monde ?

C'est un putain de désert. Des buissons de tous les côtés, pas de maisons, pas de circulation, juste cette intersection avec un panneau stop. Et un autre panneau : Mulholland Drive.

Oh, non. Mulholland Drive, c'est la route qui file d'est en ouest le long de la ligne de crête des collines, avec Los Angeles au sud et la Valley au nord. Certaines parties de Mulholland, en particulier son extrémité est qui se trouve près de Hollywood, sont bâties comme n'importe quel autre secteur résidentiel, mais la majorité de la route est pratiquement inhabitée et certaines sections sont encore en terre, même pas goudronnées.

Quelle idée de con, de construire une grande ville comme ça, avec un désert au sommet d'une montagne en plein milieu ! Peter et ses

copains, qui voulaient être complètement en sécurité, ont pris des chemins de traverse pour arriver à destination, c'est pour ça qu'il y avait autant de cahots. Et les voilà qui surgissent, ils jaillissent de la voiture, les quatre portières s'ouvrent en grand. Ils ont vu le capot du coffre dans le rétroviseur.

Terrifié, Koo regarde alentour. La route qu'ils viennent d'emprunter descend abruptement la colline en direction de la Valley, à travers pins et buissons. À gauche comme à droite, Mulholland Drive zigzague le long de la ligne de crête ; à une distance infinie, là-bas, vers l'est, il voit deux ou trois maisons, mais il ne pourra jamais les atteindre. Il ne peut pas semer ces gens-là.

Se cacher ; c'est sa seule chance. Pendant que le gang finit de mettre pied à terre, Koo sprinte, il traverse la route qu'il quitte pour la terre marron clair et poussiéreuse, les petits buissons, les arbres rabougris, puis une pente rocheuse escarpée, ses pieds cherchent des appuis, la poussière s'élève, la moitié de cette satanée Valley de San Fernando est visible, loin en contrebas, et il n'y a personne pour l'aider. Des voix crient derrière lui, il s'agrippe à des troncs rugueux et aux branches de pins nains, il vacille mais ne tombe pas, dévale maladroitement la colline et se dirige droit sur un amas enchevêtré de buissons piquants qui montent à hauteur de genoux ou de taille, sont couverts d'épines et bien trop denses pour qu'il puisse s'y frayer un passage, si bien qu'il dévie sur sa gauche, trébuche dans un petit défilé, creusé par la pluie, qui forme un profond et étroit sillon en biseau au milieu des buissons, se laisse tomber à quatre pattes, rampe le long de la crevasse sous les branches épineuses, s'enfonce dans les broussailles, se retourne finalement, hoquette, observe, scrute à travers les branches, les feuilles, les épines, sa bouche est sèche à cause de la poussière et de la peur, sa sueur pleine de poussière coule le long de son visage alors qu'il s'arrête, attend, écoute :

« Il est passé par là !

— Il se cache quelque part ! Dans les buissons !

— Il ne peut pas aller loin ! Il ne peut pas s'échapper !

— Contourne par la gauche !

— Koo ! Koo ! » C'est la voix de Peter, désagréablement proche. « Ne te rends pas les choses plus difficiles encore, Koo, on va te trouver de toute façon ! Koo, ne nous fais pas perdre notre temps ! »

Va te faire foutre, mec. Koo sait que ça ne sert à rien, il a la poisse, il ne va pas s'échapper, mais il préfère crever plutôt que de leur faciliter les choses. « Faites votre boulot vous-mêmes », chuchote-t-il, puis il ferme les yeux, détourne la tête et attend.

« Il est là ! » La voix de Larry, ce salopard. « Je vois ses jambes.

— Sors de là, espèce de vieux con ! » Ça, c'est Peter, il a la voix stridente et agressive. « Larry, Mark, sortez-le de là ! »

Des mains s'emparent de ses chevilles, commencent à tirer et il dit : « D'accord, d'accord, je vais sortir. » Mais ils ne le laissent pas faire seul ; ils continuent de le traîner hors de son repaire, son dos cogne sur les pierres, les branches et les épines déchirent ses bras qu'il utilise pour se protéger le visage.

Ils sont tous regroupés, ils halètent sur la pente abrupte. Larry et Mark le relèvent, ils le mettent debout et Peter s'approche, l'air énervé. Il le regarde d'un air furieux avant de lui asséner un coup de poing sur la joue gauche. Koo chancelle et il tomberait en arrière dans les buissons si Larry ne le tenait pas encore par le bras. « Peter ! se récrie Larry. Tu n'es pas obligé de faire ça !

— J'en ai marre, de ce vieux. » Peter se rapproche encore de Koo, il lui jette un regard noir, il lui dit : « Ça suffit comme ça. Je ne suis pas d'humeur patiente, aujourd'hui.

— Tu n'es qu'un sale fils de pute », lui répond Koo. Sa bouche est complètement desséchée, à cause de la poussière et de la peur, sans quoi il lui cracherait sur la gueule, à cet enfoiré.

Et Peter le sait ; il n'y a qu'à le regarder reculer d'un pas, un faux sourire supérieur aux lèvres. « C'est ça, Koo, dit-il. Je suis un sale fils de pute. Tâche de t'en souvenir et fais gaffe. Ramenez-le à la voiture », ordonne-t-il avant de tourner les talons.

Mike entra dans la pièce souterraine où se tenait Jock Cayzer, les mains sur les hanches, le chapeau de cow-boy repoussé en arrière, une expression de dégoût sur son gros visage. « Envolé, dit-il. Mais il était bien là.

— C'est ce qu'ils ont dit en haut. »

Jock renifla. « Ça se sent, qu'il a été très malade. »

Mike préféra ne pas l'imiter. « Qui est venu inspecter les lieux ?

— Je suis content de pouvoir dire que c'est un de tes gars, Dave Kerman. » Le sourire de Jock était amical, pas malicieux. « Selon lui, il est bien entré dans le sous-sol, là, et cette porte était cachée derrière une pile de cartons de vin. Ils sont dans le coin, tous jetés derrière le chauffe-eau.

— On ne peut pas dire qu'on ait eu de la chance.

— Le pire, à mon avis, c'est que la visite de notre homme les a effrayés. Mais il y a un motif d'espoir.

— Dites-moi lequel, vite.

— Ils n'avaient pas *prévu* de partir. C'était leur base, mais maintenant ils vont au plus pressé, ils improvisent, ils risqueront davantage de commettre des erreurs et d'attirer l'attention.

— Et il y a moins de chances qu'ils gardent Davis vivant.

— Ah, Mike, il faut se consoler comme on peut.

— On ne peut pas tant qu'on ne l'a pas récupéré. Vous vous rendez compte qu'il y a moins d'une heure, il était dans cette pièce ?

— Oui.

— Et il nous l'avait *dit* ! » Mike s'approcha de la fenêtre, il la montra du doigt et cita : « Du ventre de la baleine.

— Moi aussi, je n'arrête pas de revenir à cette phrase. »

Mike se tenait devant la vitre et regardait l'épaisse masse d'eau huileuse et translucide qui oscillait à travers son propre reflet estompé ; l'élément liquide semblait beaucoup moins accueillant de ce point de vue. Il regrettait de ne pas avoir eu le temps de boire un autre verre au club, ni d'avalier une rasade de la bouteille d'un demi-litre rangée dans sa boîte à gants. Il s'en acquitterait en repartant.

Cette histoire traînait en longueur. Ce serait préférable que ces enfoirés le tuent. On le retrouverait assassiné et la pression ne reposerait plus autant sur les épaules de Mike Wiskiel. Tout le monde s'accorderait à dire qu'il avait fait de son mieux et que l'incident du transmetteur n'avait été qu'une manifestation d'excès de zèle. Il

pouvait encore s'en sortir indemne et espérer que ce soit pour lui l'occasion de s'en retourner à Washington D.C.

« Est-ce qu'on sait à qui appartient cette maison ? demanda-t-il en se détournant de la vitre.

— Un musicien du nom de Ginger Merville. Il est en Europe, on essaie de le contacter. La maison est en location.

— Il y a un truc qui cloche.

— Oui, en effet, avoua gravement Jock. Je dois reconnaître que ça me fait mal au ventre, mais je n'arrive pas vraiment à déterminer de quoi il s'agit.

— Est-ce que cette maison était censée être inoccupée ? Est-ce qu'ils se seraient *tous* cachés dedans, si l'agent immobilier avait pu débarquer avec un locataire éventuel ? Est-ce qu'il n'aurait pas eu connaissance de cette pièce, qu'il n'en aurait pas profité pour la faire visiter ?

— Ce sont toutes de bonnes questions.

— Je vais parler à l'agent immobilier, décida Mike. Vous avez son nom ?

— Calvin Freiberg. Son agence est sur Ventura Boulevard, à Tarzana.

— Je vais passer le voir sur le chemin du studio de télé. C'est vous qui serez en charge, ici ?

— Vos hommes et les miens sont en haut, pour le moment, dit Jock, ils fouillent et fouinent partout.

— Je leur souhaite bonne chance. Où est Dave Kerman ?

— Il est reparti au bureau pour se cogner la tête contre les murs, à ce qu'il a dit. » Le sourire amical et triste de Jock était de retour. « Il pense maintenant que la femme qui lui a fait visiter la maison est celle du portrait-robot.

— Sans déconner. » Mike remua la tête. « Quand Dave aura fini de se cogner la tête contre les murs, c'est moi qui la lui cognerai. À plus tard.

— Bonne chasse », dit Jock.

« Calvin Freiberg ? »

L'agent immobilier, un petit homme chauve et étriqué dont le costume décontracté en polyester, les immenses lunettes de soleil et le bronzage soutenu et régulier ressemblaient tous aux différents éléments d'un costume de carnaval, se leva de son bureau pour regarder Mike en clignant légèrement des yeux et dit : « Oui ?

— FBI, monsieur Freiberg. » Mike lui présenta sa plaque d'identification ouverte. « Mon nom est Michael Wiskiel.

— Oh, mon Dieu, je vous ai vu à la télévision. Asseyez-vous, asseyez-vous. »

Ce bureau en panneaux de bois et en vinyle était en réalité un petit local commercial, situé sur Ventura Boulevard, dont la vitrine était en verre jaune teinté, l'intérieur soigné, bon marché et impersonnel. Il y avait trois bureaux posés sur une moquette fonctionnelle marron clair, mais pour l'instant Freiberg était seul dans les lieux. Mike s'installa sur le fauteuil réservé à la clientèle pendant que l'agent immobilier reprenait place derrière son bureau. « Vous vous occupez de la location d'une maison située sur Woodland Hills qui appartient à un musicien nommé Ginger Merville.

— Effectivement ! » Freiberg avait l'air surpris d'entendre cette information. « Effectivement, c'est moi qui m'en occupe.

— J'arrive tout juste de là-bas, monsieur Freiberg, et il y a encore une heure, c'était l'endroit où les kidnappeurs se cachaient avec Koo Davis.

— Les kid... ! Koo... ! Oh, mon Dieu ! »

Pareille stupéfaction ne pouvait être simulée. Mike observait la chair qui rougissait sous ce bronzage artificiel, il observait Freiberg, assis là, bouche ouverte, à cligner des yeux, et il attendait que l'homme reprenne ses esprits. Freiberg finit par avaler sa salive, secouer la tête et dire : « C'est incroyable. Mon Dieu, c'est une chance que je n'aie pas eu à faire visiter la maison avec ces gens à l'intérieur.

— C'était vraiment de la chance ? demanda Mike. Je veux dire, est-ce que la maison était vraiment à louer ou pas ?

— Eh bien, oui et non. » L'agent immobilier fronça les sourcils comme s'il ne savait plus où il en était après avoir donné cette réponse, puis il dit : « Je suppose que vous savez qui est Ginger Merville.

— Un musicien.

— Une rock star, dit Freiberg avant de se corriger à nouveau : Enfin, pas une star à proprement parler. Plutôt un musicien qui joue avec des stars, il faudrait dire, je pense. En tout état de cause, il a beaucoup d'argent et il voyage énormément, alors de temps en temps nous lui louons sa maison. S'il sait qu'il va être parti pendant une période prolongée. » Il se tourna vers une armoire de rangement proche, tourna rapidement ses fiches cartonnées rectangulaires, en préleva une qu'il tendit à Mike. « La trace écrite de nos locations, ces dernières années. »

Mike jeta sur la carte un regard peu intéressé et demanda : « Pourquoi n'est-elle pas louée, cette fois ?

— Il en voulait trop cher. » Freiberg pointa l'index vers la carte que tenait Mike. « Vous voyez les prix ici, ils montent progressivement. Mille par mois, mille deux cents, mille quatre cents.

En ce moment, on pourrait certainement en obtenir mille cinq cents ou mille six cents ; peut-être un peu plus si on acceptait d'attendre. Ginger, pour des raisons qui ne regardent que lui, a insisté pour qu'on négocie la propriété *trois mille* dollars par mois !

— Ah, dit Mike. Vous a-t-il donné une raison ? »

Le fait que les conseils professionnels de Freiberg soient restés ignorés avait de toute évidence laissé chez lui une trace de ressentiment, si bien qu'une sorte d'ironie acerbe apparut dans sa voix quand il exposa le raisonnement de Merville : « Eh bien, il ne comptait être parti que deux mois et trouvait que les locataires posaient plus de problèmes qu'ils ne rapportaient d'argent, de toute façon, alors il préférerait autant que la maison soit vide s'il ne pouvait en obtenir ce prix-là. Je lui ai bien dit que c'était sans espoir, mais il n'a pas voulu tenir compte de mon conseil et le résultat, c'est que la maison est *techniquement* à louer, mais que nous n'avons pas vu l'intérêt de la faire visiter. Je veux dire, trois mille par mois. Il n'y a même pas de terrain de tennis. Et c'est encore dans la Valley, ce n'est ni Brentwood, ni Beverly Hills.

— Jusqu'à quand la maison devait-elle être disponible ?

— Jusqu'à la fin du mois prochain.

— Par conséquent, jusqu'à ce moment-là, vous ne l'auriez probablement pas fait visiter de toute façon, quel qu'en soit le prix.

— Les locations à la semaine, fit l'agent immobilier avec un petit tressaillement. Ce n'est pas un genre de locataires intéressants, d'habitude. Pas soigneux, en règle générale.

— Merci, monsieur Freiberg, dit Mike. Merci beaucoup. »

En plus du temps d'antenne, Metromedia, la chaîne 11, mettait à la disposition du FBI un espace de bureaux dans son studio de Sunset Boulevard, et même une réceptionniste. En arrivant, Mike s'identifia auprès d'elle et demanda : « Monsieur Saint Clair est-il déjà arrivé ?

— S'agit-il du gentleman qui doit venir de Washington ? Non, monsieur, pas encore. Nous avons reçu un appel il y a environ une heure disant qu'il s'était posé sur la March Air Force Base, à Riverside. Il doit être dans l'hélicoptère à destination de l'aéroport de Burbank d'où une voiture le conduira ici. Il devrait donc arriver d'un moment à l'autre.

— Parfait.

— L'agent Kerman est dans ce bureau, monsieur. Il m'a demandé de vous le faire savoir dès votre arrivée. Il est en communication téléphonique avec Saint Louis.

— Dave Kerman ? » Sourcils froncés, Mike se dirigea vers le

bureau qu'elle lui avait indiqué. Qu'est-ce que Dave Kerman pouvait bien fabriquer *ici* ? La dernière fois qu'il avait entendu parler de lui, s'il en croyait Jock Cayzer, Dave était à Burbank, il se cognait la tête contre les murs à côté du portrait-robot de la femme qu'il n'avait pas reconnue. Deuxièmement, et c'était encore plus effarant, qu'est-ce qu'il faisait au téléphone avec *Saint Louis* ?

Il attendait. Lorsque Mike entra dans le bureau (petit, carré, soigné mais meublé de manière impersonnelle, avec des fenêtres qui dominaient le vrombissement de la circulation sur le Hollywood Freeway, à moitié masqué par arbres et buissons), Dave Kerman était assis, le combiné du téléphone coincé entre l'épaule et l'oreille, et il avait l'expression à moitié hébétée de quelqu'un qu'on a placé en attente depuis longtemps. Il écarta le combiné de son oreille et se leva en voyant Mike entrer. Son attitude dégageait un mélange de plaisir et de gêne. « Mike ! Salut !

— Qu'est-ce qui s'est passé, Dave ?

— Je suis vraiment désolé d'avoir foiré, tu sais, s'excusa sobrement Kerman, je pourrais me coller des baffes.

— J'ai vu la maison, Dave. Personne n'aurait pu deviner que cette pièce existait. » Si vous voulez que les troupes se rangent derrière vous, vous devez vous ranger derrière elles ; même si vous adoreriez leur botter le cul.

« Mais cette *fille* ! Elle était devant moi et je n'ai pas fait le rapprochement une seule *seconde*.

— Dave, dis-moi la vérité. Le portrait-robot, il lui ressemble vraiment ? »

Kerman acquiesça même si c'était avec réticence. « Pour ma défense, je dois dire que ça lui ressemble, mais pas tant que ça. » Toujours debout, il coinça à nouveau le combiné entre son oreille et son épaule et se retrouva donc penché légèrement sur la gauche.

« C'est souvent le problème avec ces portraits-robots, concéda Mike. Si tu sais déjà de qui il s'agit, tu vois la ressemblance, tu peux faire le lien entre la personne et le portrait, mais c'est beaucoup plus dur dans l'autre sens, du portrait à la personne.

— N'empêche, j'aurais quand même dû le voir. Elle était devant moi.

— Souviens-toi de tous les portraits-robots que les policiers de New York ont diffusé dans l'affaire du Fils de Sam ? Aucun ne ressemblait aux autres, et aucun ne ressemblait au type quand ils ont fini par l'arrêter.

— Bordel, le truc c'est que... commença Kerman avant de s'interrompre pour prêter l'oreille au téléphone. Bien sûr, dit-il dans le combiné. Je suis toujours là. Ouais, je vais attendre, je vous ai dit que j'allais attendre. Trouvez-le, c'est tout. Super. »

Mike pointa le doigt sur le téléphone en demandant : « Saint Louis ? »

— C'est ça. C'est la nouvelle info qui est tombée. » Kerman désigna le canapé bas, contre l'autre mur. « Mets-toi à l'aise pendant que je te raconte. »

Mike s'assit sur le canapé et Kerman retourna à son siège derrière le bureau. Tout en parlant, il faisait des gestes des deux mains, le téléphone niché contre son cou. « Quand j'ai jeté un œil au portrait-robot, après, j'ai été certain que c'était elle. Il y avait deux femmes dans la maison, c'est tout ce que j'ai vu là-bas et je n'ai pas pu identifier l'autre, mais celle-là oui. Tu sais qu'on avait déjà sorti toutes les photos des gens qui sont répertoriés comme radicaux, alors je les ai étudiées à nouveau et bonne pioche. Elle s'appelle Joyce Griffith, on sait qu'elle en fait partie depuis dix ans ou plus, et elle est recherchée pour tout un tas de trucs : dégradations de biens publics, tentative de meurtre, délit de fuite avec franchissement des frontières de l'État, on peut continuer longtemps.

— Bon travail.

— Mais ce n'est pas le plus beau », dit Kerman au moment où la porte s'ouvrait et où Maurice Saint Clair entrait, suivi d'un grand jeune homme maigre et bien mis qui portait ce qui semblait être une boîte servant à transporter des bobines de film.

Mike se leva d'un bond. « Murray ! » Maurice Saint Clair était un bon et vieil ami ; dans la campagne que menait Mike pour retourner à Washington, il était de son côté sans réserve.

Saint Clair lui donna une vigoureuse et chaleureuse poignée de main. « C'est bon de te voir, Mike. Très bon.

— Tu as l'air en pleine forme, Murray. » Ce qui n'était pas vrai ; Saint Clair était un grand gaillard en surpoids car il prenait trop de plaisir à manger et à boire. Cependant, Mike savait qu'il s'inquiétait de son apparence et de sa santé, et c'était juste un mot amical pour le rassurer.

« J'ai eu de la peine pour toi, ce matin, Mike. » Saint Clair continuait de lui serrer la main. « Je suis heureux qu'on t'ait donné cette deuxième chance. »

Le sourire de Mike était triste. « Apparemment, ils n'ont pas l'air de penser que je constitue un grand danger.

— Ils l'apprendront à leurs dépens », dit Saint Clair qui relâcha finalement sa main après une ultime pression.

Derrière le bureau, Kerman dit soudain : « Douglas ? Tom Douglas ? C'est Dave Kerman, de l'agence de Los Angeles, je travaille sur l'affaire Koo Davis. »

Mike dit à Saint Clair : « Une seconde, Murray », puis il se tourna vers Kerman. « Finis ton histoire.

— Un instant. Tom, tu veux bien ? Dix secondes, pas plus. » Puis il plaça la main sur le combiné avec un sourire fier, et s'adressa à Mike : « Le plus beau, c'est que cette fille, Griffith, est l'une des nôtres !

— Elle est quoi ?

— Agent double. De 1968 à 1973, on la payait, elle nous envoyait des rapports sur les endroits où elle allait, les gens qu'elle rencontrait, tout ce qu'elle faisait. » Kerman montra le téléphone. « Ce type. Douglas, c'est à lui qu'elle les adressait, à Chicago. Il est en poste à Saint Louis, maintenant.

— Bon Dieu. Est-ce qu'il peut toujours entrer en contact avec elle ?

— On va voir. » Kerman se remit à parler dans le téléphone. « Tom ? Il s'agit d'une de tes anciennes informatrices, Joyce Griffith. Oui, c'est bien elle. »

Saint Clair demanda à voix basse : « Qu'est-ce qui se passe ? »

Pendant que Kerman continuait sa conversation téléphonique, Mike lui expliqua brièvement la situation, y compris la découverte tardive de la première cachette du gang, et il termina en disant : « Peut-être que cette piste, avec Griffith, peut nous aider.

— Espérons-le. » Saint Clair avait l'air embêté. « Je crains que nous n'ayons tous bientôt besoin d'aide.

— Tu veux dire... que la réponse est non ?

— C'est plus compliqué que ça. Mais elle n'est pas très favorable. » Il désigna la boîte de film de son assistant. « Disons simplement que nous apportons une désagréable surprise à nos amis de l'autre camp. »

Koo essaie de sauver sa peau dans cette stupide pièce remplie de miroirs. « Larry, dit-il en agrippant énergiquement le poignet du jeune homme, Larry, aidez-moi.

— J'ai envie de t'aider, dit Larry. Mais je ne peux pas si je ne comprends pas ce qui se passe.

— Fais-moi juste sortir de là.

— Non, Koo. » Et Larry soupire comme si c'était lui qui n'arrivait pas à faire passer son message. « C'est un malentendu. Je ne te propose pas de t'aider à t'échapper, je veux t'aider à comprendre la *réalité* du monde.

— La réalité, c'est que si je reste là, je vais mourir.

— Je sais que c'est ce que tu crois, Koo, mais je te promets que ça n'arrivera pas. Bon, j'accepte le fait que ce programme télévisé est sans doute conçu uniquement pour gagner du temps, une tentative pour retarder les négociations, mais Koo, tu ne comprends pas ? On le sait déjà, ça. On s'y est préparé, on s'est préparé à attendre qu'ils soient prêts. Peu importe ce qu'ils diront lors de ce programme, il ne t'arrivera rien. Je te le promets.

— Écoute, Larry, ce n'est pas le problème. Crois-moi, il y a d'autres choses ici, il y a... » Il secoue la tête et lâche le poignet de Larry pour remuer vaguement le bras en disant : « Ce n'est pas aussi simple que ça.

— Si tu pouvais m'expliquer, Koo. Qu'est-ce que tu croyais que Mark pouvait te dire et moi pas ? C'est à quel sujet, Koo ?

— Ahhhh, mon Dieu. » C'est le cœur du problème ; va-t-il oser dire à Larry qu'il est le père de Mark ? Il se laisse tomber sur le dessus-de-lit violet et relâche l'air contenu dans ses poumons. « Quand on est un comique, on est censé vouloir jouer Hamlet, pas le Roi Lear.

— Je ne comprends pas. »

Koo a un geste négatif. « Laissez-moi réfléchir une minute.

— Bien sûr, Koo. Prends tout le temps que tu veux. »

Tout le temps qu'il veut. Mais depuis leur départ... après sa tentative d'évasion manquée, il a fait le reste du voyage les yeux bandés, allongé sur le sol à l'arrière, entre leurs jambes... et il a compris que le temps lui manque, que la pression s'intensifie. Il ne peut pas oublier que Mark était sur le point de le tuer à mains nues quand Peter est entré pour leur annoncer qu'ils partaient.

Et cette nouvelle pièce ne joue pas en sa faveur. C'est une chambre

à coucher, mais elle n'est pas particulièrement reposante. Petite, sans fenêtres, ses murs et son plafond bas sont recouverts de miroirs légèrement bleutés. Un épais tapis à franges blanc recouvre le sol dont la majorité de l'espace est occupé par un grand lit rond violet. Deux fauteuils de fourrure blancs et une paire de tables de nuit symétriques complètent le mobilier. La luminosité vient de spots encastrés dans les coins du plafond et de deux appliques murales imitation Far West, au-dessus des tables de nuit. Chaque fois qu'il cesse de regarder Larry, il voit un tableau où tous deux se reflètent indéfiniment dans les miroirs, le jeune homme assis au bord du lit, l'air mal à l'aise mais sincère, le vieil homme étendu sur le dos sur les oreillers violets en forme de cœur, secouant la tête de désespoir et de faiblesse.

La difficulté, c'est que s'il révèle la vérité à Larry, s'il lui dit que Mark veut le tuer car il est son fils, Larry réagira-t-il comme il faut ? Il y a tellement de chances qu'il fasse des erreurs s'il connaît cette information. Par exemple, il pourrait refuser de croire Koo et, en conséquence, aller tout répéter à Mark. *Immédiatement*, Mark fou de rage entrerait dans la chambre pour finir le travail ; sûr et certain. Ou alors, Larry étant Larry, il pourrait croire Koo et aller voir *quand même* Mark pour tout lui répéter ; cela s'inscrirait parfaitement dans sa croyance inébranlable que la discussion peut vaincre tous les obstacles. Une seule raison pourrait inciter Koo à lui dire la vérité : que ça puisse encourager Larry à faciliter sa fuite, et il a bien trop peur que ce ne soit pas ce qui se passerait.

Il se lève. « Quelle heure est-il ? »

— Sept heures vingt. »

Dix minutes avant le début du programme. « Vous êtes sûr qu'il y a une télé, ici ? »

— C'est ce qu'on m'a dit. On va voir. »

Larry se lève et commence à ouvrir des portes-miroirs. Des armoires, des placards, un petit lavabo, une douche séparée, tout cela se situe derrière les miroirs. « C'est une drôle de maison, hein ? dit Larry.

— L'image qu'un gamin de trois ans se fait d'un bordel.

— La voilà. » Larry a trouvé la télé derrière un miroir, face au pied du lit ; il la règle sur la chaîne 11 mais laisse le son au plus bas : dans un vieil épisode en noir et blanc des *Honeymooners*, Jackie Gleason et Art Carney se parlent d'un air maussade en bougeant les lèvres et font de grands pas lents très théâtraux.

« Avec un peu de chance, tu ne resteras plus longtemps, dit Larry en revenant vers le lit.

— Avec un peu de malchance, je ne resterai plus longtemps nulle part.

— Ne dis pas ça, Koo. Ça n'arrivera pas.

— Mon ami, vous ne savez pas ce qui peut arriver.

— Dis-le-moi, alors, dit Larry. Koo, je te jure devant Dieu que je suis ton ami. Dis-le-moi. »

Koo le regarde, sourcils froncés, il soupèse le pour et le contre. Quel choix a-t-il ? Et après tout, qu'a-t-il à perdre ? « Est-ce que tu resteras dans cette pièce ? demande-t-il.

— Est-ce que je resterai ici ? C'est ce que tu veux ?

— Oui, jusqu'à ma libération.

— C'est entendu. » Larry a l'air extrêmement solennel, comme s'il venait d'être ordonné prêtre.

« On va regarder cette émission spéciale, lui dit Koo. On va voir ce qu'ils ont à dire, et après, on parlera. »

Joyce avait allumé la télévision une demi-heure plus tôt. Personne ne la regardait, pourtant il s'agissait d'un gros poste avec un écran géant d'un mètre quatre-vingts, semblable à celui d'une salle de cinéma, qui dominait la salle de séjour. Mais ils étaient tous trop concentrés sur leurs propres problèmes pour regarder des émissions superficielles à la télé. À travers la baie vitrée, on distinguait Mark qui marchait de long en large, là-bas, sur la plage, méditait en fixant le sable et en ignorant le gigantesque coucher de soleil sur le Pacifique. Liz réfléchissait, recroquevillée dans un fauteuil Eames près de l'âtre, tournant le dos à la vue comme à la télé. Larry s'était enfermé dans la chambre à coucher avec Koo. Joyce, anxieuse et compulsive, était dans la cuisine où elle préparait de la nourriture dont personne ne voulait (assiettes de sandwiches découpés en triangles dont elle avait méticuleusement retiré la croûte, bols de soupe, tasses de café), tandis que Peter et Ginger se chamaillaient.

« Ce n'est vraiment pas bien de ta part, ne cessait de répéter Ginger. Vraiment pas bien. Vraiment pas bien. »

Sa gaieté de façade avait disparu comme si elle n'avait jamais existé, remplacée par des claquements de dents nerveux, comme ceux d'un chien de compagnie névrosé. Même son visage avait l'expression pincée d'un lhassa apso ou d'un terrier du Yorkshire.

« Ce n'est vraiment pas bien du tout de ta part, Peter.

— Je n'ai pas eu le choix », lui répondit Peter pour la centième fois. Il savait qu'il allait devoir apaiser Ginger d'une manière ou d'une autre, mais tout était si difficile. Ses joues le brûlaient et l'élançaient, il n'arrêtait pas d'avalier du sang et, pour la première fois depuis des années, il *clignait des paupières*. Le symptôme même qu'il avait vaincu il y avait si longtemps en se rongant les joues était de retour, il ne se maîtrisait plus du tout. Il suivait Ginger de pièce en pièce, rôdait avec lui en essayant de calmer les choses, se rongait les joues pendant que ses paupières cli-cli-clignaient et, pendant tout ce temps, il continuait de parler : « Je le savais, qu'ils allaient revenir, et j'ai eu raison. On a sorti Davis de là-bas juste à temps.

— Pour le ramener *ici*. Oh, Peter, ce n'est vraiment pas bien de ta part. Après tout ce que tu disais, que tu ne voulais pas m'impliquer dans tout ça.

— Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? On ne pouvait pas rouler indéfiniment avec ce fichu comique dans la voiture. Tu aurais voulu

que je le tue ?

— Ne me parle pas de tuer.

— C'est ce que Mark voulait faire », dit Peter avec amertume. Les choses ne se passaient pas comme prévu. S'il était allé voir Mark et Davis quelques minutes plus tard à peine, le problème aurait été résolu, il en aurait été déchargé. Le fait que Mark ait été sur le point d'assassiner Davis ne faisait pour lui aucun doute, même s'il n'avait parlé ni à l'un, ni à l'autre, et n'en avait pas l'intention. Il n'aurait pas pu ordonner lui-même de tuer Davis par simple commodité, mais il aurait été très content (entre autres choses) si la décision avait été prise par un tiers. Quant à savoir pourquoi Mark était si déterminé à assassiner Davis, et pourquoi Davis, de son côté, était si déterminé à avoir des conversations avec l'homme qui brûlait d'impatience de le voir mort, Peter n'en avait aucune idée et, à vrai dire, il n'était guère curieux de le savoir. Son centre d'intérêt principal, c'était lui-même, et l'attention qu'il portait au monde extérieur croissait et décroissait en fonction de la façon dont ce dernier influait sur ses désirs et ses besoins.

Ginger détourna son visage de chien de compagnie mécontent et reprit le chemin de la cuisine, Peter sur les talons. Joyce leur fit face après avoir versé un bol de soupe et elle leur dit, avec une sorte de gaieté associant normalité à un soupçon de démente : « Vous devriez manger. Tous les deux.

— Gardez quelque chose pour demain, lui dit Ginger avec irritation avant de se tourner à nouveau vers Peter. À moins que vous ne soyez *partis* d'ici demain ?

— Pour aller où ? Ginger, où peut-on aller à part ici ?

— Oh, tout sera terminé d'ici demain, dit Joyce d'un ton joyeux. Attendez, vous verrez.

— On va attendre, répondit Ginger d'un air entendu en jetant un coup d'œil à l'horloge de la cuisine : dix-neuf heures cinq. Et quand on aura écouté ce que le FBI a à dire, on verra. Pour l'instant, jeune femme, veuillez avoir la gentillesse de ne plus considérer ma cuisine comme votre charrette de cantinière personnelle. Nul n'en veut, de ces petits sandwiches débiles. C'est quoi, dans cette casserole ?

— Du bouillon écossais.

— Non, non, celle de derrière, avec le couvercle.

— De la soupe de pois cassés », dit Joyce qui, pour la première fois, paraissait un peu sur la défensive. Elle et les autres (à l'exception de Peter, bien sûr) voyaient tous Ginger pour la première fois. « On peut ne pas apprécier le bouillon écossais, ajouta-t-elle.

— On peut ne pas apprécier que son garde-manger soit dévasté par une femme hystérique, lui répondit Ginger. Vous avez vos règles ?

— Hein ? Non, je... Non.

— Dans ce cas, vous n'avez aucune excuse. » Il se tourna vers Peter : « Tu n'as donc aucune autorité sur personne ? Pas un seul ? » Puis il haussa les épaules avec nervosité et agressivité avant de quitter la pièce.

Peter s'attarda suffisamment longtemps pour ordonner à Joyce, dans un chuchotement âpre : « Plus de nourriture ! Arrête tout de suite ! » Ignorant son regard hébété, il se dépêcha de suivre Ginger qui était reparti vers le salon.

Mark s'était désintégré, il n'était plus rien, plus personne. Toutes ses pensées avaient volé en éclats, en fragments détachés, comme ces vagues qui viennent se briser sur les rochers noirs. Il n'était plus qu'une épave, un objet jetable, utilisé puis balancé, une carapace, vidée et dépourvue de sens. Des années auparavant, la clé avait été insérée, actionnée à maintes reprises, on l'avait remonté tant et plus avant de le poser afin qu'il chemine à travers l'existence, un robot parricide n'ayant qu'une seule fonction, un unique objectif éclatant qui durerait une milliseconde : tenir la vie de son père entre ses mains et y mettre un terme.

Le moment était venu, il s'était activé, il avait brillé comme le soleil, dans sa vie éphémère, et il était maintenant consumé, son potentiel appartenait au passé ; il n'avait rien, il n'était rien. Aussi incapable d'assassiner la même victime une seconde fois que s'il n'avait pas été interrompu dans son geste. Il *était* un parricide, la décision seule avait compté, le passage à l'acte n'en avait été que la conséquence concrète. Qu'il ait continué à respirer, à poursuivre son existence, à traverser le temps, était une anomalie frustrante. Il ne pouvait évidemment plus réagir, pas plus aux événements qu'aux autres êtres humains. La tâche de sa vie n'était plus ; plus rien ne l'atteignait.

« Maa-ark ! Maa-ark ! »

Sur la terrasse qui avançait au-dessus du vide, sa silhouette se détachant devant le salon éclairé entre les murs de pierre, Joyce, dressée sur la pointe des pieds, oscillait en lui adressant des gestes de la main. Il la vit sans témoigner de curiosité et continua sa marche laborieuse dans le sable.

« Mark ! Ça va commencer ! Le programme va débiter ! »

La main et le bras gauche de Mark s'abaissèrent dans un ample geste de rejet : *Va-t'en. Fiche-moi la paix.* Il ne leva plus les yeux.

Quelqu'un fit pivoter le fauteuil Eames pour qu'il soit face à l'immense écran de la télévision. Liz fronça les sourcils, se saisit des accoudoirs rudimentaires pendant que le fauteuil tournait, mais elle ne prononça pas une parole. Dans son dos, Peter dit : « Regarde le programme, Liz. Montre un peu d'intérêt. »

Mais de l'intérêt, elle n'en ressentait pas, c'était bien le problème. Son trip avait été un désastre, une terrible erreur. Elle avait rencontré d'énormes difficultés pour en sortir et, maintenant encore, elle était sujette à de brefs phénomènes visuels, des éclairs de lumière, des changements dans les couleurs du spectre, de rapides dissolutions et reconstructions immédiates d'objets solides comme ce mur de pierre derrière l'écran de télévision indépendant. Pour le reste, son esprit ne planait plus, mais elle était redescendue lestée par les cruelles découvertes de ce voyage ; pas exactement des découvertes, en fait : elles étaient présentes dans son esprit depuis toujours, mais cachées parce qu'elles étaient vraies et insupportables à la fois.

Il en ressortait qu'elle était allée trop loin. Pas seulement dans ce trip, mais toujours, durant sa vie entière. Pour l'amour des enthousiasmes du moment (passions politiques, personnelles, sociales) elle avait agi d'une façon qui l'empêchait de pouvoir un jour faire machine arrière. L'Amérique s'était calmée depuis les excès des années 1960, le pays remettait de l'ordre dans la maison, retrouvait une vie normale ; mais pour Liz, il n'y avait pas de retour possible, il n'y aurait *plus jamais* de vie normale. Elle était allée trop loin à l'époque où il semblait que les années 1960 dureraient une éternité. À ce niveau-là, elle avait eu raison : pour elle, les années 1960 duraient une éternité. Elle était plus sûrement emprisonnée dans cette période que le gouvernement ne pourrait l'emprisonner s'il mettait un jour le grappin sur elle.

Parfois elle envoyait presque Frances, morte depuis six ans, car elle s'était évadée de tout ça pendant que c'était encore frais. Ils pouvaient bien lancer des mandats d'arrêt contre Frances Steffalo ; après six ans dans l'eau du lac Érié, lestée, silencieuse, à s'enfoncer dans l'écume, ils ne la retrouveraient pas, ils ne pourraient pas l'exhiber devant ces médias moqueurs et superficiels comme ça avait été le cas pour Eric, comme ça avait été le cas pour tant d'autres. « Pas moi », dit-elle mais à voix basse, formant juste les mots avec ses lèvres tout en fixant l'écran de télévision sans le voir.

Eric avait été tout pour elle. Il lui avait appris à quoi servait son corps, à quoi servait son esprit, à quoi servait le monde. « Ce n'est pas difficile de changer la société, lui disait-il avec son petit sourire étincelant d'intelligence. La société change tout le temps, qu'on l'aide ou non. Le capitalisme est une aberration, un tournant erroné pour sortir du féodalisme... il aurait été tellement plus simple d'aller

directement vers le collectivisme à ce moment-là, de faire simplement disparaître la classe des propriétaires fonciers et de permettre aux masses de s'approprier les terres qu'elles occupaient déjà. C'est ça, une aberration. Mais elle touche à sa fin, et à moins que quelqu'un ne pousse toute cette masse dans une nouvelle direction, on reviendra simplement au féodalisme sous un autre nom, avec la General Motors et la Chase Manhattan à la place du royaume de truc et du duché de machin. On doit lui donner une impulsion, c'est tout, la faire dévier un peu. On n'en verra peut-être même pas les effets de notre vivant. Tout le monde ne peut pas être Martin Luther. Colomb est mort sans savoir à quel point il avait changé le monde. »

Changer le monde. Eric m'a changée *moi*, et il est parti sans achever le travail. S'il avait seulement été tué, s'il était mort avec Paul et les autres, il serait plus facile de pardonner. Quelle importance, qu'il l'ait abandonnée contre son gré juste parce qu'il a été capturé et jeté en prison ? Il l'avait entraînée au-delà du point de non-retour, il n'y avait que ça qui comptait, et après, il était parti.

Montrer de l'intérêt ? Oui. En réalité, elle en ressentait. Elle leva finalement les yeux vers l'écran de télévision géant où le programme allait commencer, où le gouvernement allait annoncer si oui ou non Eric Mallock serait remis en liberté. *Relâchez-le, bande d'enfoirés*, ordonna-t-elle à l'écran. *Laissez-le partir pour que je puisse le tuer. Et me tuer après*. Ce dernier voyage, ils le feraient ensemble.

Après l'habituel logo de la chaîne, l'écran devint brusquement noir et une voix masculine se fit entendre : « Mesdames et messieurs, ce qui va suivre est un programme spécial d'actualités pour lequel la Chaîne 11, Metromedia, a mis son temps et ses locaux à la disposition du Bureau Fédéral d'investigations. La Chaîne 11 est honorée de cette opportunité de se mettre au service du public. »

L'écran noir laissa la place à un plan de l'agent du FBI, Wiskiel, debout devant un rideau bleu clair ; sur l'énorme écran du salon, il dégageait une présence imposante et intimidante. Il demeura silencieux et cligna des yeux durant plusieurs secondes, apparemment dans l'attente de quelque chose, puis soudain, il se mit à parler :

« Je suis Michael Wiskiel, chef d'agence adjoint au siège du FBI à Los Angeles. Je suis responsable de l'enquête concernant Koo Davis et je m'adresse maintenant à ses ravisseurs. Vous avez exigé que je reste, je suis donc là, mais je ne suis pas l'homme qui peut répondre à vos autres requêtes. Le directeur adjoint du FBI, Maurice Saint Clair, est venu de Washington en avion pour vous apporter les réponses du gouvernement. Je vous assure que je suis toujours responsable de

l'affaire même si c'est le directeur Saint Clair qui va maintenant s'adresser à vous. »

En ayant terminé, Wiskiel resta à sa place et regarda solennellement la caméra. « Une star de la télévision est née », ricana Peter. Mais le tremblement manifeste de sa voix déjoua sa tentative de rompre l'atmosphère pesante provoquée par cette présence écrasante.

« Je n'aime pas cette télé, dit Joyce. L'image est trop grande. » Ce qui était vrai.

« Silence », ordonna Peter. Ginger et lui étaient assis aux extrémités opposées du long canapé beige en daim, tandis que Joyce était recroquevillée sur le tapis de fourrure, aux pieds de Peter.

Dans un premier temps, Wiskiel avait été remplacé par un nouvel écran noir, puis par l'image d'un homme assis derrière un bureau. C'était évidemment un décor, un endroit adapté qui existait déjà dans un coin des studios de la Chaîne 11 et était à présent utilisé non pour créer un effet particulier, mais pour son caractère pratique. Le bureau était en bois et relativement ouvragé ; l'homme qui se tenait derrière était assis sur un fauteuil pivotant confortable et, à l'arrière-plan, on voyait des étagères remplies de vieux livres regroupés par collection. L'homme lui-même avait probablement près de soixante ans, il était massif, le visage dur, le teint rouge, les joues flasques et grasses. Des feuilles de papier machine, un texte, bien sûr, étaient soigneusement posées à l'équerre sur le buvard vert devant lui. Il les tenait du bout de ses gros doigts. Levant de temps en temps vers la caméra de petits yeux remplis de colère, mais s'exprimant d'une voix rocailleuse dépourvue d'émotion, il lut le texte :

« Je suis le directeur adjoint Maurice Saint Clair, du Bureau Fédéral d'investigations. Les termes que vous nous avez spécifiés pour la libération de Koo Davis exigent que nous relâchions dix soi-disant prisonniers politiques. Laissez-moi vous dire tout de suite, pour commencer, que Koo Davis est à lui seul une institution américaine dont tous les citoyens du pays sont fiers, et que le gouvernement des États-Unis et le Bureau Fédéral d'investigations feront tout ce qui est en leur pouvoir pour faire en sorte qu'aucun mal ne lui soit fait, allant jusqu'à accepter un accord pour toute demande de rançon *raisonnable* ou *possible*. Nous ne fermons pas la porte. Mais je dois aussi déclarer que cette demande initiale n'est ni raisonnable, ni possible, et que nous ne pouvons simplement pas la satisfaire. »

Il y eut un moment d'agitation dans le salon, mais personne ne parla. Joyce semblait choquée, Liz tendue. Ginger en souffrance et Peter insulté. Mais aucun d'entre eux n'émit un son.

« Je vous donne ma parole que ce n'est ni un piège, ni un stratagème. Nous sommes prêts à négocier de bonne foi. Mais afin de pouvoir le faire, nous allons devoir vous prouver que si nous sommes

dans l'impossibilité de répondre à votre requête, ce n'est pas de notre faute, et nous allons devoir vous montrer clairement ce que nous pouvons faire ou ne pouvons pas faire. Pour cette raison, je vais devoir vous parler spécifiquement de chacun des dix individus que vous avez nommés. Même si je présume que vous les connaissez déjà, je vais devoir vous les présenter brièvement un par un : vous allez rapidement comprendre pourquoi.

— Il s'adresse au téléspectateur lambda, dit Ginger avec une sorte d'humour fataliste dans la voix. Quelque chose de très moche est sur le point de se produire, Peter.

— Boucle-la », intima Peter.

Sur l'écran, le directeur adjoint Saint Clair avait été remplacé par une photographie en noir et blanc représentant un jeune homme ébouriffé portant veste. L'image était apparemment un agrandissement d'un cliché ordinaire, avec le grain et les gris que de tels clichés présentent. Le jeune homme, dont le visage par ailleurs dépourvu d'expression était orné d'une maigre barbe noire, avait les yeux à demi fermés à cause du soleil ; on pouvait voir les bâtiments d'une ferme derrière lui.

« Norm Cobberton », dit Joyce à l'instant où la voix du directeur adjoint se faisait à nouveau entendre. La photographie occupait toujours l'écran :

« Voici Norm Cobberton, trente-quatre ans, qui purge actuellement une peine allant de vingt ans de prison à la perpétuité au centre de détention fédéral de Danbury, dans le Connecticut. À la fin des années 1960, Cobberton s'est lancé dans l'organisation de syndicats chez les travailleurs saisonniers des grandes plaines et du Sud-Ouest. Ses activités incluaient des crimes tels que des incendies et autres destructions de propriétés, ainsi que la création de ce qu'on appelle des milices dans le but d'attaquer et d'intimider les ouvriers non grévistes. »

Saint Clair réapparut sur l'écran, il lisait toujours son script : « Tôt ce matin, Cobberton a été interrogé à Danbury. Voici sa réponse. » Saint Clair leva les yeux vers l'écran et, l'espace de deux ou trois secondes, son regard obstiné fixa les téléspectateurs sans indulgence avant que l'image ne change.

Ce décor-là était visiblement celui d'une prison. À l'arrière-plan, un mur vert pâle avec une fenêtre munie de barreaux à travers laquelle la pluie obscurcissait le monde extérieur. Assis à une table en bois, sur une chaise en bois sans accoudoirs, un homme identifiable comme étant celui de la photographie, mais plus âgé, rasé de près, et portant des lunettes à monture d'acier. Son avant-bras gauche était posé sur la table, ses doigts tripotaient et tiraient sur quelque chose d'invisible et, pendant qu'il parlait, ses yeux tristes et assez fatigués suivaient les

mouvements de ses doigts :

« J'ignore qui sont ces gens qui ont capturé Koo Davis. » L'écho de la pièce aux murs de béton rendait ses mots assez difficiles à comprendre. « Je ne dis pas qu'ils ont tort. Ni raison. Tout le monde fait ce qu'il pense être le mieux. » Il regarda vers la caméra puis baissa rapidement les yeux. « Le mieux pour moi est de ne pas partir. Même si on me le propose, je veux dire. Je m'attends à être libéré dans trois ans, je pense que j'ai beaucoup appris et que les Américains ont beaucoup appris aussi. Je prévois de reprendre la tâche que je faisais avant, mais je crois que cette fois, il me sera possible de le faire dans le cadre de la loi. À l'intérieur du système. César Chavez[23] et d'autres nous ont montré que c'est possible. »

Une voix hors cadre intervint : « Vous ne voulez pas aller en Algérie ? »

— Je ne veux pas quitter le pays, non. » Cobberton regarda à nouveau la caméra d'un air troublé mais déterminé. « Je ne veux pas abandonner.

— Traître ! » Le mot avait surgi de la bouche de Peter, comme indépendamment de sa volonté. « Opportuniste ! Lâche ! Traître ! »

Ginger frappa le siège du canapé entre eux : « Tais-toi. »

Une autre photographie en noir et blanc était apparue sur l'immense écran, elle montrait cette fois une jeune femme de presque trente ans, au visage gras et aux cheveux en bataille, qui portait des lunettes à lourdes montures noires. L'arrière-plan était indistinct. La voix de Saint Clair dit : « Voici Mary Martha DeLang, trente-huit ans, qui purge actuellement une peine à durée indéterminée dans une prison de l'État de Californie. Théoricienne du radicalisme, auteur de plusieurs livres sur les théories sociales d'extrême gauche et les pratiques révolutionnaires, elle a été accusée en 1971 de trafic d'armes au profit d'amis révolutionnaires détenus dans une prison californienne. Ces amis et deux gardiens de prison ont été tués durant la tentative d'évasion qui s'en est suivie. M^{lle} DeLang a été interrogée cet après-midi. »

Elle apparut à l'écran, plus âgée que sur la photo mais toujours grosse et avec les mêmes cheveux hirsutes impossibles à coiffer. Elle regarda intensément sur la droite de l'écran, apparemment la personne qui l'interrogeait. « Ici, dit-elle, je peux travailler au livre que j'ai voulu écrire toute ma vie. Je ne suis pas une activiste, c'était une... aberration. Je serai relâchée un jour, mais certainement pas avant que le livre soit *fini*. Nulle part je n'aurais... l'opportunité... que j'ai ici. Je ne partirai pas.

— Ils l'ont soudoyée, dit Peter. Ils l'ont payée. » Mais les autres regardaient l'écran comme s'il n'avait rien dit.

Saint Clair à nouveau, qui fixait la caméra, puis son texte : « Hugh

Pendry figure également sur la liste, trente-sept ans, emprisonné au pénitencier fédéral de Leavenworth, Kansas. Les activités de Pendry incluait les détournements aériens, la pose de bombes dans des lieux publics tels que les bureaux de l'American Express à Mexico, et l'implication directe dans des groupes de guérilla en Amérique du Sud et en Amérique centrale. Il a combattu brièvement aux côtés de Che Guevara en Bolivie, mais il est retourné à Cuba avant la mort du Che. Il purge plusieurs condamnations à perpétuité pour des tentatives de meurtres et d'autres crimes. Quand on l'a informé ce matin de la demande des kidnappeurs concernant sa libération, il a exprimé l'espoir que leur demande soit acceptée. Hugh Pendry souhaite quitter les États-Unis pour l'Algérie.

— *Très bien*, dit Peter en se frottant les paumes l'une contre l'autre et en jetant des regards aux autres. *Très bien.* »

La photo d'un homme au visage maigre et aux yeux apeurés apparut sur l'écran. Saint Clair : « Voici Fred Walpole, trente-cinq ans, à l'origine, il était leader de manifestations étudiantes dans l'agglomération new-yorkaise, plus tard responsable d'attaques à la bombe incendiaire contre plusieurs banques de l'État de New York et d'autres États du Nord-Est. Il purge actuellement une peine allant de vingt ans à la perpétuité au Centre de détention de Green Haven, dans le nord de l'État de New York. Walpole a refusé d'être filmé, mais il a fourni cet après-midi l'enregistrement de la déclaration qui suit. »

La photo ne changea pas sur l'écran. Une voix de baryton anonyme, émaillée de notes suraiguës, se fit entendre : « Je ne veux aller nulle part. Je peux prétendre à une conditionnelle dans quatre ans, quatre ans et demi. Quand je serai sorti d'ici, c'en sera terminé pour moi. À partir de maintenant, je m'occupe de *moi*. Je ne connais pas ces gens, je ne veux pas les connaître, je n'ai aucun contact avec eux. Et je n'ai jamais rien eu contre Koo Davis.

— Ça pourrait être n'importe qui, dit Peter. C'est du chiqué.

— Non, ça n'en est pas, Peter, dit Joyce d'un air et d'une voix malheureuse. Je suis désolée, je suis terriblement désolée, mais tu sais que ce n'est pas vrai.

— Fermez vos sales petites gueules, dit Ginger, ou fichez le camp de chez moi. »

L'image de Fred Walpole avait été remplacée par la photographie en couleur d'un prêtre devant une église ; le prêtre, un homme plutôt jeune, élancé, aux cheveux bruns, en robe noire avec des lunettes à montures noires, avait l'air sérieux, sincère et pas particulièrement intelligent. La voix de Saint Clair disait : « Louis Goldney, quarante-deux ans, ancien prêtre qui purge actuellement une peine à durée indéterminée dans un centre de détention fédéral en Pennsylvanie pour destruction de biens publics, a été interrogé plus tôt dans la

journalée. »

Un autre décor de prison, un autre homme nerveux assis à une table en bois avec une fenêtre munie de barreaux derrière lui. Cet homme, cependant, ne ressemblait presque pas à la photographie du prêtre ; ses cheveux sombres étaient bien moins fournis, son visage plus marqué et creusé de rides, et ses lunettes à monture classique permettaient de voir plus facilement la franche intelligence du regard. « Je ne quitterai assurément jamais les États-Unis d'Amérique, dit-il avec une intensité passionnée que la faiblesse de sa voix ne faisait que renforcer. Je me considère comme un missionnaire en Amérique, tout comme le père Marquette[24] ou n'importe quel autre prêtre arrivé dans ce pays il y a trois cents ans. Nous sommes toujours une nation *barbare*. Mon travail se trouve *ici*. Lors de ma libération, quelle qu'en soit la date, c'est en Amérique que je dois poursuivre ma mission.

— Eh ben, il est fou à lier, dit Peter. Ça se voit. Non ? »

Dans l'attente d'une réponse, il tendit la main pour tapoter la tête de Joyce, assise sur le sol devant lui. « Non ?

— Oui », dit-elle.

Saint Clair était à nouveau à l'écran et regardait les téléspectateurs. « C'était Deux Treize Van Dyke. »

Joyce sursauta : une soudaine secousse qui parcourut tout son corps comme si une décharge électrique venait de la traverser. Peter, dont la main était toujours posée sur ses cheveux, regarda le sommet de sa tête d'un air désapprobateur. « Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Rien. Chut, écoute. »

Saint Clair lisait son texte : « La personne suivante sur la liste, Abby Lancaster, trente-trois ans, leader des grèves des loyers et des manifestations contre les propriétaires bailleurs de New York, également chef de file d'un mouvement pour la gratuité du métro dans cette ville, se trouve actuellement dans un centre de détention de l'État de New York, reconnue coupable d'incendies criminels, d'agressions, de destruction de biens publics et autres crimes. M^{lle} Lancaster a également refusé d'être filmée et a refusé de nous autoriser à enregistrer sa voix. À la suite de notre engagement à ne montrer *aucune* photo d'elle lors de cette diffusion, elle a écrit la déclaration signée suivante, en présence de deux témoins qui garantissent personnellement son identité. Voici cette déclaration : "Moi, Abby Lancaster, ne crois plus que la violence puisse jamais déboucher sur quelque chose de bon. Je serai en mesure de demander la liberté conditionnelle dans dix mois. Mon espoir est de me voir accorder cette liberté conditionnelle et de continuer d'œuvrer dans le social dont je me suis malencontreusement écartée il y a plusieurs années. Je n'ai aucun désir d'atteindre à plus de notoriété." C'était la déclaration de M^{lle} Lancaster. »

Peter ferma les yeux. La main qui avait tapoté la tête de Joyce frottait ses joues. Ginger l'étudiait, une lueur dans le regard.

Une autre photo apparut à l'écran, celle d'un jeune homme noir à l'air grave et à la coupe afro envahissante. L'image semblait avoir été prélevée sur une photo de groupe plus grande, une photo de remise de diplôme, d'équipe sportive ou quelque chose comme ça. La voix de Saint Clair reprit : « Voici William Brown, trente-trois ans, qui purge actuellement une condamnation à la perpétuité dans la prison d'État du New Jersey à Rahway, pour meurtre avec préméditation. Brown, ancien Black Panther, a rejoint pas la suite une subdivision plus militante des Panthers et a été reconnu coupable du meurtre de deux des chefs des Black Panthers en 1969. D'autres militants noirs l'avaient jugé par contumace devant leur propre cour, l'avaient reconnu coupable et condamné à mort. Il s'est rendu aux autorités pour assurer sa protection. Quand, dans l'après-midi, il a été informé de son éventuelle sortie de prison et de son départ pour l'Algérie. Brown a déclaré qu'il y serait favorable.

— Très bien », chuchota Peter, mais il continuait de se frotter les joues.

Liz retint son souffle quand l'image suivante apparut sur l'écran : un beau jeune homme aux cheveux bruns et au sourire téméraire. La voix de Saint Clair dit : « Eric Mallock, trente-trois ans, purge une peine à durée indéterminée au pénitencier fédéral de Lewisburg, dans le Kentucky. Il a été arrêté en 1972 à Chicago, quand le bâtiment dans lequel il fabriquait des bombes a explosé. Il a été reconnu coupable de meurtre sans préméditation, d'homicide involontaire, de tentative de meurtre, d'agression, d'incendie criminel et autres crimes. Il a été interrogé cet après-midi à Lewisburg. »

Liz se couvrit les yeux d'une main ferme, mais en entendant la voix de Mallock, elle l'abaissa et fixa l'écran sans cligner des paupières.

Un nouveau décor de prison, mais cette fois l'homme était assis sur une chaise métallique pliante devant un mur de brique marron clair. Il était penché, les coudes sur les genoux, les yeux rivés sur l'intervieweur supposé, à la gauche de la caméra, et ses mains s'agitaient entre ses genoux pendant qu'il parlait. Son visage, à lui, était reconnaissable par rapport à sa photographie, mais les traits en étaient atténués par la rondeur de la chair ; il avait apparemment grossi de quinze à vingt kilos depuis qu'elle avait été prise. La témérité avait disparu de ses lèvres et de ses yeux, et ses cheveux étaient plus soignés, plus disciplinés. « J'ai du mal aujourd'hui à comprendre celui que j'étais il y a plusieurs années, dit-il. J'ai commis des erreurs, des erreurs criminelles. La cause que je défendais n'était pas mauvaise, je pense que la plupart des Américains en sont désormais conscients, mais mes *méthodes* l'étaient. Le désespoir que je ressentais, que

certains de mes amis ressentaient, je ne sais pas si nous avions raison, si les changements seraient survenus quoi que nous fassions. Tout ce que je sais, c'est que nous affirmions tous que nous étions prêts à assumer les conséquences de nos actes ; pour ma part, quand le moment est venu, je n'étais pas prêt à le faire. Mes premières années ici ont été très difficiles. Maintenant, mon ressenti est différent. Je ne sais pas ce que l'avenir me réserve, je vis simplement au jour le jour. Je suis depuis longtemps très impliqué ici dans le développement de divers programmes d'aide aux prisonniers, j'ai mis en place un cours de gestion financière qui rencontre un grand succès, je travaille pour le journal de la prison. Il y a encore beaucoup à faire, ici, partout... je suppose qu'en Algérie aussi. Mais pas pour moi. Si ces gens-là sont mes amis... (et pour la seule fois il regarda directement la caméra, ses yeux et son sourire furtif rappelant brièvement sa témérité révolue)... et je suppose que ce sont eux... (ses yeux se tournèrent à nouveau vers l'intervieweur, le masque sombre à nouveau bien en place)... j'apprécie leurs intentions, je ne me risquerai pas à dire s'ils ont raison ou tort, mais je pense qu'ils devraient continuer sans moi. »

Liz ferma les yeux et baissa la tête en se couvrant le visage avec la main.

Mallock fut suivi d'une photographie de presse en noir et blanc représentant une scène de manifestation confuse. Elle était centrée sur deux policiers en uniforme luttant contre un solide gaillard à l'épaisse moustache et aux cheveux fous qui gesticulait, agitant une pancarte au bout d'un long bâton. La voix de Saint Clair dit : « Howard Fenton, trente-neuf ans, reconnu coupable de fraude fiscale et autres infractions comparables. Il se trouve actuellement au centre de détention fédéral de Danbury, dans le Connecticut, où il a été interrogé cet après-midi. »

Ils virent à nouveau apparaître la pièce dans laquelle le premier prisonnier, Cobberton, avait été interrogé. L'homme qui, cette fois, était assis à la table, correspondait à une version un peu plus âgée et plus maigre de celui de la photographie. Son élocution était rapide, les mots se bousculaient, ses mains virevoltaient dans les airs pendant qu'il parlait : « Je ne connais pas ces gens. Ils n'ont rien à voir avec moi. Je suis non violent, c'est tout le sens de mon action. Toutes les forces militaires doivent être dissoutes. Je ne paierai pas d'impôts ni n'obéirai à quelque autre loi fédérale tant que ce gouvernement continuera de financer une énorme machine militaire. Et je ne me laisserai *assurément* pas piéger parce qu'on veut me faire *quitter* le pays. Je ne serais pas surpris que tout ce scénario ait été imaginé par les services de renseignements de l'armée. Ce serait parfaitement représentatif de leur vision paranoïaque de la vie. » Ginger éclata de rire. « Oh, quelle brochette de meneurs ! Quel redoutable régiment de

révolutionnaires ! »

Sur l'écran apparaissait maintenant un cliché d'identification de la police représentant, de face et de profil, un homme d'aspect patibulaire. « Pour finir, dit Saint Clair, voici George Toll, quarante et un ans, qui purge actuellement une peine allant de vingt ans à la perpétuité dans la prison d'État du Texas à Huntsville, reconnu coupable de vol à main armé et de crimes associés. C'est son troisième séjour en prison pour les mêmes chefs d'accusation. »

Saint Clair réapparut à l'écran. Il suivait son texte avec détermination, écartant les pages du buvard à mesure qu'il les terminait : « Quand Toll a été arrêté pour les crimes correspondant à la peine qu'il purge actuellement, il a déclaré être un Black Panther et avoir braqué des banques et autres établissements pour se procurer l'argent nécessaire aux activités légitimes des Black Panthers, tel que leur programme de déjeuners gratuits dans certaines écoles des ghettos. Les Panthers, cependant, ont à maintes reprises nié avoir jamais eu le moindre contact avec lui ou avoir jamais reçu d'argent de sa part. Ses précédentes condamnations, également pour vol à main armée, ne s'étaient accompagnées d'aucune revendication à caractère politique. Quand on l'a informé de la situation présente, Toll a aussitôt déclaré qu'il désirait sortir de prison et partir en Algérie. Toutefois, quarante-cinq minutes avant le début de ce programme, la représentation diplomatique algérienne à Washington a annoncé que, sur les dix noms de la liste d'origine, son pays pourrait en accepter neuf, mais excluait George Toll. »

Saint Clair releva la tête pour jeter un regard bref et inexpressif en direction de la caméra, puis il baissa les yeux et reprit sa lecture : « Sur les dix noms de la liste, seuls trois sont prêts à accepter la proposition, et sur les trois, seuls deux ont l'accord du gouvernement algérien. Au vu de ces faits, nous ne voyons vraiment pas comment nous pourrions négocier avec vous. Vous ne pouvez pas nous demander d'expulser ces individus s'ils ne veulent pas partir. Vous avez ma parole qu'aucun d'entre eux n'a subi la moindre pression. Ce que vous avez vu et entendu constitue leur réponse authentique à l'offre qui leur a été faite. Nous vous demandons de ne pas nous rendre responsables de cette situation et de ne pas en rendre Koo Davis responsable. Vous avez notre numéro de téléphone. Nous sommes disponibles à toute heure, jour et nuit, pour poursuivre les discussions. Nous ne considérons pas que les négociations soient closes. Nous voulons la libération de Koo Davis et souhaitons insister sur le fait que nous sommes à tout moment prêts à en discuter les conditions. »

Le visage lourd, lugubre et furieux de Saint Clair demeura quelques secondes de plus à l'écran, à fixer les téléspectateurs ; sur

celui de cette chambre, il était perçu comme une immense présence inquiétante et menaçante. L'image devint noire, puis la voix du présentateur déclara : « Vous venez d... »

Koo a le regard braqué sur l'écran. « Ce n'est pas drôle », dit-il. L'écran est noir mais le logo de la Chaîne 11 apparaît avec son *jingle* caractéristique. Le numéro de la chaîne y est répété, chanté par un chœur avec un effet d'écho : « *E-lev-en, E-lev-en, E-lev-en.* » L'écho résonne à n'en plus finir dans la tête de Koo, comme s'il était écervelé et qu'il ne reste plus que du vide sous son crâne. Espace disponible... Modulable selon l'usage souhaité.

Lorsqu'une publicité pour Pampers apparaît (« Je n'utilise plus les Pampers, j'utilise les *nouvelles* Pampers »), Larry se lève enfin et traverse la pièce pour éteindre la télé. Quand il se retourne, ses gestes se reflètent dans tous les miroirs, son visage semble aussi dévoré d'angoisse que l'est Koo ; et il a au moins le bon sens de ne faire aucune déclaration optimiste dans le style de Mickey Mouse. « Je ne comprends pas, dit-il. Koo, je suis aussi stupéfait que toi.

— Je suis foutu.

— Comment ont-ils pu retourner leur veste comme ça ? Qu'est-ce qui leur est arrivé, en prison ? » Il semble se focaliser sur un aspect différent du problème.

L'aspect du problème, pour Koo, c'est que désormais il est un homme mort. D'un moment à l'autre, quelqu'un va franchir cette porte et tout sera terminé. Si seulement il y avait eu une maison, une boutique, ou même une autre automobile quand il s'est échappé de ce satané coffre. C'était le moment ou jamais, il l'a gâché et maintenant, tout est fini.

Et ce ne sera même pas obligatoirement Mark qui se chargera du boulot. Koo sait depuis le début que ces gens sont des crétins (de dangereux crétins, mais des crétins quand même), et maintenant le monde entier le sait. La rage, l'humiliation, l'esprit de revanche après cette défaite ; Peter, par exemple, pourrait tuer pour moins que ça. Liz pourrait tuer à cause de toute la colère générée et, dans ce programme assurément, il y en a eu pour le goût de chacun. Larry, après coup, pourrait se laisser aller à une rêverie rétrospective sur ce qui a bien pu arriver à leur vieille bande, mais dans cette maison ce sont des *tueurs*. Et lui une victime. « Je suis foutu, répète-t-il.

— Non. *Toi*, tu n'as rien fait de mal. »

Koo montre la porte. « Ils vont entrer.

— Non, ils ne viendront pas. Je te le promets. Je vais rester là. » Impatient, curieux de savoir la vérité, Larry s'assied sur le lit à côté de

Koo et le dévisage. « Dis-le-moi, maintenant, Koo. Pour toi et Mark.

— Non.

— Tu avais dit, après l'émission, tu avais dit...

— Non. » Koo ne peut pas parler de ça, de sa profonde détresse.

« Ça n'a plus d'importance. Je suis foutu. Je suis mort.

— Non, Koo.

— Je suis *mort* », répète-t-il.

Lily Davis appuya sur le bouton off de la télécommande incorporée à son accoudoir et, de l'autre côté de la pièce, l'image de la télévision se rétracta en un point avant de s'effacer. « Ils vont le tuer, à présent », dit-elle, puis elle appuya sur un autre bouton qui fit descendre un panneau mural destiné à cacher la télé intégrée.

Quatre personnes se trouvaient dans la salle de séjour de la maison de Beverly Glen : Lily, ses deux fils et Lynsey Rayne. Quand la tournure que prenait le programme était devenue claire, Lynsey s'était levée et avait passé la fin de la diffusion à faire les cent pas dans la vaste pièce, depuis la large entrée cintrée jusqu'à la baie vitrée coulissante qui donnait sur le patio dallé et la jungle de verdure luxuriante éclairée par les projecteurs sur la pente au-delà. Elle marqua une pause pour allumer une nouvelle cigarette au mégot de la précédente et revint vers le centre de la pièce : « Lily, comment pouvez-vous dire ça ? Comment pouvez-vous affirmer une chose pareille ?

— Parce que c'est la vérité. » Lily la regardait calmement.

Frank et Barry étaient installés sur le long canapé gris, assez loin l'un de l'autre. Frank se leva avec ce sourire étonnamment enjoué qu'il semblait incapable de faire disparaître, puis, en se frottant les mains comme une mouche qui fait sa toilette, il leur annonça, radieux : « Je ne serais pas contre boire un verre. Barry ?

— Je ne pense pas, répondit froidement Barry avec cette trace évanescence d'accent qui accompagnait ses mots. Il est quatre heures du matin, heure de Londres. Demain matin. Un verre m'achèverait, j'en ai peur.

— C'est la vérité parce que là, ils ont été humiliés, poursuivit Lily avec calme et détermination. Personne ne peut supporter l'humiliation ; croyez-moi, je sais de quoi je parle. »

La dernière phrase ne signifiait rien de spécial pour Lynsey, qui commença donc par la mettre en doute avant de l'oublier pour se concentrer sur la *raison* exposée par Lily. « Ce n'est pas forcément vrai. Quand Patty...

— Maman ? Un verre ? demanda Frank.

— Du Xérès, je ne dirais pas non, mon chéri.

— Lynsey ?

— Non », répondit-elle d'un ton irrité, agacée d'être interrompue et furieuse contre tous parce qu'ils n'étaient pas capables de se

concentrer sur ce qui arrivait à Koo. Puis elle dit : « Attendez, oui. Un scotch, peut-être. Avec du soda.

— Un scotch avec du soda, un Xérès. » Frank grimpa les deux marches d'un petit pas alerte et passa sous l'arche.

Lynsey essaya de reprendre sa phrase : « Les kidnappeurs de Patty Hearst ont été humiliés, eux aussi. Cette histoire de distribution de nourriture gratuite qu'ils exigeaient a tourné à la farce. Mais ils n'ont pas tué Patty Hearst.

— Elle faisait partie de la bande, objecta Lily en haussant les épaules.

— Oh, pas vraiment. D'autre part, cet homme a dit que le gouvernement était toujours prêt à négocier.

— Il pouvait difficilement dire autre chose. »

Tout en bâillant, Barry se leva avec grâce. « Je suis vanné. Si quelque chose de neuf se produit, ne manquez pas de m'en avertir.

— Bien sûr, mon chéri, dit Lily. Repose-toi.

— J'en ai bien l'intention. Bonne nuit, Lynsey. Ne vous inquiétez pas ; on ne peut rien faire de toute façon.

— C'est bien ça le pire. » Sans qu'elle sache pourquoi, il l'agaçait moins que les deux autres. « J'ai toujours *besoin* de faire quelque chose.

— Et donc, on s'inquiète. Oui, je vois. Bon, essayez de ne pas trop vous faire de soucis, alors », conclut-il avec un léger sourire qui, l'espace d'un instant et de manière absurde, le fit ressembler à Boris Karloff ; il prit congé d'un rapide signe de tête qui ne rappelait plus du tout Karloff, et les laissa.

Lynsey n'avait pas le choix ; elle *devait* se faire trop de soucis. « Même si ce que vous avez déclaré était vrai, dit-elle à Lily, et je ne le crois pas un seul instant, mais même si c'était vrai, quel intérêt y a-t-il à *dire* une chose pareille ? »

Lily haussa à nouveau les épaules. « Dans ce cas, quel intérêt y a-t-il à dire quoi que ce soit ? La communication est presque toujours une question de choix. »

Lynsey observa son aînée. « Lily, seriez-vous en train de me suggérer de me taire ?

— Pas du tout. Mais vous devriez probablement tenir compte davantage de nos différences. Enfin, des différences dans nos relations avec Koo.

— Vous êtes sa femme et je suis son agent.

— Oh, ces mots ne veulent rien dire, Lynsey, vous le savez bien. La différence, c'est que vous l'aimez et moi pas. »

Lynsey se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux. Exaspérée d'avoir une pareille réaction à son âge (car après tout, elle n'était plus une craintive adolescente) elle rétorqua avec colère : « Et vous ne

l'avez jamais aimé ?

— Je ne m'en souviens pas, répondit Lily avec son imperturbable froideur. Une femme qui a un jour porté mon nom a aimé un homme qui a un jour porté le sien. Mais ce sentiment n'étant pas payé de retour, il n'est plus, comme il en va de ce genre d'histoires d'amour. À l'exception de Dante, bien évidemment, mais je n'ai jamais été aussi masochiste. Ni masochiste du tout. C'est probablement ce qui n'allait pas, dans notre mariage. Mais je ne vous raconterai pas, poursuivait-elle alors que Frank revenait dans la pièce avec un plateau et trois verres pleins, les détails sordides de mon mariage, quand c'en était vraiment un, même si je m'en souvenais. Vous n'avez qu'à en conclure que Koo et moi avions de bonnes raisons de vivre ces quarante dernières années chacun de notre côté.

— Pas tout à fait quarante, M'man, dit Frank comme s'il lui adressait un compliment en lui tendant sa flûte de Xérès.

— Je ne vais pas m'embêter à garder la trace d'un tel anniversaire, déclara Lily avec une évidente répugnance.

— Vous êtes venue ici pour le voir mourir, accusa Lynsey qui l'observait, dans le dos de Frank, au moment où il lui tendait son scotch avec du soda. Vous le détestez et vous *voulez* qu'il meure. » Tout à son angoisse, elle prit le verre.

« Je ne veux rien, en ce qui le concerne. Le désir a disparu il y a très, très longtemps. »

Ayant distribué les verres, Frank leva le sien, dit, « *Salud* », et but. Puis il sourit à Lynsey et affirma : « M'man ne va pas se justifier, mais vous pouvez me croire, Lynsey, cet événement a été un aussi grand choc pour elle que pour n'importe qui d'autre.

— Pour tout ce qui concerne Koo Davis, précisa Lily, je m'identifie avec son public. Je serais consternée s'il était tué. Vous n'attendez tout de même pas quelque chose de plus intime de ma part ? Ma relation avec lui est loin d'être aussi personnelle que la vôtre. »

Ce qui était déjà la deuxième allusion à ce sujet ; cette fois Lynsey répondit : « Je ne suis pas la maîtresse de Koo, si c'est ce que vous voulez dire. Vous savez que je ne suis pas son genre.

— Vous voulez parler de ces blondes aux formes généreuses, dit Lily avec un léger sourire. Si bizarre que cela puisse paraître, j'étais moi-même assez proche de ce type de femme quand j'étais jeune ; sans le mauvais goût, évidemment. Mais ne me dites pas que Koo n'a *jamais* couché avec vous ; il n'est pas du genre à laisser passer une occasion. »

Cette fois, Lynsey ne parvint à se retenir de rougir qu'en menaçant son corps d'autodestruction immédiate. Néanmoins, les trois nuits (au début de leur relation professionnelle, quand elle était encore l'assistante de Max Berry qui était alors l'agent de Koo) qu'elle avait passées avec lui avaient laissé au fond de ses yeux d'ardents souvenirs.

Lily pouvait-elle la scruter de son regard froid et percevoir les flammes ? Lynsey cligna des paupières, elle détourna la tête pour boire une gorgée de scotch en s'apercevant trop tard que ces gestes constituaient un aveu.

« Oh, on fait toujours tellement d'histoires à propos de qui couche avec qui, fit remarquer Frank d'une voix enjouée. Qu'est-ce que ça peut faire ? Je vais vous dire, la télévision nous infeste de ces histoires, à l'écran comme à la ville. Au bout d'un moment on s'en moque totalement. »

Lynsey comprit que Frank essayait de l'aider à franchir ce moment difficile, mais bien qu'elle lui en fût reconnaissante, elle n'en savait pas moins que ce soutien était en réalité automatique ; Frank traversait l'existence en tirant le meilleur parti de ce qui se présentait, en aplanissant les aspérités pour les autres parce qu'il ne voulait pas en affronter lui-même. La télévision était l'arène idéale pour exercer ses talents, sa capacité à emprunter le chemin le plus neutre pour atteindre chacun de ses buts. « L'important, maintenant, est qu'on s'inquiète de ce qui arrive à Koo, dit-elle en regardant Frank mais en s'adressant en fait à Lily. Ça n'a pas d'importance qu'on puisse *faire* quelque chose ou pas, ça n'a même pas d'importance, ce que Koo a pu faire de mal dans le passé. L'important c'est que l'on *s'inquiète* pour lui *aujourd'hui*. »

— Lynsey, dit Lily avec une sorte d'émerveillement amusé, je vous ai toujours admirée, je crois que vous le savez. Si Koo peut inspirer à quelqu'un comme vous une aussi formidable loyauté, il doit y avoir plus de choses qui plaident en sa faveur que je n'ai été disposée à en voir. Je suppose que ma perception est toujours faussée, même après toutes ces années. »

Cette association de sincérité, de condescendance et d'autoanalyse sans fard était trop complexe pour que Lynsey la saisisse. Elle ne parvint qu'à se replier dans ses retranchements : « Quoi qu'il ait pu faire, Koo ne mérite pas ce qui lui arrive. »

Après une infime hésitation, Lily acquiesça : « Je partage votre avis. »

— Le pauvre, dit Frank dont le sourire, pour une fois, semblait voilé. Ça doit être dur, pour lui. Tout ce qu'on peut faire, c'est espérer que le FBI le sorte de là. »

Lynsey, qui le regardait, songea avec étonnement : *Koo n'a jamais été son père, pas plus le sien que celui de Barry. Le mariage s'est brisé trop tôt. C'est naturel, que les garçons ne réagissent pas comme je l'espérais. Ce doit être extrêmement compliqué et triste pour eux, de devoir espérer le retour d'un père qui n'a jamais été là durant leur enfance.* Elle tourna la tête vers Lily en se demandant qui avait tenu le rôle du père auprès d'eux. Y en avait-il eu un ? Cette femme guindée avait-elle jamais pris

des amants ?

Lily s'arracha à son fauteuil. « Nous devrions dîner, dit-elle. Je viens d'un milieu dans lequel on mange, même à des funérailles. » Avec un regard éloquent adressé à Lynsey, elle ajouta : « Et ce n'en sont pas. »

Les coups frappés à la porte arrachèrent Larry à sa somnolence ; quand il ouvrit les yeux dans la chambre aux miroirs, il crut être encore endormi, en plein rêve, et n'avoir rien d'autre à faire qu'observer avec passivité. Mais les coups se répétèrent, avec plus d'insistance, et il se redressa en gémissant. Il s'était endormi dans une position inconfortable sur l'un des fauteuils et se sentait raide et endolori.

Il regarda en direction du lit où dormait Koo, sous la couverture en fourrure dont il l'avait protégé. Le pauvre était encore affaibli par la maladie et n'arrêtait pas de s'assoupir. Larry, qui voulait répondre avant que les coups ne perturbent le sommeil de Koo, se hissa hors du fauteuil et s'approcha de la porte pour ouvrir. Mais à ce moment-là, il se souvint de la terreur de Koo, hésita, la main sur la poignée, et quand il ouvrit, de quelques centimètres seulement, il garda les deux mains sur la porte et son pied gauche en opposition pour pouvoir la refermer brusquement si c'était Mark qui était là.

Mais ce fut le visage inquiet de Joyce qui apparut dans l'ouverture. « Larry, dit-elle. Il faut que je te parle. Sors une minute. Pourquoi tu restes tout le temps à l'intérieur ?

— *Chuuut*. Koo dort.

— Sors. »

Il franchit donc le seuil, referma derrière lui et la rejoignit dans le petit couloir, en haut des escaliers. La maison avait été conçue avec la plupart des pièces d'habitation au rez-de-chaussée et sur l'arrière, pour qu'elles aient la vue sur l'océan, tandis que le double garage et le cellier étaient relégués en façade, sans fenêtre ni caractère, en face du Pacific Coast Highway. La chambre dans laquelle ils avaient installé Koo se trouvait au-dessus du garage, adossée à une autre série de chambres qui faisaient face à l'océan et qui s'ouvraient sur une vaste terrasse, au-dessus du salon.

« Tu as regardé ? demanda Joyce d'une voix basse et pressée.

— Je ne comprends pas, répondit-il. Comment ont-ils pu tous... baisser les bras comme ça ?

— Tu devrais parler à Peter. Il s'est enfermé en bas avec ce type, Ginger. Je ne sais pas ce qui va se passer. » Elle regarda derrière elle vers le bas des marches et ajouta : « Je n'aime pas Ginger. Je n'ai pas confiance en lui.

— Il est correct. Il ne s'attendait simplement pas à être mêlé à ça,

c'est tout.

— Va parler à Peter, Larry. Découvre ce qu'il compte faire.

— Je ne peux pas. J'ai promis à Koo de rester avec lui.

— Mais bon sang, pourquoi ?

— Il a peur de Mark, et je pense qu'il a raison.

— Mark est quelque part, dehors. Il n'est même pas rentré pour regarder l'émission.

— Il perd les pédales ; Koo a raison. En plus, je pense qu'il y a autre chose, entre eux, un problème dont Koo refuse de me parler. Il allait le faire, mais l'émission a débuté et tout ce qu'il a dit c'est : "Je suis foutu." »

Joyce tendit les mains pour les refermer sur son avant-bras et elle le regarda avec une intensité qu'il trouva dérangeante. « Larry, qu'est-ce qui va se passer ?

— Je ne sais pas.

— Tout tourne mal. Mark est devenu fou, Liz reste dans sa carapace, en bas...

— Le truc d'Eric Mallock ; ça a dû être dur à encaisser, pour elle.

— J'ai peur de ce que Peter et Ginger pourraient décider ensemble, c'est pour ça que je veux que tu y ailles.

— Je ne peux pas laisser Koo.

— Oh, ça devient vraiment sans espoir. On devrait peut-être juste le laisser partir.

— Peter ne serait pas d'accord, ça, c'est certain. »

Elle se laissa aller contre sa poitrine et l'entoura de ses bras. « Rien ne se passe comme on l'avait prévu », soupira-t-elle.

Il lui caressa les cheveux et se souvint de cette sensation, de son odeur, fut surpris de réaliser combien de temps s'était écoulé depuis leur dernier contact physique. « Je sais, dit-il. Je sais.

— Nous ne formons plus une famille. » Elle le serrait de plus en plus fort, enfouissait la tête dans sa poitrine, et ses mots sortaient étouffés. Il sentit le tremblement de ses épaules sous sa main. « Nous ne sommes plus ensemble.

— Quand tout cela sera fini... » Mais il était impossible d'achever cette phrase ; il était devenu impossible de penser à la vie après, quand tout serait fini.

Elle leva la tête et il vit des larmes sur ses joues. « Fais-moi l'amour », chuchota-t-elle.

Il en éprouva l'envie, soudaine, irrésistible ; elle avait dû se rendre compte de sa réaction physique. Mais il tourna la tête vers la porte fermée de la chambre : « Où...

— Là », murmura-t-elle, et elle le tira par la main jusqu'à la chambre située de l'autre côté du palier. « On va laisser ouvert, tu pourras voir la porte. »

La pièce était dans la pénombre. À travers la baie vitrée, à l'autre bout, la vue sur l'océan ressemblait à une sorte de diorama vide et non achevé. Des meubles bas et massifs, impossibles à identifier dans le noir, jonchaient la moquette telles des bêtes endormies. La pièce était grande, feutrée, silencieuse.

Larry avait une terrible, une irrépressible envie d'elle, des vagues de concupiscence déferlaient sur lui : ses mains tremblaient tellement son désir était fort. Il n'avait pas pensé au sexe depuis si longtemps que le désir sexuel lui apparaissait maintenant comme une révélation. Il toucha les seins de Joyce à travers ses vêtements. Les courbes de son corps renforçaient encore son excitation. « Enlève tous tes vêtements.

— Oui. Oui. »

Ils se déshabillèrent avec une grande précipitation puis s'arrêtèrent pour se regarder en se souriant doucement, comme deux vieilles connaissances qui se rencontrent par hasard et se rendent compte qu'elles peuvent être encore amies. Joyce était étonnamment voluptueuse dans sa nudité, elle avait un grand buste et une poitrine généreuse, mystérieuse dans la lumière indirecte et tamisée du petit lustre en haut des escaliers. Larry enveloppa de sa main le côté de son sein droit tout en titillant le téton durci avec la partie charnue de son pouce. Dans l'ombre, elle avait les yeux grands ouverts, le visage solennel. Il l'attira vers lui, l'embrassa et se frotta contre elle.

« Oui. Oh. Ne me fais pas mal.

— Par terre », murmura-t-il.

Il lui prit la main, l'aida à s'allonger sur la moquette puis s'agenouilla entre ses jambes. Les souvenirs ne faisaient qu'accroître la nouveauté du désir ; avait-elle toujours été si sérieuse, si grave et pourtant si offerte, si chaude et si consentante dans sa façon de faire l'amour ? Quand il la pénétra, il eut envie de s'affaler sur sa poitrine, mais elle le maintint à distance en plaçant ses avant-bras sous ses épaules. « Je veux te voir, chuchota-t-elle.

— Oui. D'accord. » La position, mains écartées sur le sol, était malcommode, mais il la conserva. Leurs corps bougeaient ensemble, roulaient dans un mouvement de marée tandis que dans la semi-obscurité leurs visages demeuraient immobiles. Il la regardait avec émerveillement : ses yeux dans l'ombre, la peau douce et soyeuse de son visage, ses lèvres entrouvertes, les rares rayons de lumière qui luisaient sur ses dents humides, ses cheveux en éventail sur la moquette, sous sa tête, et qui dessinaient des boucles autour de ses petites oreilles. Une porte s'était ouverte dans l'esprit de Larry et il comprit que toutes ces années il avait été amoureux d'elle. Un amour exigeant, individuel et exclusif avec un seul être humain ; comme si personne d'autre n'existait. Il avait passé des années à le refouler, refusant de se laisser distraire de son engagement auprès de

l'humanité entière, refusant de reconnaître l'horrible jalousie des premiers jours quand elle allait coucher avec Peter, avec Mark ou n'importe lequel de ceux qui étaient là à l'époque ; et tout ce temps il avait réussi à se dissimuler la vérité.

Des années auparavant, au lycée, il avait appris par cœur un extrait de *l'Essai sur l'homme*, de Pope, car il pensait que l'écrivain exprimait ses propres croyances mieux qu'il ne pourrait jamais le faire lui-même, et il comprenait enfin qu'il avait toujours mal interprété ce texte. Dans un murmure, doucement, en suivant le rythme de leurs mouvements, il récita :

« Connais-toi, laisse à Dieu les secrets qu'il veut taire ; L'homme est la seule étude à L'homme nécessaire. L'homme entre deux pouvoirs vit toujours partagé, Tel que l'isthme orageux par des mers assiégé ; Trop faible pour s'armer du courage stoïque, Trop instruit pour flotter dans le doute sceptique. Du corps ou de l'esprit doit-il suivre le vœu, Commander ou servir, s'appeler brute ou Dieu ? Maître et sujet de tout, unissant chaque extrême, Esclave de la mort, héritier du ciel même, Il voit également sa raison s'éclipser, Quand il pense trop peu, quand il veut trop penser. »

— Ne pense pas, murmura-t-elle, et l'esquisse d'un sourire se dessina sur ses lèvres dans la pénombre. Larry, ne pense à rien.

— Je t'aime.

— Oh, ne dis pas ça. Pas maintenant. » Puis, avec une expression intense, elle serra son visage entre ses mains. « Jouis en moi. »

Oui. Elle le tenait encore afin de pouvoir observer son visage tandis que le sien s'empourprait, que ses yeux perdaient leur concentration, et il la sentait pousser, vibrer sous lui, il sentit le corps de Joyce se cambrer juste avant son propre élan final, insistant, exigeant. « Pour toujours », s'écria-t-il en oubliant le silence et le bruit avant de s'effondrer sur elle.

La pénombre était rassurante. Leurs corps se tenaient chaud ; les mains et les bras de Joyce l'apaisèrent quand elle lui caressa le dos ; le souffle chaud de sa respiration derrière ses oreilles le calma. Ses membres inférieurs étaient secoués de tremblements, leur énergie déclinait, les répercussions de l'orgasme couraient dans tout son corps, mais au moins, sa tête était en paix, nuque ployée, front en contact avec l'amicale rugosité de la moquette. Un long temps de flottement s'écoula puis Joyce soupira, changea de position sous lui et il comprit qu'il leur fallait de nouveau aller de l'avant. S'élancer vers l'impossible. Il fit écho à son soupir, se redressa sur les coudes et sentit tout à coup l'air frais sur sa poitrine.

« Larry.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Le relâcher. »

Il ferma les yeux. C'était l'autre objectif impossible à atteindre ; le

premier était d'aimer Joyce, le second d'en avoir terminé avec Koo Davis. « On ne peut pas, chuchota-t-il. Peter ne le permettra jamais. Pas maintenant, pas après avoir été humilié.

— Il va le tuer ?

— Non. » Cela, il en était certain, il y avait déjà réfléchi. « Ce ne serait qu'une autre manière de s'avouer vaincu. Peter va vouloir rattraper le coup, maintenant, rétablir sa dignité.

— Plus ça dure, pire c'est pour nous. Pour nous.

— Ça dure déjà depuis trop longtemps. » Il l'embrassa et s'écarta en roulant sur le sol.

Cette chambre avait son propre lavabo ; il s'en servit puis retint retrouver Joyce, déjà rhabillée, qui se tenait sur le pas de la porte, en face de la chambre de Koo, et fronçait les sourcils. « Je vais veiller sur lui. Toi, va parler à Peter.

— J'ai promis à Koo.

— Larry, ça va. » Quelque chose l'avait rendue plus forte, plus sûre d'elle. « Je peux affronter Mark aussi bien que toi. En plus, je crois qu'il est parti, cette fois je crois qu'il est finalement parti pour de bon.

— Aucun d'entre nous ne pourra partir pour de bon. » Mais il cessa d'argumenter. Il frissonna. Toute la chaleur avait quitté son corps et il entreprit de se rhabiller.

C'était le pire jour de la vie de Peter. Il avait essuyé des défaites auparavant, il avait eu ses triomphes, avait connu ces périodes qui peuvent paraître abominables où, quand il ne se passe rien du tout, ni en bien ni en mal, quand la vie semble s'être arrêtée, quand on pourrait aussi bien être mort... mais ça, c'était le pire. Passer pour un imbécile, devenir la risée du monde entier. Voir ses plans présentés comme les élucubrations d'un simple d'esprit, d'un ignare qui n'a aucune prise sur la réalité, un âne, un bouffon égotiste qui gambade dans la rue... c'est ainsi qu'il se représentait dans sa tête. La haine qu'il ressentait à son propre égard était telle qu'il s'efforçait littéralement de punir ses joues, de les broyer et de les ronger, de les mordre jusqu'à ce qu'il ne puisse plus supporter la douleur, et de recommencer. Les larmes qui brillaient dans ses yeux, et qui auraient pu être causées par l'humiliation, la rage, le regret ou le désespoir, étaient des larmes de douleur.

Cette maison appartenait à un ami de Ginger qui travaillait dans la musique, et une pièce plutôt petite, derrière la cuisine, reflétait cette vocation. Elle était insonorisée et, entre ses murs, il y avait un petit studio d'enregistrement et de playback intégral. L'ameublement était simple et discret, des fauteuils pivotants en cuir et de petites tables en

formica. Le long d'un mur, une console fournissant toutes les instrumentations nécessaires, et trois claviers. Deux fenêtres, masquées par d'épais rideaux, qui ne donnaient pas sur grand-chose ; des buissons, la grande barrière de séparation qui appartenait au voisin. C'était dans cette chambre que Peter s'était retiré, une fois que l'épouvantable et effroyable programme était enfin arrivé à son terme, pour s'asseoir dans un des fauteuils en cuir, sans bouger, le regard rivé sur le sol, et s'enfermer dans le pessimisme, le découragement et la haine qu'il avait pour lui-même.

Mais un tel ressentiment contre soi ne peut durer. Il est trop douloureux pour qu'on le supporte très longtemps ; on doit rapidement se pardonner ou se punir, la forme de punition la plus sévère, qui correspond au niveau de dégoût le plus intense, étant la mort. Peter n'était pas homme à écourter volontairement sa vie (il était trop égocentrique pour cela), de telle sorte qu'il avait rapidement commencé à envisager les choses sous un autre angle et à les voir d'une manière légèrement différente.

Ce n'était pas *lui* qui avait choisi les mauvaises options. Il était demeuré en phase avec ses idéaux, avec le plan et sa vision de la Révolution, alors que les autres étaient restés au bord de la route. Eric Mallock ! Qui aurait pu croire un tel fiasco de la part d'Eric Mallock ? Est-ce qu'ils l'avaient castré ?

C'était vrai que Peter n'avait pas mené de recherches exhaustives sur les dix avant d'inscrire leur nom sur la liste, vrai qu'il en connaissait personnellement moins de la moitié, même de vue, mais quelques années plus tôt leur réaction aurait sans nul doute été très différente. Il n'y en aurait pas eu un seul, ou alors deux *au maximum*, pour refuser de se rallier si on les avait inscrits sur une telle liste. Qu'était-il arrivé ? *Lui*, il était resté fidèle à lui-même, mais qu'était-il arrivé à tous les autres ? Ils n'étaient que trois à accepter de répondre à l'appel ; un Black Panther renégat, un internationaliste dont l'engagement de base n'était de toute façon pas dans la Nouvelle Révolution Américaine, et un vulgaire voleur de banques. Ces trois-là pouvaient croupir en prison, Peter se moquait éperdument d'eux.

C'étaient les autres, les sept. Quelle trahison ! Peu importait qu'ils l'aient fait passer pour un abruti, c'était le *Mouvement* qu'ils avaient trahi, le *Mouvement* qu'ils avaient désigné aux railleries et au mépris du public, le *Mouvement* auquel ils avaient tourné le dos. La haine que Peter ressentait pour lui-même s'était inversée, elle s'extériorisait et englobait les sept qui avaient laissé cette horrible chose se produire.

Un jour ou l'autre, ils paieraient. Est-ce qu'ils pensaient, comme la plupart des Américains, que la Révolution était morte ? En sommeil, oui, mais les mêmes problèmes de pouvoir et de responsabilité perduraient, le même fossé entre les gouvernants et les gouvernés, le

même risque d'une utilisation néfaste du pouvoir et de poursuite d'atrocités perpétrées au nom des citoyens sans qu'ils en aient eu connaissance et qu'ils les aient approuvées. Ceux qui détenaient le pouvoir seraient incapables de se retenir bien longtemps d'en faire usage ; la Révolution était une bombe à retardement que seule la classe dirigeante pouvait activer, mais *elle allait l'activer*. Et ce jour-là, la liste de Peter existerait encore. Et les personnes qui y figuraient paieraient, elles paieraient le prix fort.

Il en était arrivé là de ses pensées quand Ginger pénétra dans la pièce, prit un siège en face de lui et demanda : « Bon, alors, on fait quoi maintenant, espèce de génie ? »

Peter entendit à peine le sarcasme ; son esprit était déjà trop encombré. Il n'avait pas non plus eu le temps de réfléchir à cette question. On fait quoi ? Il n'en avait aucune idée. « On continue, répondit-il. Si on s'était laissé abattre par des revers temporaires, on n'aurait jamais rien accompli.

— Des revers temporaires ! » La stupéfaction absolue de Ginger remplaça sa moquerie à demi feinte. « Tu appelles ça un revers temporaire ?

— On a encore Koo Davis.

— Oh, bon Dieu, Peter, arrête de rêver ! Tu ne crois quand même pas que tu vas continuer !

— Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ? Abandonner ? Il n'y a aucun moyen d'abandonner.

— Relâche Davis. » Peter agita la main dans une frêle parodie de son style exubérant habituel. « Je vous paierai les billets pour quitter le pays. C'est *vous*, qui allez y partir, en Algérie.

— Avec la queue entre les jambes ? Non, Ginger.

— Pendant que vous avez encore une queue et des jambes. Peter, tu es quelqu'un de très, très stupide, je le comprends maintenant, c'est sans aucun doute ce qui m'a attiré chez toi au tout début. » Petit à petit, Ginger retrouvait son attitude coutumière face à la vie ; à défaut d'autre chose, ce désastre semblait lui avoir redonné le moral. « Toi et tes petits amis allez partir jouer à "Promenons-nous dans les bois" en Algérie. *La grande affaire est finie*[25].

— Non. »

Ginger fit le geste de les chasser. « *C'est dangereux. Allez-vous-en.*

— Non, Ginger. »

En colère et désinvolte à la fois, Ginger agita un doigt inquiet et accusateur : « *Je tiens à ce que vous partiez immédiatement !*

— Je reste. Et Koo Davis reste.

— *Tu veux rire !* » Ginger se tourna vers un public imaginaire et il écarta les bras en disant : « *Écoutez cet homme !*

— Et toi, tu restes. »

De surprise. Ginger revint momentanément à la langue anglaise : « Hein ? Il n'en est pas question ! *Il y va de ma vie ! Je pense à mon avenir !* »

— Et à mon avenir à moi. » Peter était inébranlable. Il avait arrêté de se ronger les joues et les clignements d'yeux avaient à nouveau disparu. Il ignorait ce qui allait se passer, comment il allait s'extraire de ces abysses et où il irait, mais il était calme, serein, il avait confiance en lui à un degré qu'il n'avait jamais connu à ce jour. Il avait touché le fond et il n'avait plus peur.

« Tu es dans le même bateau que moi, Ginger. Et si les choses tournent mal pour moi, elles tourneront tout aussi mal pour toi. »

Ginger avait maintenant l'air totalement déprimé, il ne faisait pas semblant d'être triste.

« *J'ai mal à la tête*, dit-il en se redressant lentement. *Je vais me coucher.* »

— Assieds-toi. Et parle anglais. »

Le haussement d'épaules de Ginger était typiquement français. « *Pourquoi ?* »

Peter se leva brusquement et sa main droite partit si vite que Ginger ne la vit pas venir. La gifle claqua brièvement dans la pièce insonorisée et laissa une marque rougissante sur le visage abasourdi de Ginger. « Assieds-toi, ordonna Peter. Fini de jouer. Assieds-toi, parle anglais, et arrête de faire comme si tu n'étais pas impliqué. »

— Bon Dieu, tu m'as frappé !

— Tu vas t'asseoir, ou il faut que je te frappe à nouveau ? »

Lentement, sans parvenir à y croire. Ginger recula jusqu'au canapé, s'assit lentement et se tourna sur le côté comme pour réfléchir ou retrouver une contenance tout en portant le bout de ses doigts à sa joue rouge. Quand il se tourna à nouveau vers Peter, son regard était vide, toutes ses attitudes de devin avaient disparu pour laisser apparaître non pas un singe, mais un dieu-singe implacable au visage de pierre.

« Peter, dit-il, tu viens peut-être de commettre ton erreur la plus grave. » À l'exception de la marque rouge, sur sa joue, toute couleur avait déserté son visage.

« Tu ne sortiras pas de cette pièce, lui dit Peter, tant que tu n'auras pas vraiment compris que tu y es impliqué comme moi, là-dedans, et jusqu'au cou. Tu crois que je n'ai pas compris ce que tu mijotes ? » Il parodia les manières de Ginger, dans un style plus insultant que ressemblant : « « Oh, j'ai mal à la tête, oh, je vais me coucher. » Tu voulais filer par la porte d'entrée, c'est ça, un arrêt rapide pour passer un appel anonyme à la police, et après, direction Coldwater Canyon ou je ne sais quel endroit pour te fabriquer un alibi... « J'étais en train de baiser cette jeune femme, monsieur l'agent, je n'y suis jamais, à

Malibu, tout cela n'est qu'une épouvantable coïncidence."

— Épouvantable, ça, du moins, c'est certain. »

Le fait que Ginger n'ait pas cherché à nier l'accusation et ne l'ait pas tournée en ridicule était déroutant, mais confortait Peter dans son intuition. « Je ne voulais pas que tu sois mêlé à ça. Ginger, mais maintenant tu l'es et tu dois aller au bout avec nous.

— Et pourquoi je le suis ? Comment la police en est-elle venue à fouiner dans la maison, hein ? Encore une de tes erreurs de jugement ?

— Je n'en ai aucune idée. » De son côté, il soupçonnait Mark d'avoir fait quelque chose, délibérément ou par inadvertance, pendant qu'il était parti après la bagarre avec Larry, mais il hésitait à le dire parce que l'accusation pourrait revenir aux oreilles de Mark. Peter n'était pas prêt à l'affronter ; il était préférable de maintenir sa rage homicide orientée vers l'extérieur. Avec Ginger, en revanche, il fallait privilégier l'approche directe : « Le fait est qu'on a dû partir, maintenant on est ici et tu n'es plus seulement notre soutien financier, tu es impliqué.

— Et si je m'en vais ? À moins que tu aies prévu de me surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre ? Tu es vraiment capable de surveiller deux prisonniers à la fois ?

— Si on m'arrête, le premier nom que je donnerai sera le tien. »

Ginger soupesait toujours cette menace, calmement mais en faisant la moue, quand la porte s'ouvrit sur Larry qui entra, sérieux, intimidé, désireux d'apporter son aide. « Je peux me joindre à la conversation ? » Il laissa la porte ouverte.

« Où est Mark ? demanda Peter.

— Joyce pense qu'il est parti pour de bon. » Il s'assit à la droite de Peter et lui demanda : « Est-ce que tu as la moindre idée de ce qu'on devrait faire maintenant ?

— Justement, oui. » L'idée venait de s'imposer pendant qu'il observait le visage obtus de Larry. « Ginger, je veux procéder à un enregistrement.

— Pour la police ?

— Je n'ai pas d'autre public. »

Ginger se leva, se tourna vers le matériel d'enregistrement tandis que Larry se penchait vers Peter pour lui confier à voix basse : « Je réfléchissais, tu sais, peut-être qu'on devrait arrêter les frais. »

Après les raisonnements complexes de Ginger, le caractère confortablement prévisible de Larry redonna de l'énergie à Peter. « Larry, tu veux qu'on remette Koo en liberté ? demanda-t-il presque en riant. La réponse est non.

— Je pensais juste que...

— Je le sais, ce que tu pensais et que tu penses tout le temps.

— Assieds-toi dans ce fauteuil, dit Ginger. Tu veux faire

l'enregistrement toi-même ?

— Exactement. » Peter changea de siège et Ginger plaça un micro sur le comptoir blanc devant lui. « Ne te tiens pas trop près quand tu parles. Reste comme tu es.

— D'accord.

— On devrait fermer la porte. On va avoir du bruit venant de l'extérieur.

— *Laisse-la ouverte.* » Peter était irritable, nerveux. « On n'a pas l'intention de faire de la haute-fidélité. Ils comprendront le message. »

Ginger haussa les épaules. « Assurons-nous qu'on prend bien une bande vierge. » Il se détourna et s'installa à la console, toucha des boutons et un faible sifflement sortit des enceintes dissimulées.

« Peter, tu es sûr que tu ne veux pas en discuter avant, le mettre par écrit ? demanda Larry.

— Je sais exactement ce que j'ai à dire.

— D'accord, dit Ginger. Ça marche. Dis une phrase, pour le volume. »

Peter regarda le microphone. « Ici Roc, commandant de l'Armée Révolutionnaire du Peuple. » « Roc », en référence à l'origine grecque de son prénom, était le nom de code qu'il utilisait depuis ses premiers pas dans la vie clandestine.

Ginger régla boutons et cadrans, et Peter entendit sa voix qui sortait des enceintes et répétait la phrase. Il s'écouta avec cette impression de ne pas reconnaître leur voix que les gens ont toujours quand ils se réécoutent, mais il décida que ça allait ; sa voix semblait déterminée, froide, capable de faire suivre son discours de faits.

« C'est bon, dit Ginger. Commence au tout début. »

Le tout début consistait à répéter cette auto-identification et à poursuivre : « Nous détenons un prisonnier de guerre, un collaborateur du nom de Koo Davis, et nous avons exigé de l'échanger contre dix prisonniers politiques détenus dans des prisons américaines. La réponse officielle a été une émission de télévision grotesque dans laquelle sept de ces dix prisonniers ont été clairement et de toute évidence obligés de prétendre qu'ils ne voulaient pas être libérés.

» Le public américain ne se laissera pas tromper tout comme l'Armée Révolutionnaire Populaire ne s'est pas laissé tromper. Le gouvernement américain croit-il qu'il peut tromper le monde entier ? Est-il possible que sept personnes sur dix n'aient pas envie de sortir de prison ? La mise en scène de cette farce était aussi intelligente et professionnelle que l'on pouvait s'y attendre de la part d'une organisation épaulée par l'ensemble des ressources du gouvernement des États-Unis, mais le résultat ne tient pas la route. Il suffit de réfléchir pour comprendre que cela ne peut être vrai.

» En conséquence, nos revendications restent inchangées. Les dix

de la liste seront libérés de leur prison et mis dans l'avion à destination de l'Algérie, où ils seront libres de faire toutes les déclarations qu'ils voudront. Si certains d'entre eux souhaitent retourner en prison, ils le pourront évidemment, mais nous voulons les entendre le dire une fois libérés de la menace que représente le gouvernement des États-Unis.

» La rapidité avec laquelle cette mascarade gouvernementale a été mise en place montre que notre ultimatum initial n'était pas trop exigeant. Nous sommes jeudi soir. Avant midi, demain, heure californienne, le gouvernement annoncera sa décision. Si la réponse est non, Koo Davis meurt. Si la réponse est oui, le gouvernement aura alors vingt-quatre heures, jusqu'à samedi midi, pour libérer les dix prisonniers et faire en sorte qu'ils soient présentés aux yeux du monde entier, en Algérie. Si le gouvernement échoue, Koo Davis meurt. Il y a deux ultimatums ; demain midi pour la réponse du gouvernement, samedi midi pour la libération des prisonniers. Si vous ne respectez pas un des deux ultimatums, Koo Davis meurt. Il n'y aura plus de négociations. Une seconde farce télévisuelle comparable à la première aura pour résultat la mort immédiate de Koo Davis. Pour vous démontrer que notre patience est à bout, et que la comédie est finie, nous joignons une des oreilles de Koo Davis.

— Bon Dieu, Peter ! se récria Larry.

— Cette exclamation stupide est sur l'enregistrement ? demanda Peter en plaquant sa main sur le microphone.

— Si oui, je peux l'effacer. » Ginger ne prenait pas parti. « Tu comptes vraiment le faire, hein ?

— Oui.

— Même si tu sais qu'aucun de ceux qu'on a vus à la télévision n'a parlé sous la contrainte.

— Il faut mettre un terme à ces rires.

— Tu as donc l'intention de tuer Davis.

— Pour renforcer notre crédibilité à l'avenir.

— Notre crédibilité. » Ginger eut un petit haussement d'épaules avant d'ajouter : « Et l'oreille ?

— Peter ne fera pas ça », s'exclama brusquement Larry avec mépris et colère. Ce n'était pas son genre de montrer du mépris et ça ne lui réussissait pas, le résultat ressemblait davantage à de l'agressivité. Il se tourna vers son chef : « Tu ordonnerais à Mark de le faire, tu lui ferais couper l'oreille, mais il n'est pas là, il s'est enfui. Es-tu capable de le faire toi-même ?

— J'en ai bien l'intention. » Il se leva et ajouta : « Venez avec moi, tous les deux, pour l'empêcher de bouger. »

Koo émerge de rêves confus où il est question de famille et de fuite, et il découvre Joyce penchée au-dessus de lui qui scrute son visage avec une grande intensité. Il cherche des repères, voit le plafond couvert de miroirs, Joyce et lui qui se reflètent dedans comme un tableau de genre. Il s'éclaircit la gorge et dit : « La femme aux soupes. »

Elle cligne des yeux, comme perdue dans ses pensées, et se tourne pour regarder la porte derrière elle. « On n'a pas beaucoup de temps, dit-elle.

— Ah bon ?

— Je vous fais sortir d'ici. »

Koo s'assied, stupéfait. « Doucement, dit-il. C'est moi, ici, qui raconte des blagues.

— Ce n'est pas une blague. Je suis un... un agent double. »

Une *folle*. Koo arbore un sourire radieux. « C'est super, dit-il à la manière du plus grand des naïfs. Un agent double. Quand vous y serez, vous pourrez toucher deux fois le chômage.

— Ils m'ont contactée pendant l'émission à la télévision.

— Non ? Ça alors !

— Je vois bien que vous ne me croyez pas, mais c'est vrai. Vous n'avez pas remarqué la seule chose qu'il a dite et qui n'avait rien à voir avec le reste ? Saint Clair. Il a dit : « Deux Treize Van Dyke. » Vous vous souvenez ? »

Effectivement, Koo s'en souvient ; une anomalie inattendue au milieu du programme. Mais le programme lui-même a été un tel catalogue d'horreurs que Koo (et probablement tous ceux qui le regardaient) a immédiatement oublié cette brève énigme.

« C'est quoi, votre nom de code ?

— C'est un numéro de téléphone. » Il y a quelque chose dans son intensité même qui le force à la croire. « Le deux treize, c'est le code de la zone.

— Los Angeles, identifie Koo non sans surprise. La métropole même où nous nous trouvons.

— J'ai travaillé pour eux durant plusieurs années et c'était toujours comme ça qu'ils prenaient contact avec moi. Le code de la zone et un numéro de téléphone transmis sous la forme d'un nom. Van Dyke parfois, et parfois Lydgate. Si j'entends un de ces noms et le code de la zone, je sais comment les contacter.

— Vous tapez les sept lettres. Van Dyke.

— C'est ça. » Pendant quelques secondes elle eut l'air indécise, peut-être même étrangement attristée, puis elle dit : « Ça fait des années qu'ils n'ont pas fait appel à moi. Très, très longtemps.

— Ils étaient probablement occupés.

— Je les ai rappelés. » Agent double ou pas, il y a quelque chose de sauvage dans ses yeux, quelque chose de dérangé. « Et ils m'ont dit que je dois vous sortir d'ici tout de suite.

— Je suis d'accord avec eux.

— Mais nous ne devons faire aucun bruit.

— Je suis d'accord avec vous. »

Un doigt sur les lèvres, elle traverse la pièce, ouvre la porte à miroir, se penche au-dehors et lui fait signe de la suivre. Il s'exécute.

C'est la première fois qu'il voit le reste de la maison. Après la chambre, c'est ordinaire et décevant. Il y a aussi le bruit des vagues, au loin, étouffé par la distance ; est-ce à cause de cela qu'il a rêvé qu'il se noyait dans l'océan ?

Tout est silencieux et peu éclairé, mais il n'y a pas de phénomène d'écho comme dans une habitation vide. Tandis que, courbé derrière Joyce, il descend l'escalier moqueté, Koo est tout à fait conscient de la présence d'autres personnes sous ce toit, invisibles et hostiles. Il a peur, mais en même temps il ressent de l'exaltation ; il agit enfin.

Au pied des marches, elle lui fait signe d'attendre avant de partir brièvement en reconnaissance. Il commence à éprouver un sentiment de vulnérabilité très puissant, mais elle finit par revenir et lui fait signe d'avancer.

Il y a une salle de séjour avec des murs de pierre derrière une large vouûte. Koo y jette un regard et s'immobilise net en voyant quelqu'un ! La terrible Liz est assise dans un fauteuil Eames, les jambes repliées sous son corps, et soit elle rumine ses pensées, soit elle est assoupie. Plane-t-elle à nouveau ? Il a peur de bouger ; un mouvement ne risquerait-il pas d'attirer son attention ?

À sa gauche, Joyce lui fait signe de se dépêcher : Allez, allez. Il hésite, puis une porte s'ouvre quelque part sur leur droite et ils entendent des voix. Dans une ruée soudaine, il traverse l'espace à découvert en direction de l'endroit envahi d'ombres où Joyce l'attend.

Les voix se rapprochent. Avec appréhension, il tente de savoir s'il y a celle de Mark, mais la première qu'il parvient à identifier est celle de Larry qui demande : « Comment peux-tu justifier ça, Peter ?

— Nul ne peut se moquer du Mouvement, répond la voix de Peter. On ne peut pas tolérer ça. »

Ils s'éloignent au moment où une troisième voix, que Koo n'a encore jamais entendue, dit : « Ça sera intéressant de voir jusqu'où tu vas aller dans la pratique et non plus dans la théorie. » Cette voix est

désagréable, coléreuse, sarcastique.

« Aussi loin que nécessaire », affirme Peter. Ils sont juste de l'autre côté du mur, là, apparemment dans la cuisine ; Koo entend des tiroirs qui s'ouvrent et se referment. « Il y avait un couteau, ici, un long couteau à découper. Où il est, bon sang ? »

Un long couteau à découper ? Koo appuie son dos contre le mur, il essaie d'être une ombre parmi les ombres. Qu'est-ce qu'ils sont en train de manigancer ?

« Tiens, un hachoir. Exactement ce qu'il faut, si tu veux mon avis, déclare la voix désagréable.

— C'est bon, donne-le-moi. » Et un tiroir de plus se referme bruyamment, après quoi les trois hommes sortent de la cuisine et entreprennent de grimper les escaliers.

Joyce agrippe le bras de Koo, le tire à elle. Oui, oui. Ces trois-là sont en train de monter où ils pensent trouver Koo, et ils ont un hachoir ; les pieds tremblants dans sa hâte, il suit Joyce sur une nouvelle volée de marches entre le salon et la cuisine, puis ils franchissent une porte et sentent soudain un courant d'air froid et humide. Joyce referme la porte, précipitamment mais en silence, et murmure : « Venez ! Il faut nous dépêcher !

— Pigé. »

Il n'y a pas encore de grands cris au-dessus d'eux. Ils s'élancent sous la terrasse en surplomb, dans du sable épais où il est difficile de progresser. L'océan est là-bas, sous une demi-lune dans le ciel noir et dégagé. Où sont-ils ? Aucun moyen de le savoir ; ça pourrait être dans une centaine d'endroits entre Newport Beach et Oxnard. Koo regarde en arrière pour essayer de deviner d'après le style des maisons, mais Joyce le tire par le bras en criant pour couvrir le bruit des vagues. « Venez ! Vite !

— Oui. D'accord. » Mais elle l'entraîne droit vers l'océan, pas le long de la plage. « Où... » L'effort qu'il fournit pour courir dans le sable l'épuise rapidement. « Où...

— Ils ont un bateau. On doit se retrouver au bateau. Vite ! »

Le sable ferme de la ligne qui marque la marée haute ; Koo va plus vite, Joyce perd du terrain. Un bateau ? Il trotte, halète et mouline des bras, fixe la mer noire et son étrange ligne phosphorescente qui prend forme, roule et meurt là-bas dans le froid et l'obscurité. Un bateau ? Comme il ne voit rien, il tourne la tête pour poser une autre question dans un souffle et, derrière lui, devant le visage haineux et convulsé de Joyce, la lame d'un long couteau où luit la pâle lumière jaune de la lune. Un couteau qu'elle brandit dans son poing.

« Mon Dieu ! » Koo pivote en courant, il se retourne, se fait un croche-pied à lui-même, essaie de courir à reculons, d'éviter les coups de couteau en levant les bras pour les écarter, et la lame s'enfonce

dans son avant-bras, elle rencontre l'os, tranche la chair comme si c'était de la viande de veau. Il n'y a pas de douleur, pas tout de suite, juste cette évidence épouvantable : sa chair a été entaillée. Il crie, bascule en arrière, roule plusieurs fois sur lui-même, le sang gicle de son bras en longs jets rouges et la folle essoufflée se lance à sa poursuite à quatre pattes, le couteau s'abat, le côté non aiguisé de la lame heurte sa cage thoracique, se plante dans le sable, elle l'en arrache et le lève en le tenant à deux mains, elle est à genoux, elle le suit.

Koo est incapable de réfléchir, il est terrorisé, il bredouille : « Non non non non MON DIEU NON !

— Tu nous dresses les uns contre les autres, l'entend-il gronder malgré le déferlement des vagues. Les uns contre les autres. » Elle se relève péniblement. L'énorme couteau est dans sa main, pointé sur lui, implacable.

Koo essaie de se redresser, il retombe, se protège à nouveau avec ses bras et la lame tranche par deux fois. De grands lambeaux de chair triangulaires pendent dans le vide et, en dépit de cette douleur atroce, une interprétation comique émerge dans son esprit en état de choc : *Elle me découpe en filets.* « Laissez-moi partir ! Laissez-moi partir ! Je ne dirai rien ! »

Elle s'arrête, la lame voilée de sang s'immobilise dans les airs tandis qu'elle oscille au-dessus de lui. « Peter me haïrait. » Ses yeux aussi sont voilés, sa voix enrouée comme si sa bouche et sa gorge étaient déjà obstruées par le sang de Koo. « On pourra survivre si tu meurs. » Et elle se jette sur lui, à nouveau le couteau s'abat tandis que Koo hurle, le dernier, le plus fort, le plus épouvantable hurlement du monde... et tout à coup, Joyce s'écarte de lui comme si elle volait.

Non ; elle ne s'écarte pas d'elle-même, elle est projetée en arrière. Une silhouette noire est sortie de l'océan, se déplaçant à la vitesse des ténèbres, un tourbillon indistinct et cruel ; elle fond sur Joyce, irrésistible, irrévocable. Un objet dur et contondant est serré dans son poing levé, frappe avec un bruit sec, frappe encore, sans jamais s'arrêter, d'abord avec des bruits secs, puis dans des bruits de bouillie.

Koo lutte pour se mettre debout, mais il parvient à peine à lever la tête. Ses bras déchiquetés où ruisselle le sang n'ont pas de force. « Oh, murmure-t-il dans ce qui se voulait un appel au secours. Oh, mon Dieu. »

Des gens sortent à présent de la maison et courent dans leur direction. Il ne peut s'échapper, ne peut se réfugier nulle part. La silhouette qui domine ce qui fut Joyce se tourne vers lui, lance au loin la sombre roche marine et se laisse tomber sur les genoux à ses côtés en murmurant : « Doucement, doucement. »

Koo reconnaît difficilement Mark dans cette infirmière angélique,

penchée au-dessus de lui, qui touche ses bras avec mille précautions.
« Non, supplie-t-il.

— Tu es un gros veinard, lui dit Mark presque avec tendresse. On va te soigner à la maison.

— Mark, dit Koo dans un souffle. Tu es tout mouillé. »

C'est vrai. Mark est trempé de la tête aux pieds, aussi ruisselant d'eau que Koo l'est de son propre sang. Les yeux de Mark brillent comme la lointaine ligne phosphorescente. « Je t'ai sauvé la vie », dit-il d'une voix basse, rapide et triomphante. « Elle m'appartient. On repart à zéro. »

Les autres traversent la plage en courant péniblement, ils sont presque là. « Mark, dit Koo dans un souffle. Aide-moi.

— Tu m'appartiens à nouveau, lui répond Mark en glissant les bras sous son corps, et il se prépare à le soulever.

— Aide-moi. Tu es le seul », dit Koo dans un souffle, et, quand Mark le soulève, il perd connaissance.

Le tumulte, à l'extérieur, finit par réveiller Liz. Elle se leva du fauteuil, regarda autour d'elle d'un air égaré comme quelqu'un qui sort d'hypnose. Elle prit alors conscience de mouvements indistincts sur la plage, erratiques sous le clair de lune diffus, ceux de silhouettes qui s'agitaient devant la lointaine phosphorescence des vagues. Ouvrant l'une des baies vitrées, elle sortit sur la terrasse pour voir un obscur groupe de personnes séparé en deux ; tandis qu'une partie restait en arrière autour d'une forme allongée sur la plage, l'autre venait vers elle en titubant dans le sable. Penchée sur la rambarde, elle s'efforça de distinguer à travers les ténèbres : ce qui s'approchait était un homme, qui en portait un autre. Tous deux entrèrent dans la zone de lumière jaune trapézoïdale projetée par la maison : c'était Mark, qui luttait pour avancer dans le sable mou. Et là, dans ses bras : était-ce Davis ?

Ils disparurent sous la terrasse, sous ses pieds, et elle rentra dans la maison, tourna l'angle du salon et gagna le couloir central à temps pour voir Mark monter difficilement les marches en laissant ouverte la porte donnant sur la plage. C'était bien Davis, dans ses bras, inconscient ou mort, et les deux hommes étaient trempés d'eau et de sang tels les survivants d'un rite sacrificiel marin. Des taches et des éclaboussures rouges maculaient le visage de Mark comme celui d'un Iroquois sur le sentier de la guerre. Davis était entièrement couvert de sang qui dégoulinait et giclait pendant que Mark peinait à grimper l'escalier. Au moment où il atteignait l'étage, Liz aperçut la poignée du couteau qui dépassait du flanc de Davis ; elle la fixa sans rien comprendre à ce qu'elle voyait et, en la dépassant, Mark lui dit : « Compresses. Bandages. Ce que tu trouveras.

— Oui. » Mais jusqu'à cet instant elle avait été tellement obnubilée par elle-même qu'elle reconnaissait à peine son environnement et ne pouvait se souvenir de l'endroit où se trouvait la salle de bains, dans cette maison qu'elle connaissait mal. Elle hésita, regarda derrière elle en direction du salon, puis devant, vers la cuisine.

Pendant ce temps. Mark continuait de gravir les degrés jusqu'à l'étage supérieur, il se dépêchait tout en essayant de ne pas secouer Davis plus qu'il n'était strictement nécessaire. L'étage supérieur, c'était là que la salle de bains devait être. Liz le suivit. Des gouttes de sang dessinaient des pois sur la moquette grise de l'escalier.

En haut. Mark tourna à gauche pour entrer dans la pièce où ils

avaient enfermé Davis pendant que Liz allait à droite de manière semi-instinctive et tâtonnait sur le mur à la recherche de l'interrupteur qui dévoila une vaste chambre sans caractère et, au fond à droite, un miroir collé sur une porte ouverte. Passé le seuil, elle trouva la salle de bains, une longue pièce bien conçue avec un lavabo double et beaucoup d'espaces de rangement dont la plupart étaient vides. Mais il y avait des bandes de gaze, du sparadrap, des pommades de premiers soins et des onguents ; elle en prit deux pleines brassées et se hâta de regagner l'autre pièce où Mark avait allongé Davis sur le lit. Elle découvrit alors ses avant-bras qui n'avaient plus rien d'humain. « Seigneur », fit-elle, plus horrifiée que dégoûtée.

Mark, le visage résolu et inexpressif, fit tomber les produits de première urgence sur le lit. « Du linge, dit-il. Du linge propre.

— Oui. » Elle retourna dans la salle de bains pour récupérer des serviettes-éponges blanches et des carrés de tissu pour se nettoyer la figure. Quand elle revint, elle le trouva occupé à replacer tendrement les lambeaux de chair sur les bras lacérés, à les saupoudrer d'antiseptique et à les emmailloter de gaze pour les maintenir en place. Elle déposa son fardeau sur le lit. « Que s'est-il passé ? »

Il ne donna pas l'impression de l'avoir entendue. « Ciseaux », dit-il.

Des ciseaux. Un troisième voyage dans la salle de bains, d'où, ne sachant ce dont Mark pouvait avoir besoin, elle rapporta également d'autres choses, de l'aspirine et de l'eau d'hamamélis. « Des bouts de sparadrap », dit-il à son retour, sans détourner les yeux de sa tâche. Un des avant-bras était entièrement pansé comme celui d'une momie : un volontaire de la Croix-Rouge n'aurait pas fait mieux. Il s'attelait au deuxième.

Elle coupa deux morceaux de sparadrap mais, au moment où il se préparait à fixer la gaze sur le premier bras, ils remarquèrent que le sang suintait déjà au travers. Un son étrange sortit alors de la gorge de Mark, une sorte de cri animal, mélange d'aboiement et de gémissement. Il s'arrêta. Il semblait tout à coup déboussolé, comme si quelqu'un avait appuyé sur un bouton qui l'avait déconnecté de ses motivations. Dans le bourdonnement du silence, il hésitait, oscillait légèrement et regardait les taches de sang qui s'élargissaient.

« Il faut mettre plus de gaze, dit Liz pour le pousser à réagir, mais il secoua la tête :

— Il n'y en a plus. J'ai tout utilisé. »

Elle regarda parmi le monceau de choses posées sur le lit rond et violet. « Ça, dit-elle en lui tendant les carrés de tissu pour se laver la figure.

— Oui. » La solution n'entraîna chez lui ni satisfaction, ni excitation, elle ne fit que le réactiver. Il prit les tissus-éponges, les enroula autour des avant-bras et dévida de longues bandes adhésives

afin de les maintenir en place. « Pas trop serré. La circulation », conseilla Liz.

Il ignora la remarque. Il ignorait tout ce qui n'était pas déjà présent à son esprit. Après en avoir terminé avec les bras, il s'attaqua à la blessure que Davis avait au flanc. « Couvertures, dit-il, il faut qu'il reste au chaud. »

Les miroirs, sur les murs, étaient en fait des portes ; elle chercha et, derrière l'un d'eux, trouva un placard à linge où étaient rangés des draps et des couvertures, tous dans les tons rouge, violet et orange. Elle aida Mark à déplacer Davis vers le milieu du lit avant de le recouvrir de couvertures si nombreuses que, quand Mark finit par exprimer sa satisfaction, on aurait dit qu'un gros homme corpulent était étendu sur le lit rond ; Old King Cole [26], peut-être, épuisé par les festivités. Mais un fêtard bien pâle, à la respiration très laborieuse.

Liz et Mark étaient chacun d'un côté du lit, où ils avaient étalé les couvertures. Ils restèrent un instant à regarder l'homme inconscient et Liz était sur le point de demander à nouveau ce qui s'était passé quand Mark déclara, d'un ton glacial sans réplique : « Ce sera tout. »

Elle le regarda, momentanément surprise, puis eut conscience qu'il avait essentiellement vécu ces moments seul. Il avait eu besoin d'elle temporairement, tout comme il avait eu besoin des ciseaux ou des pansements, mais il était le seul à exister vraiment dans cette pièce. Lui et Koo Davis. Qu'y a-t-il entre eux ? se demanda-t-elle, et elle fut surprise que cette question ne lui soit jamais venue à l'esprit. Il y avait quelque chose entre eux, un élément extérieur dont aucun des autres n'avait connaissance. C'était ce poids insoupçonné qui avait rompu leur équilibre originel, engendré un environnement qui rendait les autres fous sans qu'ils sachent pourquoi. « C'est toi qui l'as tailladé ? » lui demanda-t-elle.

Il fut surpris par la question, mais elle ne l'atteignit pas. « Bien sûr que non, répondit-il en haussant les épaules.

— Tu es sorti de l'océan. Pour l'aider ? »

Mark la regarda avec son habituel visage fermé et énigmatique. « Pars », dit-il.

Elle fit non de la tête. « C'est trop tard, de toute façon. » Elle jeta encore un bref regard à Koo, moins intéressé déjà, et tourna les talons.

En bas, elle trouva Peter et Ginger qui se criaient dessus dans le studio, entourés de tout le matériel électronique. Elle les avait cherchés pour comprendre ce qui s'était passé, mais à l'instant où elle entra, Ginger se tourna vers elle et chuchota à moitié : « Est-ce qu'il m'a vu ? Tu étais en haut, toi ; est-ce qu'il m'a vu ? »

Il n'avait pas fallu longtemps à Ginger pour mériter le mépris de Liz. « Personne ne peut le voir, répondit-elle.

— Qu'est-ce qui se passe, en haut ? demanda Peter.

— Mark a bandé ses plaies. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Joyce, dit Peter. Elle est devenue folle. » Peter lui-même avait l'air plus fou que d'habitude, ses yeux étaient fixes, ses joues creuses. Sa mâchoire ne cessait d'opérer des mouvements de mastication comme s'il ruminait un élastique,

« Joyce ? Qu'est-ce qu'elle a fait, Joyce ?

— Elle l'a fait sortir. Davis. » Peter eut des gestes brusques pour indiquer qu'il ne comprenait rien à pareil comportement. « Ne me demande pas pourquoi. Elle l'a fait sortir de la maison, elle l'a conduit sur la plage et elle a essayé de le tuer.

— À coups de couteau, ajouta Ginger avec un sourire narquois destiné à Peter. Celui-là même qu'on cherchait, nous, pour le taillader à notre façon.

— Mark l'en a empêchée, compléta Peter. Il... il a tué Joyce. Larry est dehors, il l'enterre dans le sable. »

Liz les regarda, l'un après l'autre. « Tout est terminé, alors », dit-elle.

La mâchoire de Peter se crispa, ses yeux étincelèrent de colère. « Non, ça n'est pas terminé, dit-il. Ça ne le sera que quand je le dirai. C'est moi qui décide.

— Comme tu voudras », répondit-elle avec indifférence avant de quitter la pièce et de traverser le salon pour sortir sur la terrasse. La lune était plus basse, à présent, la nuit plus noire. Elle pouvait à peine distinguer, là-bas, la silhouette penchée sur le sable.

Liz était à nouveau assise dans le fauteuil Eames quand Larry entra. Elle pensait à la mort et ne l'entendit pas lorsqu'il s'adressa à elle la première fois. Il lui parla une deuxième fois, l'appela par son nom et elle fronça les sourcils avec irritation, une irritation renforcée quand elle constata qu'il avait pleuré. « Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda-t-elle.

Il eut un geste en direction des escaliers. « Pourquoi ils se disputent ? »

Elle en prit conscience alors : des voix intenses, pas particulièrement fortes et néanmoins vibrantes de rage. Mark et Peter, à l'étage. « Qu'est-ce que ça peut faire ? » demanda-t-elle.

Ginger aussi était dans la pièce, près de la fenêtre, et il se tourna, affichant son sourire mauvais pour expliquer : « L'oreille de Koo Davis. »

Elle se rembrunit, plus énervée qu'intéressée. « Son oreille ? Eh ben quoi ? »

— Peter la veut pour l'envoyer au FBI. Et Mark refuse de le laisser faire. »

Par moments, Liz avait l'impression de planer encore, l'impression que Ginger, par exemple, pouvait n'avoir aucune réalité extérieure et n'être qu'un atome flottant à l'intérieur de son cerveau. À d'autres moments, il lui semblait que ce trip n'avait servi qu'à lui faire prendre conscience de ce que le monde réel pouvait avoir d'incroyable ; Ginger, Peter et Mark existaient bien, alors que les rats blancs de la piscine avaient été imaginaires.

Larry se donnait de l'importance : « Peter est devenu fou ! Qu'est-ce qu'il espère... ? Je monte ! »

— N'y va pas », ordonna Liz.

Il était clair qu'il n'en avait pas vraiment envie ; depuis des années, il avait peur de Mark et de Peter, tout le monde le savait. Dans un élan de détermination peu crédible, il se récria : « Et pourquoi je n'irais pas ? »

— Mark ne voudra pas de toi à ses côtés. »

Ginger gloussa tandis que Larry rougissait. Liz avait délibérément remué le couteau dans la plaie : « Et ta présence n'arrangerait rien. Laisse-les résoudre leur différend tout seuls. »

Il se laissa tomber sur le canapé en frottant ses mains avec fébrilité.

« Je ne sais pas quoi faire, tout ça devient si... » Il se tourna vers Liz, l'air tragique, et dit : « C'est ce soir que j'ai enfin dit à Joyce que je l'aimais. »

— C'est peut-être ça qui l'a rendue folle. »

Ginger gloussa à nouveau. Liz fit pivoter le fauteuil pour lui faire face, mais sans rien dire. Elle le dévisagea en silence jusqu'à ce qu'il cesse de rire et détourne les yeux avec un haussement d'épaules agacé. « C'est ma maison », dit-il. Puis il ajouta : « Et je pense que je vais boire un coup. » Sur ces mots il partit rapidement en faisant comme si elle ne l'avait pas chassé de la pièce.

Les voix furieuses continuaient de retentir à l'étage ; c'était principalement Peter, mais les courtes répliques de Mark restaient véhémentes. « Je me demande qui va gagner », dit Larry avec nervosité.

« Gagner ? » Liz le regarda avec une surprise qu'elle n'éprouvait pas.

Il existe en ce monde de multiples façons de soudoyer quelqu'un. L'argent, celui qui passe de la main à la main, est le moyen de corrompre le plus grossier et souvent le moins efficace, puisque chacune des parties prenantes en sort avec un sentiment de mépris pour l'autre. À l'autre extrémité, l'échange de bons procédés en est la forme la plus noble et la plus propre, car, en définitive, les protagonistes, si tout se passe bien, sont reconnaissants l'un envers l'autre.

L'une des policières affectées au standard pour l'affaire Koo Davis s'appelait Betty Austin et son péché mignon consistait à écrire des chansons : Dory Previn, avec un soupçon de Bessie Smith. Sans rien demander en retour, Lynsey Rayne avait proposé de présenter plusieurs des créations de Betty Austin, la policière, à Marty Rubelman, le directeur musical des émissions de télé de Koo. Sans rien demander en retour, Betty la policière avait proposé à Lynsey de la tenir informée dès qu'il y aurait du nouveau dans l'affaire du kidnapping. Chacune était ravie de la proposition de l'autre.

Dring. Le téléphone. Qui sonnait, sonnait et sonnait encore. Lynsey ouvrit les yeux dans la chambre sombre de sa maison de Westwood, et il lui fallut un temps infini pour comprendre ce que ce bruit pouvait bien être et pourquoi il durait si longtemps. Aucun homme ne venait partager ses nuits, il n'y en avait pas eu depuis presque un an, et le téléphone allait donc continuer de sonner tant qu'elle n'y répondrait pas ou que la personne qui appelait n'abandonnerait pas ; mais elle avait tellement peu dormi les deux dernières nuits qu'elle ne semblait absolument pas en mesure de sortir de cet état d'abrutissement. *Merde ! Merde !*

Elle secoua la tête pour tenter de s'éclaircir les idées et aperçut les chiffres lumineux sur son radio-réveil digital, mais sans ses lunettes, elle ne pouvait les déchiffrer. Le désir de savoir l'heure qu'il était lui permit de se rapprocher juste assez de l'état de conscience pour que, brusquement, vers la dixième sonnerie, elle s'écrie : « Le téléphone ! » et tende le bras pour décrocher.

Le correspondant, une femme, parlait bas, comme si elle redoutait d'être entendue : « Vous devriez venir tout de suite.

— Hein ? Quoi ?

— Vous savez qui je suis. »

Alors elle comprit : c'était Betty Austin, la policière. « Que s'est-il passé ?

— Venez. » *Clic.*

« Oh, mon Dieu », fit Lynsey. Dans le noir, elle ne réussit pas à raccrocher le téléphone, à mettre la main sur ses lunettes, à trouver l'interrupteur, à lire l'heure... « Oh, mon Dieu, oh, mon Dieu. » Les lunettes. Le réveil qui affichait 4:07. « Oh, mon Dieu. »

À cinq heures moins dix du matin, la personne présente à l'accueil, un homme en uniforme, ne se précipita pas pour accéder à sa demande. « Il s'est passé quelque chose, insista-t-elle, et je veux savoir de quoi il s'agit. Qui est ici ? L'inspecteur Cayzer ? Est-ce que M. Wiskiel, l'agent du FBI, est là ?

— Madame, s'il y a du nouveau, je suis sûr qu'ils vous tiendront...

— Allez les voir et dites-leur que je suis là. Dites-leur, c'est tout. »

Il ne voulait pas, mais il finit par hausser les épaules. « Je vais voir s'il y a quelqu'un. »

Il y avait quelqu'un : elle entendit des voix quand le policier ouvrit la porte du fond. Il lui jeta un regard réprobateur avant de refermer la porte derrière lui.

Que se passait-il ? Qu'y avait-il de nouveau ? Koo n'avait pas été libéré, ce n'était pas ça : ils ne garderaient pas le secret. L'avaient-ils retrouvé mort ? Grièvement blessé ? Savaient-ils où les kidnappeurs le retenaient prisonnier ? Que se passait-il donc ?

Le policier revint, suivi par Mike Wiskiel, l'air irrité et bouleversé. L'irritation était due à sa présence à elle, mais pourquoi était-il bouleversé ? Il semblait déstabilisé, ennuyé, mécontent. Craignant de comprendre ce que cela signifiait et désirant connaître le pire sans délai, elle s'avança avant qu'il ait eu le temps de parler : « Que s'est-il passé ? Quelque chose de grave, ça se voit à votre tête. »

Bien sûr, il ne pouvait qu'essayer de détourner la conversation : « Mademoiselle Rayne, comment avez-vous fait pour l'apprendre et venir ?

— Monsieur Wiskiel, s'il vous plaît. Que s'est-il passé ? »

Il demeura sourd à sa demande. « Davis n'est pas mort, si c'est ce qui vous inquiète, dit-il comme si elle allait se contenter de cette miette. Croyez-moi, je vous le dirais.

— Il est arrivé *quelque chose*, insista-t-elle. Si je faisais partie de sa famille, vous me le diriez ? »

Il eut un rire étonnamment dur : « Vous voulez dire que vous allez

traîner de force M^{me} Davis ici pour poser vos questions ? Vous faites plus partie de sa famille qu'elle. »

Lynsey fut surprise que Wiskiel ait eu l'intelligence de s'en rendre compte, mais elle ne voulait pas se laisser distraire de son but. « Dites-le-moi, alors. »

Il fit non de la tête. « Mademoiselle Rayne, venir comme ça ne sert à rien. Quand il y aura quelque chose de constructif, je vous tiendrai au courant.

— Ça doit être très grave. D'accord, il n'est pas mort, ça je l'ai compris, mais ça doit être très grave pour que vous vous opposiez comme ça à ma demande. »

Il hésita et l'indécision apparut dans ses yeux. Est-ce qu'il se conformait à la vieille idée machiste selon laquelle la triste réalité doit être dissimulée autant qu'il est possible aux femmes ? Il était assurément capable d'adopter une telle attitude. Devait-elle le rassurer, lui promettre qu'elle saurait supporter ce qu'il lui cachait, quoi que cela puisse être ? Non ; il valait mieux le laisser y venir de lui-même. Elle devait lui montrer de manière tout à fait claire qu'elle ne partirait pas.

Il finit par soupirer et secouer la tête : « D'accord. On m'a chargé de ne *pas* vous le dire, mais vous avez raison, si vous étiez de sa famille, je n'aurais pas le choix. »

À ce moment il s'arrêta, à court de mots. Elle le regarda en attendant la suite et vit qu'il était désespéré, qu'il essayait en vain de trouver la bonne formulation. Après trente secondes de silence, alors que la peur montait en elle, elle lui adressa un sourire triste et dit ; « Il n'y a pas moyen d'amortir le choc, c'est ça ? Alors dites-le simplement, aussi grave que ça puisse être.

— Ils lui ont coupé l'oreille. »

Elle le dévisagea. Au début, elle ne réussit pas à saisir le sens de ces paroles, puis elle s'entendit rire comme s'il s'agissait d'une plaisanterie : « Ils n'ont pas fait ça !

— Je suis désolé. Ils veulent montrer au monde entier à quel point ils sont inflexibles.

— Ils lui ont... Son oreille ? » La nouvelle restait dénuée de sens, incompréhensible. « C'est... comme des sauvages, c'est une attitude primitive, c'est...

— Quand les gens perdent tout lien social, dit-il en énonçant visiblement une conviction profonde, ils deviennent capables de tout.

— Mais son... Il y a un nouveau message ? demanda-t-elle en cherchant à se raccrocher à quelque chose de concret.

— Pas de sa voix à lui. Une nouvelle voix.

— Je veux l'entendre.

— Mademoiselle Rayne, je ne pense pas...

— Et je veux voir l'oreille. »

Elle n'allait pas laisser quiconque se mettre en travers de son chemin et il avait dû s'en rendre compte. Avec un nouveau soupir, il haussa les épaules et dit : « Venez, alors. »

Il y avait trois hommes dans la salle de travail : Jock Cayzer, le technicien d'enregistrement et Maurice Saint Clair, le directeur adjoint du FBI à Washington, que Lynsey n'avait pas encore rencontré mais qu'elle avait vu lors de l'émission de télévision. Au moment où Lynsey et Mike Wiskiel entraient, le technicien disait : « ... intéressant dans cet enregistrement. » Mais il se tut quand les trois hommes remarquèrent la présence de Lynsey.

Saint Clair, massif, bien en chair, le visage rouge, jaillit de la chaise pliante sur laquelle il était assis en criant : « Nom de nom ! Mike, Mike...

— Tout va bien, Murray. »

Elle avait déjà repéré la boîte. Ça devait être ça, une petite boîte noire, posée sur une table, qui portait les lettres blanches stylisées « i magnin[27]. » Tandis que Wiskiel se pliait aux formalités stupides consistant à présenter Lynsey à Saint Clair, elle se dirigea droit vers la boîte, souleva le couvercle et regarda à l'intérieur.

Quelle horreur, quelle pitié. Elle était petite, ridée, pâle, charnue, tachée de sang séché de couleur rouille, et absolument pathétique. Lynsey appuya ses paumes sur la table, de part et d'autre de la petite boîte, elle serra les mâchoires, immobile, sans cligner des yeux, à en fixer le contenu.

Les hommes faisaient silence et ce fut Jock Cayzer qui vint se placer à côté d'elle, sans rien dire, et regarder lui aussi dans la boîte.

« Elle est si petite, commenta Lynsey à voix basse.

— Euh, elle a été prélevée sur un homme vivant, il y a donc eu saignement ; ça l'a forcément fait rétrécir. » Il était calme, compatissant mais réservé. Il réduisait cette horrible chose à un objet qui pouvait être scruté, dont on pouvait discuter, qu'on pouvait confier à son intellect et à sa mémoire.

Elle avait besoin de ça. Besoin de quelque chose qui rende ce spectacle *ordinaire* avant de pouvoir passer à autre chose. « Je n'ai jamais rien vu de semblable, dit-elle.

— Oh, moi si. » Et il demeurait calme, compréhensif, il évoquait simplement un fait.

« Racontez-moi. »

Elle sentit qu'il l'observait, qu'il étudiait son profil, prenait une décision. « Certains des gars qui sont revenus du Vietnam ont rapporté

des oreilles de Viêt-Cong. Du moins, ils ont dit que c'étaient des oreilles de Viêt-Cong et c'étaient des oreilles, ça oui. Ce à quoi elles ressemblaient le plus, c'était à des pêches séchées.

— Celle-là est plus fraîche.

— Oui », dit-il avant de tendre la main presque nonchalamment pour refermer le couvercle.

Elle vit en lui un homme d'une force authentique qui n'en faisait pas étalage. « Merci, dit-elle.

— Je vous en prie, mademoiselle Rayne.

— Puis-je écouter la cassette ?

— Bien sûr. »

Le technicien l'avait déjà calée et le rugissement de cette nouvelle voix belliqueuse retentit dans les enceintes avec arrogance et suffisance. Lynsey écoutait sans bouger (elle se sentait anesthésiée, pour l'instant du moins, libérée de toute réaction émotionnelle violente) et, à la fin, elle dit tranquillement : « Ce sont des bêtes, ni plus ni moins, non ?

— L'émission de télévision a dû représenter un choc pour eux », dit Cayzer.

Apparemment mal à l'aise, Saint Clair intervint : « Mademoiselle Rayne, il n'y avait absolument aucune façon d'amortir le coup. Je veux dire, d'annoncer à ces vermines les réponses que nous avons obtenues de leurs anciens amis. Nous ne pouvions que leur dire la vérité.

— J'en ai tout à fait conscience. » Elle soupira, remua la tête et dit : « Que se passe-t-il, maintenant ?

— Nous allons envoyer cet enregistrement à Washington, lui dit Saint Clair, dans l'attente de la prochaine réponse.

— Mais il n'y a pas de prochaine réponse, si ? »

Saint Clair lui retourna un regard mécontent (le troisième homme, en cinq minutes, à se demander si elle était en mesure d'affronter la vérité) puis il dit : « Personnellement, mademoiselle Rayne, je ne vois pas laquelle.

— Ce qu'ils demandent est irréalisable. »

Derrière sa retenue, Saint Clair était très en colère. « Et ils le savent, dit-il. Pour commencer, nous ne pouvons pas faire sortir une demi-douzaine de personnes de prison contre leur gré pour les déporter hors du pays. Peut-être est-ce possible en Russie, mais pas ici. Il y a ce que l'on appelle le respect des libertés individuelles garanties par la Constitution, et si nous tentions la moindre entourloupe de ce genre, il n'y aurait pas, dans tout le pays, un seul avocat sans emploi au cours des deux prochaines années. Et deuxièmement, même si nous pouvions le faire, nous ne le ferions pas, car ce que ce foutu salopard de Roc veut vraiment, c'est que d'autres compagnons à lui, en Algérie,

se vengent d'eux pour l'avoir laissé tomber.

— Pour l'avoir tourné en ridicule, corrigea Wiskiel.

— Les deux.

— Alors c'est juste de la propagande, dit Lynsey. Ils vont tuer Koo et essayer d'en rejeter la responsabilité sur le gouvernement.

— Par conséquent, il faut qu'on les trouve avant qu'ils ne le fassent », conclut Wiskiel.

Lynsey secoua la tête. « Si l'ultimatum n'a pas de sens, s'ils vont le tuer de toute façon, pourquoi attendraient-ils ?

— Un dernier geste de propagande, suggéra Saint Clair. Un autre enregistrement, ou peut-être même un coup de fil à une chaîne de télévision, quelque chose comme ça, juste à l'heure cruciale. Davis leur sera utile jusqu'à midi pile.

— Mais comment allez-vous les trouver ? Ils sont partis de la maison de Woodland Hills et, cette fois, il n'y a pas eu de message de Koo.

— Nous avons une piste, dit Wiskiel. Il y avait quelque chose de bizarre dans la façon dont la maison de Woodland Hills s'est retrouvée disponible et nous essayons d'en retrouver le propriétaire.

— Vous essayez ?

— Il s'agit d'un musicien de rock nommé Ginger Merville qui est censé être en tournée à Paris, mais l'organisatrice de la tournée et lui ont quitté leur hôtel il y a deux jours. Elle s'est envolée pour Tokyo, où Merville doit jouer ce week-end, mais Merville, lui, a pris un vol à destination de New York. Pour l'instant, nous n'avons pas réussi à déterminer où il est allé après.

— Ginger Merville. » Lynsey connaissait ce nom, elle connaissait un peu la carrière du musicien. « Vous avez vérifié auprès de son agent ? demanda-t-elle.

— Un de mes hommes l'a vu cet après-midi. Ou hier après-midi, je suppose, maintenant. Il ignorait où Merville se trouve.

— Absurde », déclara Lynsey.

Wiskiel eut l'air surpris. « Je vous demande pardon ?

— Son agent sait où il se trouve, assura-t-elle. Les gens se cachent de leur femme, de leurs créanciers, de leur employeur ou de la police, mais ils ne se cachent pas de leur agent.

— Vous suggérez que l'agent est dans le coup ?

— Non, je ne suggère rien. » Elle prit le temps de choisir prudemment ses mots. Elle ne tenait pas particulièrement à s'aliéner Wiskiel et consorts, mais elle voulait qu'ils comprennent. « Dans les années 1960, les forces de l'ordre se sont trompées de cibles, beaucoup de gens ont perdu l'habitude de coopérer avec les autorités. Un agent de musicien aura sans aucun doute gardé d'amers souvenirs du FBI. »

Apparemment, Wiskiel ne pouvait y croire. « Au point qu'il refuse de nous aider à sauver Koo Davis ? Nous lui avons *expliqué* pourquoi nous recherchons Merville.

— Il ne vous a pas crus, dit Lynsey. Il a pensé que vous mentiez, encore une chose que les représentants de la loi ont faite fréquemment dans les années 1960. »

Maurice Saint Clair avait l'air de bouillir et Jock Cayzer était près de grimacer. Avec un léger sourire, elle ajouta : « Cela s'appelle payer les pots cassés. Vous avez traité le public américain dans sa totalité comme une population ennemie. Vous étiez la force de garnison, des conquérants étrangers. Et maintenant vous voulez qu'il coopère.

— Mais tout cela est terminé depuis longtemps, argumenta Wiskiel. (Saint Clair opina avec emphase.) Quelles que soient les erreurs qui ont été commises, les excès qui ont pu avoir lieu, tout cela est terminé, maintenant.

— Peut-être, dit Lynsey. Donnez-moi le nom de son agent, j'irai le voir demain à la première heure. »

Wiskiel était très énervé, mais il ne pouvait pas faire grand-chose. Il jeta un regard à Saint Clair, qui lui aussi avait le visage rouge de colère et qui répondit par un brusque hochement de tête. « D'accord, dit Wiskiel. Il s'appelle Hunningdale.

— Chuck Hunningdale. Je le connais un peu.

— Très bien. » Wiskiel, qui avait apparemment besoin de passer à autre chose, se tourna vers le technicien : « Quand nous sommes entrés, vous disiez quelque chose à propos de la cassette.

— Oui, monsieur. Elle n'est pas comme les deux autres.

— Comment ça ?

— Eh bien, elle est d'une qualité très supérieure. Les deux autres, on aurait pu les acheter chez Woolworth. Pas celle-là.

— Qu'a-t-elle de si spécial ?

— Eh bien, la polarisation haute fréquence, expliqua le technicien. C'est une TDK, une très bonne marque, et elle est estampillée SA, ce qui correspond à la meilleure qualité existante. Elle coûte cher, cette petite cassette. »

Ils étaient tous intéressés désormais. « Qui utiliserait ce genre de support ? demanda Saint Clair.

— Les musiciens. Les gens de l'industrie de l'enregistrement. Les gens qui ont chez eux des studios d'enregistrement professionnels avec play-back.

— Ginger Merville », dit Lynsey.

Mais Wiskiel secoua la tête. « Non, il n'y avait rien de semblable dans la maison de Merville.

— Excusez-moi », dit le technicien. Quand il eut leur attention, il ajouta : « J'ai entendu autre chose, cette fois. Sur l'enregistrement.

J'aimerais tenter une expérience, d'accord ?

— Tentez tout ce que vous voudrez, lui dit Saint Clair.

— Merci monsieur. Ce que j'ai fait, c'est atténuer les basses et renforcer les aigus. Vous comprenez, ce n'est pas la voix qui m'intéresse, cette fois, mais ce qu'il y a derrière. Je vais aussi devoir monter le son. Écouter derrière la voix. » Il mit la cassette en marche.

La voix semblait encore plus hystérique, de cette façon, très forte et dépourvue de ses graves ; une réminiscence étrange des vieux enregistrements d'Hitler, quand il prononçait ses discours. Lynsey essayait d'écouter derrière cette harangue repoussante, elle essayait de percevoir ce que le technicien avait découvert en arrière-fond sonore.

... et oui, elle l'entendait. Faible, irrégulier, un rythme lent, une sorte de sifflement précipité qui montait et retombait, irrégulier mais continu. Elle fronça les sourcils en tendant l'oreille, essayant de comprendre ce dont il s'agissait. Ça lui semblait familier, sans bien savoir en quoi :

hhhhiiiiIISSssssshhhhhhhhhhhiiiiiiiiIIIIIISSSSSSSHHHHHhhhhhhiiiiissss

« L'océan », dit Jock Cayzer.

Le technicien claqua des doigts. « Je savais que je connaissais ce bruit.

— Bon Dieu, dit Wiskiel, vous avez raison. C'est bien ça. Les vagues, sur une plage. »

Le technicien arrêta la cassette et ils se regardèrent tous. « Une maison sur la plage, quelque part, dit Cayzer.

— Pleine de matériel d'enregistrement professionnel. Mais avec quelqu'un qui ne savait pas s'en servir. Ils ont laissé une porte ouverte. » Wiskiel se renfroga : « Est-ce que ça réduit suffisamment le nombre des possibilités ? Qui doit-on contacter ? Les fournisseurs d'équipement. Jock, peut-on organiser ça avec vos hommes ? Dès demain matin, on passe au peigne fin les commerces de vente, en gros et au détail, de matériel d'enregistrement de qualité dans toute l'agglomération de Los Angeles.

— Et les réparateurs, suggéra le technicien.

— Absolument. Il nous faut l'adresse de tous les clients qui possèdent une maison en bord de mer. Quelqu'un a bien dû installer cet équipement, et quelqu'un d'autre en assurer l'entretien.

— Mike, c'est l'heure de l'aiguille dans la botte de foin, avança Saint Clair.

— Je pourrais peut-être mettre quarante personnes là-dessus, dans la matinée », dit Cayzer.

Pendant que les autres parlaient, Lynsey revint lentement à la table de travail, incapable de rester loin de la petite boîte et de son sinistre contenu, et là, tandis qu'elle plongeait son regard à l'intérieur, elle partit soudain d'un petit rire et s'écria : « Ça alors... ! C'est une

plaisanterie ! »

Elle adressa un large sourire aux trois hommes et vit qu'ils la dévisageaient tous. Prise d'une sorte de soulagement hystérique, elle dit : « Ce n'est pas Koo. »

Wiskiel s'approcha, l'air interdit. « Mademoiselle Rayne. Je suis désolé, mais ça ne marche pas. Il est impossible que vous puissiez reconnaître une oreille.

— Oh que si, c'est possible. » Elle pouvait à peine se retenir d'éclater de rire. « Regardez-la vous-même. Regardez le lobe. Vous pouvez me croire sur parole, monsieur Wiskiel, Koo Davis n'a pas les oreilles percées ! »

Les bras de Koo lui font mal. Ils ne l'élancent pas, ne le brûlent pas comme il pourrait s'y attendre dans le cas d'une coupure, ils font mal, une douleur violente et intense, comme s'il s'était profondément écorché. Sous les couvertures, il sent les bandages qui l'emmailotent du poignet jusqu'au coude et, sous les bandages, cette douleur lancinante, aussi persistante qu'une crampe. Et à son flanc, juste au-dessus de sa hanche, là où le couteau a pénétré, il a l'impression que la lame est toujours à l'intérieur et qu'elle tranche à travers les chairs.

Ça fait un bon moment qu'il est réveillé, mais il ne veut pas l'admettre, pas avec Mark qui est assis là, au bord du lit. Qui sait ce que Mark pourrait faire ensuite ? Ce fichu garçon n'a pas l'air capable de décider s'il veut que Koo vive ou meure, et Koo n'est pas pressé de savoir où se situe le baromètre de son humeur. Il est donc allongé là, sous ce tas de couvertures, et de temps en temps, en feignant de dormir, il jette un coup d'œil en direction de Mark à travers ses paupières mi-closes. Et Mark, lui, est assis là sans bouger, penché en avant légèrement à droite des pieds de Koo, perdu dans ses pensées, le regard fixé au loin sur rien en particulier.

Koo se souvient de tout et il préférerait qu'il en aille autrement. Joyce, la seule qu'il a crue suffisamment normale pour pouvoir peut-être l'aider, s'est révélée être la plus cinglée du lot. Le souvenir de cette lame de couteau qui lançait des éclairs sous la lumière de la lune est terriblement net dans sa mémoire et ses bras le font souffrir, son corps entier le fait souffrir. Joyce était fermement décidée à le tuer et ça fait longtemps qu'il est allongé là à essayer de comprendre pourquoi. À présent, il pense avoir enfin réussi à cerner ce qu'elle a pu inventer dans ce qui lui servait de cerveau. Elle a senti que le kidnapping mettait une trop grosse pression sur ses amis et elle a voulu que ça s'arrête (en particulier après l'émission de télévision) mais les autres ne voulaient pas entendre parler d'en rester là. Si elle avait libéré Koo de sa propre initiative, ils lui en auraient voulu, et elle a donc prévu de le faire sortir de la maison pour le conduire au bord de l'eau, l'y tuer et laisser les vagues emporter son corps vers le large. De la sorte, tout ce qu'ils auraient su, c'était que Koo avait pris la fuite seul et avait disparu.

Putain de merde, qu'est-ce que mes bras peuvent me faire mal ! Le temps que je sorte d'ici, je n'aurai plus aucune valeur marchande.

« On peut parler, maintenant. »

Koo est si surpris d'entendre l'intonation soudaine et paisible de Mark que ses yeux s'ouvrent automatiquement ; et il est trop tard pour continuer de faire semblant de dormir car Mark s'est tourné à demi vers lui.

Bah, c'était trop tard de toute façon ; Mark sait depuis un moment que Koo est conscient, cela se voit. Comme il a besoin de savoir dans quel état d'esprit se trouve Mark, Koo étudie son visage avec appréhension et le perçoit calme, presque vide de toute expression. La rage qui le tient et qui trahit habituellement son humeur a disparu, pour le moment du moins, et elle n'a rien laissé dans son sillage ; quand il n'est pas animé par elle, Mark semble aussi impersonnel qu'un mannequin dans une boutique de vêtements. Et quand il parle, sa voix est douce, son timbre plutôt léger, à peine reconnaissable car il n'est pas étranglé par la fureur. « Ma mère s'appelait Ruth Timmons », dit-il.

Le nom ne dit rien à Koo. Il fronce les sourcils, étudie le garçon et essaie de se souvenir d'une Ruth Timmons. Une aventure éphémère quelque part ? Il y a trente ans ou plus ?

Toujours avec ce même air neutre, Mark reprend : « Tu la connaissais sous le nom de Honeydew Leontine.

— Honeydew ! » La surprise est presque immédiatement remplacée par le plaisir au simple souvenir de Honeydew Leontine. Elle a été la première, la toute première blonde de la toute première tournée USO ; la première et, à bien des égards, la meilleure. Pendant six ans, elle a voyagé avec lui (pas toujours, pas à chaque voyage, il y a eu d'autres blondes sur d'autres tournées pendant cette période) et quand elle a arrêté le monde du spectacle, il en a brièvement ressenti de la tristesse parce qu'il savait déjà que la plupart des blondes étaient froides, agressives et pas franchement dignes qu'on bande pour elles, alors que Honeydew Leontine avait été chaleureuse, douce et *naturelle*. Pas la fille la plus intelligente du monde, mais elle avait bon cœur. Une amie autant qu'un bon coup. Mais elle a arrêté et...

Elle a arrêté parce qu'elle était enceinte : voilà pourquoi. À cette époque, Koo avait un bureau dans les studios de la MGM, il y était entré un après-midi pour y trouver un message de Honeydew qu'il avait vue pour la dernière fois deux mois auparavant, à leur retour d'une tournée en Alaska et aux îles Aléoutiennes ; c'était en 47 ou 48, entre deux guerres. Il ne la voyait presque jamais dans le cours de sa vie normale, n'avait quasiment aucun contact avec elle en dehors des tournées ; il avait donc été surpris de recevoir son appel, et pas heureux du tout, en la rappelant, d'entendre ses premiers mots : « Je crois que j'ai un problème. »

Sa réaction avait été immédiate : « Dînons ensemble. Tu manges pour combien de personnes ?

— Deux, je crois.

— C'est bien ce que je pensais. »

Il l'avait invitée chez Musso & Frank parce que c'était un endroit à la mode, fréquenté par des personnalités du show-business. S'il l'avait conduite dans un restaurant discret (ce qui avait été sa première intention) elle se serait mise à s'apitoyer sur son sort et l'en aurait peut-être rendu responsable. De plus, il savait ce qu'il voulait qu'elle fasse, et Musso & Frank était le cadre le plus adapté pour cette discussion. « Ta carrière », lui avait-il répété. Et le mot *avortement* n'avait en fait jamais été prononcé. Elle avait pleuré un peu dans son veau *parmigiana*, pas suffisamment pour que quelqu'un le remarque à l'exception du serveur dont le travail consistait à s'occuper de ses affaires, mais hormis les larmes, une ambiance générale de tristesse et un commentaire mélancolique (« Oh, ça paraît tellement dommage ») elle ne lui avait pas opposé d'arguments ni n'avait particulièrement exprimé de désaccord. (Il comprend aujourd'hui qu'il n'aurait pas dû se fier à une telle docilité ; à ce moment-là, il était simplement soulagé qu'elle ne lui fasse pas de gros ennuis.) À la fin du repas, il avait dit : « Il y a un docteur que je peux appeler », mais elle avait fait non de la tête. « Je vais m'en occuper, Koo, ne t'en fais pas pour ça. C'est juste pour... l'argent. Je suis désolée, je vais avoir besoin d'un peu d'aide, à ce niveau-là.

— Bien sûr », avait-il dit, puis il l'avait reconduite chez elle et déposée devant sa maison avec un baiser chaste ; le lendemain, il lui avait envoyé un chèque de cinq cents dollars et un message contenant un jeu de mots de très mauvais goût : « J'espère que ça passera comme une lettre à la poste. » Et c'était la dernière fois qu'il avait vu ou entendu parler de Honeydew Leontine. Quelques années plus tard, quand il avait voulu reprendre contact avec elle, alors qu'il organisait sa première tournée coréenne, son agent lui avait appris qu'elle avait quitté le monde du spectacle et il avait donc trouvé quelqu'un d'autre. Et ça s'était arrêté là.

« Tu souris, dit Mark. Je ne m'attendais pas à ce que tu souries, je ne sais pas ce que ça signifie.

— Honeydew, explique Koo. Je l'aimais bien. » Il a failli dire *je l'aimais*, ce qui aurait été ridicule. Par ailleurs, il ne sait pas jusqu'à quel point il peut se fier à cette nouvelle attitude calme, chez Mark, et il soupçonne que ces mots, *je l'aimais*, auraient pu déclencher la prochaine transformation du Dr. Jekyll. Il se sent nerveux, un peu déstabilisé, il sonde sa mémoire en quête d'un souvenir de Honeydew et se met à raconter la première chose qui lui revient : « Les cailloux, dit-il. Elle avait une incroyable collection de cailloux, un pour chacune des plages sur lesquelles elle avait marché un jour. Elle les transportait dans des petits sacs en tissu. Elle les emportait partout.

— C'est vrai », confirme Mark, et un des coins de sa bouche se soulève dans un sourire qui n'a rien de plaisant. Serait-ce M. Hyde qui revient se manifester ? « Je les ai jetés », dit-il.

Koo se renfrogne, il n'est pas certain d'avoir bien compris. « Les cailloux ?

— Quand j'avais quinze ans. » Mark hausse les épaules, presque comme s'il avait honte. « C'était très difficile de la faire pleurer.

— Elle a pleuré la dernière fois que je l'ai vue.

— Vraiment ? Dommage que je n'aie pas été là.

— Tu y étais.

— Oh. Oui, je vois ce que tu veux dire. » À nouveau ce haussement d'épaules, d'une épaule seulement ; il a honte. « Elle n'a pas pleuré quand j'ai jeté les cailloux. Coriace, la garce.

— Attends une minute. Tu essayais de la faire pleurer ?

— J'avais deux objectifs depuis le jour de ma naissance. L'un était de la faire pleurer, et l'autre de te faire crever.

— Eh bien, on peut dire que tu es persévérant.

— Je te voyais au cinéma, je te voyais à la télévision. *C'est mon père*. Je ne l'ai jamais dit à personne, mais je restais assis, à t'observer, et j'essayais de te tuer par la seule force de mon esprit. Mais tu étais trop loin en haut de l'échelle et moi j'étais en bas. »

Terrain dangereux ; Koo essaie de s'en éloigner en disant : « Mais qu'est-ce que tu avais à reprocher à ta mère ?

— Moi. » La froideur de ses souvenirs s'insinue sur le visage de Mark ; on croirait voir une brise d'hiver qui ride la surface d'une eau glacée. « À l'en croire, j'ai gâché sa vie. Alors je me suis dit, autant le faire pour de bon.

— Gâché sa vie ?

— “Tu as gâché ma vie ! J'étais célèbre !” » La voix de fausset que prend Mark pour imiter une femme contient toute la fureur présente d'ordinaire dans la sienne. « “Je n'étais pas obligée de t'avoir, espèce de sale gosse ! Ton père m'a donné *cinq cents dollars* pour me *débarrasser de toi*, et je te jure que je *regrette bien* de ne pas l'avoir fait !”

— Elle n'était pas comme ça », dit Koo. Il est même choqué d'entendre parler d'elle en ces termes. « Elle n'était pas comme ça du tout.

— Tu ne l'as pas rencontrée après que je lui ai gâché sa vie.

— Mon Dieu. » Koo comprend ce qui s'est passé, la décision sentimentale et romantique d'avoir l'enfant, puis de le garder. Elle devait avoir de l'argent d'avance qui lui venait de sa carrière ; au début, tout avait dû lui paraître possible. Mais ça ne l'était pas, et le temps qu'elle comprenne ce que cette erreur impliquait, il était trop tard pour faire machine arrière. Elle devait avoir environ trente ans

quand l'enfant était né ; deux ou trois années comme mère au foyer, loin du métier, et elle était rapidement tombée aux oubliettes (les starlettes sont toujours rapidement oubliées, comme chacune des feuilles d'un arbre), sa beauté négligée avait dû se faner facilement, elle avait dû grossir, laisser irrémédiablement derrière elle son monde perdu et s'en éloigner un peu plus chaque jour ; quand une brave fille comme elle devient aigrie, elle peut indubitablement virer au cauchemar vivant. Koo secoue la tête ; il essaie de trouver ce qu'il pourrait y avoir de positif là-dedans, quelque chose d'encourageant, il dit : « Elle ne s'est jamais mariée ? »

— Quand j'avais deux ans, à un type qui s'appelait Ralph Halliwell. Je porte son nom.

— Que s'est-il passé ?

— Ça n'a pas duré. Il était copropriétaire d'un restaurant de Santa Fe. Je suppose qu'il a épousé ma mère parce qu'elle avait joué dans des films, il a pensé que ça ferait une bonne publicité pour le restaurant. Mais il s'est passé quelque chose, je ne sais pas quoi exactement, il volait de l'argent à son associé, ou son associé lui en volait. Quelque chose comme ça. Et il pensait que ma mère devait en avoir puisqu'elle était star de cinéma. Alors un jour, quand j'avais quatre ans, il l'a tabassée et il est parti. » Mark a un sourire de colère et de désespoir. « J'étais présent, cette fois-là. Ça doit bien être mon premier souvenir.

— Où, euh... Où est-elle, maintenant ?

— Morte. » Le mot est neutre, prononcé comme s'il n'avait aucun sens. « Elle est morte il y a six ans. Cancer du sein. Elle n'a pas voulu s'en occuper avant qu'il soit trop tard, mais c'était bien dans son style ça, non ? »

Tout à coup, les larmes surgissent. Koo cligne des yeux à de nombreuses reprises, il tourne la tête d'un côté et de l'autre comme pour leur échapper, mais il n'y a aucun moyen de les retenir, elles sont semblables à une marée chaude qui monte en lui, déferle, des sentiments dont il ignorait qu'il pût les ressentir, des émotions et des remords qui enflent en lui, lui brûlent la gorge, gémissent dans sa bouche, jaillissent de ses yeux. « Oh, mon... mon Dieu. » Il se débat pour arriver à dire quelque chose qui pourrait colmater cette brèche, mais il n'y a plus de blagues nulle part, toutes les blagues ont été utilisées et appartiennent au passé. « Oh... oh... mon Dieu. Mon Dieu. Oh. Seigneur Dieu. » Et il sanglote, de vrais sanglots déchirants qui ébranlent son corps et écrasent tout dans sa gorge tels des tanks.

Mark s'est levé du lit, il le regarde comme si ces pleurs étaient un affront. « Qu'est-ce qui te fait chialer, espèce de salopard ? Hypocrite de merde, qu'est-ce qui te fait chialer ? »

— Je ne l'ai jamais... » Mais les sanglots sont trop forts pour lui, il

ne parvient pas à articuler les mots, ne peut lutter, ne peut échapper à toute cette tristesse. « Je ne l'ai jamais... *su* », il hoquette, sort ses bras lourds et douloureux de sous les couvertures, essaie de se couvrir le visage avec ses doigts froids et rigides.

Mais Mark se penche sur lui, il pose un genou sur le lit et repousse ses mains avec de grands gestes en criant : « Ne te cache pas ! Jamais *su* *quoi* ? Pour moi ? Pour ma mère ? Pour n'importe qui d'autre ?

— J'ai juste... » Le plus fort de la crise est passé, les sanglots se transforment en hoquets tandis que Koo tente de retrouver sa respiration, de reprendre le contrôle de lui-même. « ... continué à vivre », achève-t-il, et il a des gestes d'impuissance avec ses bras lourds comme le plomb, on dirait un insecte renversé sur le dos.

S'il y avait un risque que la rage habituelle de Mark explose, il semble avoir reflué aussi brusquement qu'il était venu. Toujours penché, un genou sur le lit, son visage n'exprime plus que l'agacement. « Arrête de faire du sentiment. Si tu aimais tout le monde, tu n'as aimé personne.

— Mais ça aurait pu... » Koo veut le croire, il veut trouver un moyen de formuler les choses qui ne sonnera pas faux à ses propres oreilles. « *Je ne sais pas comment, mais...*

— Non, dit Mark. Si tu avais appris mon existence, j'aurais seulement représenté une gêne. Tu aurais avancé quelques dollars, pour moi, comme on étale du Noxzema sur un coup de soleil.

— Mais je ne suis pas... aujourd'hui je ne suis pas...

— Aujourd'hui tu es malade, tu as peur, tu es blessé, tu es vieux et tu vas probablement mourir. Tu es le terreau parfait pour une réaction sentimentale. Tout te ferait fondre en larmes, aujourd'hui ; un chiot, une jonquille, un orphelin. »

Incroyablement, au milieu de ses sanglots et de ses hoquets, pendant qu'il essaie de reprendre sa respiration, il se sent sourire en regardant ce garçon fou avec quelque chose qui ressemble beaucoup à du plaisir. « Comment se fait-il que tu... » Il doit s'interrompre, en proie à une crise de toux et de reniflements, puis il finit sa phrase : « ... sortes autant de vannes ?

— C'est de famille », répond Mark qui se détourne brusquement en se levant du lit. Koo le voit ouvrir une multitude de portes à miroir avant de revenir avec une boîte de mouchoirs qu'il laisse tomber sur le lit à côté de lui en disant : « Tiens. Mouche-toi. On dirait un monstre de science-fiction. »

Alors qu'en temps normal il aurait fait usage de ses mains, c'est avec ses coudes que Koo se remet difficilement en position semi-assise contre la tête du lit matelassée avant de prendre plusieurs mouchoirs en papier, de se moucher et de s'essuyer le visage. Ses doigts, semblables à de gros boudins blancs, sont presque insensibles, mais il

persiste tandis que Mark le regarde, près du lit, un petit sourire aux lèvres. Koo laisse finalement tomber un autre mouchoir, il relève la tête et demande : « Je suis comment ? »

— Moins répugnant.

— C'est super. Je peux te demander un service ? »

Le visage de Mark se ferme presque imperceptiblement comme s'il craignait que Koo cherche à profiter de ce changement dans leur relation. « Ça dépend de ce que c'est.

— Je boirais bien quelque chose. »

Mark se détend, c'est le premier sourire sincère et sans arrière-pensée que Koo ait jamais vu sur ce visage. « Bien sûr, dit-il. Et tu devrais avaler tes médicaments, aussi.

— Mon programme est tellement décalé que je ne sais même pas lesquels je dois prendre.

— Je t'apporte la trousse. »

C'est ridicule, pense Koo en regardant Mark se déplacer dans la pièce ; je crois que je suis heureux. Étant donné les circonstances, ça doit vouloir dire que j'ai complètement pété les plombs. Et alors ?

Mark commence par apporter la trousse de médicaments et un verre d'eau. Koo le remercie et dit : « Tu sais que je devrais être à l'hôpital ? »

— Pas encore. »

Koo fronce les sourcils, il tente de déchiffrer quelque chose de stable dans ce visage fluctuant. « Que va-t-il se passer ? »

— On joue nos cartes jusqu'au bout, lui répond Mark. Je ne change rien à ça. Peter veut te tuer, tu sais, mais je ne le laisserai pas faire.

— C'est à cause de l'émission de télé.

— C'est ça. Il a envoyé aux autorités un ultimatum qu'elles ne peuvent accepter, comme ça il aura une excuse pour te tuer et en rejeter la responsabilité sur elles.

— Magnifique.

— Il voulait leur envoyer une de tes oreilles, mais ne je l'ai pas laissé faire.

— Une de mes oreilles ? Bon Dieu !

— À la place, on en a prélevé une sur Joyce, ajoute calmement Mark qui se borne à l'en informer. Elle en avait encore une en bon état. Du scotch avec de l'eau ?

— Oh, absolument. »

Koo parcourt du regard ses médicaments en essayant de ne pas penser aux gens qui veulent lui couper les oreilles et finir par le tuer, et Mark revient avec une bonne dose de scotch allongé d'un peu d'eau. Il s'assied au bord du lit et regarde Koo boire, son expression est douce, amicale même, et pendant un petit moment, aucun d'eux ne parle.

Koo soupire. L'alcool le détend, soulage son esprit et la douleur dans ses bras. « J'espère que tu n'as pas hérité de ma stupidité », dit-il.

Mark hausse les épaules. « Il faut bien que je la tiennne de quelqu'un. »

Liz se réveilla avec les mains de Peter sur son corps. « Ne bouge pas », lui dit-il d'une voix basse et taquine. Avec indifférence mais sans dégoût, elle demeura immobile, allongée sur le dos dans le grand lit de la chambre principale, les reflets ambrés de la lumière du soleil sur ses paupières closes, pendant que les mains de Peter la parcouraient, pressaient et pétrissaient ses seins en même temps que, du doigt, il titillait son clitoris. Comme il était impatient et trop brusque, cela prit plus de temps que si elle s'en était chargée elle-même, mais au final, la tension bien connue enfla, s'amplifia à travers son corps jusqu'à l'instant magique de la transformation, lorsque la chenille se change une fois de plus en papillon ; pour redevenir la même chenille vingt secondes plus tard, ce long corps, rivé au sol avec ses membres rigides, sa peau abrasée et son esprit plein de colère.

(À une époque, il y a des années et des années de cela, ses orgasmes répandaient dans son corps comme dans son esprit une chaleur et un bien-être qui pouvaient durer des heures voire une journée entière, mais cela faisait partie d'un passé tellement mort et révolu qu'elle s'en souvenait à peine. Aujourd'hui, l'orgasme était un soulagement bref, presque hargneux, un soudain spasme de plaisir consumé au moment même de son émergence, et il ne laissait plus aucune trace derrière lui.)

« À mon tour, maintenant », dit Peter.

Liz finit par ouvrir les yeux. La chambre, à la lumière du jour, était dans des nuances de vert terne tirant sur le jaune ; la couleur des avocats et des tons plus clairs. L'effet était assez déplaisant, comme pour les carrosseries métallisées des voitures de location. La lumière du soleil se répandait à travers la gaze des rideaux qui voilait la vue sur la mer et le ciel. Peter, qui ne portait qu'une chemise, s'était déplacé pour s'asseoir le dos contre la tête de lit, les jambes nues tendues, le sexe en érection, dressé à l'oblique comme le fût d'un canon court sur la pelouse d'un palais de justice. Il lui souriait avec une sorte de défi. « Allez », dit-il.

Elle se mit sur son séant, à demi tournée vers lui, et tendit sa main gauche pour saisir et caresser son pénis. Elle ne ressentait absolument aucun désir sexuel, mais cela ne la dérangeait pas de le faire jouir avec ses mains.

Il avait autre chose en tête. Sans se départir de ce sourire obscurément hostile, il dit : « Non, ma belle, cette fois, c'est la totale.

— Pas aujourd'hui. Je n'ai pas envie.

— Tu n'y échapperas pas. On commence par la bouche. »

Elle le regarda et comprit que les événements des deux derniers jours avaient fait naître en lui un besoin de revanche. Il avait essayé de dominer le monde et avait échoué ; il allait panser ses plaies en la dominant.

Jusqu'à un certain point. La main immobile, elle le prévint : « Si ça me fait mal, s'il y a la moindre chose qui me fait mal, on arrête.

— Bien sûr. » Son sourire s'élargit et il haussa les épaules. « Tu me connais.

— Oui, je te connais », dit-elle, et elle se retourna pour s'allonger sur le ventre, avec la tête entre les cuisses de Peter. Pouvait-elle le faire jouir vite pour en finir ? Elle avait à peine inséré son gland dans sa bouche en le masturbant avec des petits mouvements rapides des deux mains, qu'il dit : « Ça va comme ça. La suite, la suite. »

Il bouillait d'impatience. Elle roula sur le dos et il se coucha sur elle, essaya de la pénétrer. « Doucement, dit-elle, pas en force comme ça.

— Pourquoi tu es aussi sèche ? »

Il n'y avait de réponse qu'insultante. Elle ne répondit rien et les sécrétions naturelles réglèrent le problème. Presque tout de suite, il n'était déjà plus en elle mais assis sur les talons. « Tourne-toi.

— Pas à sec comme ça, bon sang. »

Avec un rire de potache, il tendit la main vers la table de nuit et lui montra un tube de gelée KY. « J'ai pensé à tout. »

Elle se tourna donc, se mit à genoux tout en gardant la joue et les épaules en contact avec le drap, et elle sentit l'agréable fraîcheur du lubrifiant sur le pourtour de son anus. « Vas-y doucement, dit-elle dans les draps. On ne l'a pas fait comme ça depuis longtemps.

— Oui, oui, bien sûr. »

Le premier coup de butoir arriva comme un choc, les doigts de Liz se crispèrent et elle s'agrippa aux draps. Elle était sur le point de lui dire d'arrêter, fini, terminé, d'oublier ça pour aujourd'hui, mais il s'immobilisa à la fin de la pénétration initiale, et, enfin, il se montra attentionné, lui murmura des paroles, caressa son dos élané tandis que ses doigts couraient délicatement sur les vieilles cicatrices. Quand il se remit à bouger, ce fut doucement, délicatement, et elle y était préparée ; après, chaque coup de rein alla en s'améliorant.

L'orgasme anal était suffisamment rare pour s'imposer comme une surprise et un peu comme un choc ; le plaisir était moins grand que normalement, mais tout aussi puissant et, en même temps, d'une certaine manière, pénible et accablant. Si la voie naturelle s'apparentait à la transformation d'une chenille en papillon, celle-ci correspondait à celle d'un cadavre en vampire. Liz émit un

gémissement, se cambra, mordit les draps et, peu après, Peter atteignit son triomphe final. En se retirant, il lui appliqua sur la croupe une petite tape symbolisant cette conquête facile, puis il se rendit à la salle de bains. Liz roula sur le dos et remonta une couverture sur elle, enfouit la tête dessous et ferma les yeux. Elle s'en voulait d'avoir eu un orgasme.

Elle l'entendit revenir de la salle de bains mais resta sous la couverture. Une nouvelle fois, il lui appliqua une petite tape sur les fesses et dit : « Habille-toi maintenant, et descends. On a des choses à faire. On boucle l'affaire aujourd'hui. »

Peter était d'humeur enjouée et se sentait l'âme d'un chef en descendant les escaliers à pas légers. Il ne se mastiquait pas les joues, n'était pas inquiet pour l'avenir, pas agacé à cause du passé. Prendre une décision, bonne ou mauvaise, a un effet calmant et satisfaisant en soi.

En fait, le seul sujet d'énervement résiduel était que les autorités n'avaient toujours pas rendu public le dernier enregistrement ; est-ce qu'elles essayaient de bluffer ? Bah, ça n'avait pas d'importance ; elles seraient *obligées* de le diffuser quand elles auraient trouvé le corps de Davis.

Ginger était assis à la table de la cuisine où il avalait un bol de soupe d'un air morose. Il leva les yeux quand Peter entra et dit : « Cette débile, ton ami aurait dû lui défoncer le crâne avant qu'elle utilise toutes nos réserves de nourriture.

— On ne va plus rester là très longtemps, répondit Peter avec désinvolture. C'est quoi, du potage écossais ?

— *Moi*, en tout cas, je ne vais plus y être très longtemps », déclara Ginger. Du regard, il fusillait Peter qui lui tournait le dos pour saisir un bol qu'il remplit avec la casserole posée sur la cuisinière. « Je pars à Tokyo cet après-midi.

— Très bonne idée. » Peter s'installa à la gauche de Ginger et saupoudra la soupe de sel et de poivre. « D'ici ce soir, on aura tous quitté le pays. » Nonchalamment, comme si cela venait de lui revenir, il ajouta : « Il va nous falloir de l'argent.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir faire quelque chose, pour ça. » Ginger demeurait renfrogné en dépit de la bonne humeur de Peter.

« Oh, mais si, Ginger, tu peux. Tu ne peux pas faire autrement. Tu as autant intérêt que nous à ce qu'on quitte le pays sains et saufs.

— Combien tu veux ?

— Vingt mille. »

Ginger posa bruyamment sa cuiller sur la table, plus exaspéré que

furieux. « Peter, tu es vraiment *idiot* ! D'où veux-tu que je sorte vingt mille dollars *aujourd'hui* ?

— De la banque.

— Franchement. Peter, avec la façon dont tu vis, tu n'as pas la moindre idée de comment fonctionne le monde des adultes. Si *j'avais* vingt mille dollars à la banque, déjà, pour rien au monde je ne les retirerais d'un seul coup parce que toutes les transactions supérieures à cinq mille dollars sont signalées au gouvernement.

— Hein ? fit Peter qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Tu combats le système et tu ne sais même pas comment il marche. Leur justification, c'est qu'ils traquent les auteurs d'évasion fiscale.

— Mais c'est une violation de la vie privée !

— Tu ne m'apprends rien. » Ayant eu l'opportunité d'étaler son expertise et de se moquer de Peter par la même occasion, l'humeur de Ginger s'était améliorée de manière spectaculaire. « Ensuite, poursuivit-il, je n'ai même pas vingt mille dollars à la banque, je n'en ai que très rarement plus de trois ou quatre mille. Tout ce que je gagne va directement chez le comptable qui s'occupe de mes finances, règle mes factures, procède à des investissements et me donne de l'argent au compte-gouttes quand je lui demande suffisamment gentiment. Si j'exige vingt mille dollars d'un coup, il va obligatoirement me demander pourquoi j'en ai besoin. Et s'il ne veut pas savoir pourquoi j'en ai besoin, je le *vire*. »

Si l'humeur de Ginger s'améliorait, celle de Peter se détériorait. Il y avait toujours des problèmes, des petits problèmes mineurs, des chicaneries surgies de nulle part, qui étaient simplement là pour vous mettre des bâtons dans les roues. Il était pratiquement impossible de garder un plan global à l'esprit, à plus forte raison d'agir en fonction de ce plan de manière directe et sensée. « D'accord, dit-il. Cinq mille, alors. Ou quatre mille cinq cents pour que tu ne sois pas repéré par le fisc.

— Je n'ai pas autant, déclara Ginger d'un ton jovial. Pas qui soit disponible dans l'instant. »

Peter le regardait, il n'aimait pas ce qui se passait mais voyait bien qu'il n'y avait rien à faire. « Combien tu... Combien tu es en mesure de nous procurer ? »

Ginger réfléchit. Ses petits yeux trahissaient l'amusement : la lueur malicieuse qui lui était naturelle revenait enfin sur son visage. « Deux mille, finit-il par dire.

— Deux mille ! C'est à peine assez pour sortir du pays. »

Ginger haussa les épaules et retourna à sa soupe.

Deux mille dollars. Les dents de Peter se remirent à ronger ses joues sans qu'il s'en aperçoive. Devrait-il partir de son côté, après

tout ? À l'origine, il avait prévu de laisser tomber les autres après cette opération, de partir seul en Algérie, mais maintenant qu'une nouvelle opération allait être nécessaire, il avait besoin de garder le groupe soudé ; ceux qui restaient, Larry et Liz, en fait il n'y avait plus qu'eux ; Mark, c'était un tout autre problème.

Pourquoi pas le Canada ? Ils pourraient y aller, faire profil bas pendant quelque temps, puis kidnapper un Canadien important et le garder prisonnier avant de le libérer contre rançon ; ce serait une complication intéressante pour le gouvernement des États-Unis que de risquer la perte d'un citoyen d'une autre nationalité. Bien sûr, cette fois, la liste des prisonniers à libérer serait compilée avec beaucoup plus d'attention. Peter devrait trouver des moyens de s'assurer qu'il ne s'était pas produit de changement de sensibilité parmi ceux dont ils exigeraient la libération. Et la cible du kidnapping devrait être une personnalité plus sensible ; leur tentative pour toucher le cœur des gens par-delà les instances dirigeantes du pays n'avait pas été un franc succès.

Liz entra dans la pièce pendant que Peter continuait à broyer du noir ; en la voyant, il se rappela qu'il était toujours aux commandes, qu'il devait continuer à contrôler le groupe, et cette idée le remit dans l'action. Elle lui fit aussi penser à ses joues ; merde, il avait recommencé à les mordre. Tout en s'arrêtant volontairement de le faire, il dit à Ginger : « D'accord. Va pour deux mille. Mais tu nous en feras parvenir plus tard ? »

— Évidemment, dit Ginger d'un ton suave, se moquant visiblement que Peter le croie ou non. Tu prendras contact avec moi de la même façon que d'habitude, tu me diras juste où tu es et je t'enverrai tout ce dont tu auras besoin. »

Tu mens, pensa Peter en regardant ses petits yeux malicieux et malveillants. Tu mens, mais ça ne fait rien. Le moment venu, tu me le paieras. « Parfait », dit-il à haute voix.

Liz avait trouvé une cannette de Tab dans le réfrigérateur. Elle ouvrit l'opercule, s'appuya contre le comptoir et observa sans rien dire les deux hommes assis à la table.

« Je vais à la banque tout de suite, dit Ginger.

— Attends, je veux que tu emmènes Mark avec toi. »

Ginger prit l'air insulté. « Pour être sûr que je ne me défile pas ? »

— Bon Dieu. non. Tu es trop intelligent pour ça. Tu as eu un moment de faiblesse hier soir, mais maintenant tu sais ce qui est raisonnable.

— Je sais ce qui est *possible*, dit Ginger avec une soudaine et surprenante amertume.

— Peu importe. Le problème, c'est que j'ai besoin que Mark ne soit pas dans la maison pendant que Liz et moi, on s'occupe de Davis. »

Liz avait changé de position, le regard braqué sur Peter, mais elle demeura muette.

Ginger se renfroigna, il les regarda. « Que vous vous occupiez de Davis ? Je suppose que vous n'avez pas l'intention de le laisser partir.

— Bien sûr que non.

— Dans quel but, Peter ?

— On commence à mettre les choses en place pour la prochaine tentative. Tout ce qu'on peut obtenir, après cet épisode-là, c'est de la crédibilité. Ce qui me rappelle : je vais avoir besoin de toi pour faire un dernier enregistrement qu'on laissera à côté du corps.

— Pourquoi tu veux éloigner Mark ? demanda Liz. Je croyais que c'était lui... qui se chargeait de ce genre de chose. »

Soudain furieux, ou nerveux, Ginger lança : « Ne parlez pas de ça devant moi. »

Peter ignore Liz et adressa son sourire le plus froid à Ginger. « Il est trop tard pour que tu ne sois pas au courant. Tu ne l'as pas encore compris ? Il est trop tard. »

À l'annexe du quartier général de la police, il y avait une sorte de dortoir à l'étage où ils avaient autorisé Lynsey à dormir deux ou trois heures sur un lit étroit avec une épaisse couverture en laine. La policière qui composait des chansons l'avait réveillée à sept heures trente avec un clin d'œil et un sourire conspirateur ; Lynsey avait rénové la façade comme elle avait pu dans les toilettes pour femmes et était descendue trouver Wiskiel, assis à son bureau, maussade et épuisé, qui buvait un jus d'orange pâle dans un verre en plastique. Il lui en versa un qui était moins pâle ; il devait provenir d'un conditionnement différent. « Mademoiselle Rayne, dit-il en lui tendant le verre, vous avez très mauvaise mine.

— Parfait. Je ne voudrais pas me sentir aussi mal sans que cela se voie. Il s'est passé quelque chose ?

— On avance tout doucement, à notre manière. Les hommes de Jock ont commencé à interroger les vendeurs de matériel hi-fi. La police de New York a envoyé un télex ; ils ont vérifié tous les hôtels potentiels de leur zone et Merville n'y est pas.

— Vous pensez qu'il est ici.

— *J'espère* qu'il est ici. Je veux m'asseoir en face de lui pour avoir une bonne et longue conversation. » Il but un peu de son jus d'orange. « Voyons ; quoi d'autre ? Oh. La décision de Washington concernant la nouvelle cassette. Nous devons l'ignorer. »

Stupéfaite. Lynsey le dévisagea. « L'ignorer ? Mais pourquoi, bon sang ?

— Eh bien, ce n'est pas l'oreille de Koo Davis. De plus, ce n'est pas une voix qu'on a entendue auparavant. Ajoutez que la voix de Davis ne figure pas sur la cassette. Et que la cassette elle-même est de fabrication différente. Tout concorde : il est raisonnable de penser que c'est un canular.

— Mais c'était bien une oreille, une oreille humaine ! Quel genre de canular pourrait... »

Il haussa les épaules d'un geste calculé et écarta les mains. « La décision vient de Washington. Je ne fais que la transmettre. La supposition étant que, s'il s'agit d'un canular, nous avons tout intérêt à ne pas perturber les vrais kidnappeurs en y répondant. Et si ce n'en est pas un, notre silence peut les encourager à prendre contact d'une autre manière.

— En lui coupant *vraiment* l'oreille.

— Espérons que non. » Il consulta sa montre. « Il est huit heures. Pouvez-vous appeler maintenant ? »

— Il ne sera pas encore là, mais je vais laisser un message. »

Elle téléphona, tomba sur une réceptionniste apparemment à moitié endormie, lui laissa son nom et son numéro de téléphone : « S'il vous plaît, dites-lui que c'est urgent et que j'apprécierais beaucoup qu'il me rappelle dès qu'il arrivera. »

Il était huit heures. Il en restait moins de quatre.

Neuf heures cinq... il restait deux heures et cinquante-cinq minutes quand Hunningdale rappela enfin. « Comment vas-tu, ma chère ? » Il avait une voix calme de baryton léger ; un excellent outil de négociation.

« Très mal, lui répondit Lynsey. Tu sais que je m'occupe de Koo Davis.

— Oh, vraiment ? Bien sûr, j'avais oublié. Attends une minute... est-ce que ça a un rapport avec la visite du FBI que j'ai reçue hier ? »

— Oui.

— Lynsey, dit la voix calme et rassurante non sans une touche de méfiance, je connais Ginger Merville depuis des années et des années. Il est peut-être un peu instable, mais il n'irait kidnapper personne.

— Il connaît quand même des gens bizarres, non ?

— Ma chère, nous connaissons tous des gens bizarres. Pour autant que je sache, je suis moi-même quelqu'un de bizarre.

— Le FBI veut juste lui parler, rien de plus.

— Lynsey, tu me suggères de revenir sur ce que je leur ai dit hier, de m'accuser moi-même de mensonge ? Au *téléphone* ? »

Non, ça ne pouvait pas se faire par téléphone, elle le comprenait bien. « Je vais venir à ton bureau, dit-elle. Tu pourrais me recevoir, ce matin ? »

— Ça ne sert vraiment à rien. Et mon planning déborde de partout. Le temps que j'arrive...

— Tu es où, en ce moment ?

— J'appelle de ma voiture.

— Tu es où ?

— Où ? » Un court silence, puis : « Sur le Pasadena Freeway. Pourquoi ? Tu veux que je te prenne en stop ? »

— Oui. Par où tu passes, après ?

— C'est vraiment une perte de temps, Lynsey.

— Chuck, ils vont le tuer. C'est peut-être une perte de temps, mais je dois faire *quelque chose*. »

Il soupira. « Très bien. Je prends le Harbor Freeway et le Santa

Monica Freeway jusqu'à Overland Avenue, et après je remonte vers Century City.

— Combien de temps te faut-il pour arriver au Hollywood Freeway, là ?

— Avec cette circulation ? Au moins vingt minutes.

— Je te retrouve là-bas, dit-elle. Juste après la bifurcation du Pasadena Freeway vers le Harbor Freeway. Au bout de cette rampe-là. Tu connais ?

— Beaucoup trop bien.

— C'est quoi, ta voiture ?

— Une Bentley grise, O CHUCK sur la plaque. Mais, Lynsey ?

— Oui ?

— Si tu n'y es pas, je ne peux pas t'attendre à cet endroit-là, tu sais.

— J'y serai », promit-elle. Elle raccrocha et se tourna vers Wiskiel.
« Vous pouvez m'y conduire en vingt minutes ?

— Sur le Harbor Freeway, en partant d'ici ? Nous avons intérêt à prendre une voiture équipée d'une boule de gomme.

— Une boule de gomme ? »

Ils marchaient déjà vers la porte du bureau. Avec un geste circulaire au-dessus de sa tête, Wiskiel dit : « Un gyrophare.

— Oh, une boule de gomme. »

C'était la première fois que Lynsey se trouvait dans une voiture de police lancée à grande vitesse, sirènes hurlantes et gyrophare allumé, et elle trouva l'expérience stimulante ; comme si le simple fait de forcer le passage de manière aussi péremptoire accomplissait quelque chose en soi. Un policier en uniforme conduisait et Mike Wiskiel les suivait dans sa propre voiture. Ils fonçaient sur le Hollywood Freeway, principalement sur la bande d'arrêt d'urgence pour dépasser la circulation matinale, dense et paresseuse, en direction du sud, et ils atteignirent l'échangeur avec le Harbor Freeway avec un peu d'avance. Ils s'arrêtèrent au point de rendez-vous convenu et Lynsey dit : « Merci.

— Je vous en prie, madame. »

Elle descendit de la voiture de police, qui démarra en trombe. Mike Wiskiel arrêta sa Buick à côté d'elle et se pencha pour l'appeler par la fenêtre côté passager : « Je vais vous suivre.

— D'accord, très bien. Mais il ne faut pas qu'il le sache. Je ne pense pas qu'il parlera s'il sait que la police est dans les parages.

— Je resterai très en retrait », promit-il. Puis il lui fit au revoir de la main et démarra.

Elle attendit cinq minutes durant lesquelles plusieurs conducteurs passèrent en lui adressant des propositions et des commentaires qu'elle ignora. La Bentley grise pointa finalement le bout de son capot hors des files de circulation qui roulaient au ralenti. Les lettres jaunes, sur le fond bleu roi de la plaque d'immatriculation, indiquaient O CHUCK. Une jolie fille rousse en veste bleu clair conduisait, et un homme indistinct à forte carrure était assis à l'arrière. Lynsey ouvrit la portière pour se glisser dans ce petit compartiment clos à l'atmosphère confinée, riche en arômes de café et de cigare. Chuck Hunningdale, un homme grand et robuste en costume gris perle bien coupé, chemise blanche et cravate rose, un chrysanthème assorti à la boutonnière, était au téléphone. Il sourit et la salua de la tête tout en lui faisant signe, de la main qui tenait le cigare, de s'asseoir sur le siège recouvert de fourrure, à côté de lui, après quoi il poursuivit sa conversation.

Lynsey s'installa pendant que la Bentley redémarrait. La banquette arrière était divisée par une console qui contenait le téléphone, un cendrier et autres équipements ; après avoir posé son cigare dans le cendrier, et tout en parlant au téléphone, Hunningdale désigna sa propre tasse de café et leva les sourcils de manière interrogative. Oui, un café serait une bonne idée ; elle hocha la tête et il pointa l'index sur le distributeur intégré au dos du siège avant. (La cloison vitrée, entre le chauffeur et l'arrière de la voiture, était fermée.) Lynsey ouvrit la petite porte, trouva d'autres tasses, en prit une, tourna la poignée chromée qui fit jaillir le café du robinet, et suivit la main de Hunningdale qui lui montrait où elle trouverait le sucre et le substitut de crème sous forme de poudre.

Pendant ce temps, Hunningdale expliquait au téléphone que « si vous voulez mon poulain, vous allez devoir faire un effort. Un *best-of*, c'est bien, mais c'est comme une tache de beurre sur un vêtement. Bon, qu'est-ce qu'il y a exactement dans l'assiette, là ? »

Lynsey et Hunningdale étaient tous les deux des agents de célébrités, mais de genres très différents. Elle s'occupait d'un total de six clients, uniquement des personnalités de premier plan, et il n'était donc presque jamais question de les *vendre* ; elle gagnait très bien sa vie, mais n'avait nulle raison d'en faire étalage. Hunningdale, en revanche, avait probablement cinquante clients dans l'industrie de la musique, il démarchait pour eux en permanence et son aspect tapageur s'inscrivait dans cette logique.

Il mit fin à sa conversation téléphonique sans avoir abouti, sourit à Lynsey et lui dit : « Ma chère, on dirait que tu n'as pas dormi depuis une semaine.

— Ce qui est presque vrai.

— Rien ne se passe jamais comme ça devrait, dit-il. Tu as un client

qui a toute ton affection et il se retrouve kidnappé. J'ai des clients que je serais heureux de mettre dans un sac et de noyer dans l'océan, et *personne* ne les kidnappe. »

Lynsey accueillit ces paroles par un léger sourire et dit : « Je suis terriblement inquiète pour lui. Chuck.

— Bien sûr. Mais Ginger... » Il secoua la tête, fronça les sourcils et mima de longues et prudentes pensées. « Je ne le vois vraiment pas faire ça. »

Ils dépassèrent la Buick Riviera bordeaux de Mike Wiskiel garée sur le bas-côté. « Chuck, il semble vraiment que Ginger soit impliqué.

— À cause de la maison. Mais n'était-ce pas un pur hasard, que des criminels tombent sur une maison vide ?

— Ce n'est pas possible. Il fallait qu'ils soient sûrs d'être en sécurité, sûrs que personne n'allait débarquer pendant qu'ils étaient là.

— Lynsey, tout ce qu'ils avaient à faire, c'était se renseigner sur les dates de concerts. La tournée de Ginger a été très médiatisée.

— Mais il loue toujours sa maison quand il est en déplacement. Cette fois, il l'a mise chez le même agent immobilier, mais il a insisté pour doubler le prix de location habituel. »

Hunningdale se renfroigna, préoccupé par cette déclaration. « Tu es sûre que c'est vrai ?

— Absolument.

— Et qu'est-ce que ça peut signifier, à ton avis ?

— Que Ginger voulait donner l'impression que sa maison était à louer comme d'habitude, mais qu'en fait il voulait s'assurer qu'elle allait rester inoccupée.

— Eh bien dis donc. » Hunningdale pinça les lèvres en regardant la circulation. « Je sais que Ginger a été *autrefois* en contact avec des types peu fréquentables. Il y a très longtemps, tu sais. Mais *tout le monde* était en relation avec des types peu fréquentables, à l'époque. Moi-même, il y a dix ans, j'ai reçu chez moi des gens auxquels le simple fait de penser aujourd'hui me donne froid dans le dos. »

Lynsey s'efforça d'être patiente, de ne rien dire et de laisser Hunningdale parvenir à ses conclusions tout seul.

« Quand le FBI est venu hier, j'ai pensé que c'était uniquement une coïncidence, pour la maison, et qu'ils avaient regardé dans leurs vieux dossiers ou je ne sais quoi, qu'ils avaient découvert les anciennes relations de Ginger et qu'ils en avaient tiré des conclusions hâtives.

— Bien sûr.

— Je veux dire, c'est le genre de chose que fait le FBI.

— Je sais bien. Ils jugent coupable sur de simples présomptions. Mais cette fois, ça va plus loin que ça. »

Hunningdale baissa la tête, médita, les yeux posés sur son ventre rebondi. « La situation pourrait être embarrassante, dit-il.

— Tu veux dire, parce que tu as raconté au FBI que tu ne sais pas où est Ginger.

— Eh bien, en fait je ne le sais pas, où il est, pas exactement. Mais je sais qu'il est à Los Angeles.

— Ah, il est donc bien là ! »

Il tourna vers elle un visage gêné : « Tu comprends mon problème. Je te dis que Ginger est en ville, tu le répètes au FBI et ils se fichent en colère parce que je n'ai pas coopéré.

— Tu ne seras pas mêlé à ça du tout, lui promit Lynsey. Je dirai que c'est moi qui l'ai trouvé.

— En venant me parler.

— En utilisant mes contacts.

— *Humm.* » Il rumina davantage.

« On n'a jamais travaillé l'un avec l'autre directement. Chuck, mais tu dois connaître ma réputation.

— Bien sûr.

— On peut conclure un accord. »

Il sourit légèrement. « Cela peut revêtir un certain attrait de jouer les dénonciateurs. » Néanmoins, il secoua la tête et ajouta : « Mais je ne sais vraiment pas où il est. Quelque part en ville, c'est tout. Je pourrais lui laisser un message sur sa boîte vocale, je suis sûr qu'il me rappellerait.

— Tu connais ses amis, Chuck. Tu pourrais découvrir où il est. » Puis, en tentant quelque chose, en prenant un risque : « Il pourrait être dans une maison en bord de mer, quelque part. Celle d'un ami musicien.

— Une maison en bord de mer ? » Hunningdale lui jeta un regard franchement curieux. « Tu en sais encore plus que tu ne m'en as dit, hein ?

— Oui ?

— *Humm.* » Il posa son cigare, s'empara du téléphone, dit : « Et Ginger a toujours été un si bon client. Fiable, talentueux, qui rapporte beaucoup d'argent et avec qui il est même intéressant de discuter de temps en temps.

— Nous aimerions savoir où il se trouve, mais je ne veux pas lui parler.

— Bien sûr, bien sûr. Laisse-moi seulement passer quelques coups de fil. Maison en bord de mer, maison en bord de mer. » Il appuya sur les touches du téléphone.

Il fallut quatre appels, Hunningdale expliquant à chaque fois qu'il avait besoin de parler immédiatement à Ginger Merville d'un nouveau

« projet » sur la chaîne de télévision NBC et que la réponse devait être donnée aujourd'hui, avant midi. Les trois premiers lui proposèrent de l'aider à le trouver, mais le quatrième, qui s'appelait Kenny, savait exactement où on pouvait le joindre. « Dieu te bénisse, Kenny », lui dit Hunningdale. Il coupa la communication et annonça : « C'était Kenny Heller. Ginger est chez lui, sur la plage de Malibu.

— Merci, Chuck. Merci.

— Pauvre Ginger. »

« Tu as tout d'une merde molle, dit Koo à son reflet dans le miroir. Sans vouloir te vexer, bien sûr. » Il se tourne et continue de marcher un peu dans la pièce, lentement et prudemment, les bras bandés repliés sur la poitrine. Il teste ses forces et ses capacités, se bat pour que son corps martyrisé fonctionne à nouveau. Il s'approche d'un autre miroir et dit : « Écoute, mon gars. Je te conseille d'arrêter de me suivre partout. » Puis il jette un regard inquiet à l'image dans la porte à miroir, à moitié ouverte sur la salle de bains, derrière son propre reflet ; à l'intérieur, le vrombissement du rasoir électrique persiste.

Pourquoi Mark se rase-t-il la barbe ? La vie de Koo dépend de lui, à présent, plus encore qu'auparavant, mais Mark est aussi déconcertant et imprévisible que jamais. Au moment où ils étaient en pleine discussion, où un Mark relativement calme lui parlait de sa mère, il est apparu qu'ils pourraient se découvrir une infinité de points communs, un lien identitaire sans accroc qui les rapprocherait ; mais ce n'était pas le cas. Mark vit depuis trop longtemps dans la haine et la souffrance, il y a trop de risques de taper dans cette rivière de rage sous-jacente. En regardant les émotions se succéder sur le visage de Mark comme des nuages par un jour de vent, Koo n'arrêtait pas d'éviter les sujets de conversation, les uns après les autres, jusqu'à se rendre compte que rien de ce qu'il pouvait dire n'était exempt de danger. La conversation ne s'était pas tant épuisée qu'elle s'était d'elle-même étouffée dans ses propres constrictions. Les silences étaient de plus en plus longs, toujours plus inconfortables.

C'était pendant un de ces silences que quelqu'un avait frappé à la porte. Mark était allé voir et avait parlé brièvement sur le seuil avec le chef, Peter. Koo écoutait, il avait besoin de savoir ce que ces deux-là se disaient, mais il n'avait pas bien compris ce qu'il avait entendu :

Peter : « Notre ami va à la banque. Je veux que tu l'y accompagnes. »

Mark : « Non. »

Peter : « Non ? Mark, tu sais que cette petite fouine n'attend que l'occasion de prendre ses jambes à son cou. »

Mark : « Laisse-le courir. »

Peter : « Quand on aura son fric. Mais il faut que tu ailles à la banque avec lui, sinon il ne reviendra pas. »

Mark : « Vas-y, toi. »

Peter : « Ça ne servirait à rien, il n'a pas peur de moi. »

Cette réponse fit rire Mark qui dit : « Personne n'a peur de toi, Peter. »

La colère de Peter augmentait visiblement. « Bon Dieu, Mark, pourquoi tu refuses une demande aussi simple ? Va avec Gin... notre ami. Après tout, qu'est-ce que ça peut bien faire ? Ginger. Va à la banque avec Ginger. Je veux dire, pourquoi pas ? » Mark : « Parce que je reste ici. »

Peter : « Ici ? Dans cette pièce ? »

Mark : « C'est ça. »

Peter : « On se rapproche de notre ultimatum, tu sais. »

Mark : « On verra. »

Peter : « Il n'y a pas à en discuter, de ça, Mark. Ne va pas te fourrer des idées dans le crâne. »

Mais Mark n'avait pas répondu. Il avait reculé d'un pas et refermé la porte en se contentant de secouer légèrement la tête.

« Quel ultimatum ? avait demandé Koo.

— Ça n'a pas d'importance », avait répondu Mark d'une voix si neutre et si catégorique que Koo n'avait pas osé lui poser la question. Puis Mark avait porté la main à la brosse noire que représentait sa barbe et dit : « Je pense que je vais me raser. »

Et c'est donc ce qu'il fait actuellement dans la salle de bains, il a, dans un premier temps, coupé et taillé avec une paire de ciseaux, et il utilise désormais un rasoir électrique. Pendant ce temps, Koo marche de long en large (non, il se traîne, plutôt), pendant ce temps Koo se traîne de long en large dans la pièce, environné de miroirs, miné par des questions sans réponses de plus en plus nombreuses. Quel *ultimatum* ? Qui est ce nouveau, Ginger, dont il n'a jamais entendu parler ? Pourquoi *Mark se rase-t-il la barbe* ? Qu'a-t-il prévu de faire ? Qu'est-ce que Peter a prévu de faire ?

Le vrombissement du rasoir s'arrête. Koo s'immobilise au milieu de la pièce et regarde en direction de la porte de la salle de bains. Sous cet angle, le miroir entrouvert laisse voir le reflet d'un deuxième miroir de l'autre côté de la pièce, dans lequel il peut se reconnaître de dos. Ce n'est pas un spectacle rassérénant. Il a l'air vieux, faible, fatigué, voulté. Il ressemble à un vieux cheval fourbu attelé à une charrette de chiffons au terme d'une longue et dure journée de labeur.

Il entend des éclaboussures dans la salle de bains. Elles s'interrompent. Il se déplace à l'oblique sur sa gauche jusqu'à ce qu'il ne voie plus cette image déprimante de lui-même, mais la porte bouge aussi, elle le suit, et Mark sort en caressant ses joues nues d'un air gêné et pas très fier de lui.

Koo s'essaie à lui adresser un sourire incertain suivi d'une blague hésitante : « Qu'est-ce que tu vas faire pousser, l'année prochaine ?

— Des céréales, répond Mark. Il est temps de récolter de l'argent.

— Le blé se vend toujours. Crois-moi, j'en sais quelque chose. »

Mark se tourne pour se regarder dans le miroir le plus proche, il se penche, relève légèrement la tête et fixe son reflet. « Viens ici », dit-il.

Koo s'approche sans trop savoir ce que Mark a en tête. « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— Viens *ici*. À côté de moi. Mets ton visage à côté du mien.

— Écoute, dit Koo qui vient de comprendre et ressent une soudaine panique. Tu es sûr que c'est une bonne idée ?

— Joue contre joue, insiste Mark qui se penche encore plus vers le miroir. Allez. »

Il y a trente ans, quand Honeydew lui a téléphoné, l'idée que l'enfant puisse tout aussi bien ne pas être le sien lui a traversé l'esprit, l'idée qu'il puisse, lui, Koo, être seulement celui qui était le plus disponible, le plus riche ou le plus vulnérable parmi les pères potentiels. Cette pensée revient, elle lui fait peur. À l'époque, il était plus facile de payer les cinq cents dollars, mais maintenant la question est vitale. Lorsqu'il placera sa joue à côté de celle de Mark et scrutera leurs visages collés dans le miroir, y verra-t-il un reflet de lui-même ou celui du visage d'un acteur, producteur, agent, ou même officier de l'armée entrevu il y a de nombreuses années, impossible à identifier mais omniprésent ? Ou Mel Wolfe, qui écrivait le plus souvent ses gags à cette époque, qui n'était pas manchot lui non plus pour ce qui était des blondes ; si c'est le visage de Mel qu'il reconnaît à côté du sien dans ce fichu miroir, il ne saura s'il devra en rire ou en pleurer.

Avec hésitation, comme quelqu'un qui entre dans un bain trop chaud, il se positionne épaule contre épaule, son cou s'étire tandis que son visage se rapproche de celui de Mark. Mais à ce moment-là Mark lève le bras derrière eux, il l'agrippe par le cou, le tire violemment à lui de ses doigts vigoureux et crispés et plaque le côté du visage de Koo contre sa joue froide. Un long moment, ils s'étudient en silence, avec une sorte d'intensité chez Mark et, chez Koo, de l'espoir, de la peur... et de la nostalgie. Se voir renaître, ne serait-ce que dans les traits de ce jeune fou égaré, serait merveilleux.

D'un ton dubitatif, Mark demande : « Les sourcils ? »

— Non. Les tiens sont plus arrondis, comme ceux de ta mère.

— La mâchoire. »

Koo plisse les yeux. « Tu crois, vraiment ? »

Mark fait lentement non de la tête, sa joue douce et rasée glisse contre le visage de Koo avec une étrange et froide intimité. « Non, dit Mark. Rien. »

Koo pourrait se libérer, s'écarter prudemment de la joue de Mark et échapper à la main qui le tient par la nuque, mais il rechigne à abandonner cette recherche. Il n'y a *rien* de Mel Wolfe, dans ce visage, ni de quelqu'un d'autre que Koo puisse identifier à l'exception des

faibles éléments qui rappellent Honeydew. « Bon sang, dit-il en scrutant leurs deux visages, je dois avoir les gènes les plus faibles de l'histoire de l'humanité.

— Pourquoi ?

— Aucun de mes autres fils ne me ressemble non plus. »

Mark glousse, mais il s'agit d'une mise en garde, un peu comme un grondement.

« Tu as de la chance, dit-il. Tu as dit ça exactement comme il fallait.

— Quoi ?

— Tes *autres* fils. » Les doigts se resserrent brièvement, douloureusement, sur la nuque de Koo, et Mark ajoute : « Si tu l'avais dit différemment, je t'aurais brisé le cou dans l'instant.

— Tu n'es pas un public facile », lui dit Koo avec la même incertitude que tout à l'heure et, cette fois, il s'écarte, prend lentement ses distances. La main de Mark le lâche, elle retombe et Koo, qui se sent beaucoup plus faible, marche gauchement vers le lit. Il s'assied, pose ses avant-bras sur ses cuisses et regarde Mark qui continue à étudier son reflet.

Cela pourrait être dangereux. Koo est convaincu qu'il y a toujours en Mark des envies de meurtre qui ne demandent qu'à s'exprimer. Est-ce de cela qu'il s'agit ? Ce long délai ? Cette nouvelle et étrange séquence durant laquelle Mark donne presque l'impression d'avoir changé de camp, d'avoir rejoint le prisonnier dans une alliance contre ses geôliers, pourrait-elle n'être qu'un moment de répit en attendant de nouvelles circonstances favorables à son assassinat ? Il doit se mettre en condition pour pouvoir tuer son père ; la comparaison de leurs visages n'était peut-être qu'une façon de se motiver.

Mark s'adresse au miroir, il demande : « Est-ce que je ressemble à quelqu'un d'autre que tu as connu ?

— Attends une minute », dit Koo, saisi d'une soudaine panique. Il peut, lui, entretenir de tels doutes sur sa paternité, mais peut-il laisser Mark nourrir pareille rancune en plus du reste ? D'un autre côté, peut-il rapidement, immédiatement, *tout de suite*, lui faire sortir cette idée de la tête ?

Par l'attaque frontale ; dangereux, mais c'est la seule solution. « Crois-moi, Mark, je ne paie que pour les erreurs que je commets moi-même. »

Mark se détourne lentement du miroir et fixe Koo un long moment avec un petit sourire en biais. Puis, d'une voix très douce, il dit : « Et tu as suffisamment payé ?

— Je ne sais pas. C'est toi qui tiens les comptes. »

Mark réfléchit, il acquiesce sans se départir de son petit sourire, puis il dit : « Quand le FBI s'est présenté à la maison... tu y étais pour

quelque chose ?

— Quelle maison ?

— La première. C'est pour ça qu'on est partis. Quelqu'un est venu en prétendant travailler à la compagnie du gaz.

— Oh. » Maintenant, c'est au tour de Koo de sourire ; ça avait marché, finalement, et il en ressent de la fierté, même si, au bout du compte, cela n'a pas l'air de lui avoir porté chance. « Oui. Je crois que c'était moi.

— Je le savais, dit Mark, non pas de manière menaçante, mais comme s'il était fier que Koo ait accompli pareil exploit. Les autres ne le croient pas, mais je savais que c'était toi. Comment tu as fait ?

— Cette pièce dans laquelle j'étais. Je l'ai vue une fois au cinéma, à l'époque où un réalisateur appelé Gilbert Freeman était propriétaire de la maison.

— Gilbert Freeman. Tu as prononcé ce nom sur un des enregistrements.

— J'ai dit qu'il était mon hôte favori dans le monde entier.

— C'est ça. » Mark fronce les sourcils, il réfléchit. « En quoi cela pouvait-il renseigner quelqu'un ?

— Je le connaissais à peine. Il n'a jamais été mon hôte. »

Mark rit, *très* fier de Koo, et dit : « Rusé, le vieux bonhomme. Je suis content d'avoir fait ta connaissance.

— Ben, dit Koo. Euh. Je ne suis pas sûr que ce sentiment soit réciproque.

— Non, je suppose que non, concède Mark tandis que son rire disparaît derrière ce petit sourire presque distrait. Eh bien, l'avenir nous le dira, pas vrai ?

— Je ne suis pas sûr d'en avoir un.

— Euh. Tu es capable de faire mieux.

— Pour le moment, non. »

Peter et Ginger gagnèrent la voiture, une Ford Thunderbird blanche de 1958, retapée ; une des premières Thunderbird datant de l'époque où Ford avait dans l'idée de produire une voiture de sport. Près d'elle, l'Impala de Peter ressemblait à un animal grossier et déplaisant ; un alligator à côté d'un cygne. Les deux voitures étaient côte à côte sous l'abri sans porte, au sol en béton, le long de la maison parallèle à l'autoroute, juste en dessous de la pièce dans laquelle Koo était retenu prisonnier. Plus loin, quand Peter et Ginger sortirent de la maison, la circulation passait à toute vitesse sur le Coast Highway dans la lumière vive du soleil. Au-delà, vers le nord, les collines couvertes de broussailles s'élevaient brusquement.

« Tu seras revenu dans une heure ? demanda Peter.

— Ça dépend de la circulation. » Ginger avait hâte de partir.

« Ne nous fais pas attendre trop longtemps. Souviens-toi, il faut aussi qu'on quitte le pays aujourd'hui.

— Je ferai aussi vite que possible. Combien de fois faut-il que je te le dise ?

— C'est parfait, Ginger.

— Au revoir. » Tout en cherchant ses clés dans sa poche, il contourna la Thunderbird pour s'approcher de la portière du conducteur.

Peter le regarda l'ouvrir en silence, mais il dit : « Ginger, une dernière chose.

— Quoi encore, Peter ?

— Une menace. Tu sais ce qui va arriver à Davis. Si tu ne reviens pas, je t'assure que la police le trouvera de telle sorte qu'il y aura un lien direct avec toi.

— Tu es quelqu'un de très stupide, Peter. Tu t'es aliéné mon amitié sans aucune raison. Je vais te rapporter tes deux mille dollars, m'extirper de votre petit borbier et c'en sera fini pour moi. »

Ginger avait-il raison ? Peter se l'était-il aliéné sans raison ? Quand la première maison avait été découverte, il n'avait pas eu d'autre endroit où emmener Davis. Il se mastiquait les joues en se retenant avec difficulté d'ajouter d'autres menaces verbales (dont il savait pertinemment qu'elles ne feraient qu'empirer les choses). Il observa Ginger qui s'installait au volant, démarrait et, sans un regard vers lui, reculait rapidement dans la lumière du soleil. Il le suivit en marchant lentement et en regrettant qu'il n'y ait pas moyen de restaurer leur

ancienne entente, qu'il savait irrémédiablement détruite. Si *seulement* ils n'avaient pas été obligés de quitter la maison de Woodland Hills. Maudit soit le FBI ! Et maudit soit Mark ou quiconque était responsable de les avoir renseignés.

La Thunderbird décrivit un quart de cercle arrière serré, puis repartit en marche avant comme un poisson et se mêla au flot de la circulation. Peter s'abrita les yeux avec la main et s'avança assez dans la lumière du soleil pour la voir disparaître vers l'est, au virage suivant, sur l'autoroute de la côte ; puis il secoua la tête et rentra dans la maison en remarquant à peine que ses joues lui faisaient mal.

Quel désastre, cette opération ! Elle avait semblé si limpide et si facile lors de sa préparation, une prise de position publique, claire et nette, et tout se terminait dans la confusion, la mort et l'humiliation.

Il avait fait des erreurs, il le reconnaissait honnêtement, mais en y réfléchissant bien, il ne pensait pas s'être ridiculisé lui-même. Le *temps* l'avait ridiculisé, le temps, le hasard et le manque de constance des hommes ; et on ne pouvait se protéger contre aucun des trois.

Ça avait été tellement plus facile dix ans plus tôt, quand le Mouvement était une authentique force active, quand un chef était quelqu'un qui percevait les intentions des masses, quoi qu'il arrive, et qui se plantait devant elles pour crier, *Suivez-moi !* Mais où en était le Mouvement, aujourd'hui ? Où étaient les masses, le consensus ? Où étaient les masses désireuses de se laisser mener par un chef ? Il ne semblait plus y avoir de direction du tout, plus de revendications ni de convictions communes, plus d'objectifs ni même, pratiquement, plus d'adversaires. Que pouvait faire un chef, en une telle période de confusion ? En un sens, il pouvait comprendre la défection de ces sept détenus ; c'est dur d'être révolutionnaire quand la révolution n'est pas populaire.

Il regrettait de ne pas avoir consacré plus de temps et de réflexions à la *théorie* de la Nouvelle Révolution Américaine ; mais à l'époque où les choses se passaient bien, ça n'avait pas donné l'impression d'avoir de l'importance. Chacun avait ses propres capacités, ses forces, et le Mouvement pouvait l'utiliser à la place qui lui convenait le mieux. Larry, par exemple, était un merveilleux théoricien, il comprenait parfaitement ce qu'impliquait la Révolution, mais il n'était pas un chef. Larry serait incapable d'accompagner aux toilettes un malade souffrant de dysenterie.

C'était un autre de leurs problèmes. À la grande époque, il avait été presque inévitable que les chefs ressentent une sorte de mépris paternaliste pour les théoriciens, et les vieilles habitudes ont la vie dure. Peter avait besoin de Larry désormais, afin qu'il lui explique la dialectique sous-jacente à leurs objectifs et à leurs méthodes, mais il ne pouvait se résoudre à aller le voir humblement comme un élève va

trouver son maître, il ne pouvait de façon aussi ignominieuse inverser les rôles du chef et du partisan. De plus en plus, comme lui manquaient à la fois la pression dévastatrice d'un mouvement de masse et l'attraction magnétique d'un objectif théorique clairement défini, il en était réduit à improviser et à poser des rustines sur des problèmes immédiats. Le meurtre de Koo Davis, qu'il était déterminé à commettre, n'avait aucune signification révolutionnaire (contrairement à la mort d'un sénateur influent, par exemple, ou celle d'un agent de la CIA infiltré, qui pourrait être significative dans la mesure où, jusqu'à un certain point, elle affecterait et influencerait sur l'histoire), mais la mort de Davis était devenue une nécessité tactique absolue pour lui, le seul moyen qu'il avait pu trouver pour effacer les stigmates de son échec.

Il y avait trois radios qui marchaient dans la maison, toutes réglées sur la même station d'informations, mais sans résultat. L'heure limite de midi approchait et les autorités n'avaient même pas accusé réception du dernier message. Cette stratégie avait été fréquemment utilisée ces dernières années... « résister à la pression », « gagner du temps »... et si de futures négociations avaient intéressé Peter, il aurait probablement cédé ; envoyé de nouveaux messages, édicté de nouveaux ultimatums, élargi les contacts avec les pouvoirs publics. En l'état, la tactique des autorités concordait parfaitement avec la sienne et garantissait qu'ils seraient moins cavaliers la prochaine fois.

Une fois de plus, Liz était assise dans le salon, les jambes repliées sous elle dans le fauteuil Eames. Derrière elle, à travers la baie vitrée qui donnait sur la terrasse, Peter voyait Larry plongé dans ses pensées. Pouvait-il compter sur lui maintenant, pour *quoi que ce soit* ? Non ; la demande la plus simple provoquerait sûrement de faibles et lâches protestations, plaintes et accusations. Il ne serait pas possible de le convaincre que les erreurs de jugement passées de Peter (ou d'autres problèmes appartenant au passé) n'étaient pas ce qu'il y avait de plus important dans l'immédiat. Pour l'heure, l'important était de tirer le meilleur parti d'une tentative ratée, de sauver les meubles autant que possible et de ficher le camp.

Ce qui impliquait la mort de Davis, un acte stratégique que Larry désapprouverait forcément. Ne voulant pas les plonger tous dans une situation où Larry aurait désobéi à un ordre direct, Peter était obligé de se rabattre sur un plan qui reposait sur un seul cadre : Liz. Il entra dans le salon, baissa le volume de la radio, s'assit à côté d'elle et dit : « Quand Ginger reviendra on s'en ira.

— D'accord », répondit-elle sans le regarder.

Elle se moquait visiblement de ce qui allait se passer ensuite, mais il devait expliquer son plan à quelqu'un et il n'avait qu'elle. « On va prendre l'avion pour Vancouver. Tu as toujours ton passeport valide ?

— Bien sûr.

— Avant ça, avant que Ginger revienne, on doit s'occuper de Davis. »

Elle finit par le regarder. « On ne devrait pas attendre ce soir ? Comment on fait pour le sortir d'ici ?

— On ne le sort pas. Ils le trouveront dans la maison. »

Elle leva un sourcil. « Qu'est-ce qui va arriver à ton ami Ginger ?

— Ginger ne veut plus faire partie de notre groupe, expliqua-t-il. Il a été très clair. On n'a donc plus de raisons de le protéger.

— Il donnera ton nom à la police.

— Tant mieux. Je veux que ceux d'en face sachent que c'est moi qui ai mené l'opération, comme ça ils seront plus circonspects, la prochaine fois.

— La prochaine fois. » Elle avait répété ces mots sans les accentuer.

« On doit agir maintenant, Liz, dit-il en soulignant ses mots pour capter son attention. Il n'y a que nous deux. Larry est inutile et Mark a complètement perdu les pédales.

— Il y a quelque chose entre lui et Davis.

— Je sais. Je n'arrive pas à comprendre de quoi il s'agit. » L'irritation de Peter se voyait de plus en plus. « Quand je voulais garder Davis en vie. Mark était déterminé à le tuer. Maintenant que je veux le tuer, il veille sur lui comme un fidèle colley. On doit le tuer, Liz, toi et moi.

— Tuer Mark ?

— On peut y arriver. On est deux et il ne s'y attendra...

— Non, non, dit-elle en agitant ses mains dans les airs pour qu'il cesse de parler. Je le sais, qu'on peut y arriver. Je suis surprise que tu veuilles le faire. On n'est plus très nombreux.

— Mark a déjà choisi de se dresser contre nous. »

Elle haussa les épaules ; rien ne la surprenait ni ne la déconcertait très longtemps, un trait de caractère dont il lui était souvent reconnaissant. « Alors on va devoir le tuer, dit-elle. Si on se contente de l'écarter de notre chemin, il nous causera des ennuis plus tard.

— Exactement. Voilà ce qu'on va faire : tu vas frapper à la porte, lui parler, l'attirer en dehors de la pièce. Je serai un peu plus bas dans l'escalier, là où il ne pourra pas me voir tant qu'il ne sera pas complètement sorti dans le couloir. Quand il sortira, je lui tirerai dessus. À ce moment-là, tu devras maintenir la porte ouverte. Je ne veux pas que Davis s'enferme à l'intérieur et nous force à défoncer cette fichue porte avant de pouvoir lui régler son compte.

— Et si Mark ne veut pas sortir ?

— Il nous faut un appât. » Peter la regarda d'un air sombre. « Pourquoi pas le sexe ? Tu pourrais utiliser ça pour l'attirer dehors ?

— Aucune chance », dit-elle en riant. Son visage comme la tonalité de son rire étaient âpres. « Pas avec Mark. Il est encore pire que toi. »

Que voulait-elle dire ? Il choisit de ne pas donner suite. « Autre chose, alors. Dis-lui ce que tu veux, ça m'est égal. Fais en sorte qu'il franchisse le seuil, c'est tout.

— Laisse-moi réfléchir. » Elle se tourna à demi vers la baie vitrée et la terrasse. Peter regarda dans la même direction et vit Larry effondré sur un fauteuil de jardin orange en toile, comme un patient tuberculeux qui profite du soleil pour la dernière fois. Au-delà de la terrasse, la plage et l'océan étaient parsemés de baigneurs, de surfeurs, de randonneurs et d'adeptes du bronzage. Ce qu'il y avait d'incroyable, c'était que ce lieu puisse être à la fois aussi public et aussi privé. Des centaines de gens traversaient cette plage et longeaient les rangées d'habitations sans jamais deviner ce que cachait cette maison précise.

« Je vais lui dire que tu as surpris Larry en train de téléphoner à la police, dit-elle.

— Pour se dénoncer, tu veux dire ?

— Pour nous dénoncer tous. »

Peter regarda à nouveau la silhouette découragée, sur la terrasse. « Dieu sait que c'est crédible.

— C'est ce qu'il faut, non ? » D'un mouvement souple, elle s'extirpa du fauteuil. « Si on doit le faire, allons-y.

— Attends, il faut que j'aille chercher le pistolet. »

Les bagages de Peter étaient dans la pièce où il avait procédé aux enregistrements : celui qu'ils avaient envoyé aux autorités la nuit précédente, et celui qu'il avait fait le matin même et qu'il allait laisser à côté du corps de Davis. Pendant que Liz attendait au pied des marches, il y entra et sortit un petit revolver du fond de sa valise, un Colt Cobra calibre 32 avec un canon de cinq centimètres. Dans la valise se trouvaient aussi un Browning 380 automatique, un Ruger Blackhawk 357 et un Colt Police Positive Special calibre 38 ; tous plus grands et plus lourds que le Cobra. Il avait amassé ces armes au fil des dernières années, les avait toutes achetées légalement, mais il ne ressentait pas vraiment d'intérêt ou d'attrance pour les armes à feu et il ne s'était jamais senti à l'aise avec aucune d'entre elles. Il ne s'entraînait pas au tir, ne faisait pas entièrement confiance à ces armes et, quand il avait le sentiment qu'il allait en avoir besoin, il choisissait invariablement le Cobra car c'était le plus petit, le plus léger et par conséquent le moins intimidant.

Liz avait déjà commencé à monter et elle l'attendait à trois marches du sommet. Il la suivit, s'arrêta deux degrés plus bas et chuchota : « Vas-y.

— Tu es assez près ?

— Oui oui ! Allez ! »

Il éprouvait le besoin de serrer la mâchoire pour s'empêcher de se mâcher les joues : il ne pouvait se permettre pareille distraction. Le flanc gauche appuyé contre le mur, il saisit le Cobra à deux mains, bras tendus, cala le bras gauche contre le mur en braquant le canon de l'arme sur un point situé à hauteur de tête, directement devant la porte de la chambre. Même s'il n'aimait pas les armes à leu, il savait qu'il était capable de les utiliser efficacement à courte distance ; par deux fois dans le passé, il avait tiré sur des gens, tuant la première fois et blessant un policier à la hanche la deuxième. Il n'éprouverait aucune difficulté avec Mark et Davis.

Liz marqua une pause devant la chambre et se tourna vers Peter qui lui fit signe de la tête qu'il était prêt. Sans hésiter, elle frappa un coup sec à la porte et, quelques secondes plus tard, Peter entendit le grondement de la voix de Mark, même s'il n'était pas suffisamment près pour comprendre ce qu'il disait exactement.

« C'est Liz. »

À nouveau la voix de Mark.

« Il faut que je te parle. Allez, ne m'oblige pas à crier à travers la porte. »

Les sens de Peter étaient maintenant si aiguisés qu'il vit le bouton de la porte tourner. Il le vit disparaître tandis que la porte pivotait vers l'intérieur, mais Mark n'apparut pas immédiatement.

Peter l'entendait, maintenant : « C'est quoi le problème ?

— Larry. » Peter trouvait l'attitude de Liz empruntée ; ne devrait-elle pas donner l'impression d'être plus affolée ? Ou était-ce plus fidèle à son style comme ça ?

« Qu'est-ce qu'il a, Larry ? » Peter ne voyait pas du tout Mark, pas même son ombre.

— Peter l'a surpris en train d'appeler la police. Il voulait tous nous dénoncer. »

Le rire mauvais et familier incita Peter à se réfugier plus près du mur qui le protégeait. Quand cet imbécile allait-il se décider à sortir ? L'attente était insupportable ; il éprouvait de plus en plus de difficulté à ne pas se mordre les joues.

« C'est tout Larry, ça, déclara Mark, toujours le mauvais choix au mauvais moment et pour les mauvaises raisons. Est-ce que Peter l'en a empêché à temps ?

— On pense que oui. Mais il a besoin de ton aide, il veut que tu descendes l'aider.

— L'aider ? Pour *Larry* ?

— Peter l'a maîtrisé, mais on ne peut plus faire confiance à Larry, on ne sait pas ce qu'il va inventer. Peter ne peut pas s'en occuper tout seul.

— Il veut se débarrasser de Larry et il est trop lâche pour le faire lui-même, c'est ça ? »

Ah bon, je suis trop lâche ? Tu vas bientôt le voir, si je le suis.

« Ce n'est pas ça. » Liz semblait aussi impatiente que l'était Peter. « Il ne peut pas maîtriser Larry à lui seul, c'est tout. Viens l'aider.

— C'est vraiment d'une stupidité... », commença Mark, mais il le disait à contrecœur, ce qui signifiait qu'il était sur le point de céder. À la façon dont Liz s'écartait de la porte, Peter comprit que Mark allait sortir. Le voil...

« Peter, il se passe quelque chose, dehors... »

La voix de Larry ! Peter pivota, abasourdi : Larry était au pied des marches, il regardait en haut, perplexe et bouche bée : « Qu'est-ce que tu... ? » Au même instant, il comprit : « Mark, fais gaffe ! »

En se retournant, Peter vit Mark qui franchissait le seuil et regardait dans sa direction... sans sa barbe ! Le surprenant visage glabre contemplait toute la scène, la comprenait et, le temps que Peter relève le revolver. Mark s'était rejeté en arrière. *Merde* ! Peter tira en sachant que ça ne servait à rien, c'était trop tard, puis il fit feu une deuxième fois de façon plus inutile encore au moment où la porte se refermait en claquant.

Liz criait quelque chose, Larry criait quelque chose. Peter bondit en haut des marches, il tourna la poignée, mais la porte était fermée de l'intérieur. De rage, il vida le barillet du Cobra en espérant que les balles traverseraient le bois et la glace, atteindraient une cible dans la pièce, puis il se retourna pour lancer, dans sa rage et sa frustration, le revolver vide sur Larry, en bas, qui l'évita d'un petit pas de côté et cria : « Peter, tu es devenu fou ?

— Espèce d'enfoiré », gronda Peter. Il n'était pas sûr de savoir s'il parlait de Mark ou de Larry. « Mark a une arme là-dedans, est-ce que tu le sais ? demanda-t-il à Liz.

— Ce coup-là, c'est vraiment foiré, dit-elle comme si elle lui en faisait le reproche.

— *Est-ce qu'il a une arme ?*

— Comment je le saurais ?

— On doit supposer... Oh, bon Dieu, il n'y a rien qui peut se dérouler comme prévu ? »

Larry avait atteint le sommet des marches. Stupéfaction et désapprobation se lisaient sur son visage. « Tu allais *abattre* Mark !

— Oui, putain, j'allais le faire, et c'est toi qui as tout gâché !

— Mais *pourquoi* ?

— Parce qu'il faut qu'on tue Davis, et Mark nous en empêche.

— Mais on n'est pas obligés...

— Tu ne vas pas discuter stratégie avec moi », ordonna Peter en pointant l'index sur lui. Sa patience était vraiment à bout. « Tu es le

maillon faible, tu as *toujours* été le maillon faible, et ce n'est pas toi qui vas me dire comment je dois m'y prendre. »

Larry s'était fermé ; il consentait un effort évident pour préserver sa dignité. « Je vais vous le dire. Je vais vous le dire, ce dont j'étais venu vous avertir. Ils ont évacué tous les gens qui étaient sur notre portion de plage.

— Ils ? Qui ça, ils ?

— Je ne sais pas. Les maîtres-nageurs sauveteurs, la police, quelle différence ça fait ?

— Peut-être que quelqu'un a vu un requin.

— Ils n'ont pas seulement fait sortir tout le monde de l'eau, ils ont aussi évacué les gens de la plage. On dirait qu'ils installent des barrières en forme de tréteaux de chaque côté, à deux ou trois maisons de la nôtre.

— Il doit y avoir un... » Mais tout à coup c'en fut trop et Peter hurla : « Tu les as bien appelés, les flics ! Espèce de salopard, salopard, salopard... »

Liz s'interposa pour empêcher Peter de frapper Larry pendant que celui-ci reculait en titubant, aussi furieux que Peter, et criait : « Je n'ai appelé personne ! J'aurais dû, j'aurais dû, mais je n'ai... »

Liz se tourna vers lui. « La ferme, Larry. Essayons de découvrir ce qui se passe.

— Va voir, lui dit Larry.

— J'en ai bien l'intention. »

Peter regarda Liz entrer dans la chambre principale, suivie de Larry qui essayait de se justifier d'une manière ou d'une autre. Était-ce Ginger, alors, qui les avait dénoncés ? Le plus bizarre, c'était que ça n'avait même pas d'importance. Peter aurait voulu avoir encore le revolver dans la main, il aurait aimé qu'il soit toujours chargé ; il aurait abattu Larry, là, dans le dos, il l'aurait abattu et après il lui aurait collé une autre balle dans sa caboche d'inquiet tourmenté ; non parce qu'il avait commis un crime spécifique, mais à cause de toutes ces années de frustration ; et parce que *quelqu'un devait mourir*.

À l'autre bout de la chambre, Liz ouvrit la baie vitrée qui donnait sur la terrasse supérieure. Prudemment, elle regarda dehors, à gauche puis à droite, pendant que Larry jacassait derrière elle. Peter s'avança, les yeux rivés sur Liz, attendant qu'elle donne l'alerte et, au bout d'une minute, elle revint dans la pièce, le regarda d'un air sombre et grave, et dit : « C'est bien eux.

— On n'a pas eu beaucoup de chance, cette fois, hein ? » Peter avait froid, il se sentait détaché de lui-même, plus concerné par le monde extérieur. Il n'y avait en lui ni peur ni panique, il ne pensait pas être directement en danger ; quoi qu'il arrive, il restait convaincu qu'il serait à Vancouver à la fin de la journée, en compagnie de Liz,

qu'ils attendraient un moment plus propice, une opération plus efficace, un plan plus réussi. La misérable humiliation de son propre échec (qu'il était capable de surmonter) était ce qu'il pouvait se représenter de pire dans son avenir.

Liz et Larry lui parlaient à nouveau ; à nouveau il n'écoutait pas. Il contourna Liz, ouvrit la baie vitrée en grand sans prendre de précautions, sortit sur la terrasse en plissant les yeux face au soleil éblouissant et la traversa jusqu'à la rambarde sans hésitation. La douleur terrible qui irradiait dans ses joues semblait appartenir à quelqu'un d'autre.

Juste sous lui se trouvait la terrasse principale qui avançait au-dessus du vide, déserte à l'exception de la toile orange du fauteuil dans lequel Larry avait broyé du noir. Entre la maison et l'eau, l'étendue de sable était, comme l'avait dit Larry, totalement déserte, de même que l'océan proche. Joyce est enterrée à peu près là, pensa-t-il : ses yeux passèrent sur l'endroit exact sans s'y arrêter, et il se tourna vers la droite.

Une foule de gens regardaient, bouche bée, dans sa direction. À une cinquantaine de mètres, la barrière de tréteaux s'étirait entre la rangée de maisons et la mer, endiguant un déferlement de curiosité humaine. Il n'y avait pas de policiers en uniforme en vue, mais ils étaient indubitablement proches. « Si on avait des fusils, on pourrait dégommer quelques-uns de ces voyeurs », marmonna Peter d'une voix audible en utilisant sa main comme pare-soleil pour observer les gens derrière la barrière. Puis, après avoir rapidement constaté la présence d'une barrière identique et de ses spectateurs, plus loin sur la plage de l'autre côté, il rentra dans la maison.

La grande chambre était vide, mais Larry vacillait dans le couloir ; quand Peter arriva, Larry lui dit : « On peut peut-être encore essayer de fuir. La route de Malibu Canyon est un peu plus loin, par là, on pourrait...

— Ne sois pas stupide. On attend qu'il fasse nuit et on file discrètement. Probablement par la plage, pour contourner le cordon de police à la nage. Où est Liz ?

— Elle est descendue chercher les pistolets, mais je ne...

— Elle a raison. C'est très bien. » Peter remarqua alors que Larry le dévisageait d'une manière étrange et horrifiée. « Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a du sang qui coule de ta bouche. »

Peter avala et s'essuya les lèvres sur le dos de la main. « Je me suis coupé. » Il reporta son attention sur la porte criblée de balles qui protégeait Davis et Mark. « Il faut qu'on défonce cette porte.

— Pour quoi faire ? Avant que la police ait pris position, on pourrait encore...

— Ils sont déjà *en place*, rentre-toi bien ça dans le crâne. En plus,

qu'il y ait du nouveau ou pas, Davis doit mourir. » Peter vit Liz qui montait les marches, pistolets aux poings. Noyant les objections de Larry sous ses paroles, il dit : « Très bien. On en finit avec Davis maintenant. »

La banque de Ginger se trouvait à Woodland Hills, dans la partie plane de la Valley, non loin de chez lui. Néanmoins, il roulait à peine depuis plus de quatre cents mètres sur Topanga Canyon Boulevard, après avoir quitté le Coast Highway, quand il remarqua la lumière rouge qui clignotait dans son rétroviseur.

Excès de vitesse ? Non ; mais il y a des policiers qui aiment embêter les conducteurs de voitures chères ou rares pour le plaisir. Irrité, et pensant qu'il s'agissait encore de la malchance qui s'acharnait contre lui depuis quelque temps, il bifurqua sur les graviers du bas-côté et s'arrêta doucement. La voiture des services du shérif s'arrêta derrière lui, ses lumières rouges continuèrent de tourner et le conducteur (volontairement intimidant dans son uniforme kaki repassé de près et ses lunettes de soleil noires) s'approcha à grandes enjambées avec l'attitude désinvolte qu'adoptent en tous lieux les agents de la circulation.

Ginger avait déjà abaissé sa vitre et il attendait, permis de conduire et papiers du véhicule à la main ; l'objectif était d'en terminer le plus rapidement possible avec ce contretemps. Le policier arriva et prit silencieusement les documents que, silencieusement, Ginger lui tendait. Il les étudia avec une lenteur glaciale jusqu'au moment où Ginger, qui allongeait le cou pour voir par la fenêtre le visage inexpressif et tanné du policier, finit par demander : « Quelque chose qui ne va pas, monsieur l'agent ? »

— Vous êtes M. Merville ?

— Oui, monsieur l'agent. » Ginger était toujours très poli quand il se trouvait sous le regard direct des représentants de la loi.

« Et c'est votre véhicule ? »

— Oui, monsieur l'agent. » Il avait vaguement conscience qu'une autre voiture, une Buick Riviera bordeaux, se rangeait aussi sur le bas-côté et s'arrêtait un peu plus loin devant sa Thunderbird ; mais son attention restait surtout rivée sur le policier.

« Attendez ici », lui ordonna le policier qui retourna vers sa voiture en faisant crisser les graviers. Ginger l'observait dans son rétroviseur, agacé et contrarié, mais pas effrayé, et quand il se tourna à nouveau vers le pare-brise, deux hommes étaient sortis de la Riviera et se dirigeaient vers lui.

À ce moment-là, avec un temps de retard, il commença à se faire du souci. Il ne pensait toujours pas que les événements qui se

déroulaient dans sa maison puissent avoir des conséquences sérieuses sur son existence (depuis des années, Peter n'était pour lui que quelqu'un de distrayant, une plaisanterie, une plaisanterie qu'il ne partageait avec personne) mais les premières pointes du doute, et même de l'effroi, traversèrent son esprit quand il vit ces deux hommes s'approcher. Ils étaient tous les deux d'âge mûr, imposants, d'un aspect peu commode. L'un resta en retrait près du pare-chocs avant pendant que l'autre venait lui parler. Ginger l'attendait et, avec une terreur soudaine, il le reconnut à l'instant où il ouvrait la bouche :

« Monsieur Merville, je suis Michael Wiskiel de l'agence du FBI à Los Angeles. J'ai bien peur de devoir vous demander de descendre un moment de votre véhicule. »

Wiskiel : le type de la télévision. « Le FBI ? » Ginger essayait désespérément de sourire. « Pour une infraction au code de la route ? »

Tout en ouvrant la portière de la Thunderbird, Wiskiel dit : « Si vous voulez bien descendre un moment de votre véhicule. »

Démarrer. Passer la première, écraser l'autre flic (son deuxième fantôme d'homicide au volant en un quart d'heure), accélérer pour franchir les collines, plonger dans la Valley et disparaître. Sauf que ce n'était pas possible ; combien de fois Ginger s'était-il avoué que la vie de fugitif n'était pas faite pour lui ? Quoi que Peter fasse de ses jours et de ses nuits, quelle que soit la manière dont il avait survécu d'une année à l'autre, Ginger ne pouvait pas vivre de la même façon. Quoi qu'il arrive, il avait été engendré par la civilisation, contraint de poursuivre son existence au sein de la société. Avec une incommensurable pitié envers lui-même (l'injustice de tout cela !), il sortit péniblement de la Thunderbird. Sans espoir, mais par réflexe, il continua de feindre au mieux : « Quelque chose qui ne va pas ?

— Vous venez de la maison de Kenny Heller. »

Ils me surveillaient ! « Eh bien... euh... » Il ne pouvait pas se résoudre vraiment à l'admettre, même s'il savait déjà que cela ne servait à rien de nier.

Wiskiel n'attendit pas qu'il résolve le problème et poursuivit : « Qui se trouve encore là-bas ?

— Personne. » Le mensonge avait été instinctif.

Et n'avait pas été cru. « Personne ? »

Et ce fut alors, au bord du gouffre, que naquit l'espoir. Car après tout, n'était-il pas plus malin que cet agent du FBI à la mâchoire carrée ? Il avait commencé à se tirer d'affaire en mentant quand il était tout juste en maternelle, et sa langue n'avait jamais perdu son savoir-faire. Il était intelligent, vif et truqueur, et jamais il n'aurait de raison de perdre espoir. « Il n'y avait personne, affirma-t-il. En tout cas personne n'a répondu quand j'ai sonné.

— Vous étiez *dans* la maison.

— Absolument pas. » La confiance coulait à nouveau dans ses veines, il s'arrachait aux abysses du désespoir. « Kenny me l'a prêtée, dit-il tranquillement, mais je n'ai pas trouvé la clé. Il la mettait toujours sur le linteau de la porte et elle n'y était pas. J'y suis allé ce matin, j'ai essayé d'entrer, j'ai sonné, et après je suis allé marcher sur la plage. En laissant la voiture à la maison, bien sûr. Quand je suis revenu, j'ai sonné à nouveau, mais comme il n'y avait toujours pas de réponse, j'ai laissé tomber. »

Wiskiel affichait un rictus ; était-ce de l'incertitude ?

« Vous n'avez donc vu personne, dit-il.

— Pas âme qui vive. Il est évident que Kenny a récemment prêté la maison à quelqu'un d'autre, qui est simplement parti en emportant la clé.

— Donc s'il n'y a personne dans la maison, vous ne serez pas en mesure de nous aider en nous fournissant des informations.

— J'en suis sincèrement désolé. Et j'aimerais que vous me disiez de quoi il s'agit.

— D'une affaire qui concerne le FBI », répondit Wiskiel d'un ton officiel, distant, mais pas d'une franche hostilité. Puis, étonnamment, il tendit sa main droite à Ginger en disant : « Désolé de vous avoir dérangé.

— Je vous en prie », répondit Ginger avec un large sourire, très content de lui, et il tendit la sienne pour serrer celle de l'agent du FBI.

Wiskiel s'en saisit avec une force stupéfiante et de manière si inattendue que Ginger poussa un cri et se dressa même sur la pointe des pieds. Tout en comprimant et en écrasant dans son poing la main de Ginger, Wiskiel faisait rouler son pouce et ses doigts dans un sens et dans l'autre, il lui broyait les os. Main cassée... impossible de jouer de la basse... épouvantable douleur... ces perspectives fusaient dans l'esprit de Ginger qui, pour échapper à l'atroce douleur, avança sa main gauche et s'agrippa aux doigts carrés et durs en hoquetant : « Mon Dieu ! Non ! »

Wiskiel le poussa en arrière, l'obligeant à reculer contre le flanc de la Thunderbird. « Ta main gauche le long du corps, ordonna-t-il d'une voix grave et menaçante, ou je te brise tous les os de celle-là.

— Ils sont déjà... *Aïe !* » Mais il obéit, incapable de résister. Il abaissa le long de son corps sa main gauche qui tremblait et dont les doigts se serraient et se desserraient pendant qu'il dansait sur la pointe des pieds, emprisonné par la poigne de l'agent du FBI. « Oh, non ! Oh, je vous en supplie !

— Combien ils sont dans la maison ? »

Non, il ne pouvait pas, il ne pouvait pas capituler comme ça. « *Je vous en supplie !* »

Wiskiel referma sa main gauche sur son pouce droit et, s'aidant de la jointure de ses doigts, il pila le dos de la main de Ginger où se trouvaient tous ces petits os sensibles. C'était encore dix fois plus douloureux, une douleur si intense, si soutenue que toute force abandonna les genoux du guitariste aussi vite que si quelqu'un avait débranché une prise de courant. Sans la vigueur avec laquelle Wiskiel le plaquait contre le flanc de la Thunderbird, il serait tombé. « *Alors* », insista Wiskiel entre ses dents serrées, arrachant un hurlement à Ginger. Mais Wiskiel ne voulait pas arrêter. Le sang reflua de la tête de Ginger qui pensait : Faites que je m'évanouisse, faites que je m'évanouisse.

Le broiement des os cessa, mais la main droite de Wiskiel ne lâcha pas sa prise. « Combien, dans la maison ?

— Oh, je vous en prie, ma main. » Une voiture de police supplémentaire s'était garée près de la Buick : pour l'emmener, Ginger le comprenait à présent. Les véhicules qui passaient ralentissaient pour regarder, mais personne n'allait s'arrêter, personne n'allait le sauver.

Une brève contraction épouvantablement douloureuse : « Combien sont-ils dans la maison ?

— *Oh ! Oh !*

— Combien sont-ils dans la maison ?

— CINQ ! »

L'étau se desserra, presque imperceptiblement. « Bon, dit Wiskiel. Qui est le chef ?

— Peter... Peter Dinely. »

Le deuxième homme était venu se placer près de Wiskiel avec un calepin et un stylo. Ginger avait conscience qu'il notait le nom de Peter. « Qui d'autre ? insista Wiskiel.

— Un type qui s'appelle Mark... Larry... Je ne connais pas leurs noms de famille. Et une femme qui s'appelle Liz.

— Et Joyce Griffith ?

— Joyce. » Même si Wiskiel n'exerçait plus qu'une pression ordinaire, les vagues de douleur continuaient de se succéder sur toute la longueur de son bras et gagnaient la totalité de son corps, ce qui le bouleversait et l'effolait. Joyce ; il avait du mal à réfléchir, à se souvenir de la folle qui préparait toute cette nourriture... « Elle est morte.

— Comment ?

— Mark... c'est Mark qui l'a tuée. Elle est enterrée dans le sable devant la maison.

— Et Koo Davis ? Vivant ou mort ? »

Il avait avoué le reste, mais il hésitait encore. Koo Davis. Admettre qu'il connaissait bien ce nom revenait à claquer la porte sur son avenir

pour toujours.

Mais Wiskiel était implacable. Une nouvelle pression évocatrice arracha un gémissement à Ginger et Wiskiel lui demanda, d'un ton menaçant : « *Koo Davis est-il vivant ou mort ?* »

— Vivant ! Vivant !

— Bon. Ou le gardent-ils prisonnier ?

— La chambre, à l'étage. Pas d'ouverture sur l'extérieur, pas de fenêtre.

— Une pièce intérieure. D'accord. Bon. Ils ont quoi, comme armes ?

— Je ne sais pas. Je vous *jure* que je ne sais pas.

— D'accord. » La main de son tortionnaire le lâcha soudain. « Vous pouvez suivre ces deux messieurs. »

Ginger glissa sa main douloureuse sous son aisselle gauche et se pencha pour la protéger. Il n'allait pas leur dire que Peter était certainement en train de tuer Davis en ce moment même. Avec insolence, crainte, colère et rancune, il fixa Wiskiel de ses yeux furieux remplis de larmes : « Vous n'avez pas le droit de me traiter comme ça ! »

Wiskiel lui retourna un regard inexpressif. « C'est terrible, hein ? »

Avec une satisfaction implacable, Mike suivait du regard Ginger Merville que l'on escortait vers l'autre voiture. Il ne ressentait aucune pitié pour les gens comme lui. Cinq ans, sept ans auparavant, on pouvait comprendre et presque pardonner à tous ceux qui flirtaient avec ce genre de comportement antisocial qu'ils se plaisaient à appeler « révolution » ; on pouvait les comprendre parce que la plupart étaient des dupes, des moutons qui se conformaient au sport populaire consistant à dire du mal de l'Autorité. (Et aussi, il fallait bien sûr le reconnaître, parce que c'était une période troublée, une période difficile, et il était bien content de la savoir révolue.) Mais continuer aujourd'hui à s'associer à de tels agissements n'était plus pardonnable, ce n'était plus une mode ou un jeu. Ginger Merville avait joué trop longtemps avec le feu, il était sur le point de se brûler gravement et Mike était content d'être celui qui avait allumé la mèche.

Dave Kerman rangea le calepin où il avait consigné la déclaration de Merville. « Beau travail », dit-il.

Mike haussa les épaules. Il était content de lui, mais essayait de ne pas le montrer. « Tout ce que j'ai fait, c'est serrer la main de ce petit connard. » Il se tourna vers le représentant du bureau du shérif qui venait de s'approcher à pied : « Faites venir quelqu'un pour récupérer cette voiture, d'accord ?

— Sans faute, monsieur. C'était bien lui que vous vouliez, alors ?

— Conforme à la prescription du médecin.

— J'ai gardé son permis de conduire et les papiers du véhicule.

— Il n'en aura pas besoin pendant un certain temps. Laissez-les dans la voiture.

— À vos ordres, monsieur. »

La voiture dans laquelle était monté Merville démarra pendant que les deux agents du FBI retournaient à la Buick. C'était la voiture personnelle de Mike, mais Dave prit le volant pour que son chef puisse utiliser la radio. Pendant qu'il négociait un demi-tour pour repartir vers le Coast Highway, Mike appela Jock Cayzer, qui était à proximité de la maison en bord de mer, et lui dit : « Ils y sont, Jock. On en a eu la confirmation par Merville.

— Très bien, lui parvint la voix satisfaite au milieu des parasites.

— Et selon nos informations, Koo Davis est vivant.

— Dieu soit loué. »

Dave Kerman rit en entendant ces mots, puis il tourna à droite sur

le Coast Highway. « Garde-les-nous bien au chaud, Jock. On sera là dans cinq minutes. »

C'était un important lieu de passage, ce qui ne facilitait pas les choses. La chaussée elle-même était à quatre voies car ce n'était pas seulement la route panoramique qui longeait la côte, mais aussi l'axe principal en direction d'Oxnard, de Santa Barbara et au-delà, avec une circulation dense à longueur de journée ; rediriger tous ces véhicules vers les collines allait représenter une tâche ardue et complexe. Par ailleurs, tout le front de mer entre les plages de Malibu State Beach, juste à l'ouest de la maison, et de Las Tunas, à plusieurs kilomètres à l'est, était noir de gens dont il allait falloir assurer la sécurité. L'ensemble signifiait qu'un important travail préparatoire devait être effectué et qu'il n'y avait pas moyen d'y parvenir sans attirer l'attention des occupants de la maison. Il fallait espérer que les kidnappeurs ne paniqueraient pas, ne tueraient pas Koo Davis, ni n'auraient de réaction stupide quand ils s'apercevraient que les mailles du filet se refermaient sur eux.

Un poste de commandement mobile avait été installé dans deux semi-remorques sur le parking d'un restaurant au bord de la route, côté littoral, juste à l'est de la maison qu'ils visaient. Quand, au volant de la Buick, Dave Kerman contourna les tréteaux installés par la police et pénétra sur ce parking, Mike vit qu'il y avait maintenant six semi-remorques, les quatre autres étant tous en relation avec les médias : trois équipes de télévision, une de documentaristes.

« Les vautours sont là, dit-il.

— Pourquoi n'y seraient-ils pas ? fit Dave Kerman avec un sourire sarcastique. Quand auront-ils l'occasion d'avoir Koo Davis gratuitement à l'antenne ? »

Dans ces moments-là, les derniers instants d'une chasse à l'homme, quand la télévision et les journalistes commençaient à s'agglutiner et grouiller avec des yeux assoiffés de sang, Mike ressentait un certain dégoût pour les médias et leurs représentants. En ce qui le concernait, même si son propre travail pouvait déboucher sur des dérapages et des horreurs dans le feu de l'action, ses mobiles, comme les résultats obtenus, étaient irréprochables ; les médias, en revanche, étaient engagés dans la tâche discutable qui consiste à assouvir des désirs malsains. Il mit pied à terre et, mécontent, s'approcha à grandes enjambées de la remorque principale sans tenir compte des deux équipes de télévision qui filmaient son arrivée, et en refusant d'écouter comme de répondre aux questions des journalistes qui agitaient leurs micros dans les airs. Le plaisir embarrassant qu'il avait

ressenti, au début, à devenir une célébrité des médias, toute proportion gardée, était balayé par cette répugnance. « Hors de mon chemin », lança-t-il à un journaliste un peu trop téméraire, avant d'entrer dans la remorque.

Une douzaine de personnes étaient entassées dans le long espace étroit aux murs beiges, au nombre desquelles Jock Cayzer et Lynsey Rayne. Lynsey vint à sa rencontre quand il fit son apparition. Elle semblait effrayée mais aussi exaltée. « C'est vrai ? Il serait vivant ? »

— Si on en croit Merville. » Mais Mike tempéra aussitôt ses paroles car il préférerait qu'elle conserve son optimisme : « Et il disait bien la vérité, aucun doute là-dessus. Il s'est ouvert comme une fleur. »

Une certaine dureté dans sa voix surprit Lynsey qui l'étudia plus attentivement. « Qu'est-ce que vous lui avez fait ? »

N'oublie pas que c'est une libérale, se dit-il. On doit sauver Koo Davis en utilisant des méthodes irréprochables. « Croyez-le ou non, dit-il, la seule fois que je l'ai touché, c'est quand je lui ai serré la main.

— Du moment que Koo est indemne », dit-elle. Cela voulait-il dire que l'irréprochabilité n'était plus de mise ?

« Il n'est pas encore libre. Nous devons le tirer des griffes de ces gens-là. » Et il poursuivit son chemin.

Le mobilier était un mélange de choses diverses ; des chaises pliantes de différents styles, deux tables de jeu aux pieds repliables, une robuste table en bois et deux petits bureaux en métal gris abîmés. Jock Cayzer était assis derrière l'un d'eux ; Mike s'approcha et dit : « Ton téléphone est bien relié au réseau ? »

— On va voir. » Jock décrocha l'appareil, le seul objet présent sur la surface du meuble, il écouta et fit non de la tête. « Pas de signal. » Il reposa le combiné et cria en direction de l'autre extrémité de la remorque bondée : « Encore combien de temps, pour le téléphone ? »

— Une minute ! » Celui qui avait répondu était un jeune homme bâti comme un ours, aux cheveux blond clair qui lui tombaient sur les épaules, et à la longue barbe blonde. Il portait des habits de travail, un T-shirt jaune et une large ceinture équipée de quantité d'outils. Il était agenouillé sur le sol, à l'extrémité opposée de la remorque, un tournevis dans une main et un combiné de téléphone dans l'autre. « Je vérifie juste auprès de l'opérateur, répondit-il en agitant le tournevis dans les airs, et il se remit au travail.

— Je suppose qu'il y a le téléphone dans cette maison et qu'on en connaît le numéro, avança Mike.

— Il y en a un, affirma Jock, et on le connaît.

— Parfait. » Il ajouta : « D'après Merville, ils ont tué la fille qu'on avait chez eux.

— Je suis désolé de l'apprendre, dit Jock. Ce n'est pas un cadeau qu'on lui a fait. »

Lynsey avait suivi Mike. Prise d'une nouvelle inquiétude, elle demanda : « S'ils ont déjà tué une fois, ils n'ont plus rien à perdre.

— Ces gens-là ont commencé à tuer il y a des années », lui répondit Mike qui se dirigea vers la table en bois encombrée d'un amas désordonné de câbles et de machineries électroniques complexes dignes de Rube Goldberg[28]. La moitié de l'espace était occupé par un émetteur-récepteur de la police. Un opérateur recevait des informations ponctuelles émanant de correspondants positionnés sur le périmètre de la zone assiégée. Le reste était le matériel d'enregistrement sur lequel s'affairait le technicien habituel du bureau de Burbank. « Tu es prêt à enregistrer des conversations téléphoniques ? lui demanda Mike.

— Je crois que oui. » Il avait l'air débordé, ce qui tranchait avec son calme habituel ; il n'appréciait apparemment pas d'être transporté hors de son confortable environnement coutumier. « Je n'en serai certain que quand ils auront réussi à brancher le téléphone.

— Ils disent que ça ne prendra qu'une minute.

— Ils disent toujours ça.

— Monsieur ? demanda l'opérateur radio.

— Oui ?

— On vient de signaler la présence d'une voiture du shérif de Los Angeles sur la plage. Ça commence à se savoir, et il y a de plus en plus de petits bateaux près du rivage.

— Des bateaux ! Ils ont envie de se faire tuer ?

— Je pense qu'ils ne font que regarder, monsieur. »

Mike désigna le déploiement d'appareils de radio. « Vous pouvez contacter les garde-côtes, avec ça ?

— Je pense que oui, monsieur.

— Faites-le, exposez-leur la situation et dites-leur qu'on apprécierait qu'ils dégagent la zone. Et si l'envie leur prend de couler deux ou trois de ces fichus crétins, qu'ils fassent à leur idée. »

L'opérateur radio se fendit d'un large sourire : « Oui, monsieur.

— Essayez votre téléphone ! » cria le jeune homme à l'autre bout de la remorque.

Mike regarda Jock décrocher et écouter. « Ça a l'air bon !

— Super. Vous êtes prêt ? demanda Mike au technicien.

— J'ai besoin d'entendre une conversation.

— D'accord. Jock ? Appelle la météo ou ce que tu veux. »

Jock confirma d'un geste, il composa le numéro et le technicien régla ses cadrans et ses boutons. Tout à coup, une voix de femme résonna dans la remorque : « ... pérature de vingt-six degrés, humidité... »

Le technicien enclencha un autre bouton et hocha la tête avec la satisfaction belliqueuse de quelqu'un qui livre un combat. « Prêt,

annonça-t-il.

— Bon. »

Mike s'approcha de l'autre bureau, s'assit et tira le téléphone à lui. Au même moment, Lynsey, qui se tenait devant lui, demanda : « Et ça devrait me redonner le moral ? »

Il la regarda sans avoir la moindre idée de ce dont elle parlait. « Hein ?

— De me dire qu'ils ont commencé à tuer il y a des années. En quoi ça devrait m'aider ?

— Oh, parce que pour eux ça n'a rien de neuf. Il y a moins de chance qu'ils paniquent parce que depuis des années, ils savent ce qui les attend, s'ils se font arrêter.

— Je vois, dit-elle, surprise. Je vois ce que vous voulez dire.

— Ça va mieux maintenant ?

— Pas vraiment. Je ne me sentirai pas bien tant que ça ne sera pas terminé et que Koo ne sera pas en sécurité. » Elle ajouta : « Je peux m'asseoir à côté de vous ?

— Bien sûr. Approchez une chaise. »

Elle alla chercher une chaise métallique, pliante et légère, qu'elle plaça à côté du bureau. Pendant ce temps-là, Mike demandait à Jock le numéro de téléphone de la maison en bord de mer et le composait sous sa dictée. Lynsey s'assit et Mike lui adressa un signe de tête tout en écoutant les sonneries du téléphone.

« Et s'ils ne répondent pas ? » demanda-t-elle.

Il leva l'index pour signifier qu'il ne voulait pas parler pour l'instant. Il comptait les sonneries : cinq, six, sept... « On va attendre qu'ils le fassent », dit-il. Huit, neuf...

Au milieu de la quatorzième sonnerie, quelqu'un décrocha à l'autre bout du fil mais ne parla pas tout de suite. Mike attendait, il percevait le bruit étouffé d'une respiration, et il finit par dire : « Allô ? »

C'était une voix de femme : « C'est un faux numéro.

— Peter Dinely, je vous prie. »

Elle retint sa respiration. Silence. Allait-elle raccrocher ? Non. « Qui est à l'appareil ? demanda-t-elle.

— Michael Wiskiel, du FB...

— Attendez. Attendez une minute.

— Bien sûr. »

Il entendit le combiné cogner contre une surface dure. Sans cesser d'observer Lynsey qui n'en pouvait plus d'attendre, il pressait le téléphone contre son oreille et essayait d'entendre ce qui se passait dans cette pièce, à l'autre bout du fil, mais il ne perçut rien d'autre qu'un nouveau heurt lorsque quelqu'un se saisit du combiné. Une voix méfiante dit : « Oui ?

— Peter Dinely ?

— Qui vous a donné ce nom ? » La voix ressemblait à celle du dernier enregistrement, en moins agressif ; la même voix, sans la rage. Ce qui répondait à la question concernant l'authenticité de la cassette, mais cela n'avait plus d'importance à présent.

« C'est Ginger Merville », dit Mike.

Étonnamment, le correspondant se mit à rire. « Pauvre Ginger, dit-il, mais pas comme s'il compatissait vraiment. Il est venu vous trouver, ou c'est vous qui lui avez mis le grappin dessus ?

— C'est nous qui l'avons arrêté.

— Ça veut dire qu'il n'a même pas pu négocier. J'imagine qu'il doit être moralement très atteint.

— J'imagine que vous l'êtes tous, dit Mike comme si cela lui importait. Merville nous a dit que Koo Davis est toujours en vie.

— Oh, vraiment ? »

La voix semblait sous-entendre que Merville s'était trompé.

Mike détourna la tête pour ne pas rencontrer le regard de Lynsey. « Vous êtes dans un sacré pétrin, Dinely, mais vous pourriez arrêter maintenant avant que ça devienne encore pire.

— Vous êtes stupide ou vous pensez que c'est moi qui le suis ?

— Ni l'un ni l'autre. » Il était clair qu'il fallait flatter un peu l'ego de ce type, et Mike était plus que d'accord pour le faire. Il était d'accord pour faire tout ce qu'il fallait pour récupérer Koo Davis sain et sauf. « Vous êtes intelligent, dit-il à Dinely, vous l'avez prouvé ces derniers jours, mais nous sommes simplement trop nombreux. Peu importe à quel point vous puissiez l'être, vous ne pouviez pas réussir votre coup et vous en tirer.

— Pourtant, on s'en est tirés jusqu'ici. » La confiance en lui qu'il affichait était presque convaincante... presque. « Et on va continuer à s'en tirer, ajouta-t-il d'un ton de vantardise exagérée. Je suppose que vous voulez récupérer Davis.

— Vivant.

— Bien sûr. On va conclure un marché. »

Mike ferma les yeux et pinça les lèvres, il savait ce qui allait venir. Un itinéraire dégagé pour se rendre à l'aéroport, un avion en attente, la promesse de Dinely de relâcher Davis une fois qu'il serait à bord de l'avion. Mike allait accepter, évidemment, parce qu'une fois que le gang serait sorti de la maison et en mouvement, il y aurait mille façons de les arrêter. Mais sans mettre Koo Davis en plus grand danger ? Tout à fait conscient de la présence de Lynsey, mais gardant les yeux fermés, Mike dit : « Je vous écoute.

— On a notre propre voiture, dit d'abord Dinely. L'Impala verte qui est dans l'abri.

— Oui. »

Dinely poursuivit en exposant exactement ce à quoi s'attendait

Mike. Le Coast Highway était également le California State Highway 1, qui obliquait vers l'intérieur des terres au sud, à Santa Monica, en longeant le Boulevard Lincoln jusqu'à l'Aéroport International de Los Angeles ; c'était le trajet qu'ils voulaient emprunter et l'avion devait les attendre, équipé pour survoler l'océan. Davis serait libéré à l'aéroport. Ben voyons.

« Ça va prendre un moment pour préparer tout ça, répondit Mike.

— Pas trop longtemps. Vous ne voudriez pas qu'on devienne nerveux.

— Et il nous faut la preuve que Koo Davis est bien en vie, dit Mike qui ouvrit les yeux et regarda à nouveau Lynsey. Laissez-moi lui parler. »

Il y eut un bref moment de silence pesant, puis la voix de Dinely : « Ce n'est pas possible dans l'immédiat. » Sa voix paraissait bizarre ; Mike ne parvenait pas vraiment à comprendre ce qui n'allait pas. Ce n'était pas comme si Dinely mentait en disant que Davis était encore vivant, mais presque comme s'il était étrangement gêné par quelque chose.

La réaction de Mike se lisait apparemment sur son visage parce que Lynsey eut soudain l'air angoissé, elle tendit instinctivement la main et l'agrippa presque par l'avant-bras. En parlant lentement dans le téléphone et en choisissant ses mots avec prudence, il dit : « Est-ce qu'il y a un quelconque problème ?

— Davis est, euh, enfermé, répondit Dinely. Et il n'est pas... *possible*, pour l'instant, d'ouvrir la porte. Donnez-moi le numéro de téléphone où vous êtes.

— Écoutez, dit Mike. Koo Davis est-il vivant, oui ou non ? » Lynsey lui tenait le bras, cette fois, il sentait la pression de ses doigts osseux.

« *Oui*, il est vivant. » Dinely avait l'air exaspéré. « Donnez-moi votre numéro de téléphone et je vous rappellerai quand il sera... disponible.

— C'est quatre, deux, six, neuf, neuf, sept, zéro. Mais écoutez-moi. »

Trop tard. Dinely avait raccroché.

Peter raccrocha. Il resta debout un moment à réfléchir, le bout des doigts légèrement posé sur le combiné du téléphone. Presque sans en avoir conscience, ses dents rongeaient doucement, presque tendrement, l'intérieur de ses joues. La vive lumière du soleil réduisait la vue qu'il avait sur la plage ainsi que l'océan à un cliché en deux dimensions, une composition simple et surexposée. Au loin, quelques petits bateaux dansaient sur l'eau. À quoi cela pouvait-il ressembler, d'être quelqu'un qui se trouvait sur l'un d'eux ? Peter se concentrait, il essayait de se projeter en esprit par ses orbites, c'était sa spécialité, de traverser l'espace qui les séparait et *d'entrer* dans la tête d'une des personnes qui était sur un de ces bateaux... Celui-là. D'en sentir le balancement, de goûter les embruns salés, de fermer les mains sur le bastingage chromé et froid, d'afficher un large sourire sur des joues indemnes et de regarder en direction du rivage en éprouvant une pitié amusée et tranquille pour ces gens embourbés dans la maison.

« Ça ne marchera pas », dit Liz.

Dégoûté, Peter la regarda froidement. Son armée. Liz qui se tenait à ses côtés, limitée, étriquée, et morte depuis des années. Et là-bas, au pied de l'escalier, Larry dont le front était profondément plissé par l'inquiétude, la bouche ouverte comme s'il était atteint de lésions cérébrales. L'armée de Peter.

« *Qu'est-ce* qui ne marchera pas ?

— Toute cette histoire de voiture jusqu'à l'aéroport. Ils nous piégeront comme des souris pendant le trajet.

— On aura Davis.

— On ne l'a pas, pour l'instant, souligna-t-elle. C'est Mark qui l'a et il ne va pas nous le rendre. »

Peter éloigna du téléphone ses doigts qu'il porta à ses joues d'un geste rassurant. Seule cette douleur, peut-être, lui permettait de continuer. « On va aller parler à Mark, dit-il. Peut-être pourra-t-on lui faire entendre raison.

— Et si on ne peut pas ?

— On fera sauter le verrou à coups de pistolets. » Et avec une sauvagerie soudaine, il déclara : « Quoi qu'il arrive, à la première occasion, la première. Mark mourra. »

Lynsey avait scruté Mike tandis qu'il parlait avec l'homme qui s'appelait Dinely et, à l'instant où il raccrocha elle lui demanda : « Qu'est-ce que vous allez faire ? »

Le visage de l'agent du FBI se ferma. « Je vais les arrêter.

— S'il vous plaît. Mi... Euh. je peux vous appeler Mike ? »

Il eut l'air surpris. Une expression juvénile, aussi fugitive qu'inattendue, apparut sur ses traits et elle en fut désorientée. Il répondit : « Bien sûr. Mike. Pourquoi pas.

— Mike. » Elle savait combien il était important que la communication reste possible entre eux, car elle était probablement la seule à posséder sur lui une influence réellement apaisante. « Mike, je déteste quand je vous vois vous fermer comme ça. Vous me regardez et je vous entends presque vous dire intérieurement : "Espèce de libérale pleurnicharde."

— Oh, écoutez », fit-il en agitant les mains avec embarras et gaucherie. Le fait qu'il ait ne serait-ce que légèrement et brièvement rougi confirmait qu'elle ne s'était pas trompée.

« C'est vrai, dit-elle. Et nous devons dépasser tout cela. Par exemple, vous le savez fort bien, je ne me soucie pas autant du sort des criminels que de celui de la victime ; assurément pas dans le cas qui nous occupe. »

Son sourire forcé montra qu'il prenait la remarque en considération. « Les vieilles habitudes ont la vie dure.

— Les vôtres, ou les miennes ?

— Les deux. » Il hocha la tête, plongé dans ses réflexions. « Vous avez raison. Quand je vous regarde, je vois quelqu'un qui ne souhaite pas que je fasse mon travail de la façon la plus efficace possible. »

L'honnêteté encourage la réciprocité. « Et moi, quand je vous regarde, je vois quelqu'un de dangereux parce qu'il pense qu'il s'agit d'un jeu.

— Mais c'en est un. Tout est question d'actions et de réactions ; c'est un jeu dangereux, on joue avec la vie, mais c'est un jeu.

— Non, dit-elle. C'est normal, pour les criminels, de penser que c'est un jeu, ils sont malades dans leur tête et c'est pour ça qu'ils sont du mauvais côté de la loi. Mais si vous, vous pensez comme eux, alors le jeu devient plus important que les gens. Vous seriez prêt à sacrifier Koo pour gagner la partie.

— Je ne sais pas comment répondre à ça, dit-il. Je sais que vous pensez à l'erreur que j'ai commise...

— Non, je n'y pensais pas, dit-elle avec surprise. Je veux dire, ça s'inscrit dans l'ensemble, mais je ne pensais pas à ça. Ce n'est pas ça qui m'a incitée à le penser, ça n'a été que la confirmation de ce que je pensais déjà.

— C'est-à-dire ?

— Bon, d'accord. Pour reprendre vos termes, qu'il s'agit d'un jeu. Vous pensez que le but du jeu est de capturer ou de tuer ces gens. Et moi, je pense que le but du jeu est de récupérer Koo sain et sauf.

— On veut les deux, dit-il. Naturellement.

— Naturellement. Mais si vous deviez sacrifier l'un des deux, vous tueriez Koo pour capturer ces gens, alors que je les laisserais filer pour sauver Koo. C'est ça, la différence entre nous. »

Il afficha une mine sinistre. « Je ne vais pas vous mentir, dit-il. Vous avez totalement raison. »

Mark regardait les meubles entassés contre la porte. Les deux tables de nuit y étaient, retournées sur le sol, et les tiroirs provenant des commodes encastrées étaient empilés entre les pieds des tables de nuit. Un panier à linge de la salle de bains, lesté de tous les flacons et tubes de l'armoire à médicaments et des étagères de rangement, reposait sur le côté au-dessus des tiroirs ; derrière, le miroir fendillé et craquelé par les balles que Peter avait tirées à travers la porte reflétait un motif aberrant de couvre-lit en osier blanc. Au-dessus se dressait le reflet du visage lugubre de Mark rasé de frais et l'image de Koo, apeuré et épuisé, assis sur le lit à l'arrière-plan. « Le téléviseur, maintenant, dit Mark avant de traverser la pièce.

— Mark ? Qu'est-ce qui va se passer ? lui demanda Koo.

— Ils vont essayer d'enfoncer la porte. On ne va pas les laisser faire.

— Je veux dire, après.

— On le saura le moment venu, Koo. »

Mark n'avait pas aimé cette question, non seulement parce qu'il n'en connaissait pas la réponse mais parce qu'il ne voulait pas la connaître. Le fait qu'à sa grande stupéfaction Peter lui ait tiré dessus l'avait soudain forcé à prendre conscience de la situation dans laquelle il se trouvait exactement, et c'est pourquoi il n'ignorait pas qu'il vivait minute après minute et même seconde après seconde. Il ne se reconnaissait plus et, sans identité, ne pouvait réfléchir à ce qu'il lui fallait faire. Il était comme quelqu'un qui se réveille dans un hôpital au terme d'un coma éthylique de trois semaines, nourri, au régime sec, mais accusé d'une quantité de délits dont il ne conserve aucun souvenir ; c'est un moment supportable, mais toute initiative ultérieure ne peut qu'envenimer les choses.

Divers câbles dépassaient à l'arrière de la télévision insérée dans la pénombre du placard. Mark suivit celui de l'alimentation en le manipulant avec un soin respectueux et le débrancha prudemment de la prise murale, mais il se contenta d'arracher les autres (fil d'antenne,

câbles des haut-parleurs) et il prit le lourd poste entre ses bras pour venir le poser sur le panier à linge, à l'oblique contre le miroir brisé. Sans prêter attention au regard interrogateur de Koo, il inspecta ensuite la pièce en quête d'objets susceptibles de renforcer sa barricade.

Il s'était toujours considéré comme différent des autres êtres humains, isolé et seul, mais il s'était trompé. Maintenant, il était d'une autre espèce : dans la situation actuelle, il était l'unique personne, à la surface de la terre, que les deux camps voulaient abattre.

Il n'y avait plus rien à empiler contre la porte. Soit ce qui y était déjà suffirait, soit ce ne serait pas le cas. Puisque, à ses yeux, toutes les fins possibles étaient mauvaises, que la barricade tienne ou non n'avait pas franchement d'importance ; dans une certaine mesure, il faisait tout cela uniquement parce les circonstances l'exigeaient.

Aussi longtemps qu'il restait dans cette pièce, aussi longtemps que les négociations entre Peter et les autorités demeuraient dans l'impasse, il avait encore une chance de vivre, un fil qui le reliait à la race humaine : cette relation complexe, absurde, contradictoire, vaine et incompréhensible avec Koo Davis. La nuit dernière, le suicide lui avait paru la seule possibilité envisageable parce que ces moments-là avaient été insupportables. Le moment présent, lui, revêtait des aspects réconfortants (s'il en avait été capable, il aurait presque pensé qu'il pourrait être heureux), et cela lui avait ôté sa soif de destruction, qu'il s'agisse de lui-même ou des autres ; pourtant, quand la vague noire finirait par arriver, ce qui se produirait immanquablement, il fermerait les yeux sans regrets.

Devait-il emmener son père avec lui ?

« Mark ! Mark ! » C'était la voix étouffée de Peter, suivie d'un coup frappé à la porte. « Mark, tu m'entends ? »

Koo se redressa et lui jeta un regard effrayé. Mark se tourna tranquillement vers le couloir, il posa les mains sur l'écran de la télévision, à la hauteur de sa taille, et sourit avec une familiarité naturelle en contemplant sereinement ses reflets brisés dans le miroir fracassé. Il n'était pas particulièrement inquiet que Peter lui tire dessus à travers la porte ; les balles précédentes avaient traversé le bois et fendillé la glace, mais elles n'avaient pas pénétré dans la pièce avec force. « Oui, je t'entends, dit-il.

— On a conclu un marché avec eux, Mark. »

Mark attendit, mais Peter pensait apparemment qu'il allait faire un commentaire et le silence se prolongea. Il n'avait aucune remarque à faire, il ne vivait pas sur le même niveau de réalité que Peter et se contentait donc d'attendre patiemment que Peter se remette à parler.

« Mark ! Tu m'as entendu ?

— Oui, je t'ai entendu.

— Ils vont mettre un avion à notre disposition. Ils vont nous dégager la route jusqu'à l'aéroport. »

Une telle stupidité fit sourire Mark. Dans sa tête, il voyait déjà les tireurs d'élite sur les toits, le virage ou le carrefour où la voiture serait brièvement contrainte de ralentir pour rouler au pas, les vitres latérales qui se briseraient en étoile et voleraient en éclats, et, brusquement, tous les passagers de la voiture seraient morts sauf Koo. Il se tourna vers lui et mima un tireur d'élite qui faisait feu du haut d'un toit. Koo le regarda d'un air ahuri avant de hocher soudain la tête pour montrer qu'il avait compris : « Exact, dit-il. Mais avec la chance que j'ai, le type se mettrait à éternuer.

— Avec la mienne, j'éternuerais aussi.

— Une seule balle, reprit Koo. Elle nous trouerait le corps à tous les deux.

— Koo, tu es un incurable romantique.

— Oh, pas si incurable que ça. Pas si incurable que ça. »

La voix éraillée de Peter retentit : « *Mark !* On n'a pas le temps pour ça ! »

Mark secoua la tête en regardant Koo avant de se tourner à nouveau vers la porte. « Va-t'en, Peter, lança-t-il. Il ne va rien se passer, ici.

— On doit les laisser parler à Davis au téléphone. Ils veulent être sûrs qu'il est vivant avant de conclure le marché. »

Mark ne lui répondit pas. Il s'adressa à Koo : « Viens. Appuie contre ces trucs de tout ton poids.

— On attend de la visite ? demanda Koo en se levant.

— Ils vont faire sauter la serrure d'une minute à l'autre.

— Quelle vie excitante tu mènes. »

Peter, à nouveau : « Oublie ce qui s'est passé tout à l'heure ! Tout a changé maintenant ! On a besoin de lui vivant, c'est notre passeport !

— Ça fait plaisir d'être indispensable, commenta Koo en s'adossant au panier à linge et à l'écran de télévision.

— *Mark !* reprit la voix hystérique de Peter. *Pour la dernière fois !*

— Des promesses, des promesses », commenta Koo.

Le bruit du coup de feu ne fut pas particulièrement fort, mais la vibration de l'impact se propagea à travers l'amoncellement d'objets de la barricade, comme la secousse annonciatrice d'un tremblement de terre, et Koo ressentit une petite douleur au flanc.

« Ce pistolet-là est plus gros, fit remarquer Mark.

— Tu crois qu'ils ont des bombes H ? »

La deuxième balle s'enfonça dans la porte en vrombissant ; les bouteilles s'entrechoquèrent dans le panier à linge.

Assis au petit bureau, dans la remorque bondée, Mike leva la tête quand l'opérateur radio l'appela : « Monsieur Wiskiel !

— Oui ?

— On nous signale des coups de feu dans la maison.

— Non », fit Lynsey. Trop bas pour que quelqu'un d'autre que l'agent du FBI l'entende. Le sang se retira de son visage comme si elle allait s'évanouir, et il remarqua que ses mains étaient devenues semblables à des serres quand elle s'agrippa au bord du bureau pour ne pas tomber.

Mike reporta son attention sur l'opérateur radio et demanda : « Personne de chez nous n'a été blessé ?

— Non, monsieur. Ils veulent savoir comment ils doivent réagir.

— On ne tire pas en premier, dit Mike. Mais on riposte.

— Mike, je vous en supplie ! » L'angoisse rendait strident le chuchotement de Lynsey.

Pour la calmer, il ajouta : « Et personne ne riposte si on ne fait qu'entendre les détonations. On ne tire qu'en cas d'attaque directe.

— Oui, monsieur. »

L'opérateur radio retourna s'asseoir et Mike leva la main pour endiguer les protestations de Lynsey avant même qu'elles n'aient pu commencer. « Écoutez, dit-il. Le type n'a pas rappelé. Vous savez ce que ça signifie probablement.

— Vous ne pouvez pas être sûr de ce qui se passe dans cette maison, dit-elle. Il est possible qu'ils se disputent entre eux.

— Parfait. Si c'est le cas et si Koo est vivant, il est toujours à l'endroit indiqué par Merville, dans une chambre intérieure sans fenêtres. Tirer du dehors ne le mettra pas en danger.

— Vous ne pouvez pas être *sûr* de l'endroit où il se trouve !

— Je ne peux être sûr de rien tant que ce ne sera pas terminé. Mais je ne suis nullement disposé à ordonner à mes hommes de ne pas riposter si on les attaque. » Il s'empara du téléphone et dit : « Je vais le rappeler.

— Très bien. »

Mais personne ne répondait. Il laissa sonner dix-huit fois et, tout à coup, il n'entendit plus rien. Quand il composa à nouveau le numéro, ça sonna occupé.

« De nouveaux coups de feu dans la maison », annonça l'opérateur radio.

Mike reposa brutalement le téléphone sur son socle, il le repoussa sur le bureau et dit : « Je vais sur place voir ce qui se passe.

— Je veux venir avec vous. »

Il la regarda d'un air désabusé. « Est-ce que j'ai vraiment le choix ?

— Non », dit-elle.

Après avoir tiré sur le téléphone, Larry se sentit ridicule mais prêt à défier n'importe qui. Il se tenait là, le revolver à la main, face au téléphone pulvérisé sur le sol du salon, quand Peter dévala maladroitement les escaliers, la voix geignarde et haut perchée. « Qu'est-ce qui te prend ? Qu'est-ce qui vous prend, à tous ? »

— On n'en peut plus, lui répondit Larry. Il faut que ça se termine. »

Peter fixa le téléphone. « Espèce de *pauvre con* ! Comment on *négocie* avec eux, maintenant ? »

— Oh, Peter, tu y crois encore, à ça ? »

Larry n'y croyait plus. La longue matinée passée à réfléchir lui avait fait comprendre que l'entreprise avait été une erreur, une erreur stupide et tragique. Il se souvenait d'une chose à laquelle il n'avait pas pensé depuis des années ; une devise sur le mur de la chambre de ses parents, dans leur maison, découpée par sa mère dans un vieux magazine et encadrée chez Woolworth : *Ce qui s'accomplit par la violence sera inmanquablement à refaire*. Pourquoi ne l'avait-il jamais lue, ne s'en était-il pas souvenu ou ne l'avait-il pas comprise ? Pourquoi s'était-il toujours comporté comme si les changements significatifs, dans le monde, devaient être instantanés, violents et irréversibles ?

L'enfer est pavé de bonnes intentions, et c'était bien en enfer que Larry se retrouvait. Les bonnes intentions avaient cédé la place à une absurdité pure et simple ; il poussait contre une porte barricadée, armé d'un revolver pour essayer de débusquer un vieil homme terrifié. La honte et le dégoût de lui-même avaient grandi en lui pendant qu'il poussait en vain avec Peter. Les sonneries persistantes et ininterrompues du téléphone avaient été la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. En vidant le barillet du revolver sur l'appareil, Larry avait commis son dernier acte de violence. « Je me rends, dit-il. Tu fais ce que tu veux. Moi, je me rends. »

— Oh, non, c'est hors de question ! Si on veut s'en sortir, il faut qu'on présente un front uni. »

Larry le regarda fixement. « S'en sortir ? Peter, on va *mourir* ici, aujourd'hui ! »

— Pas *moi* ! » Les yeux de Peter étaient écarquillés, furieux, et dans la véhémence de son discours, des postillons roses volaient. « Je vais *vivre*, je vais *revenir*, je vais *continuer*. » Son regard se porta alors sur le téléphone détruit. « Les autres postes, marmonna-t-il. On peut encore *négocier*. » Et il se précipita vers la cuisine.

Larry était las. Il s'affala sur le canapé et y resta assis, penché en avant, la nuque ployée, le revolver vide entre ses genoux, au bout d'un bras sans forces. Il se fichait de ce qui allait arriver.

Peter revint de la cuisine en ayant recouvré un peu de calme et de sang-froid. « Eh bien, tu as réussi, dit-il. Le téléphone ne fonctionne plus.

— Ça n'a pas d'importance, Peter.

— Si, ça en a ! Larry, je ne vais pas crever ici. Je pars et tu vas m'aider. Tu vas m'aider. »

Apathique, Larry leva les yeux. « Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

— Convaincre Mark de sortir. Tu en es capable. On ne peut pas entrer de force. Persuade-le qu'on a juste besoin d'avoir Davis comme otage pour pouvoir s'en aller. Persuade-le que personne ne sera blessé.

— Il sait que tu veux le tuer.

— Plus maintenant. » Peter traversa le salon pour se rapprocher de lui. « C'est la vérité, je te le jure. Tu te souviens des circonstances, et maintenant elles ont changé. Je ne ferai pas de mal à Mark. Il peut juste laisser sortir Davis, s'il veut, il peut rester seul à l'intérieur. Ou il peut venir avec nous, il ne risque strictement rien. Mais Davis, on en a besoin.

— Tu n'as plus de téléphone.

— On le fera sortir sur la terrasse. On brandira un drapeau blanc pour demander une trêve et on les laissera le voir sur la terrasse supérieure. » Peter se laissa soudain tomber sur le canapé à côté de Larry. Son visage aux joues décharnées exprimait la tension et l'angoisse. « S'il te plaît, Larry. S'il te plaît ! Je ne peux pas mourir ici ! »

Embarrassé de le voir se mettre à nu de la sorte, Larry se sentit obligé de détourner le regard : que Peter en soit réduit à supplier, et surtout à le supplier, *lui*. « Peter, ça ne servira à rien. Mark ne m'écouterà pas, il ne m'a jamais écouté.

— Tu peux essayer. Essaie, c'est tout. »

Larry ferma les yeux. Cela ne s'arrêterait donc jamais ? « Je vais essayer », dit-il.

La façade latérale, d'un vert tirant sur le jaune, qui donnait sur l'autoroute n'avait pas de fenêtre. L'unique accès en était la porte de l'abri à voitures. Mike et Lynsey dépassèrent ce mur anonyme et Lynsey remarqua : « On dirait une forteresse.

— Heureusement, les apparences sont trompeuses. »

La circulation habituelle avait été entièrement détournée de cette zone. Presque trois cents policiers étaient présents, ils représentaient une demi-douzaine de forces différentes, incluant la police de l'État, le FBI, le bureau du shérif du comté et même quelques représentants des

forces de l'ordre de Burbank commandées par Jock Cayzer. Plusieurs voitures de police étaient garées en face de la maison, de l'autre côté de l'autoroute, et des hommes en uniforme équipés de carabines et de fusils attendaient, abrités derrière les voitures.

D'autres hommes, d'autres uniformes, d'autres armes, d'autres voitures officielles, étaient disposés plus bas, sur la plage elle-même, au barrage le plus proche. Les spectateurs civils avaient été repoussés derrière une seconde barrière de tréteaux, mais derrière la première il y avait toujours une multitude d'hommes aux visages sombres, bien armés, qui s'impatientsaient visiblement. Mike et Lynsey sortirent de la Buick, marchèrent jusqu'à la barrière et s'arrêtèrent à côté d'un tireur d'élite des services du shérif qui observait la maison dans sa lunette. « Il se passe des choses ? demanda Mike.

— Il y a une femme dans la chambre, à l'étage. Je l'aperçois de temps en temps. C'est à peu près tout. » Il tendit le fusil en disant : « Vous voulez voir ?

— Merci. » Mike ferma un œil pour regarder dans la lunette, trouva la maison, la terrasse supérieure, la baie vitrée. Il y avait des rideaux ; était-ce un mouvement derrière ? Il ne pouvait en être sûr. Il abaissa le fusil et proposa à Lynsey : « Vous voulez jeter un coup d'œil ? »

Elle fit non de la tête en regardant le fusil avec dégoût. « Je vois suffisamment bien. Merci.

— Comme vous voulez », dit-il, et il épaula à nouveau le fusil pour regarder.

Liz avait cessé de guetter la police par la fenêtre. Laissant le rideau retomber, elle avait quitté la chambre pour le couloir où Larry, appuyé contre l'autre porte, parlait, à sa manière ennuyeuse et bien intentionnée, à Mark qui ne répondait pas ; il n'écoutait probablement même pas. « Tu perds ton temps », lui dit-elle.

Larry tourna le dos à la porte, l'air hagard. « Je sais. C'est Peter qui a insisté. » Il secoua la tête et ajouta : « Je voudrais que ça se termine. Je voudrais que ce soit terminé. »

Liz y alla de son dernier sourire. « Tu veux que ça se termine ? Ça peut se terminer tout de suite. »

Il fronça les sourcils. « Comment ça ?

— Viens voir. » Et elle retourna dans la chambre.

« Elle arrive ! » Mike regardait toujours dans la lunette du fusil.

« Je la vois, dit Lynsey. Elle sort. »

La femme écartait la porte coulissante pour apparaître dans la lumière du soleil, une fille mince aux cheveux clairs qui levait un bras et le pointait sur eux. Effrayé, Mike réagit : « Elle a une arme ! Elle... (il vit le revolver se cabrer dans la main de la femme)... va... », il entendit la détonation, entendit un hoquet et tourna la tête pour voir le tireur d'élite, celui qui lui avait prêté son fusil, tomber à la renverse avec une expression de stupéfaction en portant les mains à sa poitrine. « Mon Dieu ! »

Sur le seuil de la chambre, Larry hurla : « Liz ! Bon Dieu, non ! »

Dehors, bien visible sur la terrasse, Liz pivota vers l'autre côté et tira une fois en direction de la ligne des policiers sur sa gauche. Puis elle se tourna à nouveau pour tirer une deuxième fois sur sa droite.

Une demi-douzaine de policiers firent feu. Dans la lunette, Mike vit la vitre voler en éclats près de la jeune femme, mais il comprit que personne ne l'avait touchée ; pris à l'improviste, ils avaient tous tiré avec trop de précipitation. Pointé vers lui, le pistolet se cabra à nouveau dans la main de la femme.

Non. L'index de Mike trouva la détente, il posa sa joue sur le bois de la crosse, soigneusement calée contre son épaule, appuya sur la détente et le fusil eut un recul violent. Il cligna des yeux, abaissa le canon, vit la femme tituber en reculant vers les portes vitrées et il sut qu'il l'avait touchée en plein torse. Des coups de feu de plus en plus nombreux éclataient autour de lui, une fusillade de plus en plus nourrie, mais il savait que c'était sa balle qui avait fait mouche.

Au premier coup de feu. Peter se leva d'un bond du canapé du salon et regarda autour de lui avec terreur et stupeur. Ça ne devait pas se passer comme ça ! Il se déplaça instinctivement vers la baie vitrée qui donnait sur la terrasse en porte à faux pour voir ce qui s'était passé, mais la fusillade se déclencha pour de bon et deux des panneaux de verre dégringolèrent devant lui. « Non, non, non ! » cria-t-il en reculant avec des gestes des deux mains pour apaiser le monde extérieur. Pas comme ça ! Pas comme ça !

Mike ne voulait pas en rester là. Il se dépêcha pour conserver son avance sur tous les autres, mais dans le même temps il s'efforça de garder méticulosité, efficacité, précision, et il appuya à nouveau. Ouais ! Dans sa poitrine, en haut à droite, apparut un trou rouge et noir irrégulier qui la projeta contre la porte vitrée au moment où elle

aurait pu basculer en avant. Encore une : la balle parcourut la distance qui le séparait d'elle, s'enfonça dans son corps, le perfora et le maintint debout, l'empêchant de tomber.

Pan. Pan. Pan. Comme des gros clous dans du bois pourri, comme des pieux dans de l'argile tendre, il propulsait les projectiles métalliques dans la chair de la femme et regardait s'ouvrir la corolle sanglante de chaque nouveau cratère. Quarante ou cinquante fusils crépitaient désormais, des éclats de verre qui réfléchissaient la lumière s'envolaient, les rideaux de la chambre étaient secoués et fouettés comme par un vent violent, les balles des autres tireurs perforaient ce corps, mais c'était d'abord et avant tout les siennes à lui. *Pan.* Il les espaçait, les distillait, les plaçait afin qu'elle reste debout, qu'elle ne puisse pas tomber. Le sang et les chairs estompaient à présent ses traits distinctifs, une balle de magnum fit s'envoler le haut de sa tête telle une faux, mais Mike continua de toucher, toucher, toucher au torse, sept, huit, neuf, dix... et soudain il ne sentit plus le recul. Ce fut ce qui lui indiqua qu'il n'avait pas tiré, que son arme était vide, et la forme déchiquetée s'affaissa en avant sur la terrasse, plusieurs fois encore agitée de secousses lorsque des balles l'atteignaient dans sa chute.

Les vrombissements emplissaient la chambre. D'agressives abeilles de métal grouillaient partout, attaquaient et piquaient, et Larry avait été jeté au sol alors qu'il tentait de s'enfuir dans le couloir par la porte de la chambre. Atteint de onze balles, il gisait brisé, inerte, saignant abondamment, inconscient, mais vivant.

Fou de peur, Peter griffait le tapis et essayait de se creuser un passage dans le sol de la salle de séjour. Le sang et la salive coulaient de sa bouche ouverte, les larmes ruisselaient de ses yeux et, autour de lui, il ne pouvait qu'entendre tout ce que contenait le monde se briser, craquer, se fendre et voler en éclats sous les balles qui fusaient à travers les pièces. Il était allongé sur le ventre, pantelant, les yeux hagards fixés sur le vide, il grattait avec ses doigts à vif, déchirait avec ses ongles, jusqu'à ce qu'il ressente une brûlure à la nuque : une balle perdue encore toute chaude de son voyage à travers les airs. Avec un hurlement, il se redressa sur la trajectoire d'une demi-douzaine d'autres balles.

Mike abaissa le fusil. La fusillade continuait, continuait encore comme les ribambelles de pétards du nouvel an chinois, de l'autre côté de la route les policiers tiraient aussi maintenant et expédiaient des centaines de balles contre le mur nu de la maison. Mike respirait profondément, aussi étourdi que s'il venait de sortir d'une salle de cinéma dans le soleil éblouissant. Il se tourna et vit Lynsey qui le dévisageait avec discernement, horreur et rejet.

« Je dois t'avertir de quelque chose, dit Koo. J'ai participé à trop de tournées USO ; dès que j'entends des coups de feu, je fais mon numéro. » Mark et lui sont assis côte à côte, sur le sol au pied du lit. De là où ils sont, les détonations nourries, à l'extérieur de la maison, sont aussi légères et discrètes que des haricots secs agités dans une boîte à café.

« Ce ne sont pas les policiers, répond Mark. On dirait que les critiques ont découvert où tu te cachais.

— Ils n'ont jamais su bien viser. » Un autre miroir se brise sur la droite de Koo. « Mon Dieu, dit-il en essayant d'empêcher sa voix de trembler. Pour l'instant, on en est à cent quarante-sept ans de malheur. »

Dans cette pièce, ils sont à l'abri de l'intense fusillade, mais ils ne se sentent pas en sécurité. De loin en loin, une balle pénètre suffisamment dans la maison pour percuter l'arrière d'un des miroirs qui les entoure, il se craquelle ou tombe en morceaux, de sorte que la moitié d'entre eux sont désormais cassés et que les reflets de la pièce deviennent de plus en plus fragmentés et insensés. Avec la combinaison de couleurs noire, blanche, violette et rouge de la pièce, les meubles empilés contre la porte et tous les miroirs qui se brisent et s'effondrent, Koo voit, quelle que soit la direction dans laquelle il se tourne, les images de fragments de son corps et de celui de Mark, parfois rattachés de manière effrayante. Ça devrait ressembler à un cauchemar, mais ça n'est que laid, dangereux et assez convenu. « J'aurais honte de raconter un rêve pareil à un psychiatre », dit Koo. Il adopte l'accent comique standard du psychiatre viennois et dit : « Kèz ke zette histoire de miroirs cazés ? Arrêtez tout de zuite, fous allez bientôt me barler de trains de marchandises. Fous êtes anormal ou quoi ?

— Dans mes rêves, dit Mark, quand je prends l'avion, je voyage toujours en classe économique et mes bagages se retrouvent à Chicago. Qu'est-ce que ça veut dire, docteur ?

— Z'est une réaction néfrotique brofondément ancrée. Kèz que zette tache vous évoque ?

— Une facture de nettoyage de quatre dollars. »

Koo rit, de surprise et de plaisir. « Pas mal, dit-il de sa voix naturelle. Pas mal du tout. Je crois que je ne l'avais jamais entendue, celle-là. »

Mark a l'air particulièrement amusé par cette réaction : « Tu n'apprécies que les blagues que tu as déjà entendues ? »

— Les vieux amis sont les meilleurs. »

Ces échanges improvisés se sont instaurés pendant les absurdes et terrifiantes minutes durant lesquelles Koo et Mark étaient collés côte à côte contre la barricade de meubles, alors que Peter et compagnie s'employaient à pousser pour ouvrir la porte. La comédie est pour une grande part un moyen de se soulager de la tension et de la peur, que Koo a désormais emmagasinées en abondance, et c'était un peu dans cet état d'esprit qui consiste à siffloter dans un cimetière que Koo avait regardé Mark, à l'autre bout de la barricade, et déclaré : « Peut-être qu'on devrait accepter de les prendre, les abonnements à leurs magazines. »

Et Mark avait aussitôt répondu, « À *Collier's* ? À *Life* ? Ces gens-là ne m'inspirent pas confiance ; continue de pousser ! »

Blagues et bons mots n'ont pas cessé depuis, une routine qui s'éternise et détourne presque Koo du décor et des circonstances présentes, et qui, de toute façon, lui procure une grande joie. *Mark* lui procure une grande joie. Aucun des fils de Koo (de ses autres fils, il doit faire attention aux mots), aucun d'eux n'a marché sur ses pas. Frank a un style d'humour bon enfant très commercial, et Barry se complaît à faire des mots d'esprit qui l'amuse, mais aucun n'a la passion et le talent de Koo pour les gags. Étonnamment, profondément enfoui dans cette bête meurtrière en furie qui, en surface, semble toujours avoir été représentative de la personnalité de Mark, sommeille un *comédien*. Ça n'a pas d'importance que les blagues soient bonnes (nous cherchons la quantité, pas la qualité), l'important c'est que ce soient des blagues et qu'elles soient dites avec un sens inné du style et du rythme. À la grande joie et au grand ébahissement de Koo, lui et Mark *forment une bonne équipe*. C'est ce qu'Abbott a dû ressentir quand il a rencontré Costello, ou Hardy quand il a rencontré Laurel, se dit Koo qui a bien conscience d'exagérer mais n'en a cure.

« Eh bien, dit-il. Encore un joli foutoir dans lequel tu m'as entraîné.

— *Chut* », fait Mark. Sérieusement, ça ne fait pas partie de leur numéro. « Écoute. »

Koo lève la tête pour tendre l'oreille et il s'aperçoit que la fusillade est en train de s'arrêter. La guerre est sur le point de se terminer, dehors. Les détonations et le fracas des armes à feu se réduit rapidement à des claquements espacés, s'amenuise, s'amenuise... un dernier *pan* lointain. « Il y a toujours un retardataire », dit Koo.

Mark ne répond pas. Le silence s'installe, il s'étire. Koo regarde autour de lui, il voit des objets en vrac, des éclats de verre et des segments géométriques de la pièce qui renvoient les uns aux autres au

milieu des miroirs brisés ; une courtopointe démentielle composée de bouts de verre réfléchissants. Quand il lève un de ses bras bandé, de rapides mouvements incompréhensibles fusent sur les glaces alentour, comme un vol d'oiseaux minuscules. Et le silence se prolonge. « La paix, c'est merveilleux », remarque-t-il.

Mark ne dit toujours rien. Koo le regarde avec une appréhension soudaine et voit qu'il a la tête baissée, il médite, les yeux voilés, braqués sur le sol entre ses pieds. De profil, il a l'air froid et dénué d'humour, ce qui rappelle désagréablement à Koo le Mark qu'il a connu d'abord. Tout à coup très inquiet, et ne voulant pas renoncer au lien qui les unit, il demande : « Qu'est-ce qu'il y a ? »

Mark ne répond pas.

« Écoute, dit Koo qui continue de prendre un ton léger même si la terreur que Mark lui inspirait avant revient à grande vitesse, ce n'est pas parce que je n'embrasse pas le premier soir que tu dois le prendre mal. »

Mark secoue la tête en le repoussant d'un petit geste de la main, mais il ne veut pas croiser son regard et ne parle toujours pas.

« Mark. » Koo sent que tout lui échappe et qu'il ne doit absolument pas lâcher prise. « Mark, pour l'amour du Ciel, qu'est-ce qu'il y a ? »

— La fin est proche. » Il se tourne pour présenter à Koo un sourire amer et douloureux. « Tout est terminé, dit-il. La loi est en marche.

— Et l'Ouest ne sera plus jamais comme avant.

— Moi non plus. » Mark relève la tête avec une expression presque taquine pour dire : « J'essayais de décider si je devais t'emmener avec moi. »

Koo ne comprend pas et ça l'effraie quand il ne comprend pas Mark. Il l'observe avec intensité, il dit : « M'emmener avec toi ? »

— Oh, c'est fini pour moi, Koo. » Il émet un gloussement qui n'est pas agréable à entendre et secoue la tête. « C'est fini pour moi depuis la nuit dernière. Je suis juste revenu pour t'aider à cause de Joyce, c'est tout.

— Du calme, Mark », dit Koo qui pose la main sur l'avant-bras du garçon.

Mais Mark frissonne et retire son bras, comme les chevaux bronchent parfois quand on les touche. « Tu ne devrais pas, Koo, dit-il. Je ne sais pas qui je suis, là. Je ne voudrais pas te tuer par erreur. »

Comme tant de fois auparavant, la peur de Mark pousse Koo à lui faire face, à insister pour clarifier ses propos. La gorge serrée, il dit : « La question est : veux-tu me tuer volontairement ? »

— C'est bien la question, exactement. » Mark regarde en direction de la porte. « Et il ne me reste pas beaucoup de temps pour y répondre.

— Mark, écoute, il n'y a pas de raison que ça se termine comme

ça. Nous pouvons trouver...

— Ne fais pas de promesses ! » La dureté du ton renvoie Koo à un silence et une rigidité choqués. « Qu'est-ce que tu veux, me faire signer un contrat ? M'employer comme faire-valoir dans tes émissions de télé ?

— Je pensais te confier la responsabilité de mes négociations avec la chaîne. »

Mark grogne car cela l'amuse, mais il secoue à nouveau la tête.

« Écoute, dit Koo qui met toute sa sincérité dans sa voix. On trouvera quelque chose. Tu n'es pas...

— Je vais te tuer, Koo. » Quand il le regarde, les yeux de Mark sont aussi vides et froids qu'un lac du Nord. « Si tu me tiens de beaux discours pour sauver ta peau, je t'étrangle sur-le-champ. »

Koo cligne des paupières sans discontinuer, il fixe ces yeux vides qui ne lui indiquent rien. Mark attend quelque chose de lui, il le sait, mais s'il essaie de lui donner ce qu'il attend, il va l'accuser d'hypocrisie. Et dans l'esprit de Mark, la fin n'est pas encore écrite, la vieille envie de tuer est toujours présente, comme du venin de serpent. Maintenant, rien de ce que fera Koo ne sera approprié, et la moindre erreur sera fatale.

C'est trop dur. Les secondes passent, Koo reste épinglé comme un insecte. Il n'y a plus rien à dire ni à faire, plus de tours ni de détours. Il ferme les yeux et sa tête se renverse en arrière pour exposer sa gorge ; après tout ce temps, enfin, il abandonne. « Fais ce que tu veux, dit-il. Emmène-moi avec toi si c'est ce que tu dois faire.

— Est-ce que tu *veux* être avec moi ? »

Quelque chose d'étrange dans la formulation et dans la voix de Mark suscite l'attention de Koo et l'arrache à sa défaite. Mais il est trop fatigué, il a traversé trop d'épreuves, il ne peut plus se défendre. Il ne bouge pas. Il attend que cela se produise, les mains sur sa gorge ou autre chose.

« Koo ? Est-ce que tu *veux* être avec moi ? »

Puisque ça n'a pas d'importance, la simple vérité suffira : « Oui », répond-il. Ses yeux restent clos, son corps est mou et relâché, sa voix faible et sans inflexion.

Mark dit : « Ta maison ou la mienne ? »

Koo n'a jamais su résister au plaisir de jouer sur les mots ; même là, au bord de la tombe. Dans le doute et l'expectative, avec une immense réticence à réagir en entendant la cloche annonciatrice d'un round supplémentaire, il relève néanmoins ses paupières lourdes, regarde le visage inexpressif de Mark et dit : « Non, la *mienne*. »

Mark est sur le point de répondre, d'exprimer de la méfiance, mais ses yeux vacillent et Koo les entend, lui aussi : les voix, derrière la porte, qui montent dans l'escalier. « Il semblerait que la cavalerie

arrive, dit Mark avant de jeter un regard sur la barricade. Mais il va leur falloir un moment pour franchir tout ça.

— Mark. »

La tête du garçon se tourne, il étudie le visage de Koo. « Oui ?

— Je vais dire quelque chose de stupide.

— Vas-y.

— Je... » Koo hésite, il essaie de trouver une façon de s'exprimer qui le protège mieux, n'y parvient pas et poursuit : « Je veux que tu m'aimes. »

Mark le scrute du regard. Il y a des gens dans le couloir, juste derrière la porte, des éclats de voix, mais Mark et Koo les ignorent. « Tu veux que je t'aime. Pour que je ne te tue pas ?

— Non. Indépendamment de tout le reste. C'est ce que je veux, c'est tout.

— Je pensais que tu étais intelligent, Koo.

— Tu t'es trompé.

— C'est indéniable. »

Dans un soudain accès de rage. Mark lui dit : « Espèce de vieux con, pourquoi tu penses que je *voulais* te tuer ? C'est parce que je *voulais* t'aimer, pauvre enfoiré !

— Quoi ? » Koo n'arrive pas à comprendre ce dernier revirement.

« Toute ma vie, tu as été mon père. » Puis, dans un brusque geste de dégoût, Mark lui tourne le dos et se lève. « Oh, j'en ai marre de tout ça. J'en ai marre de toi. Comment j'ai pu croire que ça valait la peine de me battre pour toi ? »

Mark entreprend de démanteler la barricade avec de grands gestes de colère, il écarte le poste de télévision, jette les tiroirs de l'armoire à gauche et à droite. Dehors, les voix crient le nom de Koo. « Ici », répond Koo, autant pour se gagner à nouveau l'attention de Mark que pour manifester sa présence, mais Mark reste sourd. Koo s'efforce de se mettre debout, ça lui est difficile car l'effort que cela réclame à ses bras est douloureux, et il se dépêche parce qu'il a encore quelque chose à dire à Mark. Il ne sait pas ce que c'est, mais il sent que c'est urgent et il pense que les mots sortiront d'eux-mêmes à condition qu'il parvienne à se dresser sur ses foutus *pieds*.

Mais ça prend trop longtemps. Il est à peine debout, vacillant, quand les derniers éléments de la barricade sont écartés par les gens qui poussent la porte de l'extérieur. Et tout à coup, ils font irruption, la crosse d'un pistolet fend l'air et Mark bascule en arrière, le sang ruisselle de sa tempe.

« Mark ! » Koo essaie de le rattraper, mais le garçon s'écroule et son poids entraîne Koo sur le sol. Koo se cogne contre le bord du lit et sa chute s'achève par terre, en position assise, au milieu de toutes ces jambes d'uniforme, la tête ensanglantée de Mark posée sur sa cuisse.

Il baisse les yeux avec stupéfaction. Les yeux de Mark sont à moitié ouverts, à peine conscients ; le sang qui coule en abondance de l'entaille qu'il porte au front est épais et foncé. La pièce se remplit de gens : des policiers en uniforme, d'autres en civil, des hommes qui ont des pistolets et des fusils dans les mains.

« Monsieur Davis ! Monsieur Davis ! »

Koo lève la tête, il aperçoit un visage qu'il a vu à la télévision. Ce visage dit : « Monsieur Davis, Dieu merci vous êtes vivant ! Je suis Michael Wiskiel, du FBI.

— Ouais, ouais, j'ai vu le pilote de votre émission. Il y a un docteur dans la salle ?

— Monsieur Davis, vous allez recevoir des soins à...

— Pas pour moi. Pour ce garçon qui est là. »

Quand il regarde Mark, l'expression de Wiskiel devient sévère et réprobatrice : « Que quelqu'un sorte cette bête féroce d'ici.

— Attendez attendez ! » Tandis que des mains essaient de saisir Mark, Koo se penche au-dessus de sa tête, il écarte les bras pour protéger le corps du garçon. « Il n'est pas... Écoutez, il n'est pas ce que vous croyez. »

Avant que Wiskiel ait pu réagir, quelqu'un le repousse sans ménagement et Lynsey Rayne est là. Elle pleure, elle rit, elle crie à tue-tête et se laisse tomber à genoux devant Koo, elle jette ses bras autour de lui suffisamment fort pour le mettre K.-O. « Koo ! Koo ! Mon chéri ! »

Koo l'entoure de ses bras douloureux, il lui donne des petites tapes sur l'arrière du crâne et dit : « Bonjour, Lynsey. Bonjour, chérie.

— Tu es vivant ! » Elle se recule pour le regarder sans relâcher son étreinte ; son visage radieux, strié de larmes, est illuminé d'un large sourire, ses lunettes sont de travers sur son nez. « Je n'y croyais plus vraiment, Koo. J'avais abandonné. J'étais sûre que tu étais mort.

— Moi aussi. »

Mais des gens tirent à nouveau Mark en arrière et le garçon est redevenu assez conscient pour se débattre faiblement. Koo le retient par le bras et dit à tous ces visages de policiers qui l'entourent : « Qu'est-ce que vous faites ? Qu'est-ce qui vous prend ? »

Wiskiel se tient au-dessus d'eux, il dit : « Monsieur Davis, cette épreuve est terminée. Lâchez-le.

— Non. C'est... » Et Koo a conscience que Mark le regarde, que ses yeux brillent dans son visage couvert de sang. « C'est mon *fils*.

— Koo, Koo. » C'est Lynsey qui parle, elle lui tapote la joue et le regarde avec une inquiétude maternelle. « Koo, arrête. Tu as traversé tant d'épreuves... »

L'agent du FBI s'accroupit à côté de Lynsey. « Monsieur Davis, il est normal, pour une victime de kidnapping, de s'attacher

émotionnellement à ses ravisseurs, il se crée une dépendance.

— Je vous le dis, c'est la vérité. Il n'est pas... » Mais peut-il affirmer que Mark n'a tenu aucun rôle dans le kidnapping ? Tout est sur le point de devenir très compliqué, il s'en rend bien compte, mais chaque chose en son temps. « C'est mon fils, et il reste avec moi. »

Mark grommelle, à peine assez fort pour que Koo puisse l'entendre : « Tu vas t'en vouloir à mort demain matin.

— Toi, tu la fermes, lui répond Koo.

— Koo, demande Lynsey, tu es sûr de savoir ce que tu fais ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, Lynsey. » Il touche distraitemment la joue de Mark. « Mais une chose est sûre et certaine, et ce n'est pas une plaisanterie. C'est mon fils. C'est mon fils à moi, à cent pour cent, et je veux que tu sois gentille avec lui. Je n'avais jamais rencontré quelqu'un qui ait davantage besoin d'amour que moi. »

« Ouais, mais est-ce que tu me respecteras encore, demain matin ? »

Les spectateurs hurlent de rire ; ils ont entendu cette réplique des centaines de fois, à la radio, sur le grand écran, à la télé. Et maintenant en live. Et ça déclenche toujours leurs rires.

Mais il pense à Mark en la disant, et l'inquiétude traverse brièvement son visage. La détention provisoire, le procès... et que se passera-t-il après ? Comment vivront-ils ? Séparés ou réunis ?

Mais tandis que les rires atteignent leur paroxysme et commencent à s'atténuer, au moment où le grand projecteur se tourne vers lui et où le chariot de la caméra avance sur son rail, monte à ses lèvres la phrase suivante, le gag suivant ; et le nuage qui vient de passer sur son visage disparaît. Le public est dans l'attente.

Koo Davis est chez lui.

[1] Buffet varié, d'origine danoise, à la mode dès les années 1940. (Toutes les notes sont des traducteurs.)

[2] United Service Organization, chargée d'organiser les tournées d'artistes sur le terrain afin de soutenir le moral des troupes.

[3] Le plus célèbre cow-boy du cinéma muet.

[4] Comédie musicale de Frank Borzage (1943).

[5] Derrière le nom d'Al Capone (1899-1947), il convient de lire celui de Richard Nixon (1913-1994), qui fut le 37^e président des États-Unis (1969-1974) avant d'être contraint de démissionner.

[6] La Vallée de San Fernando.

[7] Allusion au 5^e amendement de la Constitution américaine.

[8] Journaliste (et plus tard présentateur des informations à la télévision), John Chancellor (1927-1996) fut arrêté, au micro de NBC qu'il refusait de céder, lors de la convention du parti républicain en 1964 et « signa » : « Ici John Chancellor, en détention quelque part. »

[9] American Federation of Television and Radio Artists.

[10] Acteur américain (1933-2005).

[11] Campfire Girls : association créée en 1970, ouverte à toutes les filles entre l'âge de la crèche et vingt et un ans, favorisant les activités extérieures ; le club 4-H promeut les activités en liaison avec la nature.

[12] Mouvement anticapitaliste et antiraciste fondé en 1969, responsable d'une vingtaine d'attentats à la bombe.

[13] Critique de cinéma américaine (1919-2001).

[14] Peut faire allusion à un homme généreusement pourvu par la nature, ou de tempérament.

[15] En Pennsylvanie. Pendant la révolution contre les Anglais, les troupes de George Washington y stationnèrent lors du très dur hiver de 1877-1878.

[16] « En survolant le pôle », allusion probable à la chanson d'Arlo Guthrie, *Coming into Los Angeles* (1968) : « *Coming in from London from over the pole* ».

[17] Celui qui emmena Lénine de Berne à Saint-Petersbourg en avril 1917.

[18] *Splish, splash, I was takin'a bath*, chanson de Bobby Darin (1958).

[19] Danseuse, chorégraphe, fondatrice d'une troupe de danseuses (1917-2004).

[20] Duo de comiques, mari et femme à la ville.

[21] Ce qu'Alice lit sur la bouteille dans le livre de Lewis Carroll.

[22] Allusion à une chanson de *Une étoile est née*, film de George Cukor (1954) : « *I was born in a trunk in the Princess Theatre in Pocatello, Idaho* » (« *Je suis née dans une malle...* »)

[23] Syndicaliste paysan d'origine mexicaine (1927-1993), il a pacifiquement œuvré en Californie pour la justice sociale.

[24] Né à Laon, en France, en 1637, mort au bord du lac Michigan en 1675.

[25] En français dans le texte, de même que les italiques qui suivent.

[26] Le vieux roi Cole est le personnage bedonnant et bon vivant d'une *nursery rhyme* anglaise.

[27] Grand magasin fondé en 1876 à San Francisco par Mary Ann Magnin.

[28] Dessinateur américain (1883-1970), célèbre pour ses dessins représentant des systèmes extrêmement complexes destinés à effectuer des tâches simples.